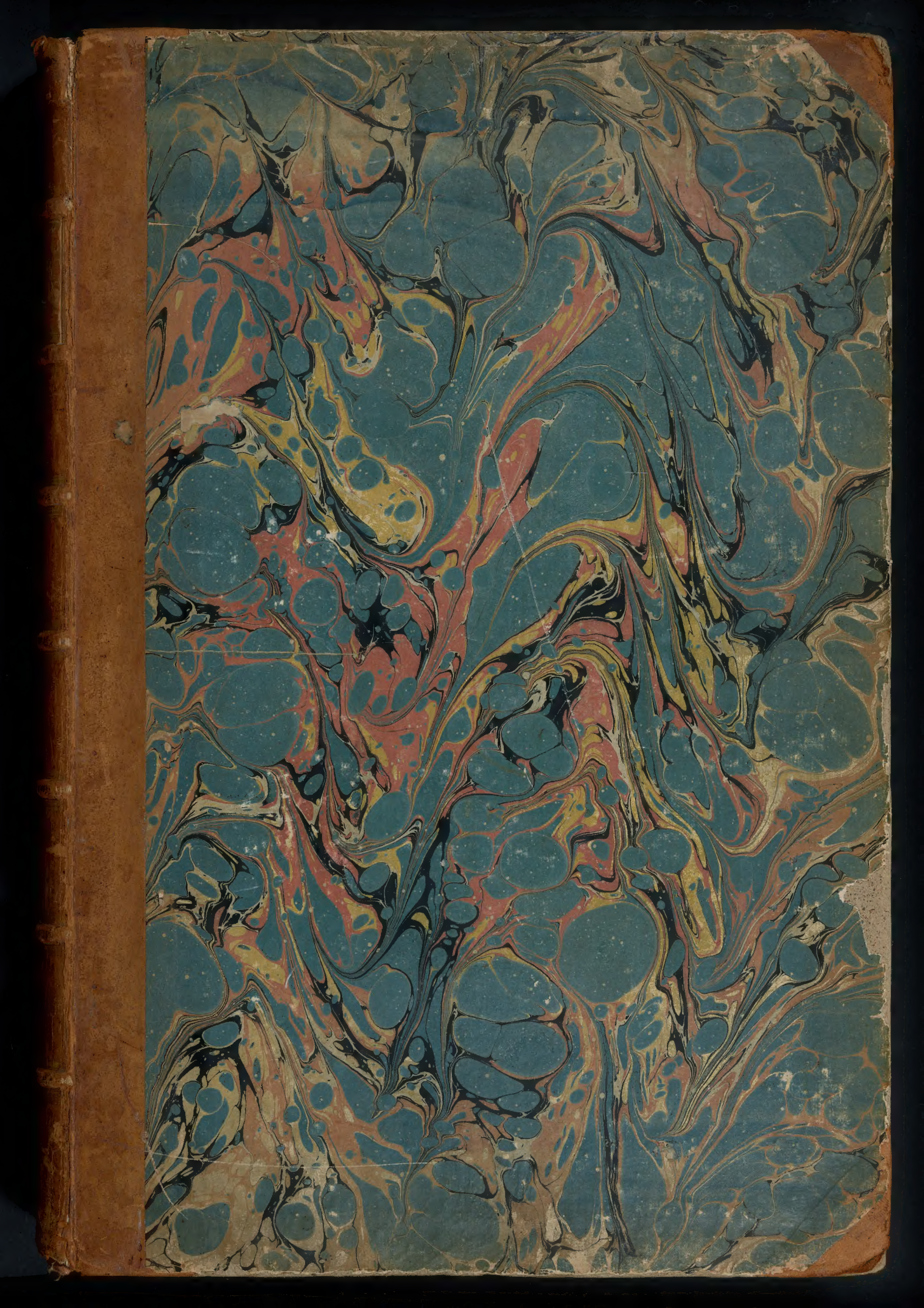


(4), VIII, 190, (2) p.

1 frontisp., 1 titre gravé, 66 planches, gravés par Née d'après L.-F. Cassas

Premier tirage

Imprimé par Pierre Didot l'aîné

VOYAGE

PITTORESQUE ET HISTORIQUE

DE

L'ISTRIE ET DE LA DALMATIE.

DE L'IMPRIMERIE DE PIERRE DIDOT L'AINÉ,
AU PALAIS DES SCIENCES ET ARTS.

VOYAGE

PITTORESQUE ET HISTORIQUE

DE L'ISTRIE

ET

DE LA DALMATIE,

RÉDIGÉ D'APRÈS L'ITINÉRAIRE DE L. F. CASSAS,

PAR JOSEPH LAVALLÉE,

De la Société philothecnique, de la Société libre des Sciences, Lettres et Arts de Paris, de celle d'Agriculture du département de Seine et Marne, etc.

OUVRAGE orné d'Estampes, Cartes et Plans, dessinés et levés sur les lieux par CASSAS, peintre et architecte, auteur et éditeur du Voyage pittoresque de la Syrie, de la Phénicie, de la Palestine et de la basse Égypte, et gravés par les meilleurs artistes en ce genre,

SOUS LA DIRECTION DE NÉE,

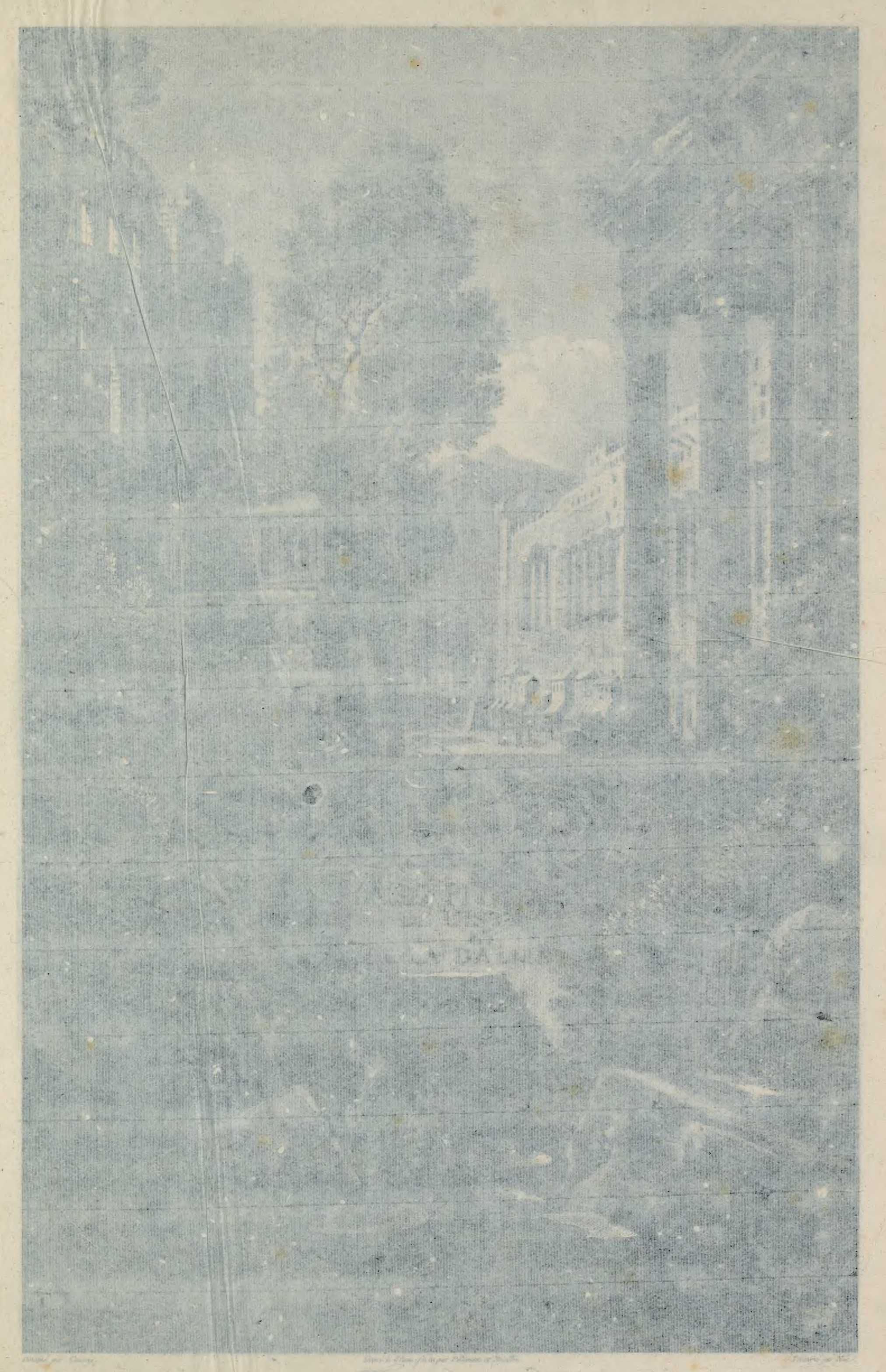
Graveur et seul éditeur de l'ouvrage, rue des Francs-Bourgeois-S.-Michel, n° 127.

EXPLICATION

DU CU-DE-LAMPE ET DU FRONTISPICE.

Le frontispice représente sur la gauche une portion de l'amphithéâtre, avec plusieurs sarcophages et autres ornements réunis et placés les uns sur les autres; à droite, le portique du temple d'Auguste, à travers duquel on voit la grande galerie du palais de Dioclétien, et au milieu du tableau est représenté, dans l'éloignement et de face, l'arc de Pola : sur le devant se trouvent épars différents fragments, et au-dessus du titre de l'ouvrage se voit entièrement développée une belle frise, sculptée sur la partie latérale de l'arc qui regarde l'amphithéâtre.

Le cu-de-lampe représente également des fragments trouvés à Trieste, le temple d'Esculape dans le fond, et plusieurs autres fragments trouvés à Sebenico, et à Trau en Dalmatie.



Frontispice.

EXPLICATION

DU CU-DE-LAMPE ET DU FRONTISPICE.

Le frontispice représente sur la gauche une portion de l'amphithéâtre, avec plusieurs sarcophages et autres ornements réunis et placés les uns sur les autres; à droite, le portique du temple d'Auguste, à travers duquel on voit la grande galerie du palais de Dioclétien; et au milieu du tableau est représenté, dans l'éloignement et de face, l'arc de Pola; sur le devant se trouvent divers autres fragments; et au-dessus du titre de l'ouvrage se voit entièrement développée une belle frise, sculptée sur la partie latérale de l'arc qui regarde l'amphithéâtre.

Le cu-de-lampe représente également des fragments trouvés à Trieste, le temple d'Esculape dans le fond, et plusieurs autres fragments trouvés à Sebenico, et à Trau en Dalmatie.



Frontispice.

VOYAGE PITTORESQUE ET HISTORIQUE DE L'ISTRIE ET DALMATIE.

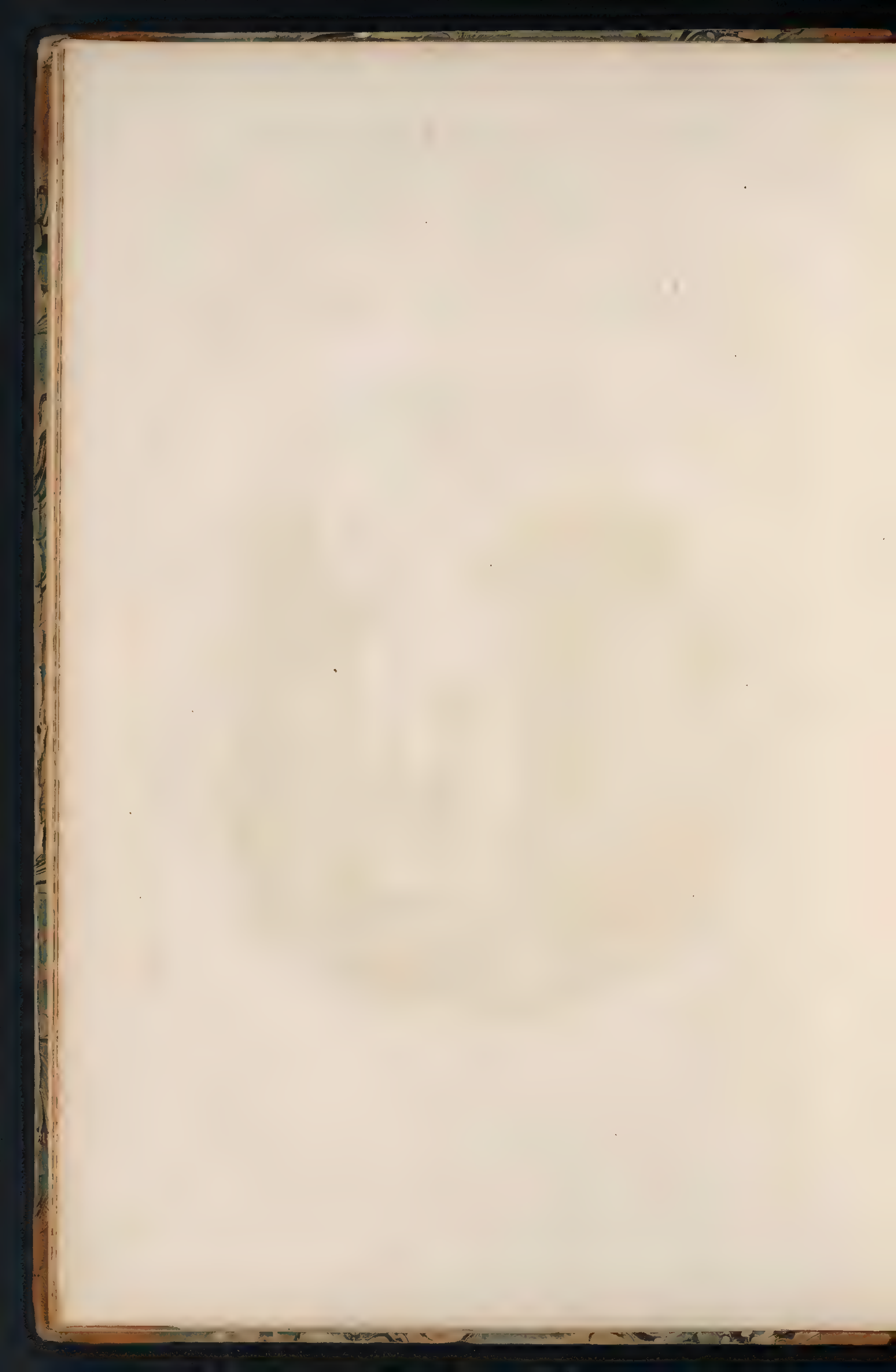


Dessiné par Cassas — *Gravé à l'Eau forte par Fillbol* — *Terminé par Née*

PARIS,

AN X. — M·D·CCCII.

Pme L'Epine scrip. — *De l'Imprimerie de Vilain*



VOYAGE

PITTORESQUE ET HISTORIQUE

DE L'ISTRIE ET DE LA DALMATIE.

LISTE DES SOUSCRIPTEURS.

GOUVERNEMENT DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE.

BONAPARTE, premier consul. . . . . . .
CAMBACERÈS, second consul. . . . . .
LEBRUN, troisieme consul . . . .
MARET, secrétaire d'état. . . . .
LE CONSEIL D'ÉTAT, pour sa bibliotheque. . .

} *pour trente-un exemplaires.*

LES MINISTRES.

C. C.

TALLEYRAND-Périgord, ministre des relations extérieures.
CHAPTAL, ministre de l'intérieur.
BERTHIER, ministre de la guerre.
FOUCHÉ, ministre de la police générale.

AUTORITÉS CONSTITUÉES.

LE SÉNAT-CONSERVATEUR, pour sa bibliotheque.
LE CORPS-LÉGISLATIF, *idem.*
LE TRIBUNAT, *idem.*
LE TRIBUNAL de cassation, *idem.*

GÉNÉRAUX DES ARMÉES DE LA RÉPUBLIQUE.

MOREAU, général en chef.
BERNADOTTE (le général), conseiller d'état.
BRUNE (le général), conseiller d'état.
POMMEREUL (le général), préfet du département d'Indre et Loire.
DOMMARTIN, ex-général à Doulevent, départ. de la Haute-Marne, *par Roussillon, médecin.*
VIAL (le général).

PRINCES ÉTRANGERS.

LE DUC D'YORCK (S. A. R.).
LE DUC DE BRUNSWICK (régnant).

De Hesse-Darmstadt (S. A. S. Mme la Landgrave), *par Leroux, libraire à Maïence.*

Reuss-de-l'Obeinstein, S. A. S. le prince), *par Treutel et Wurtz, libraires à Paris, et à Strasbourg.*

AMBASSADEURS ET MINISTRES ÉTRANGERS.

Musquiz (son excellence le marquis de), ex-ambassadeur d'Espagne.

Sandoz-Rollin (le baron de), ministre plénipotentiaire de S. M. le roi de Prusse.

Kalitcheff (le comte de), ex-ambassadeur de S. M. I. de toutes les Russies.

Sprengporten (le baron de), général des armées, envoyé de l'empereur de Russie.

Stael (le baron de).

Steube (le baron de), ministre plénipotentiaire du Landgrave de Hesse-Cassel.

Van-Deden (ex-ambassadeur), par *Cassas, peintre et architecte à Paris.*

A.

Allain, employé à la préfecture du département de la Seine.

Amand (S.-) l'aîné, adjoint au chef du génie, à Agde, *par Cassas aîné, architecte.*

Andréossy, général de division d'artillerie, directeur du dépôt général de la guerre.

Ange (l'), négociant.

Artaria et compagnie, libraires à Vienne en Autriche, *pour soixante-cinq exemplaires.*

Artaria, libraire à Manheim, *pour sept exemplaires, par Treutel et Wurtz, libraires à Paris, et à Strasbourg.*

Artaud, amateur.

Aubert, ex-négociant.

B.

Babille, juge au tribunal de cassation.

Baert, *par Cassas, peintre et archit. à Paris.*

Bance, Md d'estampes à Paris.

Barez (freres), négociants à Berlin, *pour six exemplaires.*

Barras (ex-directeur).

Barrois (jeune), libraire à Paris.

Barthelemy (ex-directeur), membre du sénat-conservateur.

Basan, Md d'estampes à Paris.

Basset, marchand d'estampes à Paris.

Bataille, ingénieur, *par Cassas, peintre et architecte.*

Bataille-Monval, *par Duval, artiste.*

Baugin.

Bêhours, juge-de-paix.

Belgiojoso (Litta), à Milan, par *Puthod, libraire à Chambéry.*

Belin, libraire à Paris.

Bergeret, libraire à Bordeaux.

Bertin, négociant, *par Cassas, peintre et architecte à Paris.*

Béthune Charost (Mme *la veuve de*), ex-maire du 10e arrondissement de Paris, de la société philotechnique, de celle des amis des arts, d'agriculture, et de commerce.

Bioche, homme de loi à Paris.

Blanchon, *par Duval, artiste.*

Boffe (de), libraire à Londres, *pour vingt-trois exemplaires.*

Bomquet, à Montpellier, *par Servant, employé des postes*, ibid.

Bonaparte (Lucien), ex-ministre de l'intér.

Bosscha (J.), secrétaire de la commission batave, *par Duval, artiste.*

Boudet, jurisconsulte.

Boudon, négociant à Montpellier, par *Servant, employé des postes*, ibid.

Barbié du Bocage, géographe.

Boullogne (de).

Bourdon (ex-ministre de la marine).

Brahé (M. J. le comte de), à Stockolm, *par Fontaine, courrier du roi de Suede.*

Braun, négociant à Strasbourg, *par Ottmann, nég. direct. des diligences pour l'Allemagne.*

Bremsinger, juge à Strasbourg.

Breu, employé à la mairie de Strasbourg, *par Ottmann, négociant, et directeur des diligences pour l'Allemagne.*

Bruley (ex-législateur), à Tours.

C.

Cailliez l'aîné, négociant à Dunkerque, *par Lafosse, graveur.*

Campe, libraire à Hambourg, *pour deux exemplaires, par Fuchs, libraire à Paris.*

Cappon (Vincent), imp. lib. à la Rochelle.

Carnot, ex-directeur.

Cassas (l'aîné), architecte des travaux publics du port à Agde.

Cassas (jeune), peintre et architecte, auteur du Voyage de la Syrie, de la Phénicie, de la Palestine et de la basse Egypte, *pour cinquante exemplaires.*

Castel (Louis), architecte à Berlin.

Changuion, libraire à Amsterdam, *pour deux exemplaires.*

Chanlaire, éditeur de l'Atlas national.

Chappuy (freres), libraires à Bordeaux, *pour deux exemplaires.*

Charron, libraire à Paris.

Châteaugiron (le Prêtre de) pere.

Châteaugiron (le Prêtre de) fils.

Chevetet, agent gén. des hôpitaux milit. à Strasbourg, *par Roussillon, médecin.*

Clérisseau, peintre et architecte de S. M. I. de toutes les Russies.

Coppens, négociant à Anvers.

Cottier, *par Duval, artiste.*

Cottrau, ex-secrétaire au ministere de la Marine.

D.

Dacquin, médecin, *par Puthod, libraire à Chambéry.*

Debure, libraire à Paris.

Decker, libraire à Bâle, *pour trois exemplaires, par Pougens, imp. lib. à Paris.*

Deharme (Antoine Ange), *par Laloi, libraire à Paris.*

Dehault, payeur de la guerre à la Rochelle, *par Cappon (Vincent), libraire*, ibid.

Delens, ancien banquier, *par Fuchs, libraire à Paris.*

Demalon-Bercy, *par Cassas, peintre et architecte à Paris.*

Demissy, à la Rochelle, par *Cappon (Vincent).*

Denis, secrétaire-greffier de juge-de-paix.

Denné le jeune, libraire à Paris, *pour deux exemplaires.*

Denon, auteur d'un Voyage d'Egypte.

Depeuille, M[d] d'estampes, à Paris.

Desaint, notaire, et amateur, à S.-Quentin.

Desportes (Félix), résident de la république française à Geneve.

Déterville, libraire à Paris, *pour huit exemplaires.*

Didot, imprimeur au Louvre, *pour deux exemplaires.*

Didot (Firmin), libraire à Paris.

Dieres, ancien magistrat de Paris.

Dubois, préfet de police à Paris.

Dubuisson, libraire à Paris.

Dumorey, ancien administ. des messageries, *par Frelle, libraire à Paris.*

Dupuy, ancien professeur de l'université.

Duquesnoy, maire du 10[e] arrond. de Paris, *par Treutel et Wurtz, libraires à Paris, et à Strasbourg.*

Durand, professeur de mathématiques à l'école politechnique.

Durville (Louis), libraire à Montpellier.

Dusiguet, employé aux postes à Montpellier, *par Servant, employé*, ibid.

Duval, artiste.

E.

Engelhardt, directeur des postes à Furth, près Nuremberg, *par Ottmann, négociant, et directeur des diligences pour l'Allemagne.*

Esslinger, libraire à Francfort sur-le-Mein, *pour six exemplaires.*

Evans (R. H.), libraire à Londres, *pour douze exemplaires, par Déterville, lib. à Paris.*

F.

Fauche et compagnie, libraires à Hambourg, *pour dix-huit exemplaires.*

Faujas de Saint-Fond, professeur au muséum d'histoire naturelle.

Fain, chef au secrétariat des consuls.

Fayolle, libraire à Paris, *pour six exemplaires.*

Felsecker, libraire à Nuremberg, *par Fuchs, libraire à Paris.*

Filhol, graveur et éditeur du muséum central des arts.

Fontaine, libraire à Manheim, *pour soixante-deux exemplaires.*

Fontanel, libraire à Montpellier

Forfait, ex-ministre de la marine.

Fortia de Pilles, homme de lettres à Marseille, *par Batilliot pere, libraire à Paris.*

Fouquet, artiste.

Fournier, libraire à Paris, *pour deux exemplaires.*

Fourra, chef du service des vivres à Montpellier, *par Servant, employé des postes*, ibid.

Francart, libraire à Paris.

François (de Neufchâteau), homme de lettres, ex-directeur.

Frérant, *par Laloi, libraire à Paris.*

Fuchs, libraire à Paris, *pour vingt-trois exemplaires.*

G.

Gaillard d'Ananche, à Saint-Amour, *par Tissot, peintre à Paris.*

Garnery, libraire à Paris, *pour deux exemp.*

Gentil, vérificateur de l'enregistrement, à Belleville, *par Duval, artiste.*

Gide et compagnie, libraires à Paris, *pour deux exemplaires.*

Gilbert, architecte.

Gilly, à Berlin, *par Fuchs, libraire à Paris.*

Gohier, ex-directeur.

Gontaut, amateur, *par Monory, lib. à Paris.*

Goust, architecte, à Paris.

Grangé, imprimeur-libraire à Anvers.

Grasset (François) et compagnie, libraires à Lausanne.

Gullmann (D.), conseiller et directeur de la banque royale de Furth en Franconie, *par Ottmann, négociant, et directeur des diligences pour l'Allemagne.*

H.

Hardy (François), à Strasbourg, *par Roussillon, médecin.*

Hautoy, libraire à Saint-Quentin, *par Bélin, libraire à Paris.*

Hébert, économe des hôpitaux militaires, *par Roussillon, médecin.*

Hecquet, secrétaire perpétuel de la société philotechnique.

Hervas, conseiller des finances de S. M. C. le roi d'Espagne.

Heyne, pour la bibliotheque publique, à Gottingue, *par Treutel et Wurtz, libraires à Paris, et à Strasbourg.*

Hoffmann, libraire à Hambourg, *par Francart, libraire à Paris.*

Hombert, libraire à Berlin.

Honspesch (Louis), de Rurich, *par Leroux, libraire à Maïence.*

Hopkins (S. M.), à New-Yorck.

Horix, *par Leroux, libraire à Maïence.*

Houdeyer, sous-préfet du canton de Sceaux.

Hugard, libraire à Strasbourg.

Husson, homme de loi.

J.

Jacob, horloger à Paris.

Jacquiere de Vezy, *par Frelle, libraire à Paris.*

Jean, marchand d'estampes à Paris.

Johannot, fabricant de papier à Annonay.

Joubert, M[d] d'estampes à Paris.

Julien, receveur du département de l'Hérault, *par Servant, employé des postes à Montpellier.*

Julliot, *par Cassas, peintre et architecte à Paris.*

K.

Klostermann, libraire à Strasbourg, *pour sept exemplaires, par Treutel et Wurtz, libraires à Paris, et à Strasbourg.*

Kœnig, libraire à Paris.

Kunsberg (le baron de), à Erlang, *par Leroux, libraire à Maïence.*

L.

Laborde (Alexandre), amateur et propriétaire.

Lagarde, ex-secrétaire-général du gouvernement, préfet du département de Seine et Marne.

Lagarde (Hugues), à Versailles, *par Leblanc, imp.-lib.* ibid.

Lagarde (François de), libraire à Berlin, *pour six exemplaires.*

Laloi, libraire à Paris.

Lamarre, ex-employé, *par Duparc, graveur.*

Lamy, lib. à Paris, *pour vingt-six exemp.*

Langlois fils, garde-magasin des subsistances, à S.-Denis, par *Duval, artiste.*

Lareveilliere-Lépeaux, ex-directeur.

Lavallée (Joseph), homme de lettres, de la société philotechnique, et de plusieurs sociétés littéraires, rédacteur de cet ouvrage.

Lavallée fils, secrétaire du musée central des arts.

Leboucher de Richemont, à Abbeville, *par Gabon, libraire à Paris.*

Lecamus, amateur à Paris.

Leclerc, homme de loi et notaire public à Agde, par *Cassas aîné, architecte.*

Lecointre, notaire.

Lecouteulx-Canteleu, membre du sénat-conservateur, par *Treutel et Wurtz, libraires à Paris, et à Strasbourg.*

Lefranc de Pompignan.

Legrand, architecte des travaux publics, membre de plusieurs sociétés littéraires, *par Cassas, peintre et architecte à Paris.*

Lemorge, agent divisionnaire des hôpitaux à Strasbourg, *par Roussillon, médecin.*

Lenglès, chef de bataillon d'artillerie à Strasbourg, par *Roussillon médecin.*

Leroux, architecte, *par Duval, artiste.*

Leroux, libraire à Maïence, *pour sept exemplaires.*

Lesage, ingénieur des ponts et chaussées.

Lestevenon (W. A.).

Letourneur, ex-directeur.

Levaillant, auteur d'un Voyage en Afrique, *par Cassas, peintre et architecte à Paris.*

Levallois, aux archives des consuls.

Levrault, libraire à Strasbourg, *par Fuchs, libraire à Paris.*

Limay, inspecteur-général des ponts et chaussées, *par Cassas, peintre et architecte à Paris.*

Lomet, adjudant-commandant, chef de division.

Luce, agent de change à Paris.

Ludot, tribun, et amateur.

Luquiens (Louis), libraire à Lausanne, *pour deux exemplaires.*

Leclerc, libraire à Paris.

M.

Magimel, libraire à Paris.

Maillet, graveur.

Maisse, ancien représentant du peuple.

Malbranche, architecte, *par Duval, artiste.*

Manget, libraire à Geneve, *pour deux exemplaires.*

Margerin (Alexandre), amateur, à S.-Quentin.

Marneffe, marchand de tableaux et estampes à Bruxelles.

Masson, libraire à Beauvais, *pour deux exemplaires.*

Mathieu, tribun.

Méchel (Chrétien de), graveur à Bâle.

Méjan, secrétaire-général de la préfecture du département de la Seine.

Mérigot, libraire à Paris.

Merlin, ex-directeur.

Mettra, libraire à Berlin.

Michel (Etienne), éditeur de la nouvelle édition du Traité des arbres et arbustes, par Duhamel.

Millin, conservateur des médailles à la bibliotheque nationale.

Molini, libraire à Florence, *pour quatre exemplaires.*

Molinos, architecte du départ. de la Seine.

Morel, médecin à Colmar, *par Roussillon, médecin.*

Morel de Vindé, amateur.

Moret, amateur à Pantin.

Mortet, économe des hôpitaux militaires à Cologne, *par Roussillon, médecin.*

Mossy, libraire à Marseille.

Moulin, ex directeur.

Moutardier, libraire à Paris, *pour treize exemplaires.*

N.

Nyon, ancien imprimeur-libraire.

O.

Orell, Fuesli, et compagnie, lib. à Zurich, *par Fuchs, libraire à Paris*

Orhan, amateur à Paris.

Ossuna (le duc d'), *par Debure, libraire à Paris.*

Ottmann, à Strasbourg, négoc., et directeur des diligences pour l'Allemagne.

P.

Palluel fils, secrétaire à la préfecture à Chambéry, *par Puthod, libraire,* ibid.

Pankouke (veuve), imp.-lib. à Paris.

Parcus, à Strasbourg, *par Roussillon, médecin.*

Paris, graveur.

Paschoud, libraire à Geneve.

Pauly, négociant à Amsterdam, *par Lamy, libraire à Paris.*

Payne, libraire à Londres, *pour trois exemplaires.*

Perriez, graveur.

Perrot, commissaire-ordonnateur de la neuvieme division à Montpellier, *par Servant, employé des postes,* ibid.

Petiet, chef du service des étapes, *ibid. par Servant,* ibid.

Pezet de Corval, notaire à Paris, *par Frelle, libraire à Paris.*

Pichard, libraire à Paris.

Piis, secrétaire-gén. de la préfect. de police.

Pillot, *par Charron, libraire à Paris.*

Piranési (les freres), chalcographes, *par Cassas, peintre et architecte à Paris.*

Poitevin, *par Servant, employé des postes à Montpellier.*

Pons (de Verdun), substitut du commissaire du gouvern. près le tribunal de cassation.

Pougens, imprimeur-libraire, membre de l'institut national, *pour cinq exemplaires.*

Pontet fils, à Bordeaux, *par Bergeret, libraire,* ibid.

Puthod, libraire à Chambéry.

Q.

Quatremere de Quincy, membre du conseil-général du département de la Seine, *par Cassas, peintre et architecte à Paris.*

Querenet et Raffy, fabricants de papier.

Querhoent, à S.-Georges, près Montoire.

Quéry fils, architecte, à Agde, *par Cassas, architecte à Paris.*

Quinette, ex-ministre de l'intérieur, préfet du département de la Somme.

R.

Ramel, ex-ministre des finances.

Reinhard, ex-ministre des relations extér.

Renouard, libraire, *pour quatorze exemplaires.*

Rewbel, ex-directeur.

Riboullé, *par Charron, libraire à Paris.*

Richter, à Leipsick, *par Treutel et Wurtz, libraires à Paris, et à Strasbourg.*

Rigault, amateur.

Ris et Sausset, libraires à Moscow, *pour deux exemplaires, par Fuchs, libraire à Paris.*

Riviere, entrepreneur du service de l'hospice civil de la salpêtriere, *par Baugin.*

Roger-Ducos, ex-directeur, membre du sénat-conservateur.

Rougevin, architecte.

Rousseau, membre du sénat-conservateur.

Rousseau (Bel-air), amateur, *par Cassas, peintre et architecte à Paris.*

Roy, juge-de-paix à la Rochelle, *par Cappon* (*Vincent*), *libraire*, ibid.

S.

Saincerre, économe de l'hôpital militaire à Metz, *par Roussillon, médecin.*
Salaberry, à Blois, *par Baugin.*
Salteur-Ballan, *par Puthod, libraire à Chambéry.*
Schellard (le comte de), d'Obendorf, de Dusseldorf, *par Leroux, libraire à Maïence.*
Schropp et compagnie, lib. à Ausbourg.
Séguin, amateur, à Paris.
Servant, employé aux postes à Montpellier.
Sibuet, ex-juge au tribunal de cassation.
Sieyes, ex-directeur, membre du sénat-conservateur.
Susbielle, amateur, à Châlons-sur-Marne, *par Ponce, graveur.*
Schotte (le vicomte de), à Louvain.
Sylvestre, libraire à Paris, *pour treize exemp.*

T.

Taviel, chef de brigade à Strasbourg, *par Roussillon, médecin.*
Taylor (J.), libraire à Londres, *pour trois exemplaires, par Treutel et Wurtz, libraires à Paris, et à Strasbourg.*
Tessary et compagnie, libraires à Paris.
Testu, imprimeur-libraire à Paris.
Tilliard, libraire, *ibid.*
Tochon, négociant au Hâvre, *par Renouard, libraire à Paris.*
Treilhard, ex-directeur, vice-président du tribunal d'appel.
Treutel et Wurtz, libraires à Paris, et à Strasbourg, *pour trois exemplaires.*

U.

Ustery, médecin à Zurich, *par Pougens, imp.-lib. à Paris.*

V.

Van-Cleef, libraire à la Haye, *pour trois exemplaires, par Francart, lib. à Paris.*
Van-Gulich, libraire à Amsterdam, *par Fuchs, libraire à Paris.*
Varlet, libraire, *ibid.*
Vignon, architecte, *par Duval, artiste.*
Villain, imprimeur à Paris.
Villeterque, rédacteur du Journal de Paris, et de la Bibliotheque Française.
Vincler, employé à la bibliotheque nationale, section des médailles.
Vitt (Jean de), citoyen batave.
Voisin, horloger, amateur.
Voss et compagnie, libraires à Leipsick, *pour cent exemplaires.*
Vrintz (Berberich, baron de), conseiller intime de S. A. S. le prince de Latour et Taxis, directeur-général des postes de l'empire, à Ratisbonne, *par Ottmann, négociant, et directeur des diligences pour l'Allemagne à Strasbourg.*

W.

William-Six (Madame), à Amsterdam, *par Pougens, imp.-lib. à Paris.*

AVIS AU RELIEUR,

POUR RANGER LES PARTIES QUI COMPOSENT CET OUVRAGE.

1°. Le faux-titre; 2°. le titre gravé.
3°. Un second faux-titre, derriere lequel se trouve l'explication du cu-de-lampe et du frontispice.
4°. Le frontispice allégorique; 5°. la liste des souscripteurs en huit pages.
6°. L'introduction, cotée pages 1 et 2.
7°. La carte générale doit regarder la page 3, où commence le texte historique.
8°. La partie historique, finissant à la page 61.
9°. Seconde partie de l'ouvrage, commençant à la page 63, et finissant à la page 157.
N. B. *C'est dans cette seconde partie que doivent se placer toutes les estampes.*
10°. La description des planches, cotée pages 159 à 167.
11°. Les deux tables générales des matieres, cotées pages 169 à 190.
12°. L'errata en une page, qui termine le volume.
13°. Planche 27 bis, en face de la page 64.
14°. Planches 13, 11 et 12, en face de la page 65.
15°. Planches 15, 16 et 17, en face de la page 66.
16°. Planches 25, 26, 27 et 24, en face de la page 68.
17°. Planches 14 et 23, en face de la page 69.
18°. Planches 19, 20, 21, 22, 18 bis et 18, en face de la page 70.
19°. Planche 10, en face de la page 71.
20°. Planche 6, en face de la page 73.
21°. Planche 7, laquelle n'a point de n°, mais porte pour titre, *Vue de la ville et du port de Trieste, prise du môle neuf;* cette planche doit être placée en face de la page 74.
22°. Planche 8 *idem*, en face de la page 74.
23°. Planche 9, ayant pour titre, *Vue du fond du grand canal et du golfe de Trieste*, idem, en face de la page 74.
24°. Planche 9, ayant pour titre, *Vue d'un monument découvert dans les environs de Trieste, et de quelques fragments trouvés à Parenzo, et à San-Cansiano*, en face de la page 76.
25°. Planche 28, en face de la page 85.
26°. Planche 31, en face de la page 94.
27°. Planche 29, en face de la page 107.
28°. Planche 30, ayant pour titre, *Vue particuliere de la cascade de la Kerka*, en face de la page 108.
29°. Planche 37, en face de la page 118.
30°. Planche 33, en face de la page 120.
31°. Planche 32, entre les pages 124 et 125.
32°. Planche 34, en face de la page 125.
33°. Planche 54 *bis*, en face de la page 126.
34°. Planche 35, entre les pages 128 et 129.
35°. Planches 36 et 37, en face de la page 130.
36°. Planches 55 et 55 bis, en face de la page 131.
37°. Planche 41, en face de la page 133.
38°. Planches 44, 45, 46, 47, 48, 39, 54 et 59, en face de la page 134.
39°. Planche 40, en face de la page 135.
40°. Planches 49, 50, 51, 52 et 53, en face de la page 136.
41°. Planches 42, 43, et 38, en face de la page 137.
42°. Planche 60, en face de la page 140.
43°. Planche 57, en face de la page 144.
44°. Planche 56, en face de la page 146.
45°. Planche 58, en face de la page 152.
46°. Planches 1 et 2, en face de la page 154.
47°. Planches 3, 4 et 5, en face de la page 156.


Gravé par Maillet.

VOYAGE

DE L'ISTRIE ET DE LA DALMATIE.

INTRODUCTION.

Des spectacles nouveaux et de grands souvenirs, telles sont les jouissances que le voyageur desire.

C'est pour ainsi dire agrandir sa bibliotheque que de visiter des lieux où des peuples célebres ont vécu; c'est encore agrandir son propre siecle, et pour ses contemporains et pour soi-même, que de visiter des peuples que la nature a placés à de grandes distances de nous. Tels sont les motifs vraiment dignes d'animer l'ame d'un ami des arts et de l'humanité, qui, plus que la simple curiosité, déterminerent le citoyen Cassas à entreprendre le Voyage de l'Istrie et de la Dalmatie.

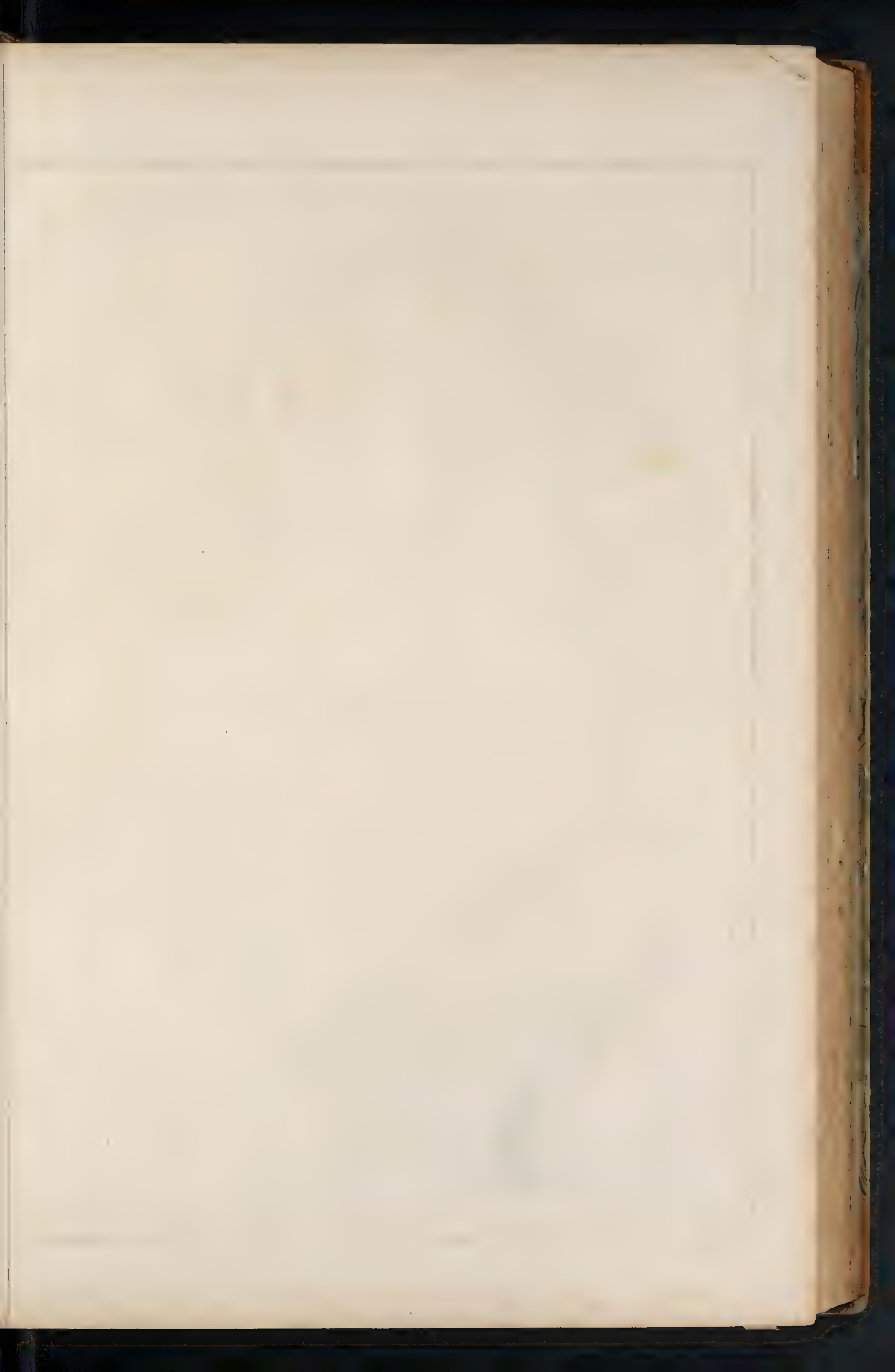
Les monuments respectés par les âges, ou dont les fragments pesent encore avec un orgueil funebre sur la surface du globe, sont les tombeaux des nations: c'est là que le philosophe, dans le silence de la méditation, peut les consulter sur leur antique puissance, sur les progrès et la décadence de leur génie, sur la simplicité ou la corruption de leurs mœurs, sur la solidité ou la vanité de leur gloire. Les monuments sont l'histoire des morts fameux, et donnent encore, après vingt siecles, des leçons à l'homme sur les vices qui déshonorent, ou sur les vertus qui immortalisent.

Les peuples qui respirent autour de ces ruines n'offrent pas au philosophe une étude moins importante à faire. Il aime à reconnoître l'impression que

font sur leur ame les débris pompeux que leurs pieds foulent chaque jour; il se plaît à chercher s'ils ont conservé le foyer des connoissances humaines, s'ils l'ont alimenté, ou bien si malheureusement ils l'ont laissé éteindre; il veut savoir si vraiment ils se sont élevés au-dessus de leurs prédécesseurs, ou s'ils sont restés au-dessous; il observe si leurs mœurs, leurs habitudes, leur police intérieure, leurs préjugés même, ont contracté quelques nuances du caractere des peuples dont ils occupent la place: enfin il parvient à discerner s'ils vivent au milieu de ces monuments comme étrangers ou comme héritiers.

Considérées sous ces deux points de vue, l'Istrie et la Dalmatie présentent à l'observateur la scene la plus curieuse: d'un côté le squelette de l'empire romain; de l'autre, et dans la Dalmatie sur-tout, un peuple pasteur, nomade, et peut-être même redescendu par la dégradation à l'état sauvage; ici les traces fastueuses des maîtres du monde, là l'obscure indigence de quelques tribus ignorées; les colonnes décrépites des palais césariens, la hutte enfumée de l'Haiduck sans vertu; les arcs triomphaux de la victoire, les armes grossieres du Morlaque sans milice; les restes majestueux des temples de Jupiter, les informes chapelles du christianisme; les bains spacieux où la volupté romaine délassoit les graces et la beauté, la paille infecte où la Dalmatienne avilie repose loin de l'estime conjugale; enfin les ossements des arts, et le corps difforme de l'ignorance. Tels sont les contrastes dont le rapprochement douloureux frappe à chaque pas le voyageur qui parcourt ces contrées. S'il étudie les ruines, elles lui rappellent des crimes et des erreurs; s'il étudie les habitants, il n'apperçoit que des souffrances et la stupidité; et son cœur gémit en trouvant l'homme de tous les siecles étranger au bonheur.

Telles sont les réflexions qui dûrent nécessairement affliger le citoyen Cassas au sein des plaisirs qu'offroient au génie du peintre la dignité des ruines et le piquant aspect des sites. Mais n'anticipons point sur l'ordre que nous nous sommes prescrit dans le classement des matieres dont la rédaction nous est confiée. Pour y mettre quelque méthode, nous donnerons d'abord une idée de la situation géographique de ces deux provinces, et de leur histoire politique depuis qu'elles sont connues. Nous entrerons ensuite dans quelques détails sur les Uscoques, qui pendant les derniers siecles ont attiré l'attention de l'Europe sur ces provinces. Nous dirons un mot des Morlaques, qui maintenant habitants d'une terre qui ne fut point leur berceau y conservent encore, à l'ombre de leurs heureuses vallées, l'innocence peut-être barbare, mais tout au moins sauvage, de leurs aïeux perdus pour nous dans la nuit des temps. Enfin nous accompagnerons le citoyen Cassas dans la marche qu'il a suivie en parcourant cette partie de l'Europe; nous ferons connoître d'après lui les lieux qu'il a fréquentés; et nous terminerons en donnant l'explication des desseins qu'il a exécutés avec autant de lumieres que de goût. Commençons.



Longitude

30 31 32

46 45 44 43

10 11 12

HAUTE CARNIOLE

BELLUNISE

FELTRIN

Feltre

Bellune

FRIOUL

MARCHE TREVISIANE

Bassano

Asolo

Castel Franco

Trevisi

Citadella

TERRITOIRE DE PADOUE

PADOUE

VICENZE

Mestre

VENISE

Chiosa

Bouches du Pô

POLESINE DE ROVIGO

Adria

FERRARE

Mesola

Comacchio

RAVENNE

Forli

Cesena

Rimini

REP. DE S. MARIN

Pesaro

Urbin

DUCHÉ D'URBIN

TOSCANE

CITTA DI CASTELLO

TERRITOIRE DE PEROUSE

Cortona

Gubio

Assisi

Nocera

Foligno

ETAT DE CAMERINO

LES MARCHES

ANCONE

Osimo

Loretto

Recanati

Macerata

Tolentino

FERMO

Fano

Fossombrone

Sinigaglia

Jesi

Gemona

Udine

Cividal di Friuli

Palma

Aquileia

Gradisca

Goritia

COMTÉ DE GORITZ

FRIOUL AUTRICHIEN

Ydria

Laybach

CARNIOLE

Trieste

GOLFE DE TRIESTE

Capo d'Istria

ISTRIE

Pirano

Parenzo

Rovigno

Pola

Fiume

Veglia

Cherso

Ossero

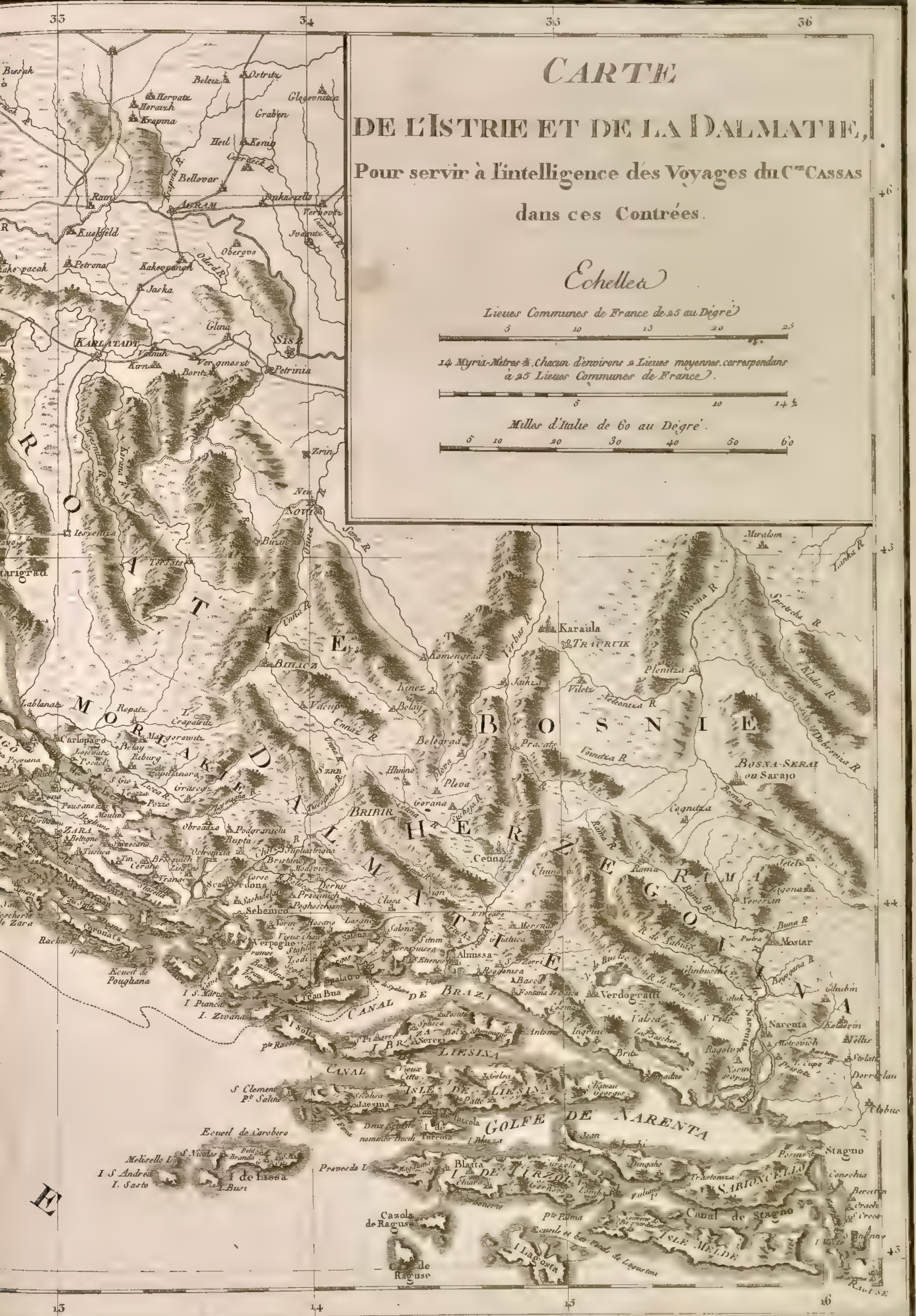
Quarnero

GOLFE DE VENISE

Gravé par Perrier Fils

Longitude

du Méridien de l'Isle de Fer.



ude du Méridien de Paris.

Gravé par Miller



PREMIERE PARTIE.

L'Istrie et la Dalmatie, dont nous allons parcourir l'histoire avant d'entrer dans quelques détails sur les peuples qui les habitent aujourd'hui, méritoient une attention marquée de la part des amis des arts et du philosophe; et peut-être ont-elles à se plaindre de l'espece d'oubli dans lequel on les a laissées jusqu'à ce jour. Les écrivains qui se sont occupés d'elles ne sont maintenant connus que d'un très petit nombre de personnes, et doivent sans doute cette indifférence à la sécheresse des détails, à cette absence de l'amour de l'humanité, véhicule essentiel à l'homme qui parcourt le monde pour son instruction et celle de ses semblables, et à ce défaut de sagacité qui néglige l'analyse des choses pour s'attacher à l'aride description des objets. Le progrès des lumieres a fait découvrir cette grande vérité, qu'il n'est point de livre, quand il veut être utile, qui ne doive se rattacher au cœur, et que si l'on veut graver quelque chose dans l'esprit de l'homme, il faut fonder la durée de sa mémoire sur le sentiment. C'est peut-être l'inconnoissance de ce précepte qui pendant si long-temps a rendu les éducations pénibles, longues, laborieuses, et souvent infructueuses, et relégué dans la poussiere des bibliotheques tant de livres sans lecteurs. Il n'est point d'homme en qui l'on ne fît naître l'amour de l'étude si l'on parloit à son cœur plutôt qu'à son esprit; et il n'est point de science, si abstraite qu'elle soit, qui ne tienne par quelque fil à la sensibilité. C'est au génie à trouver ce fil et à l'agiter à propos.

Après Spon et Weller, l'abbé Fortis et Norris, qui sont à-peu-près les seuls écrivains qui soient entrés dans quelques détails sur l'Istrie et la Dalmatie, vient Adams, dont le voyage est beaucoup plus moderne: mais celui-ci a voyagé comme un Anglois, c'est-à-dire avec une philosophie relative, avec cet égoïsme national qui compte l'Angleterre pour tout et le reste du monde pour rien. En général les Anglois ne voyagent pas comme les autres hommes;

et souvent, dans leurs relations, le desir de s'approprier perce avant le desir de s'instruire.

L'Istrie est une presqu'isle, dont l'entrée, extrêmement évasée, s'avance dans la partie nord de la mer Adriatique: sa longitude, à partir du méridien de Paris, est comprise entre le 11me degré 15 minutes et le 12me degré 30 minutes; et sa latitude entre le 44me degré 55 minutes et le 45me degré 50 minutes.

La Dalmatie, en y comprenant les petites isles de sa dépendance, forme, avec différentes parties voisines de la Hongrie et de la Turquie, ce qu'on appelle Illyrie, nom antique que le gouvernement autrichien a fait revivre de nos jours. Située sur la côte orientale de la mer Adriatique, elle s'étend en longitude depuis le 12me degré 10 minutes jusqu'au 16me degré 40 minutes, et en latitude depuis le 42me degré 25 minutes jusqu'au 45me degré 35 minutes. Mais cette étendue apparente est des plus irrégulieres, et conséquemment ne comporte pas une grande étendue quarrée, quoique bien plus considérable cependant que celle de l'Istrie.

Celle-ci, dont nous allons d'abord donner une idée, se trouve donc saillante entre le golfe de Trieste, *sinus Tergestinus*, et le golfe de *Carnero*. Elle étoit divisée en deux parties; l'une vénitienne, à l'ouest; l'autre autrichienne, à l'est. Cette derniere s'appelle autrement le Littoral, et ressortit au cercle d'Autriche. La premiere vient de lui être réunie par le traité de Campo-Formio, qui assure également à l'empereur la possession de la Dalmatie et des autres principales parties de l'état de Venise.

Si quelques géographes anciens ont prétendu que l'Istrie, *Histria*, faisoit partie de l'ancienne Illyrie, d'autres l'en séparent, et posent pour limites entre ces deux contrées le fleuve *Arsia*, aujourd'hui Arsa. Selon ceux-ci les principales villes de l'*Histria* étoient *Tergeste*, *AEgida*, *Parentium*, et *Pola*, maintenant connues sous le nom de Trieste, de Capo d'Istria, de Parenzo, et de Pola. Ceux qui donnent une plus grande étendue à l'ancienne Illyrie y comprennent également la Liburnie, *Liburnia*, et la Dalmatie, *Dalmatia*.

En remontant aux temps incertains, on croit découvrir que des Colques envoyés à la poursuite des fameux conquérants de la toison d'or, n'ayant pu les atteindre, et craignant d'être punis s'ils retournoient dans leur pays, débarquerent sur la côte de l'Istrie, s'y fixerent, et fonderent le port de Pola; nom qui dans la suite a prévalu sur celui de *Julia Pietas*, que cette ville porta pendant quelque temps sous les Césars.

Il est possible que le culte d'Isis, que les Romains trouverent en honneur dans l'Istrie lorsqu'ils en firent la conquête, entre la premiere et la seconde guerre punique, ait donné l'idée de cette origine prétendue. On s'accorde généralement à penser, d'après l'autorité d'Hérodote, que Sésostris pénétra jusques dans la Colchide, et qu'après l'avoir soumise il y fonda des colonies. De là sans doute les Colques, ou Colches, ou Colchidiens, en prenant les mœurs, les usages, les lois des Égyptiens, purent également adopter

quelques unes de leurs divinités, telle qu'Isis. En rencontrant ce culte établi dans l'Istrie, il aura réveillé dans la mémoire des Romains le souvenir des dieux de l'Égypte et de la Colchide; et les mensonges des temps fabuleux venant au secours d'esprits inhabiles peut-être à la recherche de la vérité, on aura supposé cette expédition des Colques envoyés à la poursuite des Argonautes, et il aura paru vraisemblable de les faire s'arrêter dans un lieu où la douceur du climat, la commodité du port, et la possibilité d'établir des communications commerciales avec la Grece et l'Italie, leur auront présenté de grands avantages.

Quoi qu'il en soit, les anciennes destinées de l'Istrie et de la Dalmatie ne commencent à s'éclaircir dans l'histoire que vers l'an du monde 3776, et de la fondation de Rome 521. Alors la république romaine préludoit à l'empire universel par l'affermissement de sa puissance en Italie. Le siege de Drepane, et la victoire navale remportée aux isles Égates par le consul Lutatius, venoient de mettre fin à la premiere guerre punique. La nécessité, ou pour mieux dire l'ambition de se mesurer avec Carthage, avoit enhardi les Romains à franchir les mers : un succès brillant venoit de couronner les premieres tentatives de Duilius, et la victoire avoit aguerri les légions contre les vicissitudes et les dangers d'un élément si nouveau pour elles. Un traité de paix avantageux et glorieux, en réduisant à l'oisiveté les talents et le courage d'Amilcar, terminoit une guerre de vingt-quatre ans, la plus formidable de celles que Rome avoit eues à soutenir depuis sa fondation. La Sicile échappoit à Carthage. Hiéron, sous la redoutable protection du Capitole, reposoit en paix dans Syracuse; la Sardaigne étoit soumise; le germe des arts et des lettres commençoit à se développer sur les bords du Tibre; Livius Andronicus, et bientôt après Mævius, posoient la premiere pierre du théâtre que Térence devoit édifier un jour; et le temple de Janus venoit d'être fermé pour la seconde fois. Telle étoit la situation de Rome lorsque les contrées où nous nous trouvons paroissent pour la premiere fois dans la chaîne des évènements historiques.

La politique usurpatrice de la république romaine ne pouvoit s'accommoder long-temps d'un état de paix: il falloit des conquêtes à l'avarice du sénat et à l'inquiétude du peuple. Quelques troubles avoient éclaté en Corse, en Sardaigne, et dans la Ligurie; le temple de Janus avoit été rouvert, et l'ordre des destins vouloit qu'il ne se fermât plus que sous Auguste. Mais c'étoit peu : Rome dévoroit en idée des peuples nouveaux et plus lointains, et ne cherchoit qu'un prétexte à ses vues d'agrandissement: il s'offrit, elle le saisit.

Alors, sur cette étendue de pays, aujourd'hui connue sous le nom des côtes de l'Istrie et de la Dalmatie, et qui, s'enfonçant dans les terres jusqu'à la Mœsie et la Macédoine, formoit ce que l'on appeloit l'Illyrie, régnoit un prince mineur nommé Pinée, sous la tutele de Teuta sa mere. La barbarie commune à tous les peuples dans ces siecles reculés, sur-tout à ceux que leur position géographique éloignoit davantage de l'Égypte, de la Grece

et de l'Asie, l'insuffisance des lois, qui n'avoient point encore établi d'une maniere distincte les droits respectifs des nations et les égards qu'elles se doivent entre elles, l'ignorance enfin où la plupart des peuples étoient de la véritable science du commerce, faisoient du brigandage maritime une sorte de code politique; et jusqu'alors, sur les côtes de l'Europe sur-tout, les vaisseaux dont le poids avoit fait gémir les mers n'avoient guere porté que des conquérants et des pirates. Parmi ces derniers se distinguoient les peuples gouvernés par Teuta; et plus d'une fois les plaintes des marchands romains avoient fait retentir le sénat du tort que les Illyriens leur faisoient éprouver. À la réalité de ces motifs vint se joindre le spécieux prétexte d'une rupture fondée sur l'insulte que le gouvernement de Rome prétendit avoir reçu par une expédition que Teuta venoit de faire contre la petite isle d'Issa, située dans le golfe qui depuis porta le nom de Venise, et à laquelle, disoit-il, il accordoit sa protection. Ainsi donc des ambassadeurs partirent pour demander à Teuta satisfaction et des griefs réels et de l'insulte apparente.

Autant ambitieuse qu'arrogante, souveraine d'un peuple féroce, tutrice superbe d'un roi dont elle se proposoit d'éterniser l'enfance, tranquille au milieu d'une cour dont le faste sauvage nourrissoit son orgueil, Teuta n'avoit point encore appris à craindre les Romains; et si la renommée avoit porté jusques dans son palais le bruit de leurs exploits, au moins cette reine impérieuse n'avoit-elle aucune idée de cette fierté républicaine qu'autorisoient encore à cette époque et la sévérité de leurs mœurs et la générosité de leur caractere. Les ambassadeurs arriverent; ils furent introduits. Lucius Ceruncanius porta la parole, et, sans détours comme sans ornements, expliqua les motifs de l'ambassade et les sujets de plainte qu'avoit la république. Teuta, avec cet air de dédain plus insultant que les refus, répondit que tout ce qu'elle pouvoit faire en faveur de Rome étoit de ne pas souffrir que les pirateries se commissent au nom de l'autorité publique, mais que les rois d'Illyrie ses prédécesseurs n'avoient jamais privé leurs sujets des avantages attachés aux courses maritimes, et qu'elle ne prétendoit pas déroger à cet usage. Irrité de l'insolence de cette réponse, Ceruncanius la releva avec hauteur. « Les « Romains, dit-il, punissent par des châtiments les torts des individus soit « nationaux soit étrangers. Teuta, la république saura vous apprendre à « corriger les abus d'un gouvernement aussi injuste que le vôtre ». Teuta, vivement blessée par cette réponse, et sachant toutefois allier la dissimulation au ressentiment, congédia les ambassadeurs avec une feinte modération; mais à peine furent-ils hors de son palais qu'elle les fit massacrer.

Dès que la nouvelle en fut venue à Rome, le sénat disposa tout pour tirer une vengeance éclatante de ce grand outrage; et peut-être cette guerre fut-elle la seule entreprise par les Romains où l'équité n'eut rien à reprocher à la politique. Elle fut déclarée aux Illyriens avec une solemnité jusqu'alors sans exemple. On fit marcher tout-à-la-fois contre eux une armée de terre et une armée navale. Les deux consuls se partagerent le

commandement de ces forces; Cn. Fulvius Centumalus commanda la flotte, et L. Posthumius Albinus l'armée de terre.

Teuta, alors engagée dans une guerre contre la Grece, dont l'histoire ne dit point les motifs, ne put voir sans alarmes les formidables préparatifs que Rome faisoit contre elle. Elle craignit de ne pouvoir résister à ces deux puissances; et, dans cette situation critique, ce fut Rome dont elle essaya de fléchir le courroux. Elle fit donc parler de paix à la république; et, afin de l'y déterminer, elle désavoua le meurtre des ambassadeurs, et proposa de livrer les assassins. Les négociations s'entamerent; mais, les Illyriens ayant sur ces entrefaites remporté un avantage considérable sur les Grecs, Teuta sentit renaître ses espérances et sa vanité, et sans aucun prétexte plausible rompit les conférences et rappela ses ministres. Rome, dont cette nouvelle injure ne fit qu'accroître les ressentiments, ne songea plus qu'à réduire cette reine perfide.

La premiere campagne fut heureuse. Centumalus, à la tête de la flotte, s'empara non seulement de toutes les isles dont l'archipel nombreux sert de rempart à la côte de la Dalmatie, mais encore de toutes les forteresses et de tous les postes importants qui se trouvoient sur le rivage du continent. Albinus de son côté, à la tête des légions, pénétra dans l'intérieur de l'Illyrie, emporta toutes les places que Teuta chercha vainement à lui disputer, et, la chassant constamment devant lui, la força de fuir jusqu'à l'extrémité de ses états.

L'hiver suspendit les opérations militaires, mais non pas les inquiétudes de Teuta: elle vit toute la profondeur de l'abyme dans lequel sa conduite imprudente et criminelle l'avoit entraînée. Elle ne put se dissimuler que si elle ne prévenoit pas l'ouverture d'une seconde campagne, elle et son fils se verroient à coup sûr dépouillés, peut-être même prisonniers, et réservés à la honte d'orner le triomphe des consuls. Et personne n'ignore que les rois redoutoient sur-tout l'opprobre d'un usage, chef-d'œuvre de la politique romaine, qui, par l'épouvante qu'il jetoit dans l'ame des souverains, aidoit la république à les dépouiller, et lui servoit bien plus encore que la terreur de ses armes à leur arracher les provinces qu'elle n'avoit pas conquises, et à faire signer aux monarques des traités dont le bénéfice n'étoit que pour elle.

Teuta, dans l'humiliation où elle se trouvoit réduite, se détermina donc à envoyer des ambassadeurs à Rome pour demander grace. Elle intéressa la générosité romaine à la jeunesse de son fils, dont l'innocence ne devoit pas porter la peine des imprudences qu'elle avoit pu commettre. Elle excusa l'inconséquence de sa conduite sur la foiblesse commune à son sexe, sur les mauvais conseils dont elle avoit été entourée, sur la force enfin des circonstances dont le torrent l'avoit entraînée malgré elle, et finit par inviter le sénat à dicter lui-même les conditions de la paix.

Elles furent dures: elle devoit s'y attendre, et sa perfidie le méritoit. Le royaume d'Illyrie fut déclaré tributaire de la république; le sénat ordonna que l'on en démembreroit la partie le plus à la convenance de Rome. Les

isles de Corcyre, de Pharos et d'Issa, la ville de Dyrrachium, et le pays des Attintates, passerent au pouvoir des Romains. À ces conditions le sénat consentit à replacer le jeune Pinée sur le trône; mais il exigea que Teuta renonçât à la régence, et il la confia à un certain Démétrius de Pharos dont les sourdes menées avoient pendant la guerre favorisé les armes des Romains. On ne reconnoît pas à ce choix la prudence du sénat. Ce Démétrius porta dans l'élévation où Rome l'appeloit l'esprit de duplicité dont il étoit animé, et ne tarda pas à faire repentir ses bienfaiteurs de la prédilection dont ils l'avoient honoré.

En effet, l'Illyrie ne fut pas plutôt pacifiée que Rome se vit entraînée dans une guerre contre les Gaulois, que la perte de la bataille de Clusium rendit si alarmante, et que cependant, après des succès divers, elle termina si glorieusement par la fameuse victoire de Télamon. Ce fut au milieu des embarras qu'occasionna à la république ce débordement inopiné des Gaulois que Démétrius de Pharos crut pouvoir être impunément ingrat : il leva des troupes, pénétra dans les pays que le traité de paix avoit mis sous la puissance de Rome, en chassa facilement les foibles garnisons que l'on y avoit laissées, ravagea les villes et les campagnes, et porta la flamme et le fer jusques sur les terres des alliés de la république. Tant que Rome fut aux prises avec les Gaulois, elle dissimula son ressentiment contre Démétrius; mais à peine fut-elle dégagée qu'elle porta toutes ses forces contre un traître dont la défection avoit mis à profit les anxiétés où elle s'étoit trouvée. Les deux consuls M. Livius Salinator et L. AEmilius Paulus marcherent contre lui. Il ne put tenir contre de semblables forces; battu par-tout, il se renferma dans Dimale, la plus importante et la plus forte place de l'Illyrie. Il y soutint un siege long et pénible. Enfin la place fut prise, et Démétrius contraint pour derniere ressource de se sauver à Pharos sa patrie. C'étoit à lui seul que l'on en vouloit, et les consuls l'y poursuivirent. La ville de Pharos fut emportée d'assaut, livrée au pillage, et rasée. Le traître Démétrius eut encore la fortune d'échapper au supplice qu'il méritoit, en se sauvant auprès de Philippe, roi de Macédoine, que depuis par ses conseils astucieux il entraîna dans des démarches funestes, mais qui n'appartiennent point à mon sujet. Au reste les Romains, en laissant le trône à Pinée et en rétablissant les choses sur le pied où elles étoient lors du traité avec Teuta, prouverent que dans cette guerre ils n'avoient eu en vue que la punition de Démétrius.

Si Pinée ne se montra pas aussi perfide que Démétrius, au moins ne fut-il pas plus reconnoissant. Lorsque dans la suite les nombreux et funestes revers amenés par la seconde guerre punique eurent réduit la république à la derniere extrémité, et que, supérieure encore à ses désastres, elle vit ses alliés s'empresser à rendre hommage à sa magnanimité en lui offrant à l'envi des secours dont elle eut la grandeur de ne pas profiter, Pinée n'imita point le généreux exemple que les états voisins lui donnoient. Rome, piquée d'une indifférence qui ressembloit presque à une trahison, quoiqu'elle eût Annibal à ses portes, quoique, pour ainsi dire, il ne lui restât plus d'autre puissance

que ses murailles, conservant cette fierté, caractere distinctif de son gouvernement, envoya commander à Pinée d'acquitter sans délai le tribut qu'il lui devoit, ou de donner des ôtages pour la garantie du paiement; et Pinée obéit sur-le-champ, tant étoit puissante encore la terreur attachée au nom romain!

Depuis lors, et pendant une période de près de cent ans, le silence de l'histoire s'étend sur ces contrées jusqu'à la soumission de la Dalmatie aux légions de L. Cæcilius Métellus. L'orgueil de la république, chaque jour accru par d'illustres conquêtes, détérioroit insensiblement les vertus des anciens Romains. La vanité, partage ordinaire des talents médiocres, commençoit dès-lors à faire desirer à des personnages peu recommandables l'éclat des honneurs jusques-là réservés aux grands hommes dans la guerre; et la pompe des triomphes et des surnoms étoit sur-tout devenue l'objet de l'ambition des consuls et des généraux; et, suivant l'usage, les hommes sans talents et sans génie cherchoient à suppléer par la réputation des cérémonies d'éclat à la réputation des vertus. C'est à cette ambition puérile qu'il faut attribuer tant de guerres injustes et de conquêtes faciles, qui n'ajoutoient rien à la gloire des armes romaines. Dans ce nombre on peut placer la réduction des Japodes, peuples d'Illyrie, situés entre la Save et le golfe Adriatique, qui ne coûta qu'une campagne à Sempronius Tuditanus, et lui valut les honneurs du triomphe; et plus encore la guerre contre les Dalmates, entreprise sans aucun sujet même apparent, et fomentée et sollicitée par les brigues de L. Cæcilius Métellus. La jalousie avoit autant de part que l'orgueil aux intrigues de ce Métellus. Il avoit un cousin-germain nommé Quintus Métellus, qui quelques années auparavant s'étoit emparé sans coup férir des isles Baléares, avoit obtenu le triomphe, et pris le surnom fastueux de Baléaricus. Le desir de ne pas rester au-dessous de ce cousin détermina Cæcilius à tout tenter pour s'arroger les mêmes honneurs; et, à force de cabales, il obtint une armée qu'il conduisit à la conquête de la Dalmatie. Il étoit aisé de prévoir qu'un peuple sans milice, sans tactique, sans discipline, et sans généraux, et qui du métier des armes ne connoissoit que ce qui l'avilit, je veux dire la piraterie, ne s'aviseroit pas de lutter contre une puissance qui venoit d'étonner le monde par la destruction de Carthage. Cæcilius Métellus et son armée ne trouverent donc pas de grands obstacles à la moisson de lauriers qu'ils prétendoient faire: ils furent reçus en amis plutôt qu'en conquérants. Ce général passa l'hiver à Salones, ville dont par la suite je parlerai plus au long. Les fêtes, les jeux, les plaisirs, y marquerent son séjour. Les Dalmates se soûmirent sans combattre aux lois de la république; et le prétendu vainqueur revint à Rome, où on lui accorda le triomphe, et où il prit le surnom de Dalmaticus.

Cependant l'antique simplicité des mœurs républicaines, dont l'exemple que nous venons de citer annonçoit déja la décadence, se perdit insensiblement. Pendant près d'un siecle la terre cessa de s'occuper d'elle-même pour assister aux grandes commotions de Rome; et, à l'instar des autres nations,

l'ISTRIE et la DALMATIE ne prirent part à ces fameux évènements que comme spectatrices. Les Romains, dès long-temps accoutumés à se considérer au-dessus des autres hommes, durent enfanter des citoyens capables de se considérer au-dessus des Romains; et du long et perpétuel contact de l'excès des vertus dans quelques particuliers, et de l'excès de la fierté dans le gouvernement, dut naître nécessairement l'excès des ambitions. Alors parut cet assemblage inconcevable de qualités éminentes et de profonde scélératesse. Dans cette transition de la liberté à l'esclavage la lutte s'ouvrit entre le crime et la vertu. Sur ce théâtre d'héroïsme et de forfaits se succéderent tour-à-tour Lucullus, Sylla, Marius, Cinna, Carbon, Pompée, César, jusqu'à ce qu'enfin l'hypocrisie d'Octave, foulant aux pieds Antoine et l'univers, couvrît du masque des vertus la possession d'un sceptre acquis par la puissance des attentats. La fortune d'un homme changea l'organisation du monde; et, sans pousser plus loin cet examen de la situation politique de Rome, il me suffira de dire que, dans le partage qu'Auguste crut devoir faire avec le sénat des provinces de l'empire, la DALMATIE fut au nombre de celles qui échurent à celui-ci. Cette observation est d'autant plus importante que cette distribution fut la semence premiere de l'un des plus grands évènements dont l'histoire fasse mention relativement à la DALMATIE, et dont nous allons rendre compte tout-à-l'heure.

Auguste, en politique adroit, voulut, par une feinte modération, en imposer au sénat et au peuple en leur laissant le gouvernement de la moitié de l'empire: par-là il leur déroboit l'étendue de son ambition, paroissoit simplement les débarrasser d'un fardeau trop pesant, et sembloit ne se charger qu'à leur refus d'une partie de la domination. Il caressoit ainsi la fierté de ces hommes ombrageux encore, et leur voiloit l'usurpation de la souveraine puissance, en ne paroissant être pour ainsi dire que leur lieutenant. Mais, dans ce partage profondément médité, il ne leur abandonna que les provinces de l'intérieur, et se réserva toutes celles frontieres, c'est-à-dire les provinces qui par leur position géographique, sans cesse occupées par les troupes, le rendoient par conséquent maître de toutes les forces de l'empire, et qui, limitrophes des états étrangers, mettoient à sa disposition le droit de paix et de guerre, et dans sa dépendance tous les traités et toutes les alliances. Le sénat n'apperçut point le piege qu'Auguste lui tendoit, et, ne voyant dans cette organisation nouvelle que l'avantage de multiplier les emplois à son bénéfice, et de placer ses créatures et ses parents dans l'administration des provinces qu'il avoit à régir, ne réclama point contre une disposition qui portoit cependant le dernier coup à la liberté mourante, et devoit fournir aux successeurs d'Auguste tant de prétextes pour accroître leur tyrannie. Le sénat, soit par l'avidité des proconsuls, soit par les excessives rapines des questeurs, abusa dans la suite du foible droit qui lui étoit resté. Les provinces se soulevoient. Auguste l'avoit prévu. Les empereurs alors étoient obligés de déployer la force militaire contre elles; et, pour obvier à leur insubordination, ils les réunissoient à leur autorité. Tel fut le principe des

séditions qui pendant quelques siecles agiterent cette vaste puissance; telle fut la cause premiere, et la plus puissante peut-être de la décadence de l'empire romain, et ce qui du moins prépara l'évènement dont nous allons parler.

La Dalmatie avoit donc été comprise par Auguste dans le département du sénat. Depuis l'expédition ridicule de Cæcilius Métellus, ces contrées s'étoient distinguées par leur tranquillité et leur attachement à la république. Cepen= dant, quinze ou seize ans après le partage entre Auguste et le sénat, l'excès des impôts dont on les accabla, la maniere barbare dont on prélevoit les taxes et les tributs, la fierté, l'avarice et l'iniquité des gouverneurs y exci= terent quelques mouvements. Auguste y fit marcher quelques troupes sous la conduite de Tibere, et prit cette province sous son administration. La force militaire et l'esprit souple de ce Tibere, qui depuis fut empereur, y réta= blirent le calme. Mais ce ne fut qu'un palliatif au mal; les exactions conti= nuerent, et par conséquent les sources du mécontentement et les racines de la révolte resterent les mêmes. Ce fut l'an 741 de la fondation de Rome que ces choses se passerent.

Seize ans après, c'est-à-dire en 757, huit ans avant la mort d'Auguste, ce même Tibere venoit de soumettre une grande partie de la Germanie. Il ne lui restoit plus, pour affermir ses conquêtes, qu'à abaisser la puissance nou= velle de Maraboduus, dont les talents, le génie et l'ambition sembloient promettre à Rome un rival redoutable. Né sur les bords du Mein, issu de l'une des plus illustres familles des Marcomans, dans sa jeunesse nourri dans le sein de la cour d'Auguste, parfaitement instruit dans les arts et dans la tactique des Romains, de retour dans sa patrie il avoit facilement obtenu parmi les siens cette influence que donnent les connoissances acquises sur un peuple barbare. Élu chef de la nation des Marcomans, mais gêné par le voisinage de Drusus, dont les victoires lui paroissoient un obstacle aux projets de grandeur qu'il avoit formés, il décida sa nation à une émigration générale, s'enfonça dans la Bohême, s'en rendit maître, y fonda son nouvel empire, s'entoura d'une armée de quatre-vingts mille hommes, l'exerça lui= même, la forma à la discipline et aux évolutions romaines; et si la pru= dence lui enseigna à ne pas attaquer les Romains, au moins se mit-il sur un pied assez respectable pour ne pas les craindre, et pour traiter avec eux d'égal à égal par ses ambassadeurs. Tel étoit celui que Tibere vouloit humi= lier assez pour que son ambition fût contenue, et que de long-temps au moins Rome n'eût rien à craindre des vues d'agrandissement qu'on lui sup= posoit.

Tibere, forcé d'estimer les talents du nouvel ennemi qu'il vouloit com= battre, crut n'avoir pas assez des légions de Germanie pour l'attaquer. Il confia celles-ci à Sentius Saturninus, avec ordre de pénétrer dans la Bohême par la forêt Hercynie, tandis que lui-même rassembla à Carnunte, ville importante sur le Danube, qui n'existe plus aujourd'hui, non seulement les légions de la Pannonie, mais encore de nombreuses levées qu'il avoit fait faire dans la

Dalmatie, et qu'il avoit ordonné à Valérius Messalinus, gouverneur de ces deux provinces, de lui amener.

Tout se disposoit donc pour la perte de Maroboduus, lorsque tout-à-coup, et sans qu'aucun indice eût pu permettre de le prévoir, l'insurrection la plus alarmante et la plus générale éclate presque dans un seul jour dans la Pannonie et dans la Dalmatie. Soit que le profond ressentiment du despotisme des Romains se fît entendre également dans tous les cœurs, soit que les chefs de cette révolte, qui par un hasard assez singulier portoient dans les deux nations le même nom sans être cependant de la même famille, et s'appeloient Baton, eussent concerté leurs mesures avec un secret étonnant, soit que Maroboduus lui-même, aussi habile dans la politique que dans la guerre, eût fomenté par dessous main cette révolte pour faire une diversion puissante en sa faveur, soit enfin que ces trois motifs concourussent ensemble ou séparément au mystere qui précéda l'irruption, bien est-il certain que Rome n'avoit rien préparé pour la prévenir et l'étouffer dans sa naissance, et que les Dalmates et les Pannoniens eurent tout le temps nécessaire, après avoir secoué le joug, pour disposer des forces capables de soutenir leur indépendance.

Les nombreuses levées que Tibere avoit ordonnées avoient mis sous les yeux des deux nations le spectacle de leur jeunesse, et leur avoient révélé le secret de leurs forces. Elles sentirent qu'il valoit mieux les employer à briser leur esclavage que les sacrifier à augmenter la puissance de leurs maîtres, déja si onéreuse pour eux. Ainsi donc en peu de jours les révoltés se virent en armes au nombre de deux cent mille hommes d'infanterie et de huit mille de cavalerie, et se trouverent en mesure de tenter le sort des batailles pour soutenir l'effort que leur liberté venoit de faire.

Les premiers moments d'une insurrection semblable durent être et furent en effet terribles et sanglants. Tout ce qui se trouva de citoyens, de négociants, et de voyageurs romains dans ces contrées furent massacrés; toutes les garnisons surprises, égorgées, taillées en pieces, ou réduites à l'esclavage. Les deux seules villes de Sirmich et de Salones firent résistance: les Pannoniens assiégerent la premiere, et les Dalmates la seconde. Enfin les premiers actes de cette insurrection mémorable eurent tous les caracteres de férocité que l'on doit trouver dans un peuple barbare profondément irrité de la longueur des injustices qu'on lui a fait éprouver.

Cette nouvelle d'un côté répandit la plus vive alarme dans Rome, de l'autre suspendit la marche de Tibere. Il se hâta de conclure un traité avec Maroboduus, qui dans cette occasion manqua de politique: il auroit dû, profitant de cette circonstance, seconder au contraire les efforts des Pannoniens et des Dalmates, et, mettant ainsi Tibere entre deux feux, lui préparer une défaite presque inévitable; au lieu qu'en acceptant la paix qu'il lui proposa, il lui laissa la facilité de porter toutes ses forces contre les deux provinces soulevées, et laissa échapper une de ces grandes occasions de consolider sa puissance, qui en politique se présente rarement deux fois. Cécina Sévérus,

gouverneur de la Mésie, fut le premier qui put rassembler assez de troupes pour marcher contre les révoltés. Les Pannoniens se trouvant le plus à sa portée, ils furent aussi les premiers qu'il attaqua, et il leur fit lever le siege de Sirmich. Bientôt après Messalinus arriva avec l'avant-garde de l'armée de Tibere. Baton le Dalmate, quoiqu'il ne fût pas encore guéri d'une blessure qu'il avoit reçue au siege de Salones, marcha à sa rencontre, lui livra bataille, et le défit.

Tandis que ces premiers coups se portoient, l'inquiétude étoit à son comble dans la capitale de l'empire. Soit qu'Auguste cédât à la timidité qui lui étoit familiere à la guerre, soit qu'il appréciât à sa juste valeur la témérité d'un peuple qui combat pour briser ses fers, il déclara solemnellement au sénat que, si l'on n'y prenoit garde, l'ennemi seroit dans l'espace de dix jours au pied des murs de Rome. Depuis la premiere invasion des Gaulois, le Capitole n'avoit point éprouvé de terreur semblable. On donna la plus grande activité à mettre la ville en état de défense et à faire des levées; tous les vétérans eurent ordre de se rendre au drapeau: un sénatus-consulte taxa les citoyens riches et les dames romaines à fournir, selon leurs facultés, tant de leurs esclaves les plus robustes pour être affranchis et enrôlés: un grand nombre de sénateurs et de chevaliers romains se présenterent à l'envi pour offrir le secours de leurs bras, et partirent pour servir comme volontaires. On eût dit qu'Annibal avoit repassé les monts.

Cependant Messalinus, après le revers que Baton lui avoit fait essuyer, rétablit un peu les affaires, et ayant attiré les Dalmates dans une embuscade les battit à son tour. Tibere arriva enfin lui-même; et les forces qu'il conduisoit prouvent assez l'importance qu'il attachoit à cette guerre. Il avoit avec lui quinze légions, et un nombre égal de troupes auxiliaires, à ce que Suétone nous apprend, parmi lesquelles on distinguoit Rhymetalcès et Rhascuporis, rois de Thrace. Il prit alors le commandement général. Pendant le reste de cette premiere campagne, aucune affaire importante n'eut lieu: on ne fit plus que s'examiner de part et d'autre. Tibere suivit ici le systême qu'il avoit constamment adopté jusqu'alors, et dont il ne se départit jamais toutes les fois qu'il dirigea une guerre en chef, c'est-à-dire un systême d'observation, de lenteur et d'indécision, qui ressembloit même quelquefois à la pusillanimité. Les auteurs qui, tels que Velléius, se sont déshonorés au point de louer Tibere, font honneur de cette conduite à son humanité: mais l'homme dont l'astucieuse tyrannie fit couler tant de sang lorsqu'il fut revêtu de la pourpre ne peut pas être soupçonné d'un sentiment semblable. Il vaut mieux attribuer cette tactique à l'éloignement qu'il ressentoit pour Rome, où, tant qu'Auguste vécut, il se trouva mal à son aise, et au desir de prolonger son absence en se rendant nécessaire à l'armée.

Ce fut ainsi qu'Auguste en jugea lui-même, en lui envoyant, au commencement de la seconde campagne, Germanicus à la tête des nouvelles levées que l'on avoit faites dans l'empire, avec ordre de presser Tibere d'en finir, soit par ses conseils soit par son exemple. Les évènements par lesquels s'ouvrit cette

seconde campagne semblerent cependant justifier l'avis de Tibere, qui consistoit, disoit-il, à ne point mépriser l'ennemi auquel on avoit affaire, à ne point livrer de bataille rangée à des peuples à qui le désespoir imposoit la nécessité de vaincre, à les harceler au contraire en multipliant les combats partiels, à les affoiblir par des pertes de détail, et à les réduire enfin en leur ôtant tout espoir de subsistance. Cécina Sévérus et Plautius Sylvanus, qui avoient en tête les Pannoniens, ne se conduisirent pas d'après ces principes, et s'en trouverent mal. En revenant de la Mésie, où ces généraux avoient été obligés de se rendre pour réprimer quelques mouvements des Daces et des Sarmates, ils marchoient sans précaution avec le corps de troupes qu'ils commandoient. Les Pannoniens les attendirent dans un défilé, les surprirent et les envelopperent. Le désordre se mit bientôt dans leur armée: toutes les troupes auxiliaires lâcherent le pied; et la déroute eût été complete si cinq légions qu'ils avoient n'eussent tenu ferme et disputé la victoire. Elle ne se prononça pour aucun des deux partis, mais ce combat fut un des plus sanglants de cette guerre. La perte fut considérable du côté des Romains; non seulement il y périt un grand nombre de soldats, mais encore une foule d'officiers distingués; et dans Rome il y eut bien peu de familles illustres que cette affaire ne plongeât dans le deuil. Germanicus fut plus heureux contre les Mazéens, peuples de la DALMATIE, qu'il défit en bataille rangée, tandis que Tibere, qui avec sa grande armée agissoit à-la-fois contre les Pannoniens et les Dalmates, se contentoit de leur enlever des postes, de leur surprendre des convois, et de ravager leurs terres.

Fidele à ce plan, Tibere parvint dans le cours de la troisieme campagne, sans en venir à une affaire décisive, à soumettre les Pannoniens, qui les premiers se lasserent de cette guerre. Les chefs de l'insurrection tenterent inutilement différents moyens pour les empêcher de retomber sous le joug; la lassitude et le besoin furent plus impérieux que le desir de la liberté. Toute leur jeunesse, qui se trouvoit rassemblée sur les bords du fleuve Bathinus, mit bas les armes et demanda grace au vainqueur. Elle n'avoit plus d'ailleurs aucun chef qui possédât sa confiance. Baton le Pannonien, qui s'étoit montré le plus ardent promoteur de la révolte, et dont le génie avoit jusqu'alors soutenu les affaires, avoit été fait prisonnier dans une rencontre; Pinnès son collegue avoit été séduit par-dessous main, et s'étoit rendu à de brillantes promesses: il fut un des premiers à conseiller la soumission; et la multitude, n'ayant plus ainsi de têtes pour la diriger, céda à la nécessité. Les conditions du traité furent plus douces que l'on ne devoit même s'y attendre; et la Pannonie fut ainsi pacifiée.

Les Dalmates, plus fiers, plus courageux, et qui peut-être avoient des motifs de ressentiment plus profonds, n'imiterent point cet exemple, qu'ils taxerent de foiblesse; mais, par la pacification de la Pannonie, ils se virent en butte à toutes les forces de Rome. Il fallût cependant encore une quatrieme campagne pour les réduire; et pour eux, en hommes généreux, ils ne céderent qu'à la force. Tibere alors partagea son armée en trois corps; il

donna le commandement du premier à Lépidus, celui du second à Sylvanus, et se réserva le troisieme, gardant auprès de lui Germanicus. Ces trois armées pénétrerent par trois points différents dans la DALMATIE, et ravagerent sans distinction les campagnes et les villes, détruisant les moissons, coupant ou arrachant les arbres, brûlant les villages aussi bien que les cités, enfin s'attachant à transformer en déserts ce malheureux pays, qui étoit alors un des plus florissants de l'Europe. Les Dalmates, réduits au désespoir par l'atrocité de cette conduite, que les droits de la guerre n'autorisoient peut-être pas, s'enfermerent dans Andetrium, ville considérable alors auprès de Salones, et dans Arduba, autre place non moins importante, résolus de s'ensevelir sous leurs ruines, et préférant de voir leur nation éteinte en entier plutôt que de céder aux Romains. Tibere se chargea du siege d'Andetrium, et Germanicus de celui d'Arduba.

L'un et l'autre furent extrêmement pénibles, et coûterent beaucoup de sang aux Romains. Baton le Dalmate se trouvoit dans Andetrium. Après quelques mois de siege son expérience lui fit pressentir qu'il étoit impossible que la place tînt encore long-temps. Prévoyant le danger individuel qu'il avoit à courir si elle venoit à être forcée, il préféra de périr glorieusement en combattant, plutôt que de tomber entre les mains d'un vainqueur dont il n'avoit point de grace à attendre. Il fit donc une sortie à la tête de quelques amis compagnons de son audace, et fut assez heureux pour percer à travers les Romains et pour leur échapper. Sa désertion ne changea rien à l'opiniâtreté des assiégés; ils continuerent à se défendre, jusqu'à ce qu'enfin cette forteresse fut emportée d'assaut; et la plus grande partie de ceux qu'elle renfermoit passée au fil de l'épée.

Le sort d'Arduba présenta des circonstances différentes. Ses habitants n'étoient pas également disposés à opposer une longue résistance aux Romains; mais tous les Dalmates, soit de la campagne, soit des autres villes que les ennemis avoient ruinées de fond en comble, étoient convaincus qu'ils n'avoient rien à espérer de la clémence des vainqueurs, et ceux-ci vouloient résister jusqu'à l'extrémité, et préféroient de périr jusqu'au dernier sur la breche plutôt que d'entrer en composition. Des opinions si opposées répandirent bientôt la division dans Arduba; et, comme si ce n'eût pas été assez de la guerre étrangere, la discorde civile arma ces insensés les uns contre les autres. Alors les rues et les places publiques d'Arduba devinrent le théâtre de leurs combats intestins, et, par une de ces bizarreries, ou pour mieux dire par une de ces démences dont les guerres civiles ne présentent que trop d'exemples, les femmes d'Arduba se déclarerent en faveur des Dalmates étrangers à la ville. Les habitants furent les plus forts, et ouvrirent leurs portes aux Romains. Mais on vit alors jusqu'où peut se porter le fanatisme d'opinion: les femmes, furieuses de ce que le parti qu'elles avoient embrassé n'eût pas triomphé, mirent elles-mêmes le feu à leurs asyles; et ces forcenées, prenant leurs enfants entre leurs bras, se précipiterent dans les flammes, et s'ensevelirent sous les débris fumants de leurs maisons incendiées. Celles

à qui cette horrible ressource ne fut pas permise se lancerent avec leur famille dans la riviere qui couloit sous les murs de la ville, et y périrent.

Tel fut le dénouement, ou pour mieux dire l'affreuse catastrophe qui termina cette guerre; qui pendant quatre ans occupa la majeure partie des forces d'un peuple alors souverain du monde; catastrophe terrible en effet amenée par le système adopté par Tibere; système qui, bien loin d'être regardé comme conforme à l'humanité, sous le faux prétexte de ménager le sang, doit être au contraire considéré comme l'effet d'une politique farouche, qui préfere à l'honneur de combattre généreusement un ennemi la lâcheté de le réduire par degrés au désespoir, et du désespoir aux forfaits, toujours bien plus sanguinaires que les batailles.

Les Dalmates, comme on le voit, montrerent dans cette guerre bien plus de grandeur d'ame que les Pannoniens: ils furent accablés, tués, détruits, mais non pas vaincus; ils résisterent pendant quatre ans aux triomphateurs de l'Europe, de l'Afrique et de l'Asie: ils avoient affaire aux deux plus grands généraux de ce temps, Tibere et Germanicus; et, ce qui étoit bien plus difficile à vaincre, ils luttoient contre la fortune d'Auguste. Mais cette guerre, toute funeste qu'elle fut pour eux, influa beaucoup plus que l'on ne le croiroit sur les destinées du monde. C'étoit la premiere rebellion importante que les Romains eussent à étouffer: elle enseigna aux nations que l'on pouvoit secouer le joug de Rome; et peut-être pourroit-on dater de là l'origine de la décadence de l'empire.

Baton le Dalmate, qui comme nous l'avons vu s'étoit échappé d'Andetrium, conserva jusqu'à la fin la fierté de son caractere. Tibere attacha tant d'importance à sa soumission, qu'il descendit à faire un traité particulier avec lui, quoiqu'il lui restât à peine quelques amis: non seulement la vie et la jouissance de sa liberté lui furent accordées, mais encore on y joignit des indemnités, et l'assurance d'un sort capable de le mettre au-dessus du besoin. Il parut dans le camp des Romains, et se présenta avec dignité devant Tibere. Celui-ci, en présence de sa nombreuse cour, lui demanda quelle cause avoit pu le porter à la révolte. « Romains, répondit Baton, c'est à vous seuls que « vous devez vous en prendre; au lieu de pasteurs, vous envoyez des loups « pour conduire vos troupeaux. »

Au reste, Suétone et Diodore regardent cette guerre comme une des plus dangereuses et des plus terribles que Rome eût eues à soutenir depuis les guerres puniques. Et en effet, si les Pannoniens n'eussent point fait une paix partielle, que leur défection n'eût point privé les Dalmates de leur assistance, et qu'en conséquence cette guerre se fût encore prolongée, la fameuse défaite de Varus en Germanie, qui survint peu de temps après, ne permet pas de déterminer jusqu'à quel point l'empire romain auroit pu se voir ébranlé si les Germains vainqueurs se fussent alors unis aux deux nations révoltées. Auguste avoit conçu si parfaitement l'étendue du péril, que, pour être plus à portée de diriger les évènements, il s'étoit avancé jusqu'à Rimini, quoiqu'il eût alors soixante-dix ans, et que, pour s'emparer de l'esprit de la multitude que

la terreur avoit singulièrement gagnée, il ne dédaigna pas de se servir d'une prétendue prophétesse dont la superstition du peuple divinisoit les prédictions, et de se soumettre aux cérémonies religieuses que cette femme indiquoit devoir être favorables à la prospérité des armes romaines. Les honneurs que l'on décerna à Tibere et à Germanicus ne sont point de mon sujet : il me suffira de remarquer seulement que si cette guerre commença la décadence de l'empire, elle lui fit encore une plaie qui n'eut pas besoin de la marche des temps pour se faire sentir, en accroissant de beaucoup la masse des impôts, puisqu'elle nécessita la perception du vingtieme de toutes les successions collatérales, et le cinquantieme du prix de chaque esclave que l'on vendoit.

Quelques troubles conduisoient dans la suite Tibere en DALMATIE, lorsque son voyage fut interrompu par la mort d'Auguste, évènement qui le rappeloit à Rome et l'élevoit à l'empire. Il se fit remplacer par Drusus quelque temps après; et ce fut de là que les Romains renverserent la puissance de ce Maroboduus, roi des Marcomans, dont nous avons parlé plus haut, mais sans que les Dalmates prissent d'autre part à cet évènement que d'avoir sur leurs terres l'armée de Drusus comme armée d'observation.

Cependant Tibere et Caïus passerent du trône dans la tombe; et le fleuve des calamités humaines, gonflé par les crimes des Césars, déja rouloit débordé sur la surface du monde. Claude régnoit alors. La permanence de la tyrannie avoit amené la fréquence des conjurations. Les sénateurs avoient abandonné l'empire pour le rôle de délateurs ou de conjurés; le peuple aveugle vendoit sa bassesse aux prodigalités d'un monstre puissant; et les soldats prisoient leur esclavage tumultueux, qui leur facilitoit la toute-puissance de la révolte. La DALMATIE devint alors le théâtre de l'une de ces conjurations célebres, presque toujours funestes à leurs chefs; et ce fut là que les légions s'essayerent pour la premiere fois à briser un empereur pour vendre leur suffrage à son successeur, et donnerent le premier exemple de cette féroce et soldatesque inconstance qui massacre le lendemain l'idole qu'elle éleva la veille.

Claude engourdi dans sa timide imbécillité, Rome livrée aux débauches de Messaline et des affranchis, le meurtre inopiné de Silanus vint alarmer tous les grands sur leur propre sûreté; et Vinicianus, qu'après la mort de Caïus on avoit proposé pour empereur dans le sénat, se crut par cette seule raison beaucoup plus exposé qu'un autre sous un prince que sa foiblesse rendoit accessible à toutes les impressions. Il voulut conjurer le péril, mais il n'avoit point de forces. Furius Camillus Scribonianus commandoit alors une armée considérable en DALMATIE, et l'histoire ne dit point quel motif avoit fait rassembler cette grande quantité de troupes dans cette contrée. Ce fut sur lui que Vinicianus jeta les yeux pour le seconder. Ils portoient une haine égale à Claude, l'amitié les unissoit depuis long-temps; ils s'entendirent aisément; ils furent bientôt d'accord.

Camillus, qui étoit sûr, ou qui du moins se croyoit sûr du cœur des sol-

dats, se déclara sans balancer. D'abord tous les vœux furent pour lui et l'armée lui prêta le serment de fidélité. Suivant Suétone, il se fit proclamer empereur; selon Dion, au contraire, il agit au nom du sénat et du peuple romain, et affecta le desir du rétablissement de la république. Quoi qu'il en soit de ces deux versions, sa révolte fut certaine, et il vit bientôt un grand nombre de sénateurs et de chevaliers accourir auprès de lui et se ranger sous ses drapeaux. Peut-être auroit-il dû, profitant de ce premier feu, partir sur-le-champ, marcher à Rome, surprendre Claude, et c'en étoit fait. Il se contenta d'abord de lui écrire et de lui ordonner d'abdiquer l'empire; et le pusillanime empereur mit en délibération dans son conseil s'il obéiroit.

Pour n'avoir pas su saisir l'à-propos, Camillus vit l'ardeur des légions se refroidir; et la crédulité vint renverser l'édifice que le courage avoit élevé, mais que la prudence n'avoit pas étayé. Il donne enfin l'ordre du départ: le soldat obéit lentement; le hasard veut que les drapeaux, trop enfoncés dans la terre, fassent éprouver de la résistance à la main de ceux qui veulent les enlever. Les légions prennent cette puérile circonstance pour un présage; elles se persuadent que les dieux s'opposant à leur départ se déclarent pour Claude. Elles ne voient plus alors que le châtiment qui les attend: la révolte change d'objet, et c'est contre Camillus et ses partisans qu'elle se tourne. Ce général s'enfuit, et se retire dans la petite isle d'Issa. Un simple soldat, nommé Volaginius, l'y poursuit et l'assassine dans les bras de sa femme. Dans les premiers jours de ce tumulte, le soldat, sans autre chef que la licence, se répand dans la DALMATIE, et s'abandonne au pillage et aux excès. Des troupes marchent pour ramener dans le devoir les troupes égarées, et traitent en ennemi tout ce qui se rencontre sur leur passage; et ce malheureux pays se voit également victime et de l'indiscipline des révoltés et de la vengeance du parti triomphant.

Depuis lors l'histoire parcourt une longue suite de Césars sans que l'ISTRIE et la DALMATIE réparoissent sur le théâtre des évènements politiques. Ce n'est qu'à l'avènement de Dece à la pourpre impériale que l'Illyrie, en donnant le jour à ce prince, le premier des nombreux empereurs que dans la suite cette province fournit à l'empire, et parmi lesquels nous compterons sur-tout Dioclétien comme appartenant plus particulièrement à notre sujet, puisqu'il étoit de Dioclée, dans la DALMATIE, ce n'est, dis-je, qu'à cette époque que l'Illyrie en général sort de cette obscurité où l'histoire la laisse plongée pendant tant d'années. Dès-lors la décadence de l'empire romain se prononçoit avec les symptomes les plus alarmants. Le trône, tour-à-tour la proie d'un esclave, d'un ambitieux, d'un soldat, ou d'un conquérant, sans cesse vendu au plus offrant par une soldatesque effrénée, ou concédé à l'intrigue par un sénat corrompu et sans puissance, continuellement attaqué par vingt tyrans, toujours occupé sans légitime possesseur, objet des vœux de tous, et cependant l'échafaud, pour ainsi dire, de tous ceux que l'audace y faisoit asseoir, bien loin d'être le centre du pouvoir, étoit au contraire devenu le foyer de l'anarchie, et l'inextinguible brandon des guerres civiles

qui sapoient les fondements de ce vaste corps politique. Si quelquefois un peu de vertu honoroit la pourpre des Césars, comme sous Valérien, si quelquefois une ombre de gloire relevoit la splendeur des armes romaines, comme sous Aurélien, ce n'étoient que de foibles éclairs qui de loin en loin perçoient les ténebres qui s'épaississoient chaque jour. Il ne manquoit plus, pour accélérer la ruine de l'empire romain, que l'invasion des peuples barbares; et ce fut sur-tout sous Gallien que ces invasions prirent un caractere plus inquiétant.

Gallien à Rome, couché sur des fleurs, entouré d'histrions et de courtisanes, ne connoissant d'autre pompe impériale que les voluptés et les vices, se consolant par une épigramme de la perte de dix provinces, ne combattant les nombreux ennemis de l'empire que par des bons mots, voulut, mais trop tard, sortir de son inertie, et, prince sans vertu, n'opposa qu'une volonté sans énergie et qu'une tête sans conceptions aux Goths, qui tout-à-coup s'étoient débordés dans l'Italie, et qui principalement s'étoient emparés de l'Illyrie et de toute la Dalmatie, d'où ils pénétrerent dans la Thrace, dans la Macédoine, et jusqu'à Thessalonique, dont la chûte pouvoit entraîner celle de la Grece entiere.

Gallien se trouvoit alors dans les Gaules. Il accourut en Italie. S'il faut en croire des écrivains apocryphes, il y déploya un courage extraordinaire contre les barbares; mais tout porte au contraire à penser que les Goths, après avoir ravagé cette contrée, en étoient déja partis. Il n'en étoit pas de même en Illyrie; et s'ils en furent chassés et contraints à repasser le Danube, on en doit grace à l'anarchie qui livroit alors la pourpre impériale au plus entreprenant. Dans cette partie, Ingénuus, Régillien et Auréole, avoient été chacun proclamés empereurs par leurs armées, et, quoique divisés entre eux, quoiqu'armés contre Gallien, qui se prétendoit seul légitime souverain, ils avoient néanmoins un intérêt égal à ne pas se laisser dépouiller par les Goths, ou les Scythes, comme quelques uns les appellent. Ce fut donc aux armes de ces usurpateurs que le pays où nous voyageons dut la défaite des Goths, et non à celles de Gallien, qui vint seulement profiter de leur victoire et combattre ces mêmes Romains dont le bras avoit délivré l'empire des barbares.

Il est difficile de se faire une idée, au milieu de ces chocs perpétuels, de l'oppression sous laquelle devoient gémir les infortunés habitants de ces contrées ainsi pressées tour-à-tour par des généraux avides qui se disputoient la souveraineté, par des hordes de sauvages qui ne respiroient que le brigandage, et par un empereur voluptueux qui ne songeoit qu'à la vengeance; et peut-être l'espece d'abjection dans laquelle ces peuples semblent se traîner encore aujourd'hui prend-elle son origine dans ces temps désastreux: et si l'on examinoit bien jusqu'à quel point les calamités publiques, quand elles dépassent le terme donné par la nature, peuvent dégrader et abrutir l'ame de ceux qui les supportent, on se convaincroit que leur impression s'étend de races en races, et qu'il est peut-être impossible que

des descendants généreux succedent à des aïeux courbés sous un esclavage immodéré. Ainsi les oppresseurs sont encore criminels dans la tombe; et les races, en passant avec les siecles, sont en droit de leur demander compte des vertus qu'elles n'ont pas.

En suivant l'ordre des évènements, et quoique souvent séparés entre eux par de grandes périodes de temps, forcés de les rapprocher par l'impossibilité de remplir les lacunes que l'histoire générale a laissées dans l'histoire particuliere des climats qui nous occupent, c'est ici que se présente Dioclétien; et certes on est étonné de le voir pendant le cours d'un long regne ne pas s'occuper une seule fois du pays qui lui donna la naissance, et tromper l'espérance de ceux qui sont tentés de se figurer que la Dalmatie auroit dû retirer quelque avantage de la circonstance qui place un de ses enfants sur le trône. Il est cependant très vrai que les annales de ce prince sont également stériles à ce sujet, et que le nom de la Dalmatie n'y seroit pas même consigné si cet empereur n'y eût reçu le jour, et n'y eût fixé son dernier asyle après avoir abdiqué l'empire.

Son premier nom fut Dioclès, et il le tiroit de Diocléa ou Docléa, lieu de son berceau, comme nous l'avons déja dit plus haut. Cette ville, qui n'existe plus aujourd'hui, n'étoit pas très éloignée de Narona, maintenant appelée Narenta. D'accord sur l'obscurité de sa naissance, les écrivains varient sur la profession de ses parents; les uns prétendent qu'il étoit fils d'un greffier; les autres, fils d'un esclave, et qu'il le fut lui-même d'un sénateur nommé Anulinus, qui dans la suite l'affranchit. Il paroît certain que sa mere se nommoit Diocléa comme la ville qu'elle habitoit. Quoi qu'il en soit, il commença sa carriere par les armes; il fut soldat, et comme tel marcha dans les Gaules. Ce fut à Tongres, où son service l'avoit conduit, qu'il reçut cette prédiction dont tous les historiens ont parlé, toute futile qu'elle paroisse; prédiction que les talents de Dioclétien et l'enchaînement des circonstances accomplirent bien plutôt que le destin. Simple soldat, sans fortune, et très jeune encore, une femme lui reprocha une économie qui cependant étoit très naturelle à sa situation présente. Je deviendrai magnifique et libéral, lui répondit-il en plaisantant, lorsque je serai empereur. La femme gauloise, le regardant alors fixement, lui repartit: Ne croyez pas plaisanter, vous serez empereur, mais lorsque vous aurez tué un sanglier. Pour donner l'intelligence de la superstitieuse crédulité de Dioclétien et du déplorable jeu de mots qui lui fit dans la suite commettre un crime de sang froid seulement pour accomplir la prédiction, car il n'étoit plus nécessaire à son ambition, il est bon de rappeler au lecteur que le mot latin qui signifie *sanglier* est *aper*. Cette prédiction fit une impression profonde sur l'esprit d'un jeune homme ambitieux, que son ignorance naturelle rendoit susceptible de préjugés, mais qui cependant avoit assez jeté les yeux sur le palais impérial pour savoir que nombre d'hommes d'une condition non moins obscure que la sienne y étoient entrés. S'attachant grossièrement à la lettre d'un oracle ridicule, il devint le chasseur le plus déterminé, et l'on devine assez que ce fut sur-tout aux sangliers qu'il

déclara la guerre: cependant leur dépouille ne se métamorphosoit point en poupre impériale. Tacite, Probus, Carus, passerent sur le trône; et Dioclétien disoit assez plaisamment: Je tue les sangliers, mais d'autres les mangent. Toutefois il ne s'appercevoit point qu'il se formoit dans la guerre, que les emplois venoient chercher ses talents, et qu'il marchoit à l'empire par ses exploits bien plus que par la destruction des sangliers. Enfin, son mérite l'ayant élevé par degrés, il commandoit la garde impériale intérieure lorsque Numérien, fils de Carus, parvint au trône. Numérien, après l'assassinat de son pere, forcé d'abandonner la guerre contre les Perses, que cet empereur avoit entreprise, revenoit avec son armée à travers la Syrie et l'Asie. Une maladie légere le forçoit à voyager dans sa litiere, dont les rideaux restoient exactement fermés, pour lui dérober la clarté du soleil dont les rayons incommodoient ses yeux, affoiblis, dit-on, par les larmes qu'il avoit données à la perte de son pere. Arrius Aper, son beau-pere, et préfet du prétoire, profita de cette circonstance. Dévoré du desir de régner, il empoisonna secrètement Numérien; et, ayant besoin encore de quelques jours pour dresser ses batteries, il réussit à cacher la mort du prince en le faisant porter enfermé dans sa litiere comme s'il eût été toujours malade. Cependant la putréfaction découvrit le crime avant que le criminel eût eu le temps de prendre toutes ses mesures. Numérien étoit cher aux soldats. Les premiers soupçons tomberent sur Aper: il fut arrêté, et sans balancer on proclama empereur Dioclétien, dont le mérite étoit généralement reconnu. Il monta sur le tribunal de gazon que selon l'usage on lui avoit élevé, et là il prit le soleil à témoin qu'il n'avoit eu aucune part à la mort de Numérien; mais le nom d'Aper que portoit le meurtrier lui rappelant alors la prédiction qu'on lui avoit faite dans sa jeunesse, il crut son affermissement sur le trône attaché à la mort de cet homme. Appercevant donc Aper, que l'on gardoit prisonnier à la tête des drapeaux: Je jure, dit-il, que voilà l'auteur du crime; et, descendant alors avec précipitation du tribunal, il courut sur ce malheureux, et lui plongea son épée dans le corps en prononçant ce vers de Virgile:

Gloriare, Aper; AEneæ magni dextrâ cadis.

C'est avec peine que l'on voit un grand homme souiller son bras par le meurtre d'un scélérat dont le châtiment n'appartenoit qu'aux bourreaux, et sous le frivole prétexte d'accomplir une prédiction qui l'étoit déja de fait, puisqu'il étoit proclamé empereur avant qu'il eût tué Aper. Déplorable exemple de l'exécrable empire que la crédulité et la superstition exercent sur leurs victimes, et du degré de bassesse où elles peuvent faire descendre un homme naturellement généreux, et incapable d'une action aussi lâche que féroce!

J'ai dû, pour la gloire même du pays dont j'esquisse l'histoire, entrer un peu dans le détail des commencements de la vie de l'un des plus grands hommes qu'il ait produits. Dioclétien est l'un des Césars sur lequel les opinions ont été le plus partagées; tyran sanguinaire suivant les uns, empereur

magnanime selon les autres: et tels seront les jugements dans tous les siecles quand l'esprit de parti s'emparera du tribunal de l'histoire. Mais l'impartialité doit juger Dioclétien tel qu'il fut, c'est-à-dire un homme à qui son éducation avoit refusé les vertus sociales de Trajan et la philosophie de Marc-Aurele, mais à qui la nature avoit prodigué comme à ces deux princes les qualités administratives. Aujourd'hui, que l'on apporte plus de rectitude dans l'esprit d'analyse auquel on soumet l'histoire, il est très douteux que les persécutions tant reprochées à Dioclétien lui appartiennent; et je ne vois pas trop pourquoi l'on a préféré de l'en accuser plutôt que son collegue à l'empire, Maximien Hercule, dont la férocité est généralement avouée. Mais lorsque l'esprit de parti, et sur-tout l'esprit religieux, ont par la suite des temps besoin, pour rendre leurs racines plus vigoureuses encore, de s'autoriser des souffrances que leurs partisans ont éprouvées, il ne leur est peut-être pas indifférent de choisir dans les réputations qu'ils salissent les hommes les plus recommandables: il leur semble que leur triomphe en devient plus imposant aux yeux de la multitude, en proportion des qualités supérieures des personnages qui, selon eux, prétendirent étouffer les vérités qu'ils disent annoncer. Le catholicisme retire bien plus de gloire d'avoir eu Dioclétien et Julien pour antagonistes qu'il n'en auroit d'avoir été persécuté par un Caracalla et un Héliogabale; et peut-être les Trajan et les Antonin eussent-ils eu la préférence de la calomnie, si la masse de leurs vertus n'eût rendu la supposition trop grossiere.

Il est singulier qu'au milieu de tant de reproches faits par la passion à la mémoire de Dioclétien, personne ne l'ait blâmé du seul crime qu'il ait vraiment commis; je veux dire son indifférence pour sa patrie. Que dis-je indifférence? il la traita presque en ennemie, puisqu'il la classa dans la suite dans le département de Galérius César, le plus méchant des hommes. Malheureux celui dont les yeux, pendant le cours d'une longue vie, ne se tournent point avec tendresse vers les lieux où il reçut le jour! criminel le prince qui sur le trône ne fait pas pleuvoir les bienfaits sur les citoyens compagnons de son berceau! Dioclétien ne se souvint de la Dalmatie que quand la vieillesse, les infirmités et l'infortune lui rappelerent qu'il étoit homme avant d'être empereur; et il vint dans sa détresse chercher un asyle aux lieux qu'il avoit oubliés pendant sa grandeur. Voilà selon moi le crime de Dioclétien. Il n'est point de vie obscure que l'amour du pays ne rende glorieuse; il n'est point d'honneurs et de qualités éminentes que l'oubli de la patrie ne flétrisse.

Après un regne de vingt ans, après avoir, par une administration sage et vigoureuse, rendu quelque nerf à cet empire romain dont tous les ressorts commençoient à se détendre, vainqueur de son compétiteur Carin dans les campagnes de la Dalmatie illyrienne, vainqueur des Perses et de l'Égypte en Orient, vainqueur des Germains dans l'Occident, arbitre des destinées de la nation des Carpiens qu'il transplanta en entier en Pannonie, habile dans le choix de ses lieutenants, économe des fonds publics, mais ami des arts et

de la pompe du trône, heureux dans toutes ses entreprises, excepté dans le choix des hommes qu'il s'associa à la toute-puissance, une maladie longue et dangereuse vint à cinquante-neuf ans affoiblir ses organes; et l'ambitieux Galérius, abusant de son état, lui persuada d'abdiquer l'empire. Redescendu dans une condition privée, ce fut là que, par sa philosophie, il se montra plus grand encore qu'il n'avoit été sur le trône; et c'est sur-tout à cette époque que l'on s'est plu à recueillir ces mots, ces discours qui peignent le caractere de l'homme que les illusions de la grandeur ne séduisent plus. Il se retira à Salonnes en Dalmatie. Il y porta ce goût des monuments qu'il avoit pendant son regne satisfait avec faste; et la même main qui avoit couvert Nicomédie de tant de cirques, de palais et de temples, qui avoit entouré l'empire de tant de forteresses, qui avoit élevé dans Rome ces thermes fameux dont les immenses ruines forcent encore aujourd'hui notre admiration, débarrassée des rênes du monde, édifia ce palais de Spalatro, dont les murs, debout après tant de siecles, sont de nos jours une ceinture trop vaste pour la ville qu'ils renferment: et ce fut dans ce palais, le dernier de ses ouvrages, que cet homme vraiment grand, vraiment héros, se laissa mourir de faim à soixante-huit ans, pour échapper aux poignards de ses successeurs, dont il avoit lui-même élevé la fortune, et laissa un exemple à jamais mémorable de ce que peuvent les talents pour l'élévation d'un homme, et de ce qu'un prince peut éprouver de l'ingratitude des hommes élevés par l'intrigue.

L'Illyrie, et conséquemment l'Istrie et la Dalmatie, qui alors en faisoient partie, comme nous l'avons déja remarqué, rangées par Dioclétien sous le gouvernement de Galérius, le plus méchant des Césars qu'il eût associés à l'empire, eurent cruellement à souffrir des exactions de ce prince. S'il faut en croire Lactance, les cruautés qu'il exerçoit dans ces malheureuses contrées passent tout ce que l'imagination peut se figurer de plus atroce. Abandonné au faste des rois de Perse, il exigeoit que l'on se prosternât sur son passage; les fautes les plus légeres étoient punies par les supplices les plus barbares; la croix et le feu étoient les plus communs, et la décollation étoit en pareil cas une grace qu'il n'accordoit qu'à ceux que des services éminents avoient rendus recommandables. Il nourrissoit des ours dans son propre palais pour se donner le spectacle de les voir étouffer et dévorer ses victimes. Il meubloit les tribunaux de juges ignorants et vénaux; l'éloquence étoit un crime; la littérature passoit pour un art magique; la profession d'avocat étoit interdite, et l'exil le partage des jurisconsultes. Épuisé par ses profusions et ses débauches, il inventa le dénombrement des biens et des personnes pour satisfaire à ses prodigalités. On comptoit les têtes d'hommes, celles des bestiaux, les ceps de vigne, les pieds d'arbres; chaque objet étoit taxé, et l'on livroit aux tortures ceux dont on suspectoit la fidélité des déclarations. La délation étoit encouragée; on excitoit la foiblesse et l'innocence des enfants à accuser leurs peres; les années, les maladies et la difformité du corps étoient sujets à des impositions; on ajoutoit des années à l'enfance pour qu'elle payât davan=

tage, on en retranchoit à la vieillesse pour lui ravir les exemptions : les percepteurs se multiplioient; il ne suffisoit pas d'avoir déja payé pour être dispensé de payer encore : la tombe n'étoit point un rempart contre ces vexations; les morts payoient en marchant au sépulcre, ils payoient encore pour tant de mois de résidence dans le cercueil. Tel fut pendant plusieurs années le sort déplorable de l'Istrie et de la Dalmatie, et de tous les pays soumis à ce monstre, lorsqu'une maladie épouvantable, inévitable fruit de ses débauches, vint le déchirer pendant un an, et terminer ses jours par un supplice trop doux encore, si on le compare à ses crimes.

Après sa mort ces provinces tomberent au pouvoir de Licinius, et n'en furent pas plus heureuses. Les longs démêlés de celui-ci avec Constantin son rival ne firent que changer les calamités de ces climats, et ils devinrent le théâtre de la guerre après l'avoir été si long-temps du plus exécrable esclavage. Enfin Licinius fut vaincu, et contraint à se donner la mort. Constantin réunit en sa main l'universelle puissance; et la mort de Crispus César son fils, qui vint chercher à Pola l'exil et le supplice, est le dernier évènement par lequel nous allons clore l'histoire ancienne des provinces objet de ce voyage.

Ce Crispus étoit fils de Minervine, premiere femme de Constantin. Ce jeune homme aimable, nourri dans les lettres, vainqueur des Francs en Occident, et de Licinius dans l'Orient, doué des graces de la figure, des qualités du cœur et des charmes de l'esprit, comme fils d'un premier lit irrita la jalousie de sa belle-mere Fausta, ou peut-être même excita sa haine en refusant d'écouter la passion criminelle qu'il lui avoit inspirée. Cependant il faut convenir que, mere elle-même de trois fils, l'aînesse de Crispus les éloignoit du trône, et que l'inquiétude de l'ambition maternelle suffisoit pour enhardir au crime une femme telle que Fausta. Quoi qu'il en soit, l'amour fut au moins le prétexte de la haine. Phedre nouvelle, Fausta courut aux pieds de son époux accuser son beau-fils d'avoir voulu la corrompre, et demander vengeance de l'outrage fait à sa vertu et à la couche paternelle. L'inconséquent empereur, sans examiner l'accusation, sans se défier des préventions d'une belle-mere, oubliant tout-à-coup la nature, les services de son fils et les vertus que tant de fois il avoit admirées en lui, le fit charger de chaînes et conduire à Pola, où peu de temps après il donna ordre à des bourreaux de lui porter le poison. Tout le peuple de Pola, instruit de la barbarie de Constantin, frémit en apprenant le sort de Crispus, que sa jeunesse et sa douceur rendoient cher à l'empire; mais nul ne fut assez courageux pour prendre sa défense, et, en lui sauvant la vie, rendre à son propre pere le plus signalé service; on se contenta de le plaindre et d'admirer sa fermeté. En effet ce jeune homme ne s'exhala ni en reproches contre son pere ni en malédictions contre son ennemie; il obéit sans murmures, avala le poison sans pâlir, et s'endormit dans l'innocence.

Tandis que le peuple de Pola lui faisoit de magnifiques funérailles et répandoit des larmes et des fleurs sur sa cendre, les remords déchiroient le parricide empereur. Hélene sa mere, furieuse de la mort d'un petit-fils qu'elle

avoit toujours chéri, porta des regards plus pénétrants et plus attentifs sur la conduite de Fausta devenue désormais l'objet de son irréconciliable haine. Il ne lui fut pas difficile de découvrir que tandis que cette impératrice affectoit une vertu si rigide contre un inceste prétendu, elle s'abandonnoit à la plus honteuse débauche, et souilloit chaque jour le lit de l'empereur par de nouveaux adulteres avec les plus vils esclaves. Fausta se vit donc à son tour accusée par Hélene sa belle-mere auprès de son époux, qui, cette fois moins imprudent, et plus scrupuleux envers la coupable qu'il ne l'avoit été pour l'innocent, voulut se convaincre avant de condamner. Bientôt assuré de la vérité, et moins furieux encore des affronts qu'il recevoit, qu'épouvanté de l'attentat que lui avoit fait commettre son aveugle confiance en cette épouse perfide, il la fit plonger dans un bain d'eau bouillante, dont la vapeur l'eut en peu de temps étouffée. Ainsi périt la plus criminelle des femmes de son rang, et celle entr'autres qui réunit le plus d'empereurs dans sa famille. Elle étoit fille d'empereur, femme d'empereur, sœur d'empereur, et fut mere de trois empereurs. Un cœur honnête eût mieux valu que tant de gloire.

Ici se termine le peu d'évènements relatifs à l'Istrie et à la Dalmatie, qui précederent la translation de l'empire à Bysance par Constantin, et que nous avons trouvés confusément épars dans les écrits souvent obscurs et tronqués des historiens de l'antiquité. Il regne moins d'ordre encore dans ceux qui écrivirent sous le Bas Empire; et il semble que plus les destinées de ces deux provinces se rapprochent de nous, plus la connoissance en devient incertaine, et que plus on descend les âges, plus se multiplient les difficultés d'éclaicir leur histoire.

En effet, comment discerner d'une maniere exacte les évènements particuliers à deux petites contrées, à deux aussi petits points du globe, au milieu de cette grande confusion, où l'impolitique partage des successeurs de Constantin, les fréquents débordements des barbares, les troubles continuels de la cour de Bysance, les prétentions naissantes du catholicisme, les rixes perpétuelles des hérésies, le berceau de l'empire d'Occident, les conquêtes des descendants de Mahomet, la longue et sanglante lutte du sacerdoce romain contre l'empire germanique, ont pendant tant de siecles livré l'Europe? À peine même, à travers les préjugés, l'esprit de parti, et souvent l'ignorance et la crédulité des historiens, est-il possible de suivre avec quelque exactitude les grands empires dans leur marche politique; et l'homme qui cherche la vérité, qui veut ne transmettre à ses lecteurs que des faits certains, ne se trouve-t-il pas arrêté à chaque pas? Malgré ces difficultés, nous allons continuer à donner, autant qu'il sera possible, une idée de la part que les grandes puissances, dont ces pays se sont constamment trouvés entourés, les ont forcés de prendre aux évènements écoulés depuis Constantin jusqu'aux siecles derniers.

La fierté, le courage, l'esprit de liberté, la constance dans les revers, la persévérance dans les résolutions que les Dalmates déployerent lors de leur fameuse insurrection sous le regne d'Auguste, permettent de s'étonner de

l'état d'inertie, de paresse, de lâcheté même, dans lequel ceux d'aujourd'hui semblent plongés: on ne reconnoît point en eux les descendants et les héritiers de ces Dalmates qui firent trembler ces Romains vainqueurs de Carthage, des Gaulois, de Mithridate, et des Cimbres, c'est-à-dire de ce que la terre avoit jusqu'alors produit de plus belliqueux; et c'est peut-être ici l'instant de dire un mot de l'origine de cette dégradation. Je crois la trouver dans le commencement du croisement des races. En abordant les Dalmates au moment où ils sortent de l'obscurité des temps, et les suivant jusqu'aux regnes qui précéderent celui de Dioclétien, le même caractere national ne se dément pas; la piraterie, les courses maritimes, les troubles intestins, un penchant assez prononcé pour la révolte, et même une sorte d'inquiétude de gloire; tout annonce un peuple amoureux de la guerre, capable d'audace, susceptible de générosité si des lois sages eussent dirigé ses mouvements, et si les arts, les connoissances humaines, la sociabilité enfin, eussent tempéré ce que l'esprit sauvage prêtoit d'irrégulier et de féroce à la noblesse des sentiments. Et si les exploits des individus peuvent être considérés comme un symptome du caractere national, on peut juger de celui des Dalmates, non seulement par l'excellence des soldats dont ils alimenterent les armées romaines, mais encore par cette foule d'empereurs que ces contrées fournirent à la pourpre des Césars, puisque l'Illyrie, comme je l'ai déja remarqué, fut à cet égard d'une fécondité dont n'approcherent point les autres provinces de l'empire. Et en disant l'Illyrie, c'est dire la Dalmatie, puisque c'étoit le même peuple, les mêmes lois, la même religion, les mêmes opinions, et qu'enfin, pour éviter à cet égard toute espece de doute et d'obscurité, je répéterai encore que dans l'origine l'Illyrie n'étoit elle-même qu'une petite partie de la Dalmatie, et que si elle devint le nom générique de ces contrées, ce fut parceque les rois particuliers de l'Illyrie, prédécesseurs de Teuta, s'assujettirent la Dalmatie entiere et la Liburnie, et transporterent à toute l'étendue du pays qu'ils avoient conquis le nom de la province qu'ils régissoient avant leur conquête.

Si la monarchie illyrienne, long-temps tributaire de la république romaine, fut détruite enfin par Paul-Émile ou ses lieutenants, et si l'Illyrie, devenue province de la république, vit par les alliances le sang romain se mêler au sang de ses habitants; loin que les qualités morales dussent perdre à ce premier croisement, il étoit fait au contraire pour perfectionner celles des Illyriens. Les Romains durent leur porter cette grandeur de sentiments, cette élévation de génie, cette magnanimité qui leur étoient naturelles, et, bien plus avancés dans la science sociale, tempérer en entrant dans leurs familles, par une urbanité combinée, par une possession plus étendue des arts et des lumieres, ce que les Illyriens retenoient encore de l'âpreté des mœurs sauvages. Ainsi du mélange des deux sangs il ne pouvoit naître à la longue qu'un peuple généreux et meilleur peut-être que ses deux aïeux. Mais lorsque les Goths ou les Scythes, sans autre vertu qu'une témérité insensée, sans lois, sans principes, sans mœurs, sans discipline, y séjournerent tantôt avec l'arrogance de conquérants, tantôt avec la lâcheté de vaincus qui cherchent dans l'al=

liance des indigenes bien plutôt à se cacher aux vainqueurs qu'à se choisir une famille, les résultats ne durent plus être les mêmes, et à coup sûr les enfants d'un Goth et d'une Dalmate ne durent avoir aucune analogie morale avec les enfants d'un Dalmate et d'une Romaine. Ce premier pas fait vers la décadence du caractere national, combien ne dut-elle pas s'accroître, quand d'un côté Dioclétien transporta sur ces terres la nation entiere des Carpiens, et que de l'autre, à son exemple, Constantin y transplanta la nation entiere des Sarmates. Voilà donc deux peuples nouveaux qui viennent se fondre dans la nation originaire, et y porter une ame affaissée sous l'humiliation d'une défaite irréparable, courbée sous le découragement, dépouillée de cette énergie que l'homme perd en quittant sa patrie, et n'ayant plus d'autres sentiments que celui de son esclavage. Ainsi, de cette espece de fusion de Dalmates, déja corrompus peut-être par la fréquentation de Romains dégénérés, avec des Carpiens et des Sarmates dégradés, que pouvoit-il naître autre chose sinon des races héritieres des vices de leurs peres, sans les compenser par aucune de leurs vertus, puisqu'elles n'avoient pu survivre aux circonstances? Si l'on ajoute à cette grande attaque livrée au caractere primitif des Dalmates le long séjour que nombre d'empereurs firent en Illyrie, l'exemple corrupteur de cette foule d'étrangers et de salariés qu'ils traînoient à leur suite, les vices que leur cour étendoit autour d'elle, leur oppression tyrannique, qui, bien plus que les vices encore, étouffe le caractere national des peuples; si l'on joint à ce second fléau la présence d'Attila et de ses Huns, et les peuplades qui durent sortir de leur amour pour le viol; si l'on considere encore le passage des Sarrasins dans ces contrées, l'usurpation des Croates et des Esclavons, l'amalgame des Grecs du Bosphore, les incursions souvent heureuses des Musulmans, et, pour terme à tant de révolutions morales, l'alliage de la fourbe vénitienne, et l'inoculation, si j'ose parler ainsi, du sang astucieux d'Italie, alors l'on cessera d'être étonné de l'extrême différence que l'on observe entre les Dalmates actuels et ceux de l'antiquité, et l'on se convaincra sans peine qu'il ne doit plus rester dans leurs veines une seule goutte de ce sang fier et indomté qui résista quatre ans à ces aigles romaines qui naguere avoient triomphé dans les champs de Pharsale et sous les murs d'Actium. Mais revenons.

Nous avons déja dit que la Dalmatie, sous le regne d'Auguste, tombée d'abord comme province romaine dans le partage du sénat, en avoit été démembrée pour passer sous la main des empereurs, et que quelques troubles qui précéderent la grande insurrection avoient déterminé Auguste à cette mesure. On lui avoit joint la Liburnie, et cette étendue de pays ne faisoit qu'une seule province sous le nom de Dalmatie. Trois villes principales avoient été choisies pour la résidence des autorités intermédiaires entre César et le peuple, Scardonne, Salonnes, et Narenta. Là furent établis les tribunaux, les prétoires, les gouverneurs, et le noyau des garnisons destinées à la garde du pays. Les choses resterent ainsi jusqu'à Dioclétien, qui, divisant l'empire entre quatre empereurs pour ainsi dire, savoir, deux Augustes et deux Césars, changea la

forme du gouvernement, et soumit l'état à une organisation nouvelle. Alors il réunit à l'Illyrie ou DALMATIE un certain nombre de provinces qui n'en avoient jamais fait partie ; et l'Illyrie ainsi accrue fut rangée au nombre des grands gouvernements qu'il fit régir par des préfets du prétoire. Sous leurs ordres ils avoient des gouverneurs particuliers suivant le nombre des provinces qui composoient ces grands gouvernements. L'Illyrie ainsi organisée par Dioclétien comprit dix-sept provinces; savoir, les deux Noriques, les deux Pannonies, les deux Daces, la Mésie, la Save, la Valérie, les DALMATIES, pour l'Illyrie occidentale; ensuite l'Achaïe, la Thessalie, les deux Épires, la Prévalitane, la Macédoine et l'isle de Crete, pour l'Illyrie orientale. Ainsi l'on voit que dans cette organisation la DALMATIE n'éprouva d'autre changement que d'être appelée les Dalmaties au lieu de la Dalmatie; et telle étoit la situation administrative de ces contrées lorsque Constantin mourut.

Il laissa trois fils héritiers de son empire, mais non de ses talents. L'amour de la singularité, bien plus que la politique et la sagesse, bien plus même que cette haine qu'on lui suppose pour Rome, l'avoit déterminé à transporter l'empire à Bysance. Il me semble que l'on n'a pas jusqu'ici porté un jugement solide sur Constantin. Chacun suivant ses opinions a prêté des motifs à sa conduite, sans chercher à étudier son caractere; et cependant c'est son caractere qui seul peut donner la clef de sa conduite. La contradiction en faisoit le fonds; il tenoit à gloire de ne pas penser comme les autres et de ne ressembler à personne. Il embrassa le christianisme par la seule raison que tous ses prédécesseurs avoient été païens; il détesta la philosophie parceque Trajan, Marc-Aurele, Antonin, avoient été philosophes. Fastueux par-tout, il fut avare et mesquin à Rome, parcequ'elle avoit été le théâtre des profusions de vingt empereurs. Il renversa Maxime, Maximin, Sévere second, et Licinius, moins pour régner seul que pour contredire l'usage des associations à l'empire introduit depuis plusieurs regnes. Il transféra le siege à Bysance, moins par ressentiment contre Rome, que parcequ'elle jouissoit d'une gloire de mille ans. Constantin ne fut ni politique par caractere, ni conquérant par goût, ni chrétien par conviction ; il voulut faire ce que les autres n'avoient pas fait; il voulut être extraordinaire, voilà tout.

Ses enfants enchérirent sur sa faute en se partageant un empire qu'il avoit déja fortement ébranlé en le déplaçant. Constantin le jeune eut les Gaules et tout ce qui étoit au-delà des Alpes relativement à Rome; Constance eut l'Orient, l'Égypte, l'Asie et la Thrace; et Constant eut l'Italie, l'Afrique, la Grece, la Sicile, la Macédoine, et l'Illyrie qui comprenoit notre DALMATIE. Ces deux derniers moururent : leurs portions retournerent à Constance, et la DALMATIE fut rattachée au trône d'Orient. Ainsi, depuis Constance jusqu'à la mort de Théodose, l'empire ayant eu tour-à-tour un seul ou plusieurs maîtres, elle suivit le sort de ceux qui le gouvernoient, et fit tantôt partie de l'empire d'Orient, tantôt partie de celui d'Occident, selon les divisions de territoire que prescrivoient des intérêts nouveaux.

Enfin ce fut sous les fils de Théodose que le partage fut définitivement

arrêté. Arcadius eut l'Orient, et Honorius l'Occident et avec lui la Dalmatie. Depuis Honorius jusqu'à Augustule, c'est-à-dire dans une période de quatre-vingts ans, cet empire croula entièrement. Les Goths en Italie, les Sueves, les Alains et les Vandales en Espagne, les Francs dans les Gaules, les Saxons dans la Grande-Bretagne, se partagerent les débris de cette grandeur romaine en Europe, que chaque jour arrachoit à de foibles et voluptueux empereurs, qui, fuyant loin de Rome le fardeau des souvenirs, languissoient à Ravenne sous des ministres insolents, ou tomboient sous le poignard des assassins. Enfin les Hérules accourent du Pont-Euxin. Guidés par Odoacre, ils s'emparent de l'Italie. Augustule tombe; le royaume d'Italie commence, et cet Odoacre en est le premier monarque.

Les empereurs d'Orient lui envierent alors la Dalmatie. A cette époque toutes les horreurs de la guerre civile désoloient cette malheureuse contrée. Aétius, l'un des plus grands généraux de ce siecle et le seul qui eût présenté un front invincible au débordement des barbares, avoit été indignement assassiné de la main même de l'empereur Valentinien III. Un des amis d'Aétius, nommé Marcellianus, pour venger sa mort et punir Valentinien, avoit essayé de lui arracher la Dalmatie et de s'y faire reconnoître souverain: mais, pour y réussir, il falloit en chasser les Goths qui y dominoient; et le seul expédient qu'il eût trouvé avoit été d'armer les Dalmates contre les Goths. Cette guerre étoit devenue terrible. Enfin les Goths l'avoient emporté; et après avoir ruiné toutes les campagnes, incendié les villes, massacré la majeure partie des habitants, ils s'étoient emparés de Salonnes, après avoir eux-mêmes souffert une perte considérable.

Ce fut à cette époque de l'affoiblissement des deux partis que les empereurs d'Orient crurent trouver l'instant propice de s'emparer de la Dalmatie et de la soustraire à l'empire d'Occident. Justinien, qui régnoit alors à Bysance, chargea le général Mundus de cette conquête. Il y conduisit une armée : les Goths lui opposerent une opiniâtre résistance; et la Dalmatie, plus infortunée que jamais, se vit inondée du sang des étrangers qui vouloient la conserver, et du sang de ses prétendus protecteurs qui vouloient la conquérir. Après une guerre aussi longue que cruelle où la fortune changea dix fois de drapeaux, les Grecs l'emporterent, les Goths furent chassés, et la Dalmatie fut réunie au trône d'Orient.

Cet état de paix ne dura pas long-temps. Il semble que plus les grands hommes deviennent rares, plus la fureur de la domination s'empare des hommes médiocres; et, dans ces siecles de confusion, tel étoit l'excès du vertige général, que l'ambition des moindres officiers ne pouvoit s'arrêter qu'à la pourpre impériale; et tandis que vingt nations barbares multiplioient les monarchies dans cent climats, le moindre centurion croyoit trouver l'empire du monde dans une bourgade qu'il s'étoit soumise. De là tous les gouverneurs envoyés en Dalmatie après sa conquête affecterent la souveraineté. Il falloit des armées pour les réduire, et chaque promotion étoit le signal d'une guerre nouvelle. Un certain Acume, Hun de nation, fut sur-tout l'un de ceux

qui se distinguerent le plus dans cet esprit d'usurpation; et peut-être eût-il réussi complètement à se rendre indépendant en DALMATIE, s'il n'eût péri dans un combat contre les Bulgares qui cherchoient à inquiéter sa puissance nouvelle.

Après sa mort, la DALMATIE ouverte de toutes parts, la DALMATIE où les empereurs d'Orient, aussi timides que jaloux, n'osoient plus envoyer de gouverneurs, qui n'usoient des armées qu'ils leur confioient que pour rivaliser leur puissance, la DALMATIE devint la proie des Avares et des Huns, qui s'y signalerent par des désordres et des excès inconnus même jusqu'alors sous les Goths et les gouverneurs ambitieux. Ils porterent le dernier coup aux malheureux Dalmates, dont les races disparurent presque en entier; et c'étoit ainsi que chaque horde de barbares, en se renversant les unes sur les autres, commençoient toujours par faire un désert des contrées dont elles s'emparoient, afin de s'en assurer la possession.

Tel fut l'état des choses jusqu'au regne d'Héraclius. Mais, trop foible lui-même pour délivrer la DALMATIE au profit de son trône, il aima mieux l'abandonner partie aux Croates, partie aux Serviens, à condition qu'ils expulseroient les Huns. Ainsi les Croates eurent la Liburnie et cette partie de la DALMATIE qui s'étend jusqu'à la Cettina, et les Serviens furent mis en possession du reste. Héraclius ne se réserva que quelques places qui formerent ce que l'on appela le Thême de la DALMATIE.

Ces Croates habitoient les monts Crapack, qui séparent la Hongrie de la Pologne. Dans le commencement du septieme siecle, une partie de ce peuple qui se trouvoit trop resserré dans ses limites émigra, et ne s'arrêta que sur les bords du golfe Adriatique. Ce fut à ces hommes jusqu'alors inconnus à ces climats qu'Héraclius céda la Liburnie et une partie de la DALMATIE. La partie qu'ils occuperent, et dont ils chasserent les Avares ou Huns, s'étendit le long des côtes de l'ISTRIE, de la Liburnie et de la DALMATIE, jusqu'à la riviere Cettina, comme nous le disions tout-à-l'heure, et eut en profondeur jusqu'à la Save et l'Unn. Ils laisserent aux empereurs grecs Trau, Spalatro, et quelques isles. Conduits et gouvernés d'abord par cinq freres, le fils de l'un d'eux, nommé Porga, succéda à leur puissance sous la qualification de ban, et commença cette dynastie assez longue de bans de Croatie et de DALMATIE dont le regne obscur et en butte aux contradictions d'écrivains ignorants n'offre qu'un labyrinthe inextricable où la vérité échappe à l'œil le plus exercé. Le seul évènement de marque que l'on puisse saisir dans cette confusion est leur guerre de sept ans contre les Français qui s'étoient emparés de la Macédoine, et qu'ils parvinrent enfin à en expulser sous le regne du ban Crescimir.

Quant aux Serviens ou Esclavons, ils tiroient également leur origine des monts Crapack; et, par la concession que leur fit Héraclius, ils fonderent une monarchie qui s'étendit depuis les côtes de la DALMATIE jusqu'à la Save et au Danube. Leurs premiers rois sont inconnus, et portent, selon le caprice des écrivains, tantôt le titre de rois de Servie, tantôt celui de rois de DALMATIE. L'histoire de ces rois, aussi obscure que celle des bans des Croates, ne permet

pas d'asseoir le moindre jugement sur la vérité ou la fausseté des évènements qu'on leur attribue, puisque, d'un côté, on trouve les rois de Servie et de Dalmatie considérés comme la même chose, et que, de l'autre, on trouve une suite de rois de Servie qui ne possedent rien en Dalmatie.

Cette obscurité dura jusqu'au regne de l'empereur Basile II, tyran féroce et conquérant barbare, qui rendit quelque lustre aux armes de l'Orient par la conquête de la Bulgarie, de la Bosnie, de la Rascie, et de toute la Dalmatie. Mais comment triompha-t-il? l'histoire n'offre point deux exemples d'une atrocité semblable. Après avoir défait ces peuples dans une bataille rangée, en 1014, leur avoir tué cinq mille hommes, et leur avoir fait quinze mille prisonniers, il fit diviser ces quinze mille prisonniers en compagnies de cent hommes chaque. Quand cette opération préliminaire fut faite, ce monstre fit crever les yeux dans chaque compagnie à quatre-vingt-dix-neuf hommes; et quant au centieme de chaque troupe, il ne lui fit crever qu'un œil, afin qu'il pût voir clair, disoit le barbare empereur, pour reconduire ses compagnons à leur roi. Après cette exécrable exécution il congédia ces malheureux, qui vinrent en effet étaler leur infortune aux regards de leur roi, qui, plus digne du trône que le détestable Basile, mourut subitement de douleur à l'aspect de cet horrible spectacle.

Cependant bien antérieurement aux temps que nous ne faisons que parcourir Venise s'étoit fondée. Soixante et douze isles enfermées dans des lagunes dépendantes des Padouans avoient offert une retraite à quelques malheureux habitants des contrées du continent échappés aux fureurs d'Attila. D'abord chaque isle forma une petite tribu particuliere gouvernée par un tribun sous la protection des Padouans; et cet état de choses dura depuis le sixieme jusqu'au huitieme siecle. En 709, les tribuns des douze isles principales s'assemblerent, et résolurent de former un tout des soixante et douze parties, et de s'ériger en république sous le gouvernement d'un doge. Ici finit la démocratie pour céder à l'autorité du doge, qui gouverna souverainement jusqu'en 1177, que le gouvernement démocratique reprit l'empire, qu'il garda jusqu'en 1289. Alors le doge, Pierre Gradenigo, fonda le gouvernement aristocratique qui a duré jusqu'en 1797. Cette puissance, sortie pour ainsi dire du sein des mers, long-temps obscure, accrue lentement, mais le fruit de la patience, du courage, de l'industrie et de la politique, étoit trop voisine de la Dalmatie et de l'Istrie pour ne pas se préparer une place dans leur histoire.

La premiere fois que les Vénitiens figurent dans les annales de la Dalmatie se rapporte au temps où régnoit Crescimir II surnommé le Grand; on ignore pour quels exploits. L'empereur Basile, dont nous rappelions tout-à-l'heure la barbarie, étoit alors sur le trône d'Orient. Il paroît qu'avant sa cruelle victoire, se croyant trop foible pour conserver les places qui, d'après le traité d'Héraclius, étoient restées sous la domination des empereurs, il appela à son secours les Vénitiens, et que ceux-ci, dont la politique commençoit à se former, mirent à prix le service qu'on réclamoit d'eux, en exigeant qu'on leur livrât en ôtage les places mêmes qu'ils se chargeoient de défendre. La monar-

chie dalmatienne ayant été ruinée par la victoire de Basile, les places occupées par les Vénitiens jouirent pendant un certain nombre d'années de la paix et de la liberté : mais, en 1102, Caloman, neveu de Ladislas roi de Hongrie, auquel il succéda par la suite, ayant fait valoir des droits qu'il prétendoit avoir par sa mere sur la Croatie et la DALMATIE, y entra à main armée, chassa les Grecs de toutes les garnisons, s'empara de toutes les places fortes, et enfin se fit couronner solemnellement roi de ces deux royaumes à Belgrade, ville épiscopale, aujourd'hui détruite, dont le siege fut depuis transféré à Scardone. À cette époque les Normands par leurs courses fréquentes désoloient les côtes. Caloman n'avoit point de marine à leur opposer : il se trouva heureux de pouvoir s'allier avec les Vénitiens, qui, déja consommés dans la science maritime, pouvoient éloigner les Normands de ces bords; et loin de leur retirer les places qu'ils tenoient déja en ôtage des empereurs grecs, il les confirma au contraire dans cette jouissance précaire, et leur ouvrit de plus les portes de toutes les places maritimes où ils n'avoient point encore pénétré.

Cette facilité agrandit l'ambition des Vénitiens, et ils préméditerent de s'approprier un bien qu'ils n'avoient qu'en dépôt. Ils préférerent toutefois la ruse à la force ouverte; et l'on reconnoît déja à cette conduite cette politique souple et pour ainsi dire souterraine qui devoit dans la suite, bien plus encore que le sort des batailles, élever à un si haut degré de puissance cette république qui, à cette époque, pourroit-on dire, n'étoit encore que naissante, puisque ce fut un des états de l'Europe dont l'enfance fut la plus longue. Fidèlement servie par ses agents secrets, l'esprit de révolte fermenta dans toutes les villes où les Vénitiens purent avoir accès. Spalatro et Zara donnerent l'exemple; elles secouerent le joug de Caloman, et se jeterent dans les bras des Vénitiens. Mais si ceux-ci connoissoient déja l'art de corrompre et d'usurper, ils n'avoient point encore la puissance de conserver. Caloman accourut avec des forces nombreuses; il tira une vengeance éclatante des révoltés, recouvra Zara et Spalatro, et les autres villes qui s'étoient données aux Vénitiens, et expulsa de perfides alliés qui avoient si indignement abusé de sa confiance.

Le mauvais succès de cette premiere tentative ne rebuta point les Vénitiens. Ils commençoient à sentir vivement de quelle importance étoit à leur commerce la souveraineté du golfe Adriatique; et le moyen le plus sûr de consolider cette souveraineté étoit de posséder, au moins en grande partie, les deux côtes qui le forment. N'ayant plus rien à espérer du côté de Caloman, ce fut à Alexis Comnene, empereur d'Orient, qu'ils s'adresserent. Ils firent revivre auprès de lui les droits que ses prédécesseurs avoient eus sur la Croatie et la DALMATIE; ils réveillerent ses prétentions en lui faisant pressentir qu'il en pourroit tirer un parti avantageux s'il consentoit à les leur transmettre; enfin ils firent briller l'or à ses yeux, l'or, toujours si éloquent quand il s'agit de traiter avec des puissances foibles. Alexis trouva, sinon très juste, au moins très commode de vendre cher des possessions qui n'étoient plus en son pouvoir, et qu'il n'avoit ni les moyens ni la volonté peut-être de revendiquer. L'accord

se fit en conséquence et le plus secrètement possible. Le doge Vital Falieri, qui gouvernoit alors la république, reçut donc l'investiture des provinces de Croatie et de DALMATIE des mains d'Alexis Comnene. Il joignit à ses titres celui de duc de ces deux provinces, et reçut de l'empereur l'autorisation nécessaire pour se mettre en possession de cette acquisition. Cela ne pouvoit se faire cependant sans coup férir; et ce n'étoit pas à lui qu'il étoit réservé de consommer cette grande affaire. Ce fut un doge de la même famille, nommé Ordelafe Falieri, qui entamma cette guerre, l'une des plus longues que les Vénitiens aient eues à soutenir, et celle qui leur coûta le plus de sang et d'argent. Les premiers exploits d'Ordelafe furent brillants; il s'empara d'abord de Zara, de Belgrade, de Trau, et de Spalatro: et peut-être, s'il eût vécu, la conquête entiere étoit-elle achevée; mais, dans un combat qu'il livra près de Zara aux troupes hongroises, il fut atteint d'un coup de lance, et mourut de sa blessure en peu de temps. Après sa mort, la guerre devint plus opiniâtre et conséquemment plus inconstante dans les succès. Les Vénitiens se virent tantôt chassés, tantôt vainqueurs; et ce malheureux pays se trouva encore une fois en proie à tous les fléaux qu'amenent les combats. Pour comble de malheur, mais cependant suivant la marche ordinaire des choses, à mesure que la guerre se perpétuoit, les prétentions premieres s'oublioient, des prétentions nouvelles s'établissoient; et, au lieu de voir les droits respectifs s'éclaircir, la confusion croissoit à mesure que le nombre des contendants se multiplioit.

Ainsi, par exemple, un certain Néeman, roi d'une autre partie de la DALMATIE, prétendit que ni les Vénitiens ni les Hongrois n'avoient aucun droit sur les contrées qu'ils se disputoient; que c'étoit à lui seul qu'elles appartenoient, et à lui seul de régner sur elles; et, pour appuyer son assertion, vint avec une armée combattre également et l'une et l'autre puissance. Dans cet intervalle, la politique de la cour de Bysance avoit changé d'objet, et les concessions d'Alexis Comnene avoient perdu leur vigueur devant des intérêts nouveaux. Béla, frere d'Étienne roi de Hongrie, avoit épousé la fille de l'empereur Manuel, et s'étoit mis en tête d'obtenir la DALMATIE pour apanage. Manuel se résolut à soutenir les prétentions de son gendre, et entra lui-même en DALMATIE à la tête d'une armée qui attaqua indifféremment et les Vénitiens, et les Hongrois, et les troupes de Néeman ou de ses successeurs. Bientôt il ravit aux uns comme aux autres Scardone, Sebenico, Salonnes, Spalatro, Trau, et cinquante autres places. La guerre alors se poursuivit avec une inconcevable fureur; et, chaque parti comptant trois ennemis à combattre, le désordre devint extrême. La même ville se voyoit prise et reprise tour-à-tour par différents vainqueurs, et, dans quelques mois, changeoit de maîtres et de régime cinq ou six fois. Les choses durerent ainsi jusqu'à la mort de l'empereur Manuel. Béla son gendre étant monté peu de temps après sur le trône de Hongrie, la guerre se ralentit un peu. Les Grecs retournerent à Constantinople. Le roi de DALMATIE, que cette lutte inégale épuisoit, retira ses troupes; et les Vénitiens n'eurent plus affaire qu'aux Hongrois. Les papes s'entremêlerent pour accommoder la république avec Béla; mais la fatigue fit plus que les négocia-

tions : chacun de son côté conserva ce qu'il avoit usurpé, sans qu'il y eût de paix définitive. Les doges de Venise continuerent à s'arroger le titre de ducs de la Dalmatie: et les enfants de Béla joignirent à ce même titre celui de ducs d'Esclavonie; titre qu'ils empiétoient sur les successeurs de ce Néeman roi de la Dalmatie, et qu'ils n'étoient pas dans la puissance de leur disputer.

Telle fut la situation politique de cette province depuis 1131 où Béla devint roi de Hongrie, jusqu'en 1251 ; et il est aisé de sentir qu'au milieu de tant d'intérêts non fixés, mais que la lassitude avoit réduits au silence, une fermentation sourde devoit constamment régner, et qu'une étincelle suffisoit pour ranimer l'incendie. L'ambition d'un particulier, que les uns nomment Radic, et les autres Stepcon, livra de nouveau ces malheureuses contrées aux fléaux dont elles respiroient depuis quelques années. Ladislas et Étienne, tous deux neveux de Béla, et envoyés successivement de la cour de Hongrie en Dalmatie avec le titre de bans d'Esclavonie, traiterent les peuples avec tant d'insolence et de dureté, que le mécontentement fut général. Stepcon, qui, tourmenté depuis long-temps par une sourde ambition, épioit une circonstance favorable d'élever sa fortune, profita de la situation des esprits. Par son apparente sensibilité aux maux qui désoloient sa patrie; par la peinture mille fois répétée qu'il faisoit à ses concitoyens de l'oppression sous laquelle ils gémissoient; par son adresse, tantôt à leur reprocher la lâcheté avec laquelle ils croupissoient dans leurs fers, tantôt à leur présenter tout possible à leur courage s'ils vouloient s'y livrer, tantôt à les enivrer d'espoir et à leur dissimuler les dangers qu'ils pourroient courir dans une entreprise généreuse; il réussit si bien à les enflammer, que tous les germes de l'insurrection se développerent à-la-fois, et que le peuple, toujours prompt à regarder celui qui le porte à la révolte comme le plus digne de le commander, s'empressa à lui déférer les rênes de l'état. Stepcon, au comble de ses vœux, ne balança point à les accepter. Comme il avoit médité son projet de longue main, il avoit employé ses richesses à se procurer secrètement des armes, à former des magasins, à rassembler des munitions, et à s'attacher des créatures capables de commander en sous-ordre. En peu de jours tout le peuple fut armé. Les bataillons furent formés, les postes distribués à chacun, les plans d'attaque assignés aux différents corps; et au moment où ils s'y attendoient le moins les Hongrois se virent pressés, enveloppés et frappés de toutes parts, et obligés de céder le terrain au nouveau conquérant. Stepcon s'empara d'abord de tout ce qu'ils possédoient au midi de la Save, et bientôt après leur enleva la Croatie, la Dalmatie jusqu'à la riviere de Narenta, le pays de Chelen, et la Bosnie. Ainsi cet usurpateur, sans oser cependant se décorer du titre de roi, fonda une puissance qu'il déclara héréditaire dans sa famille, mais que dans ces siecles de révolutions et d'anarchie elle ne pouvoit pas se flatter de conserver longtemps. Ses deux fils, Paul et Grégoire, en jouirent sans obstacle; mais après eux il n'en fut pas de même de Mladin, fils de Paul, qui réunit sur sa tête leur puissance.

En effet les Vénitiens, qui ne renonçoient pas à l'espoir de s'approprier

une partie de la DALMATIE, le harcelerent et l'inquiéterent par des expéditions multipliées; et Mladin trouvoit d'autant moins de forces à leur opposer, que sa fierté déplacée avoit révolté contre lui la plupart des grands, et que, loin de l'aider contre ses ennemis, ils songeoient plutôt à le renverser lui-même et à se détacher de son obéissance. Dans cette extrémité il eut recours à Charles ou Charobert, roi de Hongrie, et fut en personne lui demander assistance. La cour de Hongrie conservoit encore un ressentiment profond de la révolte de Stepcon. Elle saisit avidement l'instant de s'en venger sur son petit-fils, et, violant sans pudeur le droit des gens et l'hospitalité, fit charger de chaînes Mladin, et fit marcher des troupes pour s'emparer de ses états que personne ne songeoit à défendre. Ainsi la DALMATIE retourna de la sorte encore une fois sous la puissance des rois de Hongrie.

Louis, qui succéda à Charles, poussa bien plus loin que son pere la volonté de ne souffrir aucun partage dans ces possessions nouvelles; et ce fut sur-tout à en bannir pour jamais les Vénitiens qu'il s'attacha vivement: il leur fit en conséquence une si vigoureuse guerre, qu'en 1381 il força les doges à signer un traité par lequel ils s'obligeoient, non seulement à évacuer le peu de places qu'ils possédoient encore sur la côte, mais aussi à renoncer pour jamais aux titres de ducs de la DALMATIE et de la Croatie.

Un semblable évènement devoit renverser, au moins pour long-temps, les espérances des Vénitiens; et tout sembloit leur prédire que le destin ne les avoit point appelés à régner dans ces contrées. Mais qui peut raisonnablement calculer les évènements, quand on oublie de mettre en ligne de compte les besoins que pourront inspirer dans la suite à certains souverains des prétentions bien ou mal fondées? Deux hommes parurent: Sigismond, empereur, et roi de Hongrie, qui, par son fanatisme religieux, conduisant sur l'échafaud Jean Hus et Jérôme de Prague, ensanglanta l'Allemagne au nom d'un Dieu de paix; et Ladislas ou Lancelot, roi de Naples, qui se disoit comte de Provence et roi de Hongrie, et couvrit de sang l'Italie par ses funestes démêlés avec le pape Jean XXIII. Voilà donc, comme on le voit, deux rois de Hongrie; Sigismond; et ce Ladislas, paré du titre de roi d'un état dans lequel il ne possédoit pas un pouce de terrain, toujours aux expédients pour se soutenir contre le duc d'Anjou, son compétiteur au trône de Naples, et contre un pape qui, la croix en main, lui suscitoit par-tout des ennemis, et conjuroit au nom de Dieu les peuples d'égorger tous ceux qui tenoient pour Ladislas. Cet ambitieux intrigant, en sa qualité prétendue de roi de Hongrie, vendit aux Vénitiens, pour la somme de cent mille ducats, la ville de Zara et son territoire. En vertu d'un marché qui violoit toutes les lois divines et humaines, ces Vénitiens rentrerent ainsi en DALMATIE, et de proche en proche s'emparerent de toutes les places maritimes, dont les rois de Hongrie ne purent les déposséder depuis. Ainsi ce que les Vénitiens n'avoient pu devoir aux concessions plus équitables de l'empereur Alexis Comnene, ce qu'ils n'avoient pu conserver par des exploits et un courage long-temps soutenus, ils le durent au peu de délicatesse, ou, pour parler plus vrai, au peu

de probité qui leur fit acheter un bien qu'ils savoient sciemment ne pas appartenir au prince sans foi qui le leur vendoit. Cependant, quoiqu'assurément il dût être de la justice éternelle de rendre peu profitables les acquisitions fondées sur l'injustice, il n'en est pas moins vrai que c'est à cette seule époque que les Vénitiens peuvent rapporter cette domination qu'ils ont exercée en Dalmatie, et dont ils n'ont pu depuis être dépossédés.

Après avoir, autant que je l'ai pu, saisi dans la confusion et l'obscurité des histoires du temps la marche des évènements principaux qui pendant une longue suite de siecles influerent sur les destins de ces contrées, et mis dans un certain ordre, toutefois bien loin encore de la perfection, la chaîne de ces évènements dont les anneaux se trouvent épars dans tant de livres dont l'objet principal ne leur a permis que de traiter partiellement de la Dalmatie, je ne m'étendrai point sur cette longue suite de rois, pour la plupart obscurs, appelés, comme je l'ai déja remarqué, tantôt rois de Servie, tantôt rois de Dalmatie, tantôt réunissant à-la-fois les deux titres. Je n'en dirai donc qu'un seul mot pour présenter avec plus de clarté les motifs qui attirerent les Turcs dans ces climats, et firent tomber entre leurs mains cette partie de la Dalmatie qu'ils possedent encore aujourd'hui.

Nous avons vu les concessions faites par l'empereur Héraclius à deux peuples sortis des monts Crapack, les Croates d'une part, les Esclavons de l'autre. Ces derniers occuperent le pays situé entre la Morava, le Drim et le Lim, et s'étendirent du nord au midi depuis le Danube et la Save jusqu'à la plaine de Cernizza; et ce fut là la Servie, ou, pour mieux me faire entendre, le pays occupé par les Esclavons émigrés des Crapack. Leurs rois, pour la plupart inconnus, porterent le nom de rois de Servie. L'un d'eux, nommé Blastemir, et qui régnoit à la date de l'empereur Basile le Macédonien, qu'il ne faut pas confondre avec le cruel Basile, successeur de Zimmiscès, dont nous avons parlé, profita de quelques troubles survenus en Dalmatie, y entra à main armée, et en fit la conquête. De là le titre de rois de la Dalmatie que porterent ses successeurs, confondu si souvent avec celui de rois de Servie, qu'ils portoient en même temps, puisqu'il étoit antérieur à la conquête. Blastemir, en transportant ce nouveau titre à ses successeurs, avoit donc par sa conquête renversé les anciens rois de Dalmatie. Cependant par la suite quelques uns de leurs descendants enleverent à leur tour la Dalmatie aux Serviens, et recommencerent la véritable dynastie des rois de Dalmatie, sans que pour cela les rois de Servie quittassent le titre qu'ils en avoient pris. Et voilà ce qui a jeté tant de confusion et d'obscurité dans l'histoire par la négligence des écrivains, qui, en relatant les faits, n'ont jamais su indiquer clairement s'ils appartenoient ou aux véritables rois de Dalmatie ou aux rois de Servie qui s'en arrogeoient le titre.

Quoi qu'il en soit, il est certain qu'à l'époque de l'insurrection de Stepcon, dont j'ai parlé plus haut, et qui fut principalement dirigée contre les Hongrois, la Dalmatie, qui passa tout entiere sous les lois de cet usurpateur, n'appartenoit plus depuis long-temps aux rois de Servie, mais bien aux

descendants de Béla, roi de Hongrie, à qui Stepcon l'arracha. Elle étoit tellement indépendante des rois de Servie, que nous voyons Mladin, petit-fils de Stepcon, qui, comme je l'ai remarqué, perdit la Dalmatie par son arrogance, ne relever des rois de Servie que pour la Bosnie dont ils lui avoient donné l'investiture, et ne leur rendre aucun hommage pour la Dalmatie. Louis, roi de Hongrie, qui chassa les Vénitiens de la Dalmatie, et qui, ne s'écartant pas de la politique de Charobert son pere, en retenant Mladin dans la prison où celui-ci l'avoit confiné, dépouilla de même les rois de Servie de la Bosnie dont ils avoient investi ce Mladin.

Cependant le royaume de Servie fut renversé par les Bulgares. Mais, sans m'arrêter à des évènements étrangers à mon sujet, je ne m'attacherai qu'à la Bosnie, cette partie du royaume de Servie qui en fut démembrée par les rois de Hongrie. Je n'en parlerai que parcequ'elle fut la porte par laquelle dans la suite les Turcs s'introduisirent dans la Dalmatie, et seulement pour arriver sans fatiguer le lecteur à lui donner quelque idée des Uscoques, ce peuple de brigands qui, se formant tout-à-coup, ne descendant d'aucune nation, n'étant autre chose qu'un rassemblement de pirates et de malfaiteurs, fut néanmoins pendant seize lustres le plus redoutable et le plus implacable ennemi des musulmans et des Vénitiens; réunit sur sa tête tous les genres d'oppression, d'infortunes, de calamités et de supplices que la vindicte vénitienne et la barbarie mahométane purent inventer; et, plutôt détruit que vaincu, plutôt massacré que soumis, disparut de la terre aussi rapidement, aussi silencieusement, pour ainsi dire, qu'il s'y étoit montré.

Mladin dépouillé et prisonnier; Charles de Hongrie, maître de la Bosnie et de la Dalmatie, donna la premiere de ces deux provinces avec le titre de ban à un certain Étienne, l'un des seigneurs conjurés contre Mladin, et dont la révolte avoit préparé la conquête de Charles. Les descendants de cet Étienne usurperent dans la suite la souveraine puissance; et enfin Twartk, l'un d'eux, prit en 1366 le titre de roi de Bosnie, toutefois avec l'agrément des rois de Hongrie, et sans autre condition que de reconnoître tenir d'eux sa souveraineté. Il changea son nom en celui d'Étienne Mirces. Un de ses bâtards, nommé Étienne Tuerthon, fut le troisieme roi de Bosnie; et sous lui les troubles recommencerent. Un seigneur, nommé Ostoia Christich, prétendit que Tuerthon n'étoit point fils de Mirces, et se fit proclamer roi. Un autre seigneur, nommé Ostoich, tenta la même chose et prit également la couronne; et la Bosnie eut trois rois. Dans cette crise Tuerthon appela les Turcs à son secours; et ce fut là l'époque de leur premiere entrée dans ces climats. Pour s'assurer de leur protection, il s'engagea à leur payer un tribut annuel de vingt mille ducats. Un semblable appât les rendit avides de conquêtes dans des contrées où ils n'avoient pas encore pénétré. On ménagea un accord entre les trois prétendants; on fit à chacun une part qui devoit revenir à celui des trois qui survivroit aux deux autres : ce fut Tuerthon; et de la sorte il se trouva au bout de vingt ans en possession de toute la Bosnie.

Étienne Thomase lui succéda; et ce furent alors les opinions religieuses qui entraînerent la ruine de la Bosnie. Thomase étoit de la secte des manichéens. Cette seule raison lui attira la haine du roi de Hongrie, Matthias Corvin, second fils de Huniade Corvin, ce héros dont l'histoire a tant célébré les exploits contre ce fameux empereur des Turcs Mahomet II, magnanime ennemi, qui donna des larmes à sa mort. Matthias Corvin est lui-même dépeint comme un grand homme. Cependant il ne rougit pas de descendre à la ressource du crime pour se défaire de Thomase; et n'ayant pas alors les moyens de le combattre, il résolut de le faire assassiner. On frémit quand on voit quels hommes il s'associa pour commettre un tel attentat; ce furent le frere et le fils même de Thomase, nommés Radiroi et Étienne, qui lui prêterent leurs bras. Maîtres du palais, ils répandirent d'abord et firent croire aisément que Thomase étoit mort de maladie; et le parricide Étienne monta sur le trône.

Le crime, qui reste rarement impuni, fut découvert par un page qui en avoit été témoin. La veuve de Thomase, pour venger la mort de son époux, appela Mahomet II, qui parut en effet avec une armée considérable, s'empara de toute la Bosnie et d'une partie de la Dalmatie. Le parricide Étienne, abandonné de tous, crut trouver quelque clémence dans Mahomet et lui demanda quartier. Le fier empereur le fit saisir; et sa vertu, indignée du forfait que ce monstre avoit commis, mais se ravalant à un emportement qui la déshonoroit, le porta à lui faire sauter lui-même la tête d'un coup de sabre: action indigne d'un grand homme, mais dont le généreux principe étoit puisé cependant dans une juste horreur pour le crime. Tels furent donc les premiers motifs qui attirerent les mahométans sur les bords du golfe Adriatique, et donnerent aux Vénitiens des voisins incommodes et jaloux: et ce fut à cette époque qu'ayant, après un siege de quelques années, détruit Jaicza, capitale de la Bosnie, ils se transporterent à Bagnaluch, sur la Cettina, et firent de cette ville le siege de leur domination sur la Dalmatie.

Il suffit d'avoir jeté les yeux sur l'analyse des évènements dont cette province fut le théâtre depuis Constantin jusqu'à l'arrivée des Turcs pour s'être pénétré de la déplorable condition des peuples pendant une anarchie qui se perpétua durant tant de siecles. Ravagée par les Huns, les Goths, les Sarrasins et les Normands; toujours pressurée et jamais défendue par les empereurs d'Orient, qui ne s'en disoient les souverains que pour la dépouiller, ou pour l'engager, ou pour la vendre; tour-à-tour la proie des Croates et des Esclavons; constant objet des vœux ambitieux de quelques intrigants que la révolte conduisoit à la puissance, et que la puissance livroit à la guerre, aux poignards ou à l'échafaud; irrésistible appât pour les Vénitiens, toujours prêts à y porter le fer et la flamme afin de parvenir à y fonder leur industrie; motif éternel d'inquiétude et de jalousie pour les rois de Hongrie, constamment enclins à y fomenter des troubles capables de fatiguer et d'éloigner les Vénitiens, et à favoriser le premier ambitieux dont la puissance fût assez subordonnée à la leur pour n'en rien redouter, mais assez importante pour harceler et tourmenter

le gouvernement de S.-Marc; ainsi la DALMATIE, victime de la politique de ses voisins, de l'ambition des rois, des empereurs, des doges, et souvent de ses propres citoyens, sans aucunes lois nationales, sans nulle constitution directe, sans autre gouvernement que celui des circonstances que la victoire faisoit naître, et qui s'écrouloit avec la défaite, n'avoit plus besoin, pour accroître le mécontentement devenu de race en race une portion de l'héritage de chaque famille, que de la présence des Turcs, c'est-à-dire d'une nation objet de terreur alors par sa réputation dans les armes, par ses exploits guerriers, par les talents et le génie des héros féroces qui la gouvernoient, et qui, par des mœurs totalement étrangeres, des préjugés absolument inconnus, une religion naturellement ennemie, et des lois qui n'avoient d'autre appareil que la violence, venoit ajouter la calamité des contrastes, toujours si insupportable pour la multitude, au fléau de l'esclavage, qui, destructeur de toute vertu, n'inspire à l'homme d'autre moyen de vengeance que les forfaits. Ainsi donc le Dalmatien, par-tout opprimé, par-tout persécuté, par-tout sans protecteur, devoit éprouver cette inquiétude, ce besoin de déplacement que le malaise inspire et que l'espoir d'un mieux-être irrite, et, devenu fugitif sur sa propre terre, troquer à chaque instant l'infortune de son séjour contre l'infortune d'un nouvel asyle. Ici telle bourgade que l'inquisition vénitienne avoit rendue déserte étoit repeuplée par des familles qui s'échappoient au despotisme hongrois; là l'on fuyoit loin du joug des musulmans vers des lieux que la férocité des Bulgares avoit changés en solitude. Rois, nations, sultans, simples seigneurs, magistrats même, tout étoit devenu dans ces climats un objet de terreur pour l'homme; et sa vie malheureuse se consumoit bien moins à chercher la paix dont il avoit besoin qu'à étudier le genre de souffrances qu'il pouvoit éviter.

Cette habitude d'émigration d'une ville à l'autre devint tellement fréquente, les transfuges se multiplierent à un tel point, qu'ils commencerent à faire une classe distincte dans la nation dalmatienne, et qu'ils reçurent une dénomination particuliere. *Scoco*, dont la véritable signification est transfuge, fut le nom qu'on leur appliqua; et de ce nom, soit par une prononciation corrompue, soit par sa traduction en d'autres langues, se forma celui d'Uscoques. La composition spontanée de cette classe de transfuges étoit un accident moral, une maladie nationale qui s'attachoit au corps politique de la DALMATIE, que des lois saines et vigoureuses, un gouvernement stable, et l'application réguliere de la justice distributive, pouvoient réparer et guérir. Mais de quoi n'abuse pas la politique! Loin de réparer les abus, elle les tourne souvent à son profit; et d'erreurs qu'ils sont dans l'origine ils deviennent souvent entre ses mains des instruments de crimes.

Les transfuges ou les Uscoques, comme nous les appellerons dorénavant, emportoient avec eux un profond ressentiment contre leurs persécuteurs; d'abord impuissant tant qu'ils furent épars, mais bientôt suivi de vengeances quand ils purent s'unir quelques uns ensemble. Ainsi ils se portoient en armes vers les lieux dont ils avoient fui, surprenoient leurs persécuteurs, ra=

vageoient leurs propriétés, ravissoient leurs bestiaux, et se retiroient avec un butin qu'ils considéroient comme un dédommagement de ce dont la tyrannie et la force les avoient précédemment dépouillés eux-mêmes. Il étoit bien difficile qu'à ces hommes qu'une sorte de sentiment de justice animoit dans leurs représailles il ne se mêlât quelques gens avec des intentions moins pures, et que le nom d'Uscoque, qui primitivement inspiroit de l'intérêt à l'humanité, ne servît de voile à quelques malfaiteurs que la crainte du châtiment forçoit à déserter les villes témoins de leurs attentats. Ce mélange dut donner à leurs excursions un vernis de férocité capable de rendre bientôt le nom d'Uscoque odieux; et peut-être fussent-ils devenus bien plus rapidement l'objet de la haine publique, si la religion ne leur eût prêté une sorte d'appui, et si pendant long-temps on ne les eût considérés comme des martyrs qui fuyoient les mahométans armés contre le catholicisme.

Quand ils purent se compter, ils sentirent le besoin d'une place d'armes assez forte pour les mettre à couvert eux et leur butin. Clissa leur parut la plus convenable à leurs projets par l'importance de sa situation. Elle appartenoit à un de ces seigneurs féodaux si communs alors, nommé Crusich. Il crut accroître sa puissance, et se ménager une part dans le pillage, en accueillant les Uscoques. Les portes de Clissa leur furent ouvertes; et ce fut de là qu'avec une audace plus marquée ils inquiéterent les Turcs par des excursions plus fréquentes, plus hardies, mieux combinées, et toujours heureuses.

Les Turcs ne tarderent pas à vouloir se venger, et se disposerent avec éclat au siege de Clissa. Intimidés de ces apprêts, les Uscoques intéresserent à leur cause le pape Paul III et l'empereur Ferdinand, devenu roi de Hongrie. Ainsi voilà, d'un côté, les Ottomans armés pour attaquer, et de l'autre un pape et un empereur d'Allemagne armés pour défendre une nation vraiment chimérique, qui n'avoit de consistance que celle qu'on vouloit bien lui donner, et qui attiroit la guerre sur des lieux où elle n'avoit aucuns droits, et où la nation indigene n'avoit rien à démêler avec ceux qui se disposoient à désoler son territoire, et dont elle n'avoit provoqué ni le ressentiment ni les secours.

Le siege de Clissa coûta cher aux Turcs: il dura plus d'un an. Mais ceux à qui l'histoire est un peu familiere connoissent l'opiniâtreté que mettoit alors cette nation dans ses entreprises militaires, que rarement le courage et les obstacles lui faisoient abandonner. La résistance des Uscoques ne fit donc que retarder la chûte de Clissa, mais sans la détourner. Les pertes qu'ils essuyerent diminuerent leur nombre sans abattre leur audace. Ceux qui survécurent au siege de Clissa ne se disperserent point, et ce fut à Segna qu'ils transporterent et leur ardeur guerriere et leurs espérances futures.

Cependant la réduction de Clissa avoit ouvert la Dalmatie aux Turcs; et de là ils se répandirent dans le canton de Zara, s'emparerent du château de Nardin, menacerent d'une invasion prochaine non seulement toute la côte, mais encore la Croatie, et répandirent de justes alarmes dans l'esprit de l'empereur Ferdinand. Segna, où les Uscoques s'étoient retirés, située

dans le fond du golfe de Quarnero ou Carnero, jadis *Sinus Flanaticus*, appartenoit à la famille des comtes Frangipani. Les Turcs ne dissimulerent pas leurs prétentions sur cette place : leur acharnement contre les Uscoques en étoit le motif, et les droits que le sultan disoit avoir sur la Hongrie le prétexte. L'empereur Ferdinand, qui imputoit la perte de Clissa à la faute que l'on avoit commise en laisant les Uscoques abandonnés à leurs seuls moyens, crut devoir tenir une conduite opposée relativement à Segna; et, loin d'étouffer le brandon de la guerre en usant de son autorité pour disperser des hommes dont les excès avoient dépassé les limites d'une vengeance raisonnable, et qui déja étoient généralement considérés comme de véritables brigands, il commit au contraire l'impardonnable faute de dépouiller les Frangipani de leur propriété, de réunir Ségna à la couronne impériale, d'assigner spécialement cette place aux Uscoques, et de joindre une solde considérable à cette premiere marque de sa protection impériale. C'étoit couvrir du manteau de l'autorité légale tout ce que le brigandage, la rapine et le meurtre ont de plus révoltant. L'animadversion des Turcs s'en irrita davantage; toutes les puissances voisines, que ces especes de forbans commençoient à ne pas ménager plus que les Turcs, s'en alarmerent; et Ferdinand se fit une foule d'ennemis ou déclarés ou couverts, en soutenant ceux que la justice et l'humanité le convioient à regarder comme les ennemis du genre humain.

Qui ne croiroit, à l'importance que l'empereur Ferdinand sembloit attacher aux bras des Uscoques et aux alarmes qu'ils paroissoient inspirer aux Musulmans, aux Vénitiens, et aux différents peuples maritimes de l'Italie, que le nombre de ces pirates étoit considérable? il n'en est pas moins vrai cependant que leur nombre ne s'éleva jamais au-dessus de deux mille, et qu'au moment où l'empereur faisoit ces dispositions en leur faveur ils étoient à peine six cents. On commença alors à remarquer en eux trois classes bien distinctes, désignées sous les noms de casalins, de stipendiaires, et d'aventuriers. Les casalins furent ceux qui naquirent dans la ville et dont les peres y possédoient un domicile et une propriété. On appela stipendiaires ceux en état de porter les armes, qui recevoient une solde : ils étoient divisés en quatre compagnies, sous la conduite de quatre capitaines à qui ils avoient donné le titre de *vaivode*. Quant aux aventuriers, ce n'étoit autre chose que des vagabonds, des gens sans aveu ou sans ressources, ou bien des criminels échappés aux lois, ou bannis pour forfaiture de la Turquie, de la DALMATIE, de la Pouille, et de l'Italie. Des chefs uscoques recrutoient ces hommes et s'en servoient pour armer des barques; chaque barque portoit trente de ces brigands : elles attaquoient les vaisseaux marchands, les pilloient, les brûloient souvent, et, à la faveur des nombreuses isles, la plupart inhabitées, répandues le long des côtes de la DALMATIE, échappoient aux poursuites.

Si la conduite de Ferdinand fut impolitique, celle des Vénitiens ne le fut pas moins, et elle eut de plus un caractere de barbarie déshonorant pour leur gouvernement. Sans vouloir excuser les principes des Uscoques, également condamnés par la raison et l'humanité, la vérité veut néanmoins que l'on

avoue que leurs premieres courses n'avoient pour objet que les Turcs, leurs ennemis naturels, et les Juifs qui faisoient une partie du commerce du Levant, dont le bénéfice intéressoit la nation musulmane ; et, selon toute apparence, ils ne seroient jamais sortis du cercle qu'ils s'étoient tracé, si les Vénitiens, par des traitements gratuitement cruels, ne les eussent provoqués à la vengeance. Les Uscoques, qui sentoient la nécessité de se conserver l'amitié des habitants de la DALMATIE et des isles, soit pour s'assurer des retraites pendant leurs courses, soit pour trouver facilement des vivres quand ils en manquoient, les épargnerent pendant très long-temps. S'ils leur prenoient du pain, du vin, des bestiaux, s'ils se servoient de leurs barques pour leurs expéditions ils payoient exactement ces divers objets, tandis que les Vénitiens, par une politique cruelle et timide, sans avoir égard à cette conduite, pendoient sans aucun quartier, toutes les fois qu'il leur en tomboit entre les mains, ces Uscoques, brigands, il est vrai, mais dont le brigandage ne s'exerçoit pas sur eux.

Cette injustice et la situation précaire où ils se virent réduits par la suite déterminerent enfin les Uscoques à rendre aux Vénitiens barbarie pour barbarie. Cette situation venoit et de l'épuisement des denrées qu'ils étoient dans l'habitude de piller, et des précautions que les Turcs avoient prises enfin pour se mettre à l'abri de leurs coups de main. Les Uscoques choisissoient communément pour les attaquer les instants où ils se trouvoient réunis soit pour des noces, soit dans les marchés, soit à leurs maisons de campagne. Ils s'attachoient particulièrement à leur enlever leurs bestiaux et leurs chevaux; et s'ils leur soupçonnoient quelques sommes d'argent, ils emmenoient avec eux des ôtages jusqu'à ce que ces sommes leur eussent été livrées. Les Turcs s'habituerent à la longue à prendre des précautions contre ces surprises; ils placerent des postes et des sentinelles en avant afin d'être prévenus de l'approche des Uscoques assez à temps pour mettre leurs bestiaux et leurs personnes en sûreté dans les villes. Ils formerent une espece de milice appelée *martelosses*, dont les individus étoient encore plus scélérats que les Uscoques. Ces martelosses étoient de véritables malfaiteurs que la plupart du temps on soustrayoit au supplice pour les organiser en troupe, dont on déchaînoit le penchant au crime, à qui le vol tenoit lieu de solde et les excès de discipline, et qui ne méritoient d'éloges de leurs chefs qu'en proportion du plus ou du moins de crimes qu'ils commettoient.

En conséquence de ces mesures, les courses devinrent pour les Uscoques plus périlleuses et moins lucratives; et la nécessité d'exister rendant plus impérieux le goût du brigandage, ils tournerent leurs vues du côté de la mer, qui leur offroit une moisson plus abondante. D'abord ils se contenterent de ravager les isles et d'en enlever les troupeaux; bientôt après ils s'enhardirent à attaquer les vaisseaux de commerce. L'alarme se répandit parmi les commerçants de Venise, de Naples, de la Romagne, et de la Marche d'Ancone. Le sénat de Saint-Marc, la cour de Rome, les cabinets de Sicile et d'Espagne, retentirent de plaintes. Il fallut armer des vaisseaux de guerre pour escorter les vaisseaux marchands, et cette dépense extraordinaire augmenta

la mauvaise humeur des gouvernements. D'un autre côté, les Turcs, toujours flattés d'avoir un prétexte pour attaquer Venise, feignirent de croire que la république protégeoit les Uscoques, et la menacerent d'une rupture si elle ne châtioit ces brigands. Toutes les cours d'Italie, dont les intérêts se trouvoient compromis, s'entremirent auprès de l'empereur pour le déterminer à retirer sa protection aux Uscoques et pour lui faire sentir combien elle déshonoreroit sa puissance : mais, soit qu'il en jugeât différemment, soit que les Uscoques se fussent ménagé auprès de lui des protecteurs puissants en leur donnant une part dans le butin, ce qui est très probable, soit qu'enfin le cabinet impérial ne fût pas fâché d'alimenter sans cesse les haines entre les sultans et les doges, et d'armer ainsi l'une contre l'autre deux puissances qu'il regardoit intérieurement comme ses ennemies, jamais les sollicitations n'obtinrent rien de réel. Des promesses vagues, des réponses astucieuses, des satisfactions apparentes, mais sans effet, voilà à-peu-près à quoi tout se réduisoit. Ainsi, d'un côté, les Vénitiens n'avoient d'autre ressource que d'user d'une excessive barbarie contre les Uscoques qui tomboient entre leurs mains, afin d'imposer silence aux Turcs, s'il étoit possible, par cette conduite ; et de l'autre, les Uscoques, indignés de la cruauté vénitienne, et sûrs, d'après le système de l'empereur, de l'impunité, croyoient pouvoir s'abandonner à tous les excès contre des hommes qui les avoient persécutés avant qu'ils leur eussent fait aucun dommage. Et c'est bien ici le lieu de remarquer jusqu'à quel degré de puérilité méprisable la politique des cours descend quelquefois, quand on voit une misérable poignée de brigands, dont les tribunaux dans un état bien réglé eussent fait justice en moins d'un mois, occuper gravement pendant de longues années les cabinets de quatre ou cinq grandes puissances, et les destinées du midi de l'Europe dépendre de celles de quelques scélérats réclamés par l'échafaud.

Il est certain que l'on ne se fait point d'idée et que l'on ne peut décrire sans horreur les cruautés inouies et les atrocités qu'ils exercerent principalement contre les Vénitiens : la fureur de leurs premiers ressentiments contre les Turcs ne s'étoit jamais abandonnée à de semblables emportements. Les assassinats, les meurtres, les massacres, n'assouvissoient point leur rage ; elle s'étendoit jusques sur les cadavres de leurs ennemis : ils les outrageoient, les déchiroient, et souvent des lambeaux de leurs membres se composoient une parure féroce. On les a vus, contre des femmes vénitiennes, passer du viol à l'égorgement, et de l'égorgement à des outrages plus révoltants encore. Rien ne leur étoit sacré, ni l'âge, ni le sexe, ni même les bienfaits qu'ils avoient précédemment reçus de quelques unes de leurs victimes. Les têtes sanglantes de leurs prisonniers étoient communément le faste dont ils décoroient les orgies qui suivoient leurs victoires. Leurs femmes dépassoient leur barbarie avec une férocité plus lâche encore ; sans partager leurs périls elles partageoient leurs indignités : elles se repaissoient avec eux de la chair et du cœur des massacrés. Leurs amours, leurs amitiés, ces sentiments dont la nature se sert pour adoucir tous les hommes, ne réveilloient au contraire en eux que des idées de car=

nage; un meurtre commis en commun fondoit une amitié; la beauté se disputoit par la liste des forfaits; une coupe de sang étoit la coupe nuptiale; du pain trempé dans le sang étoit la communion qui nouoit la fraternité : actions, plaisirs, repos, tout étoit crime.

Ils tiroient vanité de professer la religion chrétienne; et si, dans ces temps de désolation, la religion chrétienne eût été prêchée par des hommes qui eussent eu quelques notions de philosophie, l'on auroit pu faire tourner la vénération des Uscoques pour ce culte au profit de la morale, et les corriger insensiblement de la dépravation dans laquelle ils vivoient: mais l'on voit, au contraire, la cour de Rome quelquefois plus ardente qu'une autre à exaspérer leur caractere féroce par des injustices. Par exemple, ils députerent une fois au pape un moine jacobin nommé Cipriano Guidi; et, au lieu de tirer parti de cette circonstance pour faire parvenir jusqu'à ces hommes quelques rayons de justice et quelques idées meres des droits naturels et sociaux, l'inquisition s'empara du député, et le plongea dans les cachots du saint-office. On trouve un archevêque de Zara, et un évêque de Segna, discutant froidement ensemble les moyens d'exterminer les Uscoques, et, oubliant que leur mission étoit de les prêcher, de les adoucir et de les convertir, ne s'occuper qu'à appeler les supplices sur leurs têtes. Ces misérables furent bien plus criminels par la faute des puissances que par l'instinct de leur propre nature. Les Vénitiens les aigrirent; l'église romaine préféra de les persécuter au devoir de les éclairer; la maison d'Autriche en fit les instruments de sa politique; les grands partagerent avec eux : et quand le philosophe examine leur histoire, il ne voit pas que les Uscoques soient les seuls criminels.

Il faut cependant être parfaitement fidele dans leur portrait, et ne pas laisser présumer que leur audace fût assise sur un véritable courage; ce seroit donner un démenti à la vertu : le courage est rarement le compagnon du crime. Les armes dont ils se servoient n'annoncent point la valeur, mais le besoin et l'habitude de fuir. Une hache, une arquebuse extrêmement légere, un poignard ou stylet, telle étoit leur armure; et l'on y reconnoît leur maniere lâche de combattre. L'arquebuse leur servoit pour l'embuscade; le stylet pour poignarder à l'improviste; et la hache pour assommer ceux qu'ils avoient en leur puissance. Leur grand talent étoit de surprendre. Rarement ils faisoient tête quand on leur opposoit résistance. Ils s'exerçoient à la fuite comme les autres troupes s'exercent aux évolutions. Ils abhorroient les Turcs et les Vénitiens, et jamais ils ne se sont présentés en face pour repousser leurs troupes; ils se cachoient pendant leur séjour, ils reparoissoient après leur départ. C'étoit toujours le nombre qui déterminoit leurs expéditions; et toutes les fois que les empereurs ont voulu s'en servir ou dans leurs armées ou à la défense des villes, le signal de la fuite et de la défection est constamment venu d'eux.

Enfin ce malheureux état de choses qui désoloit la Dalmatie et l'Istrie depuis 1530 à-peu-près, puisque ce fut en 1537 que les Turcs s'emparerent de Clissa, premiere ville où les Uscoques se fussent fixés, eut enfin un terme par le traité conclu à Madrid, en 1618, entre l'empereur Matthias, le roi d'Espagne

Philippe III, et la république de Venise. Les Uscoques se virent enfin contraints d'évacuer Segna. Les barques dont ils se servoient pour leurs courses maritimes furent brûlées. On assigna différents lieux de résidence à chaque famille. En les dispersant de la sorte, on parvint à atténuer leurs forces : les brigandages cesserent, la tranquillité reparut. Mais on ne peut s'empêcher de gémir lorsque l'on considere qu'il fallut quatre-vingts ans de troubles, de désordres, de pillages et de guerres, pour décider la politique à prendre une mesure que l'humanité conseilloit dès l'origine.

Au milieu de cette foule de calamités, dont la puissance trop prolongée des Uscoques inonda la DALMATIE, il fut cependant heureux qu'ils ne s'associassent point les Morlaques, autre espece d'hommes sauvages répandus dans ces contrées, et dont nous allons parler tout-à-l'heure. Soit qu'en effet, comme plusieurs écrivains le croient, les Morlaques fussent originaires d'Albanie, et qu'en conséquence, sous ce point de vue, ils fussent odieux aux Uscoques, parce qu'ils n'avoient point de plus grands ennemis que les Albanois, dont les milices vénitiennes étoient composées en grande partie; soit qu'ils prévissent qu'en appelant des Morlaques à eux les parts du butin deviendroient plus foibles en raison de leur nombre: toutefois est il certain que, dans l'histoire des Uscoques, on ne voit qu'un seul Morlaque de nation, nommé Dannisich, qui ait uni son sort au leur; encore son ressentiment personnel contre les Ragusains, auteurs de la mort de son pere, l'avoit-il déterminé à se joindre à des hommes qui désoloient alors Raguse. En effet il se distingua tellement par sa férocité dans ces expéditions, qu'il parvint parmi les Uscoques au rang de capitaine ou de vaivode; et, dans cette place, les cruautés qu'il exerça contre les Ragusains furent telles, que, ne sachant plus quelle digue leur opposer, ils eurent recours au pape Grégoire XIII, qui, à leur recommandation, manda Dannisich à Rome, le combla de caresses et de faveurs, et lui donna une pension considérable, à condition qu'il laisseroit Raguse tranquille. Il est certain que si des raisons sur lesquelles on ne peut former que des conjectures ne s'étoient point opposées à l'union des Uscoques avec les Morlaques, qui paroît si naturelle à ne considérer que les mœurs et les principes des deux peuples, c'en étoit fait de la puissance des Vénitiens, et par suite de celle des empereurs et rois de Hongrie en DALMATIE, et que sur cette côte il se seroit fondé à la longue un empire de pirates non moins funeste au golfe Adriatique que ceux d'Alger et de Tripoli le sont dans une autre partie de la Méditerranée.

Quoique plusieurs historiens aient pensé, comme je le disois tout-à-l'heure, que les Morlaques sont une émigration de l'Albanie, il est cependant permis d'après d'autres autorités d'en douter, et de leur trouver, par leur dialecte, plus d'affinité avec les Bulgares qu'avec les Albanois. Il est donc impossible de se fixer sur leur véritable origine, qui se perd dans l'obscurité des siecles. Quoiqu'une contrée de la Croatie qui occupe la partie méridionale du golfe de Venise entre l'ISTRIE et la DALMATIE porte spécialement le nom de Morlaquie, il ne faut pas croire qu'elle soit proprement l'unique séjour des Morlaques. Ils sont répandus généralement dans toute la DALMATIE, et prin=

cipalement dans les montagnes de la DALMATIE intérieure : ils occupent les vallées de *Kotar*, les bords des rivieres de la *Kerka*, de *Cettina*, et de *Narenta*, et s'étendent vers l'Allemagne, la Hongrie, et jusques vers la Grece.

Quoiqu'ils habitent la DALMATIE, leurs traits, leurs mœurs et leur langage, sur lesquels l'abbé Fortis est entré dans de grands détails dans son ouvrage que nous avons consulté, et dont nous avons confronté les observations avec celles de notre voyageur le citoyen Cassas, en font une nation très distincte des naturels du pays; et il est facile de reconnoître que ces hommes ont été jetés dans ces contrées par quelque grand évènement politique dont la trace est entièrement perdue. Tout porte à croire que les véritables Dalmatiens sont une postérité des Romains; et j'ai démontré ailleurs que les races des anciens Dalmates ont entièrement disparu, soit par la guerre, soit par l'oppression, soit par l'innombrable croisement des races que les invasions multipliées des barbares ont nécessitées. Il existe même entre les Dalmatiens italiens et les Morlaques une sorte de haine, une espece de mépris réciproque, qui prouvent de la maniere la plus évidente qu'ils ne sortent point d'une tige commune. Les Morlaques entre eux ont aussi éprouvé différentes modifications dans leurs traits individuels comme dans leur caractere national, et nécessairement ils les auront reçus de la différence du sol où ils se seront fixés. Les Morlaques des plaines de *Scign* et de *Knin*, et des délicieuses vallées de *Kotar*, sont affables, hospitaliers, doux, humains, et dociles à la discipline législative. Ils sont robustes, mais leur taille est peu élevée; ils ont les yeux bleus, les cheveux blonds, le nez écrasé, la face large; et généralement leur teint est plus blanc et plus animé que celui des autres Dalmatiens. Les Morlaques de *Douaré* et des montagnes de *Vergoraz*, au contraire, sont ardents, féroces, fiers, téméraires et actifs : leur taille est élancée, leurs membres sont nerveux, leurs cheveux et leurs yeux sont châtains et bruns; ils ont le visage long, le teint jaunâtre et bilieux, et le regard altier. Les montagnes qu'ils habitent rendent leur vie plus sauvage et plus laborieuse. Entourés par la stérilité, les besoins de premiere nécessité sont plus impérieux, et entretiennent en eux une passion violente pour la rapine, qui n'est point combattue par la crainte du châtiment dont les garantit la difficulté de leurs asyles. Quelques savants ont pensé qu'ils pouvoient descendre des *Ardiées Varales*, dont parle Strabon, qui habitoient le long de la riviere *Narona*, et que les Romains éloignerent des bords de la mer pour les empêcher de piller selon leur coutume.

Ces Morlaques du *Vergoraz* préferent dans leurs brigandages de s'adresser aux Turcs plutôt qu'aux chrétiens, et ce n'est qu'à la derniere extrémité qu'ils attaquent ceux-ci : ils sont néanmoins fideles dans leurs promesses, sensibles à la confiance qu'on leur marque, incapables de dépouiller le voyageur qui se met sous leur protection; et l'on peut sans nul danger traverser leurs contrées, si l'on a soin de se faire accompagner par quelques uns d'entre eux : mais si l'on n'a point pris ces précautions, leur penchant pour le vol est extrême. Ils préferent l'adresse à la force ouverte, et ont une répugnance marquée à répandre le sang. Si par hasard on les surprend à voler et que

l'on réclame l'objet qu'ils viennent de dérober à l'instant même, le sang-froid de leurs réponses, et leur fermeté dans le mensonge, sont étonnants : un Morlaque détachera votre cheval à vos côtés et sous vos yeux, il s'élancera sur l'animal, et quand vous voudrez le ravoir il vous soutiendra sans se déconcerter qu'il lui appartient; il fera la généalogie du cheval, l'histoire de celui qui le lui a vendu, la description de la foire où il l'a acheté, vous citera vingt témoins, qui au besoin viendront à son secours, parcequ'ils s'entendent tous, et finira par s'en aller avec le cheval, en se moquant de la mal-adresse que vous avez mise vous-même à vouloir lui voler cet animal. Un voyageur se repose au pied d'un arbre, il s'est débarrassé de son sabre pour être plus à son aise : deux Morlaques s'approchent; tandis que l'un d'eux cause avec le voyageur, l'autre adroitement escamote le sabre, le ceint à ses côtés, et tranquillement se mêle à la conversation. Au bout de quelque temps le voyageur veut partir, se leve et cherche son sabre. On m'a volé mon sabre, dit-il. C'est bien fâcheux, reprend le voleur; que ne faites-vous comme moi? je ne quitte jamais le mien. Il le salûe et s'en va. On pourroit rapporter mille exemples semblables.

Cependant quand l'on rapproche de ce vice la sincérité, la confiance, la simplicité, la probité même de ces hommes, non seulement dans les actions de leur vie privée, mais encore dans les affaires, on seroit presque porté à croire qu'ils ont sur la propriété des notions entièrement différentes des nôtres; que l'action du vol participe de ce désintéressement qui leur fait regarder tout entre eux comme à-peu-près commun, et que s'ils se sont ployés à cette finesse et à cette imperturbable effronterie dont je parlois tout-à-l'heure, ils ne les ont acquises que par leur longue fréquentation avec les Italiens et par la mauvaise foi dont ils ont été si souvent victimes.

D'ailleurs il s'en faut bien que la totalité des vols qui se commettent dans les montagnes de la Morlaquie appartienne aux Morlaques; les Haiducks en réclament une grande partie pour leur propre compte; et ce mélange ne fait que prolonger peut-être le penchant à la rapine, dont avec un petit nombre de lois douces on parviendroit sans doute à corriger les Morlaques. Il ne faut point, ainsi que quelques écrivains, regarder les Haiducks comme une nation particuliere, et prendre ce mot comme le nom générique de cette nation. Le mot Haiduck, qui signifioit originairement chef ou capitaine de parti, et dont on se sert encore aujourd'hui en Transilvanie pour désigner un chef de famille, est en DALMATIE une injure; c'est le nom que l'on donne à un assasssin ou voleur de grand chemin; ou, pour mieux dire, on comprend sous cette dénomination tous les criminels et les transfuges en général. Il est assez probable par conséquent que, parmi ces Haiducks qui se sont mélangés avec les Morlaques, il se trouve bon nombre des descendants de ces Uscoques dont nous avons parlé.

Au reste la vie de ces Haiducks est infiniment plus misérable que celle des Morlaques. Communément exilés volontaires de la société en raison des crimes qu'ils y ont commis, ils emportent avec eux l'idée du châtiment, et

cette idée ajoute à leur timidité. Ils n'habitent que des rochers inaccessibles ou des précipices ignorés; c'est là qu'exposés à tous les tourments de la conscience, poursuivis par les remords, la crainte et la certitude d'un bannissement éternel, en proie à toute l'intempérie des saisons, à toute la sombre horreur des cavernes qu'ils occupent, aux longs tourments d'une faim qu'ils ne peuvent pas toujours satisfaire, n'osant approcher des lieux habités qu'à l'instar des bêtes féroces, c'est-à-dire dans l'obscurité des nuits; c'est là, dis-je, que grimpant aux sommets les plus escarpés pour découvrir au loin le voyageur que le hasard ne guide que rarement dans ces climats déserts, tourmentés par la nécessité et l'espérance du crime, ils attendent souvent des mois entiers avant de trouver l'occasion d'assouvir l'ardeur qui les dévore; jusqu'à ce qu'enfin, chassés par la faim de leurs repaires, ils s'élancent dans les campagnes, se jettent sur les troupeaux, les entraînent dans leurs cavernes, se nourrissent de leur chair, et se composent des habillements et des chaussures de leurs peaux. Dans ces occasions leur courage est vraiment aveugle, leur timidité cede à l'impérieuse voix du besoin; c'est la nature au désespoir qui lutte avec violence contre la mort qui la poursuit; aucun osbtacle ne les arrête, aucun danger ne les effraie: manger ou périr, voilà leur devise; et, dans cette crise, dans cette fievre de la faim, quatre ou cinq Haiducks ne balanceront pas à attaquer vingt ou trente Turcs, et réussiront souvent à les battre, à les disperser, et à s'emparer de la caravane.

Les mœurs de ces Haiducks prouvent qu'il n'y a rien de commun entre eux et les Morlaques; car bien que ceux-ci n'aient pas des notions bien distinctes du juste et de l'injuste, et que leur penchant à la filouterie semble annoncer, je le répete, qu'ils n'ont pas des idées bien nettes sur les droits de la propriété, puisqu'il suffit qu'un objet leur plaise pour qu'ils s'en emparent, il n'est pas moins vrai que l'on retrouve chez eux de profondes traces de la candeur des mœurs antiques, et sur-tout cette innocente liberté qui fut toujours le partage des peuples pasteurs. Leur fraternité est sur-tout remarquable: jamais ils ne sont réunis plusieurs ensemble dans une fête, dans un marché, dans une église, sans se donner des marques de la plus touchante sensibilité; tous, femmes, hommes, filles, vieillards, jeunes gens, à mesure qu'ils arrivent, s'embrassent tendrement: on diroit que ce sont les membres d'une même famille qui s'abordent et se retrouvent après une longue absence: une jeune fille morlaque, en rencontrant un de ses compatriotes qu'elle n'aura même jamais vu, lui prodiguera sans défiance les plus tendres caresses. Dans les fêtes, ces especes de libertés sont souvent poussées plus loin encore; ce qu'ailleurs l'hypocrisie des mœurs a revêtu du nom d'indécence passe chez eux pour choses naturelles et sans conséquence. C'est ordinairement ainsi que commencent les amours: cependant il est sans exemple qu'un jeune homme ait jamais déshonoré une fille; naturellement courageuse, elle lui feroit payer cher l'entreprise d'un semblable affront: mais quand elle fait un choix parmi ses nombreux amants, dont elle entretient l'espérance en recevant d'eux le don de quelques bagatelles, telles que des colliers de verre, des bagues de laiton,

des couteaux, de petits miroirs, elle désigne alors au favorisé l'heure et le lieu où elle consent à se laisser enlever par lui ; et ces enlèvements sont toujours suivis par le mariage.

Ils poussent à l'excès la vertu de l'hospitalité. Il suffit à un étranger de jouir de la recommandation la plus légere pour être accueilli comme un frere par un Morlaque : non seulement il lui prodigue tout ce qu'il a dans sa maison, mais encore, s'il est informé de son approche, il envoie à sa rencontre des chevaux et une escorte, et lors de son départ il le comble de provisions pour son voyage, et le fait accompagner à une certaine distance par ses gens et par ses propres enfants. Le pauvre comme le riche lui présente le même accueil; il ne differe que par la valeur de ce qu'il lui sert.

Cette hospitalité est plus active encore dès qu'il s'agit d'un homme de leur nation. Quand un Morlaque arrive chez un Morlaque, la mere de famille, sa fille aînée, ou la nouvelle mariée, vont au-devant de lui et l'embrassent; faveur que n'obtient pas l'étranger, l'usage voulant au contraire qu'elles se tiennent cachées pendant tout le séjour qu'il peut faire dans la maison. Tant qu'un Morlaque possede des provisions, il les consomme avec ses voisins, qui lui rendent la pareille à leur tour. Un Morlaque n'est jamais forcé à mendier; il entre chez son voisin, se met à table, mange, y séjourne tant qu'il veut, et ne lasse jamais la cordialité de celui qui le reçoit. Le plus léger prétexte est pour eux matiere à réjouissance; alors, sans inquiétude pour le lendemain, ils dépensent dans un seul jour avec leurs amis ou leurs hôtes tout ce qui pourroit leur suffire pour quelques mois. Il n'est pas rare de voir sur la route les bergers, les moissonneurs, les ouvriers, présenter au voyageur, sans en être priés, leurs provisions de la journée. Il semble qu'ils ne connoissent l'économie que pour leurs vêtements; alors elle a quelque chose de ridicule et de puérile. Ont-ils un bourbier à traverser? ils ôteront leurs souliers pour ne pas les user. Survient-il un orage? ils se dépouilleront de leurs casaques et de leurs bonnets pour ne pas les mouiller.

A cet admirable désintéressement ils joignent une loyauté, une fidélité dans leurs promesses et dans leurs engagements peu communes. La parole d'un Morlaque est une chose sacrée, et il est sans exemple qu'il la viole. Si par hasard il contracte quelque dette, et qu'à l'époque convenue il se trouve dans l'impossibilité de l'acquitter, il ne manque jamais de porter à son créancier quelque présent d'une valeur à-peu-près équivalente à ce qu'il peut lui devoir; et il ne faut pas présumer que ce présent soit en défalcation de la dette, c'est simplement une sorte d'excuse du retard qu'il lui fait éprouver, une sorte de gratitude de la patience qu'il veut bien avoir; et ce présent il le répete autant de fois que l'échéance arrive : tellement que très souvent le débiteur paie de la sorte cinq ou six fois plus qu'il ne doit effectivement.

S'ils sont fideles à ce point dans des matieres de pur intérêt, ils le sont avec plus d'enthousiasme encore en amitié : ce sentiment si noble et si doux a chez eux quelque chose de religieux, et le culte le consacre par des cérémonies particulieres. Deux jeunes gens ou deux jeunes filles s'associent;

l'éducation commune, l'habitude, la conformité des caracteres, et quelquefois aussi ces mouvements imprévus et subits de sympathie, décident de ces unions. Quand ils sont d'accord de les former, ils se rendent ensemble à l'église accompagnés de leurs parents réciproques, et là le prêtre bénit ces nœuds qui deviennent inviolables : deux filles unies de la sorte s'appellent *posestrimé*, et les hommes *pobratimi*. Ils sont inséparables pour le reste de la vie : tout alors devient commun entre eux, plaisirs, chagrins, dangers, injures, revers, fortune, il n'est rien que le *pobratimi* ne partage avec son camarade, et la *posestrimé* avec son amie; le sacrifice de la vie même a souvent signalé ces grands attachements; et si la désunion vient à se mettre entre deux *pobratimi*, on regarde cet évènement comme une calamité publique et comme le signal de quelque grand malheur dont la nation est menacée. Autrefois un semblable accident étoit sans exemple; mais depuis deux ou trois siecles les relations un peu trop fréquentes avec les Italiens ont apporté quelque altération à des mœurs aussi pures; et l'introduction des liqueurs fortes parmi les Morlaques a nécessairement amené l'ivresse, et conséquemment les querelles; et dans cet état la raison n'a plus le droit de distinguer le *pobratimi* d'un autre homme.

Mais si leurs amitiés offrent un si grand caractere de constance et de dévouement, leurs inimitiés sont également éternelles. Parmi cette foule de passions douces on est frappé d'étonnement quand on leur voit pousser à l'excès la plus cruelle des passions dont l'homme puisse être dévoré; je veux dire la vengeance. Un Morlaque est un ennemi irréconciliable : il n'y a que la mort de son ennemi qui puisse le satisfaire. Il ne faut pas croire cependant que de simples paroles, des injures passageres, soient l'origine de semblables inimitiés; il faut des motifs extraordinaires pour enfanter des haines aussi profondes, tels que l'assassinat d'un parent, d'un pere, d'un frere ou d'un ami. Ces haines et ce desir de vengeance se transmettent de pere en fils comme un héritage, et l'on en a vu parcourir ainsi plusieurs générations avant qu'elles soient satisfaites. Il est sans exemple qu'elles aient jamais eu pour dénouement une réconciliation : jamais ils n'ont pardonné, et leur proverbe favori est, « Qui ne se venge pas ne se sanctifie pas ». On conserve dans la famille la chemise ou les habillements ensanglantés du mort; on les montre aux enfants; on leur apprend le nom de la famille du meurtrier; on les irrite contre elle; on frappe leur jeune raison de tout ce que le ressentiment peut leur inspirer d'horreur pour cette race. Mais ce qu'il y a de particulier dans leur maniere d'envisager cette espece de justice qu'ils croient se devoir à eux-mêmes, c'est que, soit que cette vengeance s'exerce tout de suite, soit qu'elle ne se satisfasse qu'après de longues années, là s'arrête l'inimitié; que la famille sur laquelle un Morlaque s'est vengé ne perpétue point la haine en voulant à son tour venger celui dont la mort sembloit être due au ressentiment de celui qui l'a atteint; qu'elle trouve au contraire qu'il n'a fait que s'acquitter d'un devoir qu'elle rempliroit en pareil cas elle-même; que dès ce moment l'union renaît entre les deux maisons, et qu'elles vivent ensemble unies après comme si jamais rien n'avoit pu les diviser.

Cependant, dans quelques cantons particuliers, il arrive quelquefois que ces divisions ont un terme moins tragique : mais il faut pour cela que le meurtrier vive encore; car s'il meurt, il faut du sang aux enfants de l'assassiné, et alors il n'y a plus d'accord à prétendre : mais si le meurtrier, comme je viens de le dire, vit assez long-temps pour amasser une somme considérable ou pour se la procurer en vendant une partie de ce qu'il possede s'il est riche, alors il fait offrir par des médiateurs cette somme à la famille offensée. Si elle prête l'oreille à la négociation, on rassemble les deux familles, et on permet au meurtrier de se présenter. Il faut qu'il porte pendues à son cou les armes avec lesquelles il a commis son crime, qu'il se traîne ventre à terre en entrant dans l'assemblée, et qu'il reste prosterné de la sorte jusqu'à ce qu'on ait prononcé sur son sort. Pendant qu'il est dans cette posture humiliée, quelques parents du mort font tour-à-tour son oraison funebre; et malheur au criminel si leur éloquence fait une impression vive sur les auditeurs, il court alors le plus grand danger; mais s'il échappe à cette épreuve, et qu'enfin on accepte l'argent qu'il a proposé, alors tout est oublié, et la cérémonie se termine par un festin qu'il est trop heureux encore de payer.

Une partie des Morlaques suit le rit grec, l'autre le culte romain. Les prêtres de l'une et l'autre église sont également fourbes et ignorants; et loin de guérir ce peuple simple de son penchant à la superstition, ils concourent au contraire à l'entretenir. L'on remarque parmi les Morlaques trois classes de magiciens bien distinctes, ou, pour mieux dire, trois classes de frippons qui mettent leur crédulité à contribution. D'abord ceux qui prétendent avoir commerce avec l'enfer, qui font apparoître les spectres, les esprits, les revenants, jettent des sortileges, prédisent l'avenir, disent la bonne aventure, ceux-là sont ce qu'ils appellent les sorciers, et ce sont communément les femmes qui exercent ce métier. Il en est d'autres dont l'art consiste à détruire le mal que les premiers ont fait, et on les nomme les enchanteurs. Enfin les prêtres ont aussi leurs conjurations, et leur vendent de petits talismans, des amulettes, des noms de saints écrits d'une maniere hiéroglyphique, pour les préserver du tonnerre, de la fievre, des chiens enragés, ainsi de suite. Ce peu de mots suffit pour faire connoître le déplorable abus que des charlatans font de leur simplicité, et l'énorme impôt auquel ils assujettissent leur foiblesse. Je ne salirai point l'imagination du lecteur en rapportant les contes absurdes que les Morlaques rapportent de la puissance de ces sorciers tant sacrés que profanes; ce seroit y donner quelque créance que de dépenser le temps à en décrire les anecdotes. Les malheureux Morlaques joignent encore à ces tourments de l'imagination la folie de croire qu'il existe des vampires. Et comment oserions-nous leur reprocher de donner en aveugles dans une erreur pareille, quand un homme aussi grave que dom Calmet n'a pas été exempt d'une semblable démence? Les précautions qu'ils prennent lorsqu'un homme soupçonné de dispositions au vampirisme vient à mourir sont extravagantes. Avant de l'ensevelir ils coupent les jarrets au cadavre; ils tracent certains caracteres avec un fer chaud sur le corps; ils lui enfoncent des clous

ou des épingles dans certaines parties : les sorcieres ajoutent de certaines paroles mystérieuses à cette cérémonie; et alors ils sont convaincus qu'il ne sortira point de son cercueil pour venir s'abreuver du sang des vivants. Tels d'entre eux prétendent avoir le pressentiment qu'ils seront vampires après leur mort, et ordonnent par leur testament que leurs corps soient soumis à cette espece de purification. Au reste le pouvoir des sorcieres, qu'ils appellent *ujestize* et *bahornize*, reste concentré dans les Morlaques, tandis que les prêtres, plus adroits et plus avares, ont trouvé l'art de rendre leurs amulettes ou *zapiz* intéressantes, non seulement aux Morlaques, mais encore aux Turcs leurs voisins, qui viennent de très loin pour s'en procurer et les payer fort cher. Dans leurs idées superstitieuses, ils attachent aussi quelques vertus conservatrices à certaines médailles des empereurs. Cette superstition, au reste, leur est commune avec les chrétiens de la primitive église, qui attribuoient une puissance aux médailles d'Auguste. Dès-lors S. Chrysostome et S. Jérôme s'élevoient fortement contre cette absurdité.

Les mariages ne se font pas toujours par cette permission qu'une fille donne à son amant de l'enlever, comme je l'ai dit plus haut. Un jeune homme observe encore fréquemment la formalité de faire demander une fille en mariage par l'organe de quelque ami commun. Ils attachent beaucoup de prix à s'allier à une famille nombreuse, et qui sur-tout ait produit des hommes courageux: le courage est chez eux un titre à l'illustration. Si le futur n'indique pas dans une famille celle qu'il veut précisément épouser, son pere, ou un parent, ou un ami, mais toujours un vieillard, vient de sa part demander une fille de telle famille : alors on lui présente toutes les filles de cette maison, et il choisit selon son caprice : souvent il rend hommage au droit d'aînesse en s'arrêtant à la plus âgée. Le peu d'estime où ils tiennent en général les femmes fait que l'on ne s'informe guere des qualités et de l'état du prétendu; et, fût-il même un simple domestique, il est rare qu'il éprouve un refus : cependant la fille demandée, avant de donner sa parole, a le droit d'aller visiter la maison et la famille du futur pour voir s'ils lui conviennent; et si elle en est satisfaite, elle ramene avec elle le jeune homme et ses parents dans la maison de son pere ou du chef de la famille, et le mariage se conclut.

Ces noces ont quelques cérémonies bizarres, dont les détails ont assez d'intérêt pour trouver place ici. Au jour fixé, tous les parents des deux familles se rassemblent, et dans ces occasions ils portent tous le nom générique de *svati;* le plus considéré d'entre eux se nomme le *stari-svat*, et c'est celui qui préside à la fête. Le *stachez* est son lieutenant, et doit recevoir, porter et exécuter ses ordres. Deux jeunes gens doivent sans cesse accompagner la nouvelle mariée; on les appelle les *divéri*. Le *buklia* est l'échanson; le *komorgia* celui qui veille sur la dot; le *kuum* est le parrain ou celui qui le remplace: et le *chiaous* est le maître des cérémonies; il est armé d'une masse, marque distinctive de son emploi; il désigne les rangs, il ordonne des places, il distribue les convives; il ouvre toujours la marche et précede le cortege, et, par une singularité digne de remarque, il accompagne toutes ses fonctions d'un

chant dans lequel il répete constamment les noms des anciennes divinités des Morlaques ; ce qui prouve que le christianisme n'a pas jeté parmi ces hommes d'aussi profondes racines qu'on pourroit le croire, et qu'un secret penchant les ramene toujours vers les dieux de leurs peres. Au reste tous les *svati,* c'est-à-dire tous les gens de la noce, sont armés jusqu'aux dents ; précaution assez inutile aujourd'hui, mais vestige de l'ancienne rudesse de leurs mœurs, qui souffroient que les cérémonies des noces fussent souvent troublées ou par la jalousie de quelques amants dédaignés, ou par la cupidité de quelques voisins que l'espoir d'un riche pillage éveilloit en de semblables occasions.

Lorsque l'heure arrive de conduire les deux jeunes gens à l'église, les *svati* montent à cheval pour les accompagner, et l'on marche en ordre de bataille, pour ainsi dire, sous la conduite du *parrinaz* et des *bariactar*, qui portent des étendards de soie attachés à une lance dont le fer doré est terminé par une pomme. La jeune épouse reste voilée pendant toute la cérémonie. Au retour il regne plus de confusion dans la marche : les *svati* font plusieurs décharges de leurs armes à feu ; ils chantent sans accord ou plutôt ils hurlent l'espece de joie dont ils sont animés ; ils s'abandonnent à une sorte d'alégresse sauvage qu'ils expriment par des cris aigus et forcenés ; et ce genre de tumulte conserve encore quelque nuance des siecles de barbarie. Ils ramenent la jeune femme soit à la maison de son pere, soit à celle de son époux : la moins éloignée de l'église est toujours la préférée, et cette distance seule détermine le choix du lieu destiné à la fête.

On se met à table aussitôt que l'on est de retour. Cependant, avant que le cortege descende de cheval, le *domachin*, ou chef de la famille de l'époux, vient au-devant de sa belle-fille, et lui présente un enfant, ordinairement choisi parmi les parents, les voisins ou les amis, et qu'elle est obligée de caresser. Elle descend ensuite de cheval, se met à genoux et baise le seuil de la porte. Alors sa belle-mere sort et lui met entre les mains un crible, emblême du travail auquel une femme doit se livrer ; ainsi qu'à Rome autrefois on faisoit asseoir la nouvelle mariée sur une peau de mouton garnie de sa laine, pour lui faire entendre que ses jours désormais devoient être consacrés aux travaux du ménage. Ce crible est rempli d'amandes, de noix, de fruits, que la jeune mariée doit jeter par derriere elle sur les *svati*, pour lui faire encore comprendre que c'est le travail de la femme qui répand l'abondance sur la famille.

Ce premier jour les deux jeunes époux ne mangent point ensemble : la femme occupe une table particuliere avec ses deux *diveri* ou jeunes garçons de noce, et le *stachès.* L'époux prend place à la table générale où les *svati* sont assis ; mais ce jour-là il ne lui est permis ni de rien couper ni de rien délier, et c'est le *kuum* qui doit lui découper le pain, les viandes et les fruits, et le débarrasser de ses habillements. On apporte d'abord le *bukakra*, vaste coupe remplie de vin : le *domachin* invite à la vuider en faisant des vœux pour la prospérité de tous ; le *stari-svat*, comme le plus considérable, répond le premier à l'invitation, et la coupe fait ensuite le tour de la table. Le dîner commence par les fruits, ensuite viennent les viandes, et enfin la soupe :

c'est-à-dire que le service se fait dans un ordre inverse des nôtres. Les femmes n'assistent point à ces repas; elles mangent à une table particuliere. La plus grande profusion regne dans ces festins : et cela doit être; car non seulement les peres des époux n'épargnent rien pour les rendre somptueux, mais encore chacun des *svati* est dans l'usage d'apporter des provisions, et ils mettent une sorte de gloire à se distinguer par l'abondance de leurs présents. Les jeux succedent au dîner, et le souper succede aux jeux. Quand on a porté les trois dernieres santés, le *kuum* s'empare de l'époux et le conduit dans la chambre nuptiale, et cette chambre est communément ou la cave, ou l'étable des bestiaux. Le *stachés* et les deux *diveri* sont alors obligés d'abandonner la nouvelle mariée; et, pour les punir de cette faute involontaire, on leur fait boire de nombreuses rasades; et s'ils s'y refusoient, ils seroient chassés de la compagnie des *svati*. Le *kuum*, resté seul avec les deux époux, préside à leur toilette; il ôte la ceinture de l'épouse, et les oblige ensuite à se déshabiller réciproquement. Quand ils sont couchés il se retire, écoute quelque temps à la porte, et tire enfin un coup de pistolet, auquel les *svati* répondent par une décharge générale de leurs armes. Si malheureusement l'époux n'est pas content de la vertu de sa femme, la fête est alors troublée, et malheur à la mere de la jeune personne!

Ces noces durent ordinairement huit jours et quelquefois plus long-temps, suivant la richesse des parents et la générosité des *svati*. Plus ces noces durent et plus les conviés sont nombreux, plus la dot de l'épousée est considérable. Le pere ne lui donne jamais que ses habits et une vache; mais tous les matins elle a le droit de présenter à laver à ses hôtes, et chacun d'eux est obligé de jeter une piece d'argent dans le bassin. Ce n'est pas la seule contribution à laquelle l'usage les soumet. Quand la jeune femme réussit à leur dérober quelques uns de leurs bijoux ou de leurs vêtements, ils sont obligés de les racheter, et c'est la société en général qui détermine la somme qu'il faut donner. Indépendamment de ces tributs, que l'adresse de la mariée multiplie autant qu'elle le peut, chacun des *svati* est encore obligé de lui faire individuellement un présent, et la vanité préside communément à la valeur de ce don. Le dernier jour elle s'acquitte elle-même par quelques cadeaux, mais de peu d'importance.

Ces cérémonies sont les mêmes, non seulement dans les contrées de l'intérieur habitées par les Morlaques, mais encore sur les côtes et dans les isles de l'Istrie et de la Dalmatie, où se trouvent répandues un grand nombre de familles de ce peuple; elles ne varient que de peu de circonstances. Dans le village de Novaglia de l'isle de Pago, dans le golfe de Carnero, les parents de la jeune fille font à son amant un portrait grotesque de ses mauvaises qualités; et le jeune homme, en la menaçant de la faire changer de conduite, joint quelquefois l'effet à la menace, et lui donne quelques coups dont elle n'a garde de s'offenser et qui passent au contraire pour une marque d'amour. Dans l'isle de Zlarine, près de Sebenico, il est d'usage que le *stari-svat* abatte d'un coup de sabre la couronne de fleurs que la jeune mariée porte sur sa tête; et comme il est communément ivre, la cérémonie n'est pas plaisante.

Ces femmes, peu de temps après leur mariage, s'abandonnent à une malpropreté sans exemple. C'est absolument la faute de leurs maris : il est rare que l'on cherche à plaire à ceux dont on n'obtient que du mépris, et les Morlaques poussent ce mépris à un point inconnu chez les autres nations. S'ils sont obligés de citer leurs femmes devant quelqu'un, ils s'en excusent comme s'ils parloient d'un animal immonde. Aussi n'est-il point de condition plus déplorable que celle d'une femme morlaque : jamais elle ne partage le lit de son mari, et c'est constamment sur le plancher qu'elles sont obligées de coucher. Les ouvrages les plus vils, les soins les plus dégoûtants, les fatigues les plus pénibles, sont leur partage. Les instants si sacrés de la maternité ne les rendent pas plus recommandables à leurs indifférents époux ; rien n'adoucit les fardeaux dont on les accable jusqu'au dernier moment : aussi est-ce souvent au milieu des champs que seules et sans secours elles mettent au monde l'innocente créature qu'elles portent dans leurs flancs. A peine une Morlaque est-elle accouchée qu'elle se leve, prend son enfant, le lave dans la premiere fontaine qu'elle rencontre, le porte à la maison, et le lendemain recommence ses travaux.

On ne prend aucun soin de ces enfants. Si par hasard la mere redevient enceinte peu de temps après ses couches, elle cesse de les allaiter ; mais si de même elle passe plusieurs années sans éprouver une nouvelle grossesse, elle continue de leur donner le sein, en sorte qu'il arrive quelquefois que ces enfants tettent jusqu'à un âge assez avancé. A peine sont-ils nés qu'on les abandonne pour ainsi dire; ils ne sont couverts que d'une simple chemise. Au bout de deux ou trois mois ils commencent à faire d'eux-mêmes quelques mouvements ; ils se traînent sur leurs mains et leurs genoux dans la maison et bientôt dans les champs : insensiblement leurs forces s'accroissent, ils se dressent, ils marchent, ils courent, sans chaussure, sans habillements, sans bonnet; ils affrontent également et le soleil le plus ardent et les froids les plus rigoureux; et cette éducation sauvage développe en eux cette vigueur, cette force, cette agilité et cette santé vigoureuse, apanage général des Morlaques.

Malgré l'état d'avilissement dans lequel les femmes sont plongées, on remarque cependant encore une sorte de coquetterie dans leur parure; mais cette coquetterie est bien plus sensible dans les filles que chez les femmes mariées : il semble même que l'usage consacre cette coquetterie, car telle parure est permise aux filles qui ne l'est pas aux femmes. Par exemple, celles-là surchargent leurs têtes d'une espece de toque, communément d'écarlate, garnie de perles de verre, de coquillages, de médailles quelquefois antiques et précieuses, et de plumes de diverses couleurs, sous lesquelles elles relevent les tresses de leurs cheveux, tandis que les femmes mariées ne peuvent porter autour de la tête qu'un mouchoir blanc ou de couleur, noué négligemment, et doivent laisser tomber leurs tresses sur leurs épaules ou les nouer sous le cou. Les filles ajoutent à leur parure des pendants d'oreilles de verre ou de coquilles étrangeres, des colliers de filigrane, ou des chaînes d'argent

enjolivées de verres de couleur bizarrement nuancés, de nombreuses bagues d'argent ou de laiton, des bracelets de cuir revêtus de lames d'étain, etc. Dans les jours de fêtes elles portent des chemises dont elles brodent elles-mêmes les extrémités en soie cramoisie, et quelquefois en or; par-dessus, elles revêtent un corset de laine d'une couleur quelconque, orné de grains de verre et de coquillages, et une jupe également de laine, mais toujours d'un gros bleu, dont le bas est aussi brodé avec des coquilles : une large ceinture couvre la jonction de la jupe et du corset; cette ceinture est tantôt un tissu de laine de plusieurs couleurs, tantôt une large bande de cuir couverte de plaques de métal. A ce même habillement, et par-dessus, elles ajoutent une espece de robe ouverte par-devant, dont les manches larges ne descendent pas au-dessous du coude : cette robe est toujours de la même étoffe et de la même couleur que la jupe, et on la borde d'une large bande écarlate; elle est moins longue que la jupe et s'arrête au gras de jambe. Une semelle de cuir compose leur chaussure; cette semelle s'attache au-dessus de la cheville du pied par de petites bandes de cuir qui se croisent en différents sens, et figurent assez bien le brodequin des anciens. Les femmes mariées quittent le brodequin, et le remplacent par des babouches à la mode des Turcs. Le curé de chaque paroisse a le droit d'arracher publiquement à une fille dont la conduite seroit peu réglée le bonnet et le voile qu'elle porte sur sa tête, et l'un de ses parents doit en pareil cas lui couper les cheveux. Il est aisé de sentir l'abus que les prêtres peuvent faire de ce droit et combien il est susceptible de favoriser leur libertinage ou leurs ressentiments pour des refus éprouvés. Les filles ordinairement n'attendent point cette cérémonie déshonorante, et elles se dépouillent volontairement de leur bonnet et de leur chevelure, et s'éloignent alors de la contrée.

L'habillement des hommes est plus simple : une large culotte de serge blanche, qui s'attache au-dessus des hanches avec des cordons qui la plissent, arrête la chemise extrêmement courte, et descend jusqu'à la cheville du pied où elle se joint à un brodequin de laine garni d'une semelle de cuir semblable à celle des femmes; une espece de pourpoint d'un drap grossier est l'unique vêtement qu'ils portent par-dessus la chemise; et l'hiver ils y joignent un manteau de drap rouge. Leur plus grand luxe réside dans leurs ceintures; elles sont communément d'un tissu du Levant à mailles et de soie rouge. C'est dans cette ceinture qu'ils placent leurs armes; sur les côtés et plus en arriere leurs pistolets; sur le devant un grand coutelas qu'ils nomment *hanzar*, soutenu par une chaîne de laiton ou d'argent qui circule en spirale autour de la ceinture, et dont la lame est enfermée dans un fourreau de métal, presque toujours garni, ainsi que la poignée, de lames et de pierreries fausses. Ils pendent encore à cette ceinture une boîte dans laquelle est renfermée de la graisse qui leur sert à garantir leurs armes de la rouille, et à panser leurs blessures si par hasard ils viennent à s'en faire quelques unes dans leurs courses : c'est à cette écharpe qu'ils attachent aussi une bourse qui contient leur argent, un briquet et de l'amadou. Le tabac, conservé dans une vessie préparée, se place dans les plis de la ceinture. La fortune regle le plus ou le

moins de richesse de leur habillement, dont leurs armes, comme on le voit, font partie, puisqu'ils ne les quittent jamais, et qu'on ne voit point un Morlaque sortir de chez lui sans porter son fusil sur l'épaule.

Leurs maisons, ou, pour mieux dire, leurs chaumieres ou huttes, sont toutes noircies à l'intérieur par la fumée qui s'éleve du foyer placé au centre et ne peut s'échapper que par la porte. Leurs meubles sont simples ou plutôt grossiers. Il est rare que les plus riches possedent un lit; ils couchent presque tous sur la paille, enveloppés dans de grosses couvertures qu'ils tirent de la Turquie; les femmes sur-tout couchent irrévocablement sur le plancher ou sur la terre. Il arrive fréquemment que la famille entiere, après avoir soupé autour du foyer, s'endort et passe la nuit à la place où chacun s'est trouvé. L'été ils aiment à coucher en plein air. Ils partagent leur logement avec leurs bestiaux, et n'en sont séparés que par une cloison de roseaux. Les murs de la cabane sont de bauge, ou bien de grosses pierres mal taillées et superposées à sec. Ils ne se servent point d'huile pour leurs lampes, mais de beurre, dont la fumée est aussi fétide qu'épaisse; quelquefois ils s'éclairent avec des éclats de sapin dont la fumée est aussi fatigante. Leurs vêtements, leurs personnes, leurs aliments même, exhalent l'odeur de cette fumée qui paroît insupportable à un étranger.

Des especes de galettes faites avec la farine de maïs, d'orge, ou de millet, et cuites sur des pierres rougies, leur tiennent lieu de pain. Le lait est généralement leur boisson; et elle leur plaît sur-tout quand au moyen du vinaigre il est séparé de la partie séreuse. De l'ail, des échalottes, des choux aigris, quelques genres particuliers de racines que les bois et les champs leur fournissent, du fromage frais frit dans le beurre, sont pour eux les mets les plus délicats. Ils ne mangent leurs viandes que rôties. Quelques écrivains ont fait honneur de leur santé vigoureuse, et de la vieillesse prolongée à laquelle ils parviennent, à la grande quantité d'ail dont ils font usage. Je crois que les végétaux dont ils se nourrissent, le lait qu'ils boivent constamment, l'absence des liqueurs fortes qu'ils ne se permettent que dans les jours de réjouissance, et sur-tout leur espece de répugnance pour les viandes bouillies, qui, dépouillées de leurs sucs nutritifs, n'offrent à l'estomac qu'un aliment tout-à-la-fois indigeste et sans consistance, sont les principales causes de leur robusticité. Le caractere de leurs jeux prend sa source dans cette vigueur de corps. Le genre des plaisirs chez les différents peuples tient beaucoup plus, je crois, à la constitution physique qu'aux dispositions de l'ame ou à la politesse du génie. On attribue, sans réflexion ce me semble, à des vestiges de barbarie des jeux, des amusements qui ne sont que l'impulsion donnée par la nature à une matiere animée mais fortement pêtrie. Les Morlaques sont rayonnants de santé: eh bien, leurs jeux consistent dans le développement de leurs forces, de leur adresse et de leur agilité; sauter un obstacle très élevé, courir avec une légèreté peu commune, lancer au loin une pierre que d'autres hommes souleveroient à peine, tels sont leurs plaisirs; et un Morlaque à soixante ans le disputeroit encore aux jeunes gens de nos climats. La danse a la préférence

sur tous les plaisirs; elle est sur-tout leur passion favorite, et ils s'y livrent avec excès. Une aigre musette ou simplement des voix animent seules cette danse. Elle ne se distingue point par des figures combinées ou des pas particuliers; ce sont des sauts extravagants, bizarres, gigantesques; ils dansent pour sauter, par besoin de s'agiter, par goût pour les exercices violents, et voilà tout. Les fatigues d'un long voyage ou de travaux pénibles ne peuvent mettre un frein à cette ardeur de danse; et lorsqu'ils sembleroient n'avoir besoin que de repos, ils donnent encore plusieurs heures à ce plaisir.

Si bien constitués ils ont peu de maladies, et, près encore de la nature, ils ne connoissent point de médecins. Les fievres, partage ordinaire des tempéraments robustes, et les inflammations, résultats communs des exercices violents, voilà à-peu-près les seules maladies aiguës auxquelles ils soient sujets. Quant aux maladies chroniques, ils ne connoissent guere que les rhumatismes, suite naturelle de l'habitude où ils sont de coucher à l'air pendant l'été dans un climat où les rosées sont très abondantes. Ainsi que chez tous les peuples où la société a fait peu de progrès encore, les remedes violents sont les seuls auxquels ils ont confiance. Ordinairement du poivre et de la poudre à canon infusés dans de l'eau-de-vie composent le *calmant* dont ils usent pour les maladies inflammatoires; et, ce que l'on aura de la peine à croire, c'est que ce remede leur réussit souvent : peut-être doivent-ils cette guérison aux sueurs abondantes qu'il leur procure. Le vin et le poivre en assez forte dose et pris à de certaines périodes sont aussi le fébrifuge qu'ils emploient avec succès. Des frictions outrées ou l'application d'une pierre rougie au feu et enveloppée dans un linge mouillé sont les curatifs des rhumatismes. Ils connoissent aussi l'usage des sang-sues pour les enflures. L'ochre rouge mélangé avec quelques corps gras est l'unique onguent qu'ils appliquent sur les blessures et les contusions; et, d'après l'expérience des Morlaques, quelques gens de l'art ont obtenu dans de semblables circonstances d'heureux résultats de cette terre. Sans avoir aucune connoissance en anatomie et en ostéologie, il y en a peu d'entre eux qui ne soient extrêmement adroits à remettre les membres démis ou fracturés. Ils se servent pour la phlébotomie, non de lancettes, mais de flammes d'acier à-peu-près semblables à celles que l'on emploie pour les chevaux, et cette opération se fait toujours sans accident.

Mais enfin, ainsi que tous les hommes, ils paient le tribut à la nature; et dès l'instant qu'un Morlaque a rendu le dernier soupir, les cérémonies des funérailles commencent. Les femmes louées pour venir pleurer arrivent; elles se placent dans l'appartement où le mort est exposé, et entonnent leurs gémissements de concert avec ceux que les nœuds du sang et ceux de l'amitié invitent à le regretter sincèrement. Le corps reste quelques jours exposé de la sorte, couché par terre, communément étendu sur le manteau qu'il portoit pendant sa vie, et le visage découvert : l'on place auprès du mort sa ceinture, ses armes, sa pipe, et la bourse qui contient son briquet et son tabac. Pendant ce temps-là tous ses parents paternels et maternels sont obligés de le visiter :

c'est un devoir dont rien ne peut dispenser; et l'absence occasionnée par un voyage est la seule excuse valable en pareil cas, et il faut que le plus proche parent prie le mort de vouloir bien l'agréer. Les amis remplissent également ce devoir, mais l'obligation n'en est pas aussi étroite. L'usage veut que chacun des parents et des amis adressent sérieusement la parole au mort comme s'il étoit dans le cas de les entendre et de leur répondre. Cet usage se retrouve dans plusieurs peuples sauvages de l'Afrique et de l'Amérique septentrionale; tant les préjugés conçus sur l'hypothese de l'autre vie ont inspiré les mêmes idées à des peuples séparés par de grandes distances! Ici ils lui demandent d'abord par quelle raison il les a quittés, quel est celui d'entre eux avec qui il n'a pu vivre, et quel sujet de plainte il peut avoir. Ils le prient ensuite de vouloir bien se charger de leurs commissions; et c'est ordinairement de donner de leurs nouvelles à leurs parents, à leurs amis; de leur annoncer ou leur prospérité, ou leurs revers; de les prier de leur part de leur garder telle ou telle place à côté d'eux, et mille autres choses semblables. Quand toutes ces visites sont épuisées, on couvre le mort d'une toile blanche, et le cortege prend le chemin de l'église, au milieu des gémissements des femmes et des parents : les pleureuses improvisent, et chantent quelques traits de sa vie. On revient ensuite à la maison avec les prêtres qui ont présidé aux cérémonies religieuses. Un repas succede aux funérailles; et sa licence contraste d'une maniere bizarre avec la circonstance, avec les hurlements lugubres des femmes, et avec les prieres que répetent les prêtres.

Je disois tout-à-l'heure que les pleureuses improvisoient; et en effet le génie de la poésie ne leur est pas étranger. Nécessairement ces peuples ont eu leurs bardes; incontestable preuve que cette nation a tenu par son courage un rang parmi les nations barbares de la Germanie; je dis courage, car les peuples lâches n'ont point eu de poëtes. Il n'y a point de fêtes et d'assemblées chez les Morlaques où il ne se trouve un chanteur. Ces chansons, en idiôme illyrien, mais corrompu par le nombre de siecles qu'elles ont traversé avant d'arriver jusqu'à nous, sont l'histoire de quelques héros Slaves, ou la relation de quelque évènement tragique dont ils ignorent l'époque. Ce chant héroïque est grave, monotone et lugubre. L'instrument dont on l'accompagne n'est guere fait pour l'animer; c'est une méchante guitarre monocorde dont le son est sourd et sans modulation. Cependant cette poésie n'est pas sans énergie; et sans avoir le sauvage éclat d'Ossian, elle en a quelquefois cette sorte de simplicité auguste dont le sentiment pénetre jusqu'à l'ame. Si un Morlaque voyage la nuit dans les montagnes, il est rare qu'il ne chante pas, et ces poëmes antiques sont toujours les chansons qu'il préfere. Une longue exclamation, ou plutôt un cri barbare et prolongé, précede chaque strophe. Il arrive souvent qu'il est entendu au loin par quelque autre Morlaque; et celui-ci ne manque jamais de répéter sur le même ton le couplet que le premier a chanté, et ils se répondent ainsi aussi long-temps qu'ils peuvent s'entendre. Il est impossible de rendre l'espece de tristesse pour ainsi dire antique, la sorte de vétusté mélancolique que répand dans l'ame ce genre de dialogue musical

dont les échos des montagnes désertes prolongent l'expression lugubre et gothique à travers le profond silence des solitudes et des nuits. On se croit reporté sur le sommet des siecles; et toutes les fantastiques illusions de l'orageuse magie des Orcades, tous les fantômes des Parques du nord et des héros de Thulé vous assiegent et vous affligent.

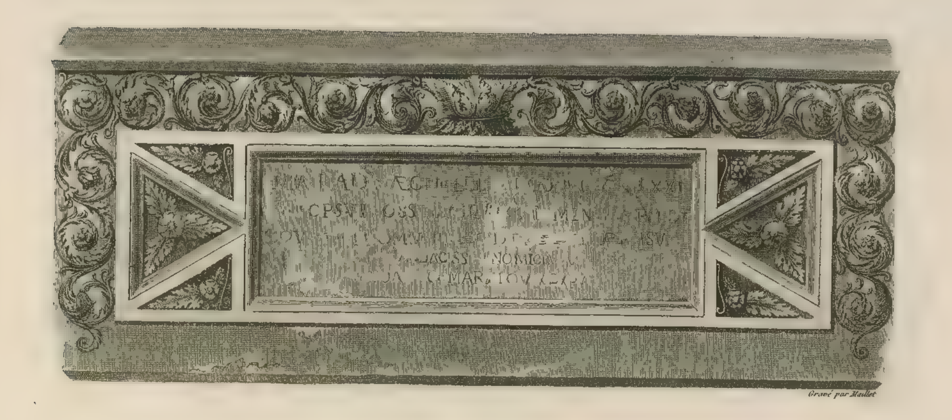
Les autres habitants de la DALMATIE et de l'ISTRIE, quoique confondus avec les Morlaques, n'ont pas avec eux la moindre analogie; ce sont deux nations parfaitement distinctes, comme je l'ai déja remarqué, et comme l'a vérifié le citoyen Cassas pendant son voyage. Les Dalmatiens proprement dits sont Italiens, et sur-tout Vénitiens dans toute l'acception du terme. Ils en parlent la langue; ils en ont les mœurs, les usages, la religion, la souplesse et l'astuce; et le voisinage de l'Allemagne, le gouvernement autrichien, même dans les parties qui étoient précédemment sous sa domination, n'ont apporté qu'une bien foible altération à cette physionomie générale. Ainsi donc Italiens dans les villes et les bourgades de la côte, Morlaques dans quelques isles et dans les vallées, Haiducks dans les montagnes et dans les déserts, tels sont aujourd'hui les habitants d'un empire d'où, il y a deux mille ans, une reine superbe insulta à la fierté du sénat romain, et dont la chûte proclamoit dès-lors cette grande vérité, qu'une injuste monarchie croule toujours devant l'énergie de la vertu irritée.

Quoi qu'il en soit, ces différents peuples, habitants actuels de la DALMATIE, présentent une grande matiere aux réflexions du philosophe. C'est ici que deux extrêmes se sont rencontrés et sont restés en présence, c'est-à-dire les derniers Pygmées qui porterent le nom romain, et le simulacre des premiers géants qui annoncerent les barbares du nord. Ainsi donc nulle force humaine ne peut relever une puissance que la corruption des mœurs a lentement minée. Ainsi le long passage des siecles n'ajoute rien à la civilisation des hommes dont les aïeux furent sauvages et barbares, quand ils ne sont pas appuyés par une force majeure. Ces deux vérités sont profondément gravées sur le sol de la DALMATIE. Les Morlaques sont tels aujourd'hui que furent les Slaves; et dans les Dalmatiens on retrouve encore toutes les petitesses des cours et d'Orient et de Rome. Par-tout, à leur air incertain, à leur politesse d'habitude, à leur marche ambiguë, à leur timidité circonflexe, on reconnoît des peuples dès long-temps ployés à être vaincus, et dont les défaites ont fréquemment changé de livrées: on reconnoît cet esprit d'intrigue, apanage des gouvernements débiles; ce costume de fausseté délateur de l'exil du civisme; cette souplesse innée qui court à la fortune individuelle à travers les débris de la prospérité publique; cette inquiétude tortueuse qui ne s'alimente que de brigues, que de mensonges obscurs, que de rivalités sourdes, que de religion affectée. On retrouve enfin ici Rome sous Augustule, et Bysance sous Andronic; et au bout de quatorze cents ans, pour peu que l'on soit observateur, et que l'histoire à la main l'on se donne la peine d'étudier les hommes que la DALMATIE présente au voyageur, on acquiert dans les Dalmatiens l'exacte connoissance de ce que furent les Romains arrivés au dernier période de leur dégradation,

et dans les Morlaques celle à-peu-près de ce que durent être dans l'origine les fondateurs barbares de quelques uns des grands empires de l'Europe que nous voyons si policés aujourd'hui. Il n'est plus ici d'anciens Dalmates. J'ai présenté quelques idées sur les croisements de race et le genre de révolution qui les ont effacés à la longue. Les Dalmatiens actuels ne sont, comme presque tous les peuples d'Italie, qu'un mélange du sang des Romains mêmes avec le sang de cette foule de nations émigrantes qui ont concouru à les détruire: le petit nombre d'Haiducks relégués dans les montagnes sont l'écume de ce mélange, tandis que les Morlaques sont restés vierges au milieu de cette grande confusion. C'est une parcelle de ces grands peuples qui se sont établis pour ainsi dire depuis les bouches du Danube jusqu'aux rives de l'océan Atlantique. Ils sont arrivés après ces grands peuples, mais en trop petit nombre pour faire sensation : ils ne se sont point civilisés parcequ'ils n'ont point été assez forts, ou que peut-être ils n'ont point trouvé un espace assez vaste pour former un corps d'empire : ils ont été soufferts plutôt que protégés. Leurs mœurs n'ont presque rien reçu des puissances environnantes, parce-qu'il étoit de leur essence primitive de donner l'impulsion et non de la recevoir, en ce qu'ils participerent du grand ébranlement des peuples du nord; et ils sont restés sans nuances bien marquées d'urbanisation, en ce que l'action du mouvement donné fut plus lente sur eux, et qu'ils n'eurent par conséquent ni assez de force pour dominer ni assez de foiblesse pour se soumettre. Ils changerent de climat, voilà tout : et ils sont restés tels que furent ces grands peuples qui changerent de climat, mais pour conquérir, et qui, ayant conquis, furent contraints de se ployer à une organisation sociale pour se conserver. Cette organisation nécessita des réglements, ces réglements une discipline, et cette discipline des lois; et la physionomie premiere disparut; car ce sont les lois qui font les nations policées : et les Morlaques n'ont que des usages et des traditions.

Tel est l'apperçu de l'histoire politique de l'Istrie et de la Dalmatie; telle est l'idée succincte de la moralité des différents peuples qui les habitent maintenant, que nous avons cru devoir présenter à nos lecteurs avant de leur faire parcourir sur les pas du citoyen Cassas les côtes et les différentes villes qu'il a visitées.

FIN DE LA PREMIERE PARTIE.



Gravé par Mallet

SECONDE PARTIE.

Une société d'amateurs des beaux arts, des magnifiques tableaux de la nature, et des pompeux débris de l'antiquité, avoit conçu le projet de faire dessiner quelques uns des sites piquants que présentent les environs de Trieste, et ces dessins devoient être gravés à Vienne par les ordres de l'empereur Joseph II. Ce fut en 1782 que cette société jeta les yeux sur le citoyen Cassas, alors à Rome, pour exécuter ce plan. En conséquence, le 10 mai de la même année il partit de Rome pour se rendre à Trieste. Le 15 il arriva à Ancône; le 16 il s'embarqua à Pesaro, et un vent favorable le fit toucher à Venise le lendemain 17.

Le mauvais temps avoit fait différer la cérémonie du Bucentaure, et pendant neuf jours que notre voyageur se vit contraint à rester à Venise pour faire les derniers préparatifs de son voyage, il fut témoin de cette fête, la plus pompeuse de celles de cette république, et la plus puérile pour le fond, puisqu'elle avoit pour objet les noces du doge avec la mer. Tous les ans, sur une grande galere ornée de sculptures dorées assez grossièrement faites, et dont la chambre de pouppe étoit couverte d'un grand tapis de velours cramoisi bordé d'un large galon d'or et de crépines pareilles, le doge, accompagné du sénat, suivi de trois galeres de la république et de deux ou trois mille gondoles, qui, si je puis me servir de cette expression, tiennent lieu dans cette ville de carrosses aux particuliers, s'avançoit jusqu'au-delà du rocher de Lido, à-peu-près un mille; et là, avec une gravité tant soit peu comique, jetoit un anneau d'or dans la mer en prononçant avec emphase ces paroles latines : *Sponsamus te, mare, in signum veri et perpetui dominii.* Le patriarche, pour rendre cette comédie plus imposante aux yeux du peuple, donnoit alors la bénédiction nuptiale à l'épouse et à l'époux au bruit des canons, des mortiers et de la mousqueterie. Tout le cortege alloit ensuite entendre la messe à Lido; et comme il n'y a point de bonnes fêtes sans festins, le doge donnoit

au retour un repas splendide aux sénateurs et aux procurateurs de Saint Marc.

On fait remonter l'origine de cette cérémonie au pontificat d'Alexandre III, qui, selon quelques auteurs, donna aux Vénitiens la jouissance de la mer Adriatique. L'orgueil aristocratique du sénat n'en convenoit pas cependant, et prétendoit que ce pape n'avoit fait que confirmer cette prise de possession qui se renouveloit tous les ans. On ne peut s'empêcher de sourire quand on voit quelques hommes sanctifier ainsi leurs invasions et s'approprier de la sorte au nom de Dieu et de la justice ce qu'ils savoient sciemment ne pas leur appartenir davantage qu'au reste de la terre. Le pape Jules II plaisantoit un jour un ambassadeur vénitien, nommé Jérôme Domat, sur le mariage de son doge avec la mer, et lui demandoit où se trouvoient les titres et les pieces justificatives dont l'on se servoit pour dresser le contrat de mariage? L'ambassadeur lui répondit que ces titres se trouvoient au dos de l'acte original de la donation faite par l'empereur Constantin au pape Silvestre. Et voilà comme ces hommes se persiffloient réciproquement sur leurs usurpations.

Les idées d'un artiste sont communément plus grandes que celles de ceux qui ont recours à ses talents. Il n'étoit question que de dessiner des vues de Trieste: mais le citoyen Cassas vit sur les côtes de l'Istrie et de la Dalmatie de riches débris de l'antiquité; il sentit l'utilité dont il pouvoit être aux arts et à l'histoire peut-être, en ne se renfermant pas dans le cercle étroit qu'on lui avoit tracé. De simples dessins de paysages lui parurent d'une bien foible importance en comparaison des fruits qu'il pouvoit retirer de son voyage s'il lui donnoit plus d'étendue. Il résolut donc de visiter les différentes places de ces parages, riches encore des monuments que les Romains y laisserent, et de rendre un service à l'archéologie en en transmettant à l'Europe des vues fideles et relevées avec un soin scrupuleux. Il fit part de son projet à quelques Français et quelques Milanais de sa connoissance qu'il rencontra à Venise. Daché, Barthe, Layed de Becheville, de Boulogne, Bonelli, Visconti, et quelques autres, électrisés par la peinture qu'il leur faisoit des charmes d'un semblable voyage, se résolurent à l'accompagner; voyageurs eux-mêmes, peu d'obstacles s'opposoient à ce déplacement: mais cette premiere chaleur s'éteignit bientôt, et nous les verrons quelques jours après laisser notre artiste poursuivre seul sa généreuse entreprise.

Ils fréterent donc une petite felouque qu'ils munirent des provisions nécessaires. Le 27 mai ils s'embarquerent à la Piazetta, et, servis par un vent favorable, ils traverserent pendant le reste du jour et pendant la nuit le golfe de Venise. Le lendemain à la pointe du jour ils reconnurent les côtes de l'Istrie, les hautes montagnes du Tirol leur restant à bas-bord; et le soir ils entrerent dans le port de Trevigno ou Rovigno, jolie ville, située sur un rocher dans une presqu'isle sur la côte occidentale de l'Istrie. Cette ville, bien bâtie, contient à-peu-près dix mille habitants. Il est assez naturel que ses édifices soient solidement construits et que leur architecture annonce une sorte d'élégance, puisque les carrieres qu'elle possede sont celles d'où





Dessiné par Cassas — Gravé à l'Eau

VUE DE QUELQUES FRAGMENS

trouvés à Pola et dans les environs de Trieste.



Dessiné par Cassas. | Gravé à l'Eau forte par Niquet le jeune | Terminé par Niquet l'aîné

VÜE DE L'ENTREÉ DE LA RADE ET DU PORT DE POLA,
avec L'AMPHITHÉATRE dans le fond,
prise en Mer.

N.°





VUE GÉNÉRALE DE POLA, DE L'AMPHITHEATRE DES DEUX TEMPLES, &c.

Prise de l'Isle des Oliviers

N° 11



VUE DE LA VILLE ET DU PORT DE POLA,
Prise du Côté de l'Amphithéâtre.

l'on extrait toutes les pierres nécessaires aux constructions de Venise; et outre que cette circonstance doit être pour cette ville une source constante d'opulence, il est encore assez simple qu'elle y appelle pour l'examen même de ces pierres les architectes les plus recommandables de la capitale, et que ses bâtiments se ressentent de leur séjour. La cathédrale, vaste et d'un beau gothique, se présente majestueusement dans la partie la plus élevée de la ville. Ce monument est sur-tout remarquable par la hauteur et la beauté de son clocher, qui paroît avoir été construit sur les mêmes dessins que celui de Saint-Marc de Venise.

Le citoyen Cassas et ses compagnons ne s'arrêterent que quelques heures à Rovigno, et se rembarquerent pour gagner Pola en longeant les côtes de l'Istrie. En général le sol aride et inculte donne un aspect sauvage à ces côtes. Fréquemment, et sur-tout en approchant de Pola, on les trouve bordées et couvertes de petites isles qui rendent la navigation assez dangereuse pour les bâtiments qui s'y trouvent engagés. Toutes ces isles sont désertes. Les approches de Pola s'annoncent par des écueils et des pointes de rochers qui couvrent entièrement la rade dans le fond de laquelle se trouve cette ville. Cette rade est spacieuse et commode; c'est un large bassin parfaitement encaissé dans les terres : les vaisseaux s'y trouvent à l'abri des plus gros temps et de tous les vents. En y entrant, l'œil est vivement surpris par le spectacle imposant d'un magnifique amphithéâtre, l'un des plus entiers et des plus beaux monuments que l'antiquité nous ait laissés. La majesté de cette masse colossale, l'aimable verdure des côteaux dont il semble couronné, le calme de l'onde qui baigne presque ses murailles et dont la glace répete son enceinte auguste, la vénération religieuse que la main des siecles imprime sur des murs triomphateurs des efforts des âges, tout porte dans l'ame, à cet aspect imprévu, un sentiment délicieux mêlé tout-à-la-fois de plaisir, de méditation et de mélancolie, et dont il est difficile de se rendre compte.

À mesure que l'on avance dans la rade, et lorsque l'on a doublé une pointe ou petit cap qui empêche d'en appercevoir entièrement le fond lorsque l'on est à l'ouest, on découvre enfin les murailles de Pola et la citadelle qui la commande. Nos voyageurs entrerent dans le port; et, avant qu'il leur fût permis de mettre pied à terre, ils furent conduits au bureau de santé, afin que l'on s'assurât, par l'examen de leurs papiers, qu'ils ne venoient point du Levant. L'extrême sévérité que l'on met dans ces sortes de visites n'empêche pas que la peste ne fasse quelquefois des ravages considérables. On doit en accuser, non la négligence des commis qui veillent à l'entrée des ports, mais la foiblesse de la police vénitienne, qui ne s'attachoit pas assez à purger ces côtes et les isles désertes de l'Istrie et de la Dalmatie des brigands ou forbans qui s'y réfugient, et qui, dans leurs courses nocturnes, venant à s'emparer de quelques barques de l'Archipel ou de la Grece, transportent ensuite le butin qu'ils ont fait dans l'intérieur des terres ou dans les bourgades les moins fréquentées de la côte, et où par conséquent ils sont moins exposés à être découverts, et là, vendant ce butin sans précaution, facilitent ainsi aux germes

pestilentiels que ces marchandises renferment la faculté de se développer et d'exercer leur fureur sur ces contrées.

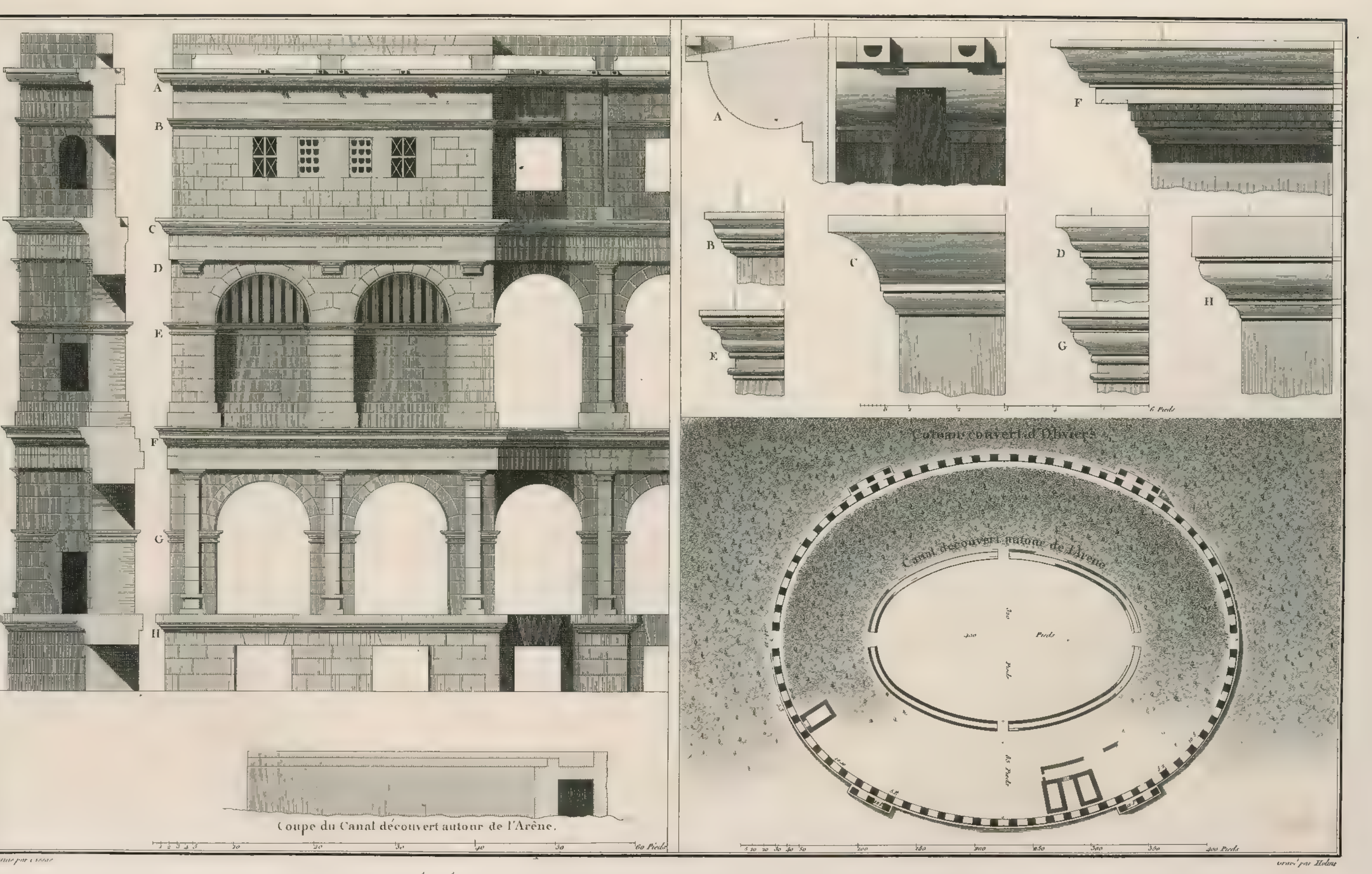
Après AEgida, ou Capo d'Istria, dont nous parlerons par la suite, Pola étoit la ville la plus considérable de l'Istrie : elle a néanmoins conservé beaucoup plus de traces que celle-là de son ancienne splendeur. Je ne répéterai point ici ce que j'ai dit au commencement de cet ouvrage de l'origine fabuleuse qu'on lui suppose et de l'expédition des Colches. Le poëte Callimachus, auteur de cette fiction, n'est pas une autorité assez grave pour que l'on s'y arrête, non plus qu'à celle de Strabon, qui veut que Pola, dans la langue des Colches, signifie *gens bannis*. Les auteurs qui veulent que le nom de l'Istrie vienne de ce que ces Colches, avant de débarquer à Pola, rencontrerent le Danube, qui s'appeloit alors *Ister*, n'est pas moins ridicule; car, ainsi que Spon le remarque très bien, il faudroit, s'ils eussent rencontré le Danube, que, pour venir débarquer à Pola, ils eussent porté leurs vaisseaux sur leurs épaules, ce fleuve n'ayant aucune communication avec la mer Adriatique.

Quoi qu'il en soit de ces obscurités, il paroît au moins certain que cette ville tenoit déja un rang recommandable parmi les villes de ces contrées lorsque les Romains en firent la conquête, puisqu'ils en jugerent les habitants dignes du titre de citoyens romains et du droit de cité, faveur qu'ils n'accordoient pas indifféremment. Elle n'est pas très éloignée du promontoire de l'Istrie, connu dans la géographie ancienne sous le nom de *Polaticum promontorium*, qui se trouve à l'entrée du golfe appelé par Pomponius Mela *Polaticus sinus*.

Cette ville si florissante lorsque les Romains l'environnoient de leur toute-puissance; que l'on apperçoit, sous l'empereur Sévere, s'enorgueillir du titre de république, *respublica Polensis*, ainsi que l'atteste l'inscription trouvée sur l'une des faces de la base d'une statue élevée à cet empereur, inscription que l'on voit encore à l'entrée du dôme ou église de Pola; cette ville, dis-je, a vu sa splendeur s'éclipser avec la gloire de ses appuis : à peine reste-t-il aujourd'hui six à sept cents habitants épars dans les murs d'une ville près de laquelle on admire encore un amphithéâtre capable de contenir quelques mille spectateurs. Elle n'a pour unique défense qu'une mauvaise citadelle à quatre bastions, commencée par les Vénitiens, et qu'ils ont laissée imparfaite. Un foible détachement de quinze à vingt hommes étoit l'unique garnison qu'ils y entretenoient. Les seuls honoraires du gouverneur qu'ils y tenoient coûtoient plus dans un mois à la république que la solde annuelle de toute la garnison. Ce gouverneur étoit un personnage assez inutile dans une ville où la force militaire étoit de si peu d'importance; mais c'étoit une place de plus pour un noble vénitien.

Les murailles de l'amphithéâtre sont encore entieres : sa forme est semblable à celle de tous les monuments de ce genre. On croit généralement que les pierres dont il est construit ont été tirées des carrieres de l'Istrie: cependant, quoiqu'elles soient fort belles et encore très saines, elles ne paroissent pas être du genre de celles que l'on appelle dans les arts pierres





PLAN, ÉLÉVATION ET PROFILS DE L'AMPHITHÉÂTRE DE POLA.





VUE GÉNÉRALE DE L'AMPHITHÉÂTRE DE POLA





VUE DE L'AMPHITHÉÂTRE DE POLA,

Prise dans l'intérieur en regardant l'entrée du N.O.

d'Istrie, espece de marbre ou pierre graniteuse extrêmement rare, et dont le muséum central des arts de la république française ne possede que quelques colonnes. Cet amphithéâtre a trois étages, dont chacun est percé de soixante-douze arcades, en tout deux cents seize. Il ne reste que la cage de cet édifice, que quatre contre-forts placés aux quatre angles d'un carré supposé distinguent des autres édifices pareils en le faisant sortir du style qui leur est propre. Cette circonstance même jette de l'incertitude autant sur l'époque où il a été construit que sur les mains qui l'ont édifié. Une partie des gradins a dû être taillée dans le roc même; et il est présumable que le terrain, en s'élevant et comblant l'arene, les a couverts à la longue. Le reste des gradins étoit en bois. Selon toute apparence, ils auront été enlevés ou brûlés, ou peut-être vermoulus par le temps, seront-ils tombés en poussiere à la place qu'ils occupoient.

Ce fut donc là l'antique séjour des jeux et des plaisirs. Les bruyantes acclamations des peuples ont donc retenti sous ces murs. Aujourd'hui c'est l'asyle du silence et de la mélancolie. Que de réflexions quand on y pénetre! Quelle est éloquente la solitude dont on marche entouré! on croit entendre la péroraison de l'histoire des empires. Quelle est la place que souillent ces reptiles? Celle où s'asseyoit Auguste. Où sont ces fleurs, ces myrtes, ces lauriers qui pendoient en festons sur ces Romains si fiers? Des ronces dont la décrépite chevelure trahit la caducité des arceaux entr'ouverts, voilà les guirlandes appendues par le temps. Tout a disparu; et le gladiateur qui dessinoit sa mort; et les Césars qui pesoient sur la terre; et les lions qui disputoient au criminel l'heure de son supplice; et l'histrion enrichi des vers de Sophocle et de Térence; et ces héros couverts de la pourpre triomphale; et ce peuple qui vendoit aux jeux du cirque le souvenir de son esclavage: de ce monde de l'antiquité il ne reste rien, rien que des pierres. Ambitieux, errez parmi les ruines, elles vous prédiront le sort de vos tombeaux.

Cet amphithéâtre n'est pas la seule antiquité de Pola; cette ville possede un temple dédié à Rome et à Auguste, ainsi que le prouve l'inscription que l'on voit encore sur la façade de ce temple. Cette espece d'association divine entre Auguste et Rome se retrouve ailleurs, et ne pourroit étonner que ceux à qui l'histoire ne seroit pas familiere. On sait que la flatterie pressa long-temps Auguste de permettre qu'il lui fût érigé des temples pendant sa vie. Il s'y refusa d'abord avec une sorte d'opiniâtreté: mais les flatteurs revinrent si souvent sur cet objet, qu'il se rendit enfin; il consentit qu'on lui dressât des autels. La ville de Rome fut seule exceptée de cette faveur; il ne l'accorda qu'aux autres villes de l'empire, mais à condition que Rome seroit toujours de moitié dans le culte qu'on lui rendroit, et que les temples dans leurs inscriptions votives porteroient par-tout, a Rome et a Auguste, etc. Celui de Pola est un de ceux que les provinces s'empresserent alors d'élever. L'inscription, très exactement rapportée par Spon, ainsi que le citoyen Cassas l'a vérifié, ne laisse aucun doute à cet égard. L'érection de ce temple dut suivre d'assez près la conclusion de la guerre que l'insurrection de ces contrées, dont

nous avons rendu compte, avoit allumée. Il est présumable que ce fut un moyen que ces peuples rattachés au joug tenterent pour se remettre dans les bonnes graces de l'empereur.

L'architecture de ce temple, du plus beau temps et du meilleur style, est de l'ordre corinthien. Quatre colonnes soutiennent le fronton, et forment, avec deux colonnes latérales, un portique ouvert qui précede l'intérieur du temple. Quatre pilastres corinthiens et cannelés forment les angles des massifs de pierre qui font la cage de l'édifice. C'est à la façade du portique, sur la frise plate entre l'architrave et la corniche, que se trouve l'inscription rapportée par Spon : elle est encore très lisible. Dans le pourtour de l'édifice la frise sculptée en feuillage et la corniche sont dégradées en quelques endroits; sur la partie latérale à droite elles ont presque entièrement disparu. La façade a beaucoup moins souffert; cependant les stylobates des colonnes sont presque enterrés, et l'on n'apperçoit pas de vestiges du perron qui, selon toute apparence, a dû exister pour monter au portique.

Le peuple de cette ville veut que ce temple ait servi au culte de Pallas; mais l'inscription seule suffit pour démentir cette erreur populaire. Il n'est pas aussi facile de deviner pourquoi et par quelle tradition ce même peuple appelle l'amphithéâtre l'*Orlandina* ou la maison de Roland, et pourquoi une vieille tour assez éloignée de l'amphithéâtre s'appelle aussi la tour de Roland. On est assez surpris de trouver le nom de ce fameux paladin dans des contrées si éloignées de Roncevaux : il ne seroit qu'un moyen de donner une sorte de vraisemblance à cette tradition extraordinaire, et je n'avance cette explication qu'avec la timidité que tout homme de bon sens doit ressentir quand il hasarde une conjecture. Au reste, si cette conjecture avoit quelque fondement, elle feroit un grand honneur à l'empire que la poésie exerce sur tous les hommes. Le siecle où vivoit l'Arioste fut un de ceux où l'Italie fut le plus en proie aux contrebandiers, aux voleurs et aux bandits de tout genre; et il mourut à l'époque où les Uscoques commençoient à se réunir en corps dans la DALMATIE et dans l'ISTRIE, et appeloient à eux tous les aventuriers qui pouvoient accroître leurs forces. Tout le monde sait que le célebre poëte fut gouverneur d'une province de l'Apennin que les bandits désoloient avant son arrivée, et que, par sa fermeté, sa conduite sage et modérée, et sans avoir recours à la ressource des supplices, il parvint à rétablir la tranquillité dans le pays qui lui étoit confié, et s'acquit l'estime et le respect non seulement des habitants mais encore des bandits mêmes. Un jour il fit par hasard l'expérience des sentiments que ces hommes lui portoient. Un matin, plus occupé des charmes de la poésie que des soins de son gouvernement et de sa sûreté individuelle, il sortit en robe de chambre de la ville qu'il habitoit; et, distrait par les aimables rêves où son imagination s'abandonnoit, il s'égara si bien qu'il tomba au milieu d'un parti de ces bandits. Ils alloient le dépouiller et peut-être lui faire subir un sort plus funeste encore, lorsque l'un de ces hommes le reconnut et le nomma à ses compagnons. Le respect les fit tomber dans l'instant à ses pieds pour implorer le pardon de





VUE DU TEMPLE D'AUGUSTE, A POLA,

Prise du côté de la Place





VUE LATÉRALE DU TEMPLE D'AUGUSTE,
à Pola.



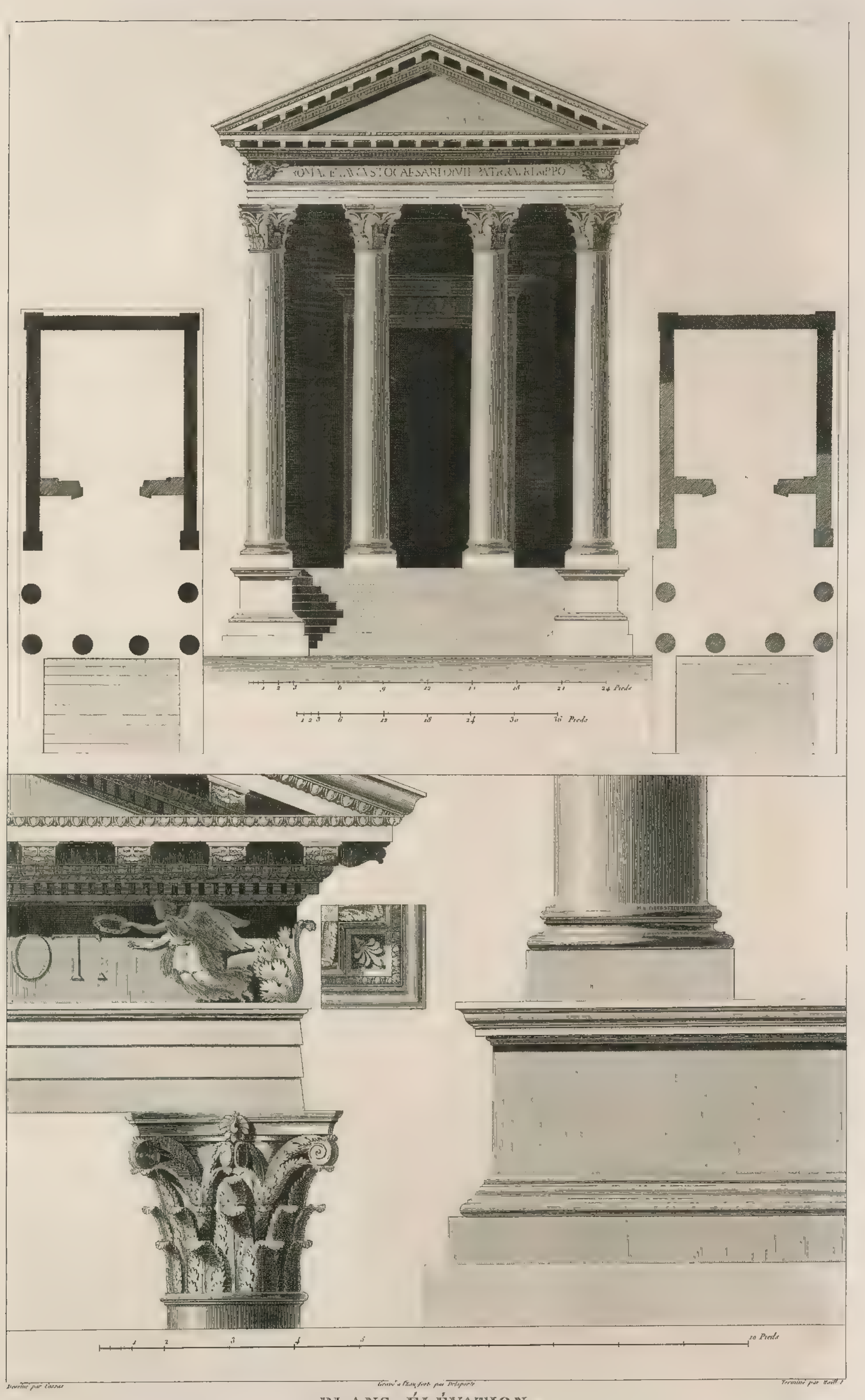


VUE DES DEUX TEMPLES ET DU PALAIS DU PODESTAT.

Prise du côté de la Mer.







Dessiné par Cassas — Gravé à l'Eau forte par Delaporte — Terminé par

PLANS, ÉLÉVATION

& détails en grand du Temple d'Auguste à Pola.

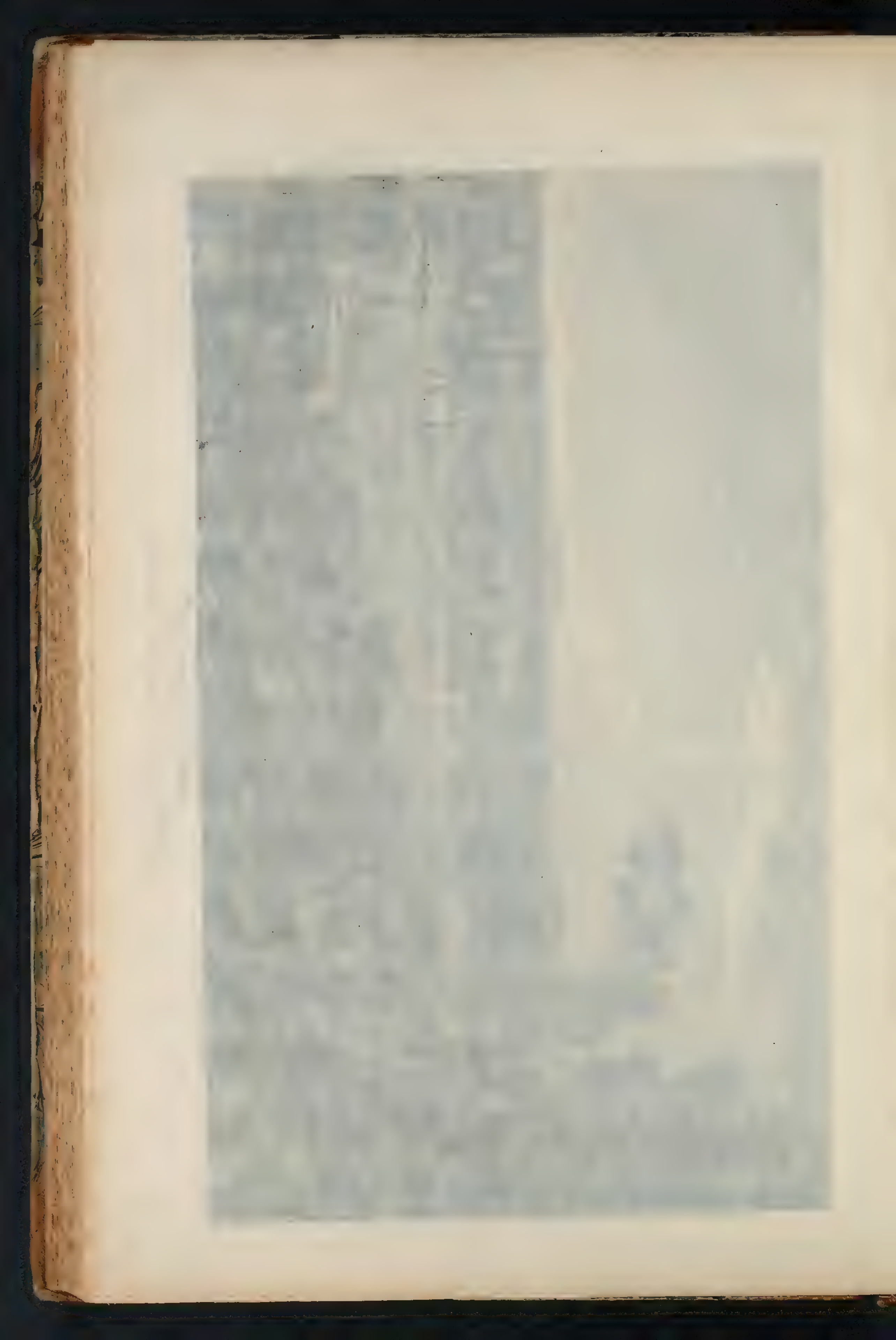
N° 24



VUE GÉNÉRALE DE POLA,

Du Côté du Port, prise de la Tour de Roland.

N.º 14

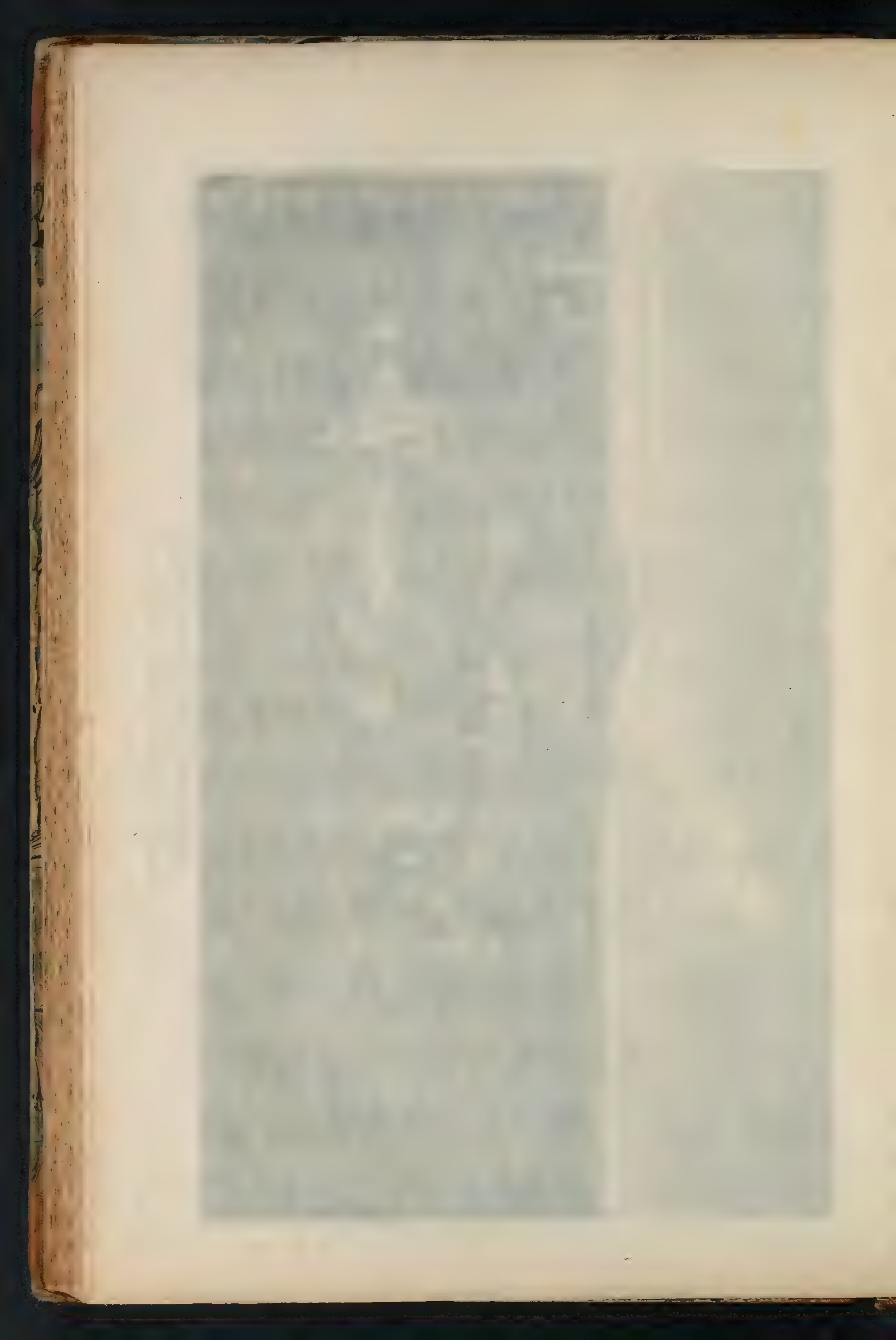




VUE DES ANCIENNES MURAILLES DE POLA,

Prise du coté du Palais de Julie fille d'Auguste.

N.° 23



l'injure qu'ils avoient voulu lui faire; et lui servant d'escorte, ils le reconduisirent à la ville en l'assurant qu'ils séparoient le grand poëte du gouverneur, et que c'étoit à l'Arioste qu'ils aimoient à rendre cet hommage. Ses ouvrages leur étoient donc connus. Seroit-il impossible que par la suite quelques uns de ces hommes attirés sur les côtes de l'Istrie et de la Dalmatie comme lieux devenus par le concours des circonstances la métropole du brigandage, jetés dans leur course à Pola, y eussent fait quelque séjour; que, dans leur ignorance, l'aspect de l'amphithéâtre et de quelques vieilles tours qui tiennent encore aux antiques murailles de cette ville leur eût rappelé les fictions de l'Arioste, et les palais, les châteaux magiques qu'il dépeint avec tant de richesse, et qu'ils eussent dit, Voici un palais semblable, voici des tours pareilles à celles dont on lit la description dans l'*Orlando?* Alors quand ils auront voulu désigner Pola, ou se donner rendez-vous à quelque masure inhabitée pour partager le butin fait dans quelque course, ils auront dit, Nous nous réunirons à l'*Orlandine* ou à la tour de Roland : cette expression aura circulé, le peuple des environs et de Pola l'aura entendue, elle se sera enracinée, et l'habitude aura fait le reste.

Quelques ruines, auxquelles le peuple donne aussi le nom de palais de Julie, présentent également une obscurité difficile à percer quand on veut connoître à quelle Julie ce palais peut avoir appartenu. On ne peut l'appliquer à Julie sœur de Jules-César et aïeule maternelle d'Auguste, ni à Julie fille de ce même César et femme de Pompée. L'histoire nous apprend que l'une et l'autre sont mortes à Rome dont elles n'étoient jamais sorties. Cela ne peut regarder non plus les deux Julie fille et petite-fille d'Auguste. Quoique la premiere ait été mariée en troisiemes noces à Tibere et que ce prince ait fait un long séjour dans l'Istrie et dans la Dalmatie, on sait qu'il n'ambitionna sur-tout le commandement de ces provinces que pour s'éloigner de sa femme, dont les déportements le faisoient rougir; et par conséquent elle ne l'y suivit pas. Quant à la seconde, elle n'étoit jamais sortie de Rome quand elle fut condamnée à l'exil; et, quoique le lieu de son bannissement fût une petite isle de la mer que depuis l'on nomma Adriatique, il n'est pas présumable qu'elle en soit sortie pour habiter Pola, ni qu'elle eût pu avoir les moyens de s'y faire construire un palais. Deux autres Julie ont été également fameuses; l'une, sœur de Caligula, qui fut reléguée dans l'isle Ponce; l'autre, niece de Domitien, qui se prostitua à ce monstre, et mourut dans le palais impérial à Rome, à la suite d'un breuvage qu'elle avoit pris pour dérober au public la connoissance d'une grossesse fruit de ses débauches.

Si donc il est une Julie qui ait pu habiter quelque temps dans ces contrées et y avoir eu un palais, ce ne peut être que Julia Domna, seconde femme de l'empereur Septime Sévere. Il étoit depuis long-temps gouverneur d'Illyrie quand il parvint à l'empire. On sait qu'il fut chercher cette Julia Domna en Syrie, parcequ'un oracle lui avoit prédit que l'empire étoit attaché à l'homme qu'elle épouseroit. Il la ramena avec lui; et ce fut quelque temps après que les légions d'Illyrie le proclamerent, et que toute cette partie de l'Europe depuis le Danube

jusqu'au golfe le reconnut. Il partit avec son armée pour marcher à Rome contre Didius Julianus. Il est assez présumable que, dans l'incertitude du succès d'une entreprise semblable, totalement militaire, et dans laquelle il affecta, pour gagner plus que jamais l'amour du soldat, de marcher à pied et d'éloigner de lui tout le faste de la souveraine puissance, il ne se fit point suivre par sa femme, et qu'il la laissa en Illyrie. Il est simple encore de penser qu'elle choisit Pola pour le lieu de son séjour pendant l'absence de son mari, comme l'endroit le plus commode pour en recevoir promptement des nouvelles, et qui, par le voisinage de la mer, lui présentoit plus de facilités pour la fuite, dans la supposition que le sort lui fût contraire. Il paroît d'ailleurs, par le piédestal d'une statue de Sévere, que l'on a trouvée à Pola et dont nous avons parlé précédemment, que cet empereur avoit quelque prédilection pour cette ville, ou qu'il l'habita, ou qu'au moins les habitants avoient quelque attachement pour lui; toutes raisons qui purent déterminer Julia Domna à y séjourner : et en confrontant les différents traits de l'histoire, s'il est vrai qu'une Julie ait eu un palais à Pola, il n'est vraiment que celle-ci à laquelle on puisse raisonnablement faire l'application de cette tradition qui semble s'être conservée parmi le peuple.

Quoi qu'il en soit, il ne reste plus de ce palais que quelques pierres éparses, auxquelles on feroit peu d'attention si le nom que l'on donne au lieu qu'elles occupent n'éveilloit pas la curiosité; et comme l'on n'apperçoit plus rien de l'architecture, il n'est pas possible de pouvoir asseoir aucun jugement sur l'époque; le style se trouvant totalement effacé.

Il n'en est pas de même de l'arc de triomphe, dont la conservation est parfaite, et que l'on compte aujourd'hui parmi l'une des portes de la ville sous le nom de Porta-Aurea. Ce beau monument, à une seule arcade à plein ceintre, orné de colonnes corinthiennes qui supportent l'entablement, n'est point un de ces hommages rendus aux dépens du trésor public à un grand homme de ces siecles reculés; c'est tout simplement un témoignage d'amour donné par une femme à son époux. L'inscription annonce que c'est une Salvia Postuma, qui à ses frais le fit ériger à Sergius Lépidus, édile, et tribun militaire de la vingt-neuvieme légion. L'on voit au couronnement trois socles qui ont servi à porter trois statues ou trois bustes. A en juger par leurs inscriptions, sur celui du milieu dévoit être celle du Romain à qui le monument étoit consacré. A droite étoit celle de son pere Lucius Sergius, édile et duumvir; à gauche celle de son oncle Cnéius Sergius, également édile et duumvir pour cinq ans. C'est sur la façade intérieure par rapport à la ville que ces inscriptions se lisent, et de ce côté l'architecture est entièrement découverte, et l'on peut en juger parfaitement. La façade extérieure, c'est-à-dire celle du côté de la campagne, devoit être également riche, mais elle est obstruée par les vieilles murailles de l'enceinte qui a été faite depuis, en sorte que l'on n'apperçoit que les chapiteaux des colonnes et une partie du ceintre de l'arcade. Quel beau vestige de la puissance d'un peuple où de simples particuliers pouvoient élever des monuments aussi riches à la mémoire de leurs proches!





Terminé par Liénard.

VÜE DE L'ARC DE TRIOMPHE, APPELÉ PORTA-AUREA,

Prise en face A POLA.

N° 12





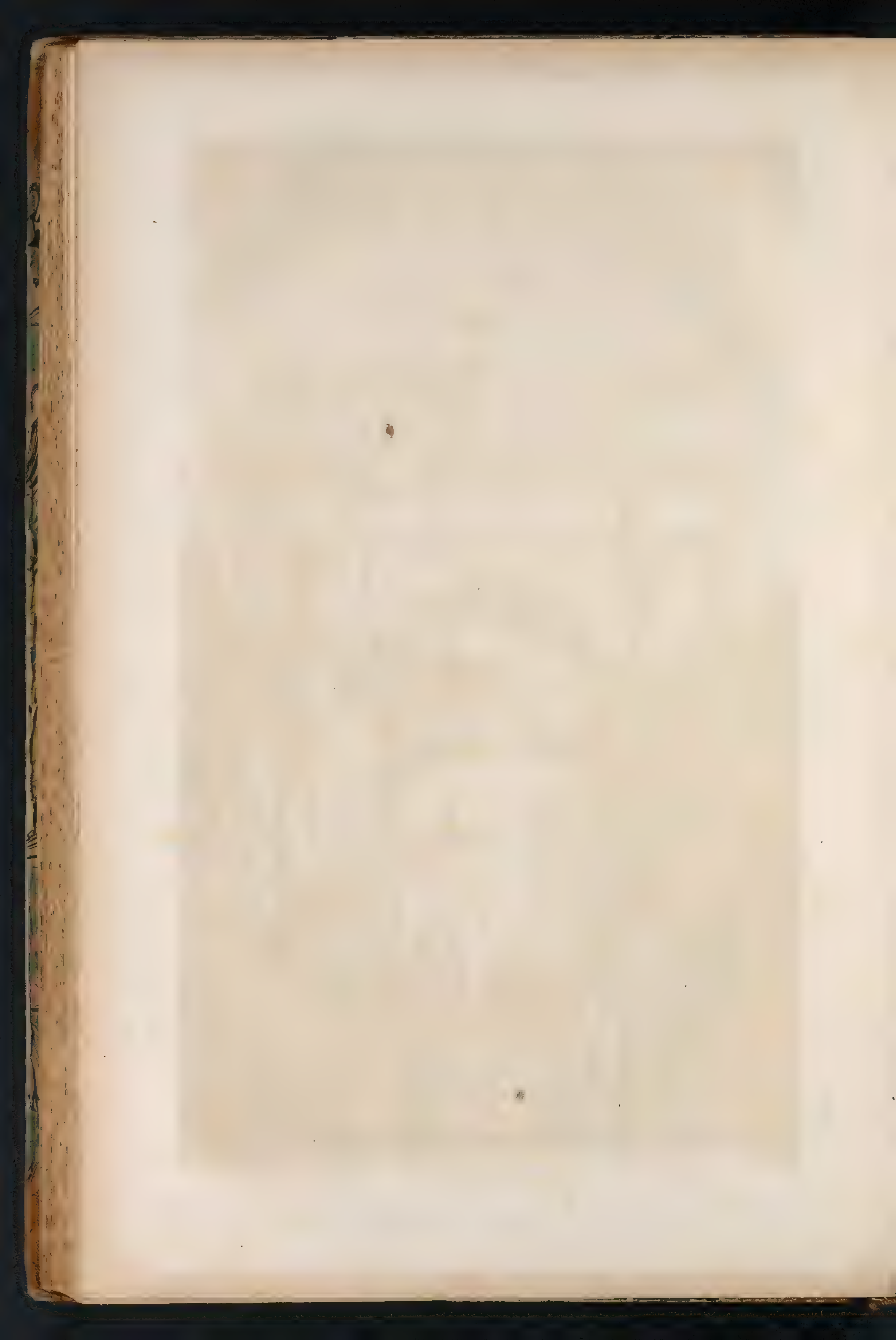
Dessiné par Cassas. *Gravé à l'Eau forte par Réville* *Terminé par Croutelle.*

VÜE DE L'ARC DE TRIOMPHE, APPELLÉ PORTA-AUREA,

prise en dehors de la Ville de **POLA.**

Dans cette Vüe sont réünis les Costhumes des habitans de **L'ISTRIE** *et de la* **DALMATIE.**

N.° 20







Dessiné par C... Gravé à l'Eau forte par Filhol. Terminé par Liénard

VUE LATERALE DE LA PORTE-DOREE ET D'UNE PARTIE DES MURAILLES,

de la Ville de POLA.

N.° 21







Gravé a l'Eau forte par Réville — Terminé par Fruscolli

VUE EN GRAND

De la partie Latérale de l'Arc de Triomphe ou Porta Aurea.

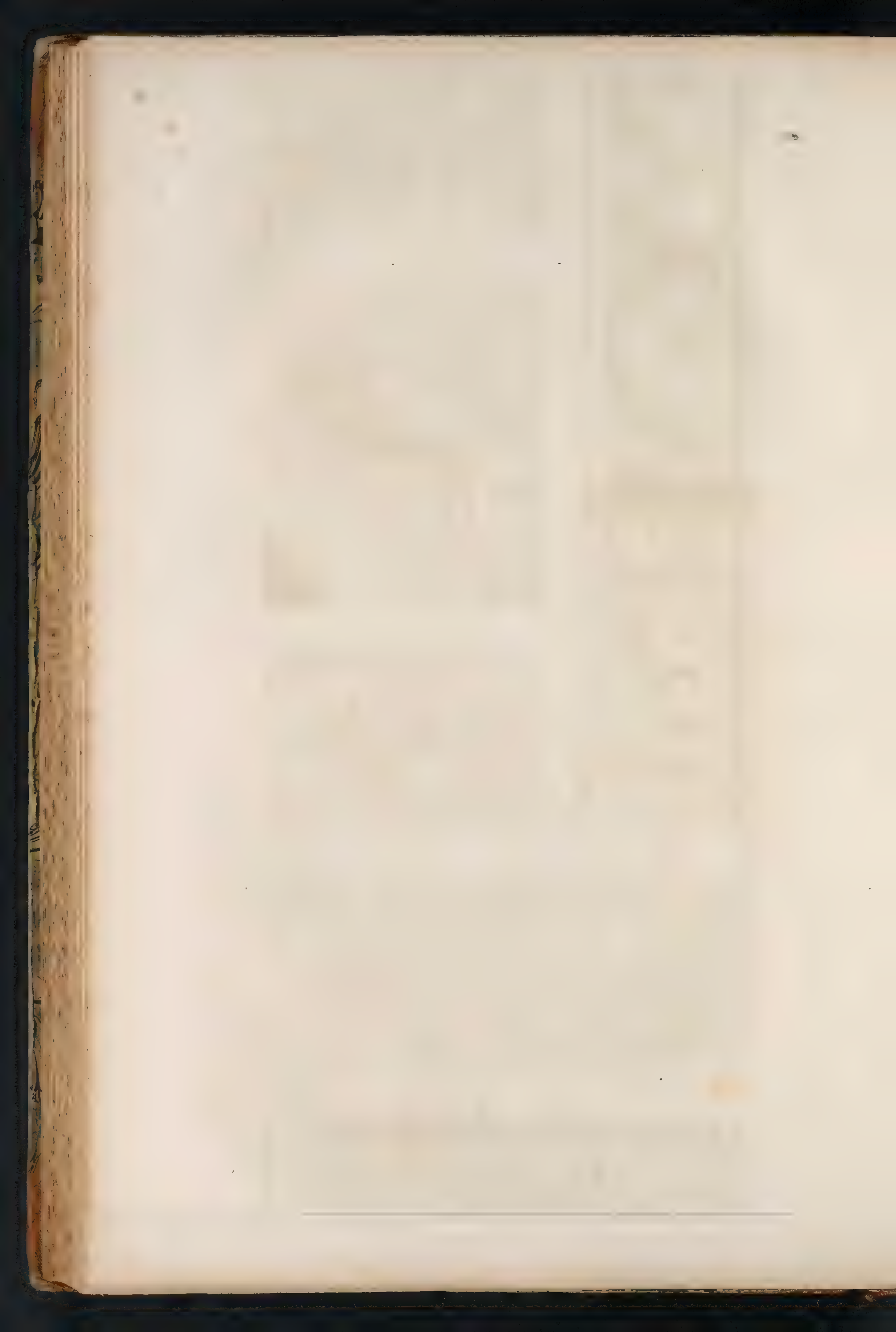


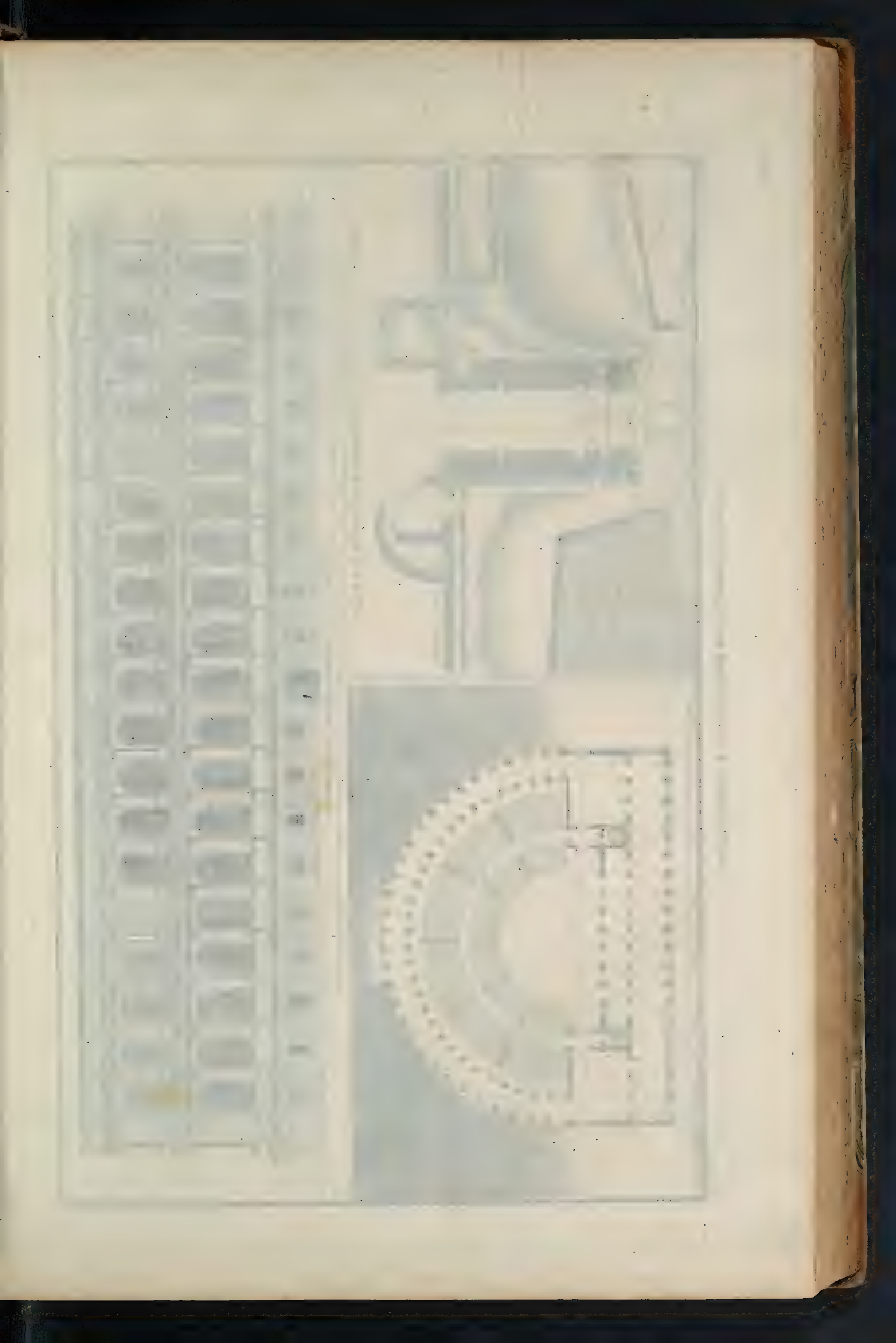


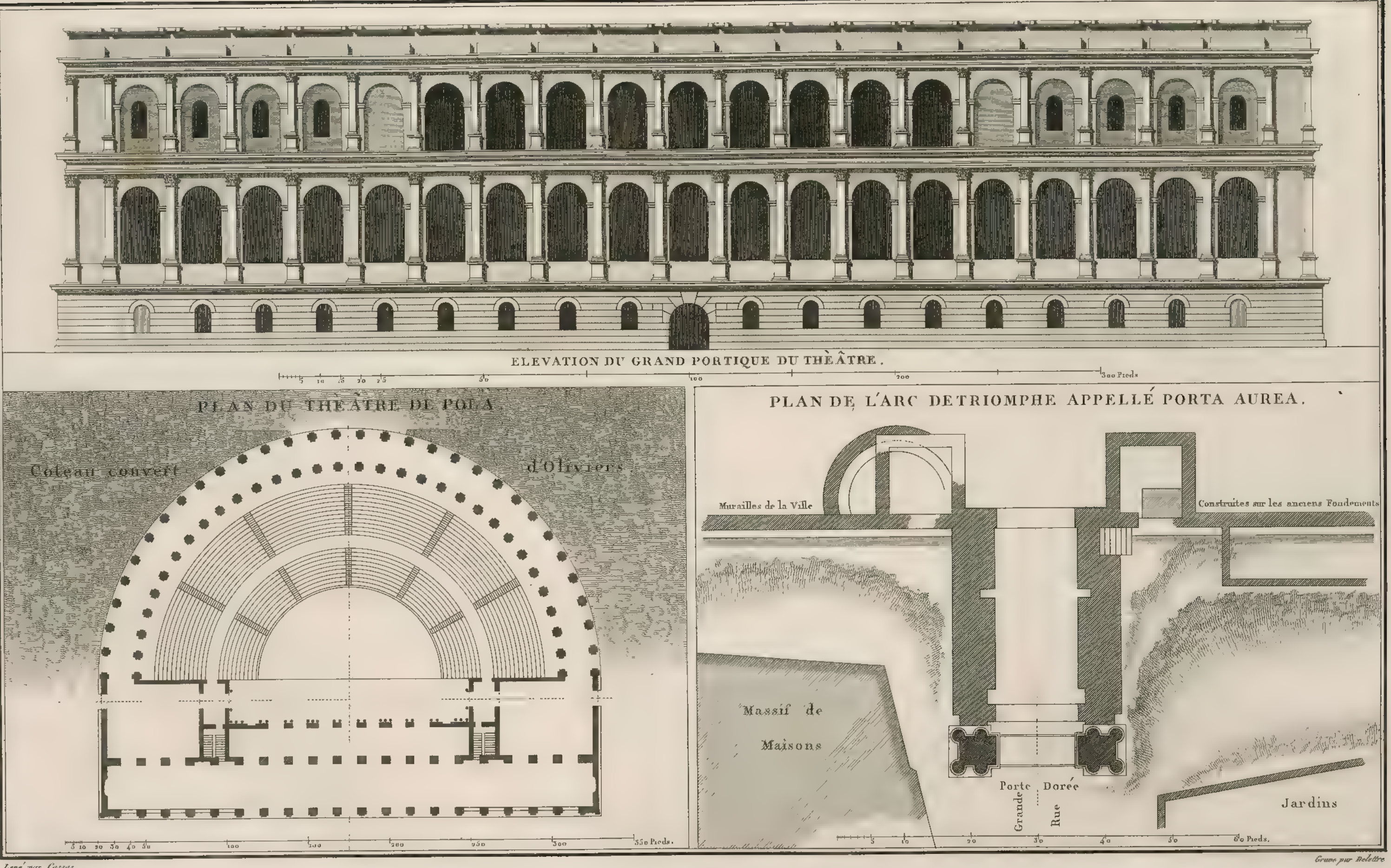
ENTABLEMENT, FRISES ET ORNEMENS,

de l'Arc de Triomphe à Pola

N° 18 B







ELEVATION ET PLANS DE MONUMENS A POLA.

N.º 18.



VUE DE PIRANO,

Prise de la Punta di Salvore en regardant Capo d'Istria le fond du G.f de Trieste.



L'église de Pola, que, suivant l'usage italien, on appelle le dôme, *il Duomo* occupe, selon toute apparence, la place de quelque temple antique. On trouve à chaque pas dans ses environs des débris de colonnes, de chapiteaux, de frises, de socles, de tombeaux et d'inscriptions. Spon a rendu ces dernieres avec une telle exactitude, qu'il est inutile de les rapporter ici et que nous y renvoyons le lecteur avec confiance.

Ce ne fut pas dans ce premier séjour à Pola que le citoyen Cassas dessina les vues de ces divers monuments. Ses compagnons de voyage, plus jaloux de voir que d'examiner, les parcoururent avec lui avec cette curiosité qui se lasse bientôt quand l'étude n'est pas de moitié avec elle, et le presserent de partir.

Ils se rembarquerent donc; et retournant sur leurs pas, ils repasserent devant Rovigno, où ils ne s'arrêterent qu'un moment, long-temps contrariés par le vent que dans la Méditerranée l'on appelle le sirocco. Lorsqu'il vint à cesser, ils se trouverent en plein calme en face de la petite ville de Pirano. Elle est bâtie sur une presqu'isle formée par le golfe Lagone et celui de Trieste. L'aspect en est très pittoresque; une assez longue façade de maisons élégamment bâties borde la plage que baignent les flots de la mer, tandis que sur un monticule placé presque au centre de la ville se dessine avec assez de majesté l'église, accompagnée d'une tour ou clocher fort élevé qui se termine en fleche et qui est détaché du corps de l'édifice. A gauche, sur la cime d'une montagne plus élevée, dont la pente très escarpée vient mourir à l'extrémité même de la ville, on apperçoit les murailles gothiques d'un vieux château dont les courtines et les tours crenelées font un effet piquant dans le paysage. La croupe de cette montagne est agréablement mélangée d'arbres d'un beau verd, et de décombres de roches. Un grand cordon de montagnes beaucoup plus élevées, arides et d'un ton grisâtre, termine l'horizon, et par leur âpreté prêtent plus de fraîcheur encore aux plans du devant.

Le vent s'étant élevé, nos voyageurs continuerent leur route et vinrent débarquer à Capo d'Istria, où ils ne passerent que quelques heures. Cette ville fut connue dans la plus haute antiquité, sous le nom d'*AEgida*. On suppose qu'elle fut fondée par les Colches aussi bien que Pola. Pallas étoit la divinité protectrice de cette ville. Elle quitta dans la suite des temps le nom d'AEgida pour prendre celui de Justinopolis, parceque, dit-on, l'empereur Justin l'embellit; cependant j'avoue que j'ai de la peine à concevoir par quelle prédilection Justin auroit répandu des bienfaits sur cette ville. Lorsque Justin régnoit en Orient, l'empire d'Occident s'étoit éteint dans la personne d'Augustule. Les successeurs d'Odoacre régnoient en Italie. Ce ne fut que sous l'empire de Justinien, neveu de Justin, que Narsès et Bélisaire reconquirent l'Italie et ses isles; alors il me sembleroit beaucoup plus naturel de penser que ce fut plutôt à l'empereur Justinien qu'AEgida dut ses embellissements, qu'à l'empereur Justin. Né, dans les champs de la Thrace, d'un simple paysan, Justin n'avoit aucun motif pour embellir une ville très éloignée du lieu de sa naissance, et à laquelle il ne pouvoit donner son nom puisqu'elle ne lui

appartenoit pas; tandis que Justinien au contraire pouvoit mettre de l'orgueil à embellir ses conquêtes; et l'histoire nous apprend qu'ayant rendu par la puissance de ses armes une splendeur momentanée à l'empire, il se plut à décorer beaucoup de villes d'Europe et d'Asie. D'ailleurs Justinien étoit né dans la Dardanie. Sait-on bien précisément si c'étoit dans la Dardanie qui faisoit partie de l'Asie mineure, ou dans la Dardanie d'Europe qui faisoit partie de la Mœsie supérieure? ou enfin ne seroit-ce pas dans une autre Dardanie qui faisoit partie de la DALMATIE? ce qui conséquemment nous rapprocheroit beaucoup de l'Ægida de l'ISTRIE. Procope, dans le chapitre premier du quatrieme livre de son traité des Édifices, nous apprend que dans la Dardanie européenne Justinien fit réparer une ville nommée *Ulpiana*, et qu'il fonda une ville voisine, qu'il nomma *Justinopolis* du nom de Justin son oncle: ce qui pourroit s'entendre de la Justinopolis dont il est question ici; et à cet égard le témoignage de Procope doit être d'un grand poids, puisqu'il écrivoit sous le regne de Justinien, qu'il fût honoré de l'amitié particuliere de ce prince, et qu'il étoit secrétaire de Bélisaire. Cluvier est le seul au reste qui ait prétendu que cette ville devoit ce nom à l'empereur Justin, et il s'appuie sur une inscription que d'autres que lui n'ont pas connue, et qui selon lui sembleroit l'indiquer.

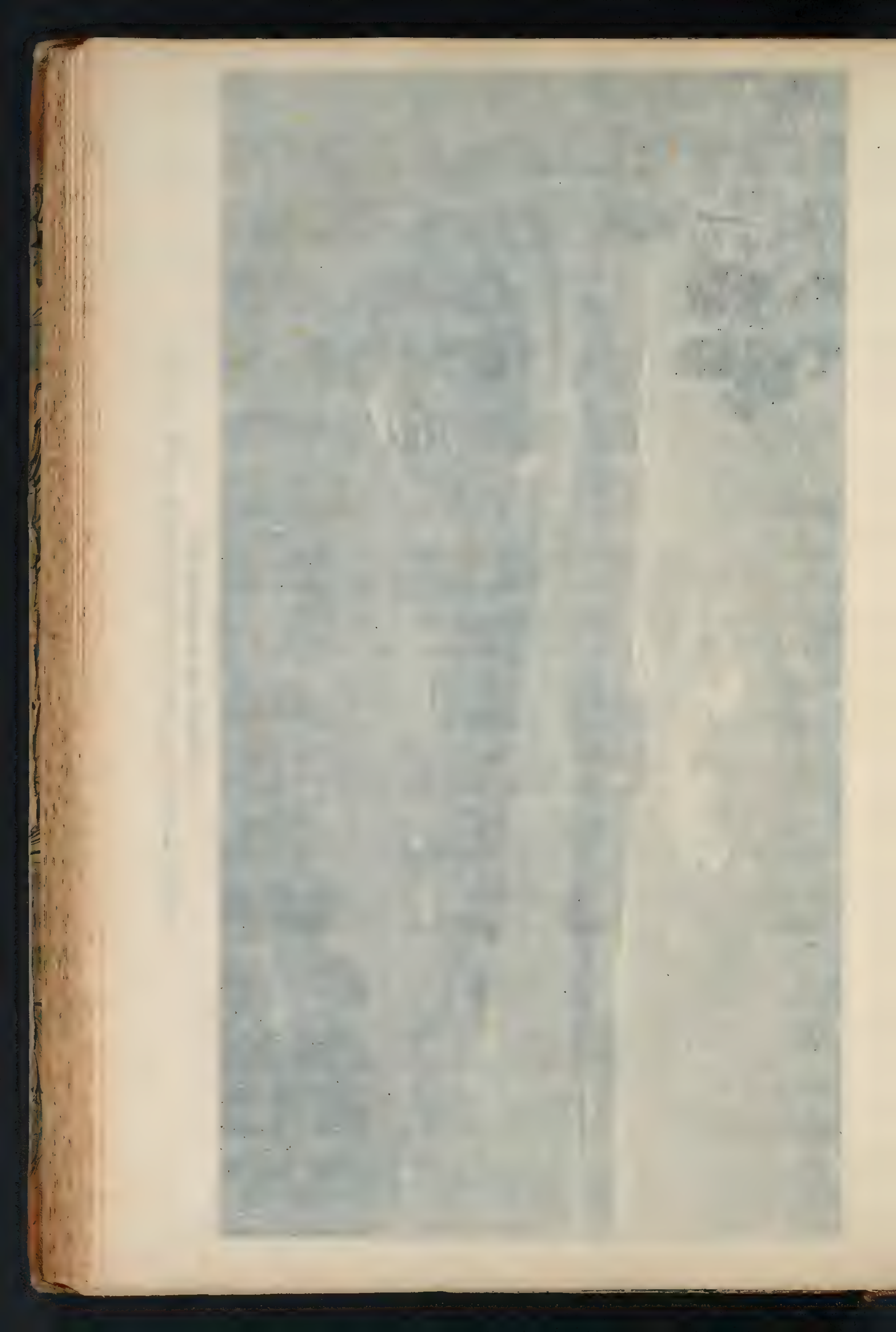
Quoi qu'il en soit, ce nom de Justinopolis a été totalement oublié pour celui de Capo d'Istria, qui indique d'une maniere très précise la situation de cette ville, et elle est encore à la place même où fut l'ancienne Ægida. Elle est une des plus considérables de la partie de l'ISTRIE ci-devant vénitienne. Elle repose sur une isle que l'on a jointe à la terre-ferme par une chaussée d'un demi-mille de long. Les Vénitiens la prirent d'assaut en 932: mais dans le quatorzieme siecle les Génois la leur enleverent. Enfin en 1478 elle retourna à la république de Saint-Marc, et depuis elle n'en a pas été séparée; c'est un évêché suffragant de l'archevêché d'Udine. Malgré son peu d'étendue on y compte quarante églises ou chapelles, non compris la cathédrale, et elle a trente couvents. Ses salines et ses vins forment la plus considérable branche de son commerce. L'air que l'on y respire, sans être très sain, est cependant moins dangereux que celui des autres villes maritimes de l'ISTRIE.

L'impatience que le citoyen Cassas et ses compagnons éprouvoient d'arriver à Trieste ne leur permit pas de faire un long séjour à Capo d'Istria; et quoique la traversée de l'une à l'autre soit peu considérable, le calme, ou la bonace, comme disent les marins de ces parages, les retint long-temps, et ils ne purent entrer dans le port de Trieste qu'à deux heures du matin le premier de juillet. Ils ne débarquerent qu'à sept heures, lorsque le bureau de santé fut ouvert et que leurs papiers eurent été visités. Le citoyen Cassas se rendit en arrivant chez le baron de Pilloni, lieutenant général de police: il lui remit les lettres de recommandation qu'il avoit pour lui, et par lesquelles il étoit invité à lui procurer toutes les facilités pour pouvoir dessiner dans le port sans être inquiété. Ce magistrat lui fit l'accueil le plus distingué; et depuis ce moment il ne cessa de lui prodiguer les égards et les politesses qu'un homme instruit



VUE GÉNÉRALE DE TRIESTE;

De son Port, du Lazareth & des Côtes de l'Istrie, prise du Chemin de Vienne



accorde avec tant de plaisir aux artistes; et en lui rendant ici ce témoignage public d'estime, le citoyen Cassas se plaît à rendre hommage autant à la vérité qu'à satisfaire à sa reconnoissance particuliere.

Ce fut à Trieste que ses premiers compagnons de voyage le quitterent; leurs affaires les rappeloient à Venise. Mais lui, toujours convaincu de l'utilité dont il pourroit être aux arts en visitant la DALMATIE, il chercha à se procurer une société nouvelle, et la trouva facilement. Il remit en conséquence à s'occuper à son retour des dessins de Trieste. Il détermina donc le citoyen Bertrand, alors consul de France, le fils du prince de Pars, administrateur général des postes, et M. Grappin, avocat et homme de lettres, à entreprendre avec lui ce voyage; et après trois jours de repos à terre il se rembarqua. Mais, pour ne point revenir inutilement deux fois sur la même matiere, nous allons rendre compte ici des observations dont notre voyageur ne s'occupa que dans la suite, ainsi que nous en avons usé pour Pola, dont il ne composa les dessins que lors du second séjour qu'il y fit.

La maison d'Autriche, comme nous l'avons observé au commencement de cet ouvrage, possédoit une partie de l'ISTRIE, tandis que la république de Venise tenoit sous sa puissance la majeure partie de la côte maritime. Trieste est la ville la plus considérable de cette partie autrichienne que l'on appelle plus particulièrement le Littoral. Elle a succédé à l'ancienne *Tergeste*, ou plutôt les édifices se renouvelant avec la marche des siecles, ont insensiblement remplacé ceux de l'ancienne ville : ainsi donc ce n'est point une ville moderne que l'on ait rebâtie sur l'emplacement d'une cité ancienne qu'auroit détruite quelque révolution du globe ou quelque évènement politique. Elle s'éleve en amphithéâtre sur la croupe d'une montagne dont la mer mouille le pied. Une citadelle a été construite au sommet de cette montagne, et par sa position commande ainsi toute la cité, divisée en haute et basse ville.

Trieste, située au fond du golfe qui porte son nom, ne fut long-temps qu'une simple rade. La cour de Vienne, au nombre des vœux que sa politique forma constamment pour son agrandissement, plaça toujours celui d'être comptée pour quelque chose parmi les puissances maritimes, et de posséder en conséquence un port militaire. L'impératrice Marie-Thérese, embrassant avec plus de chaleur encore un projet dont ses prédécesseurs n'avoient fait que pressentir l'utilité sans le mettre à exécution, résolut de tirer parti de la situation favorable de Trieste, et d'en faire une place importante où les avantages du commerce se trouvassent réunis à ceux d'une marine impériale. Dès 1750 les plans furent arrêtés et les travaux commencés : l'on choisit les emplacements convenables à la construction des vaisseaux et l'on y établit des chantiers; on jeta les fondements des magasins nécessaires aux agrès, aux vivres et aux approvisionnements. Successivement une corderie, des forges, des fours, des hôpitaux furent construits. Enfin Marie-Thérese ne négligea rien de tout ce qui pouvoit assurer rapidement à ce nouvel établissement la splendeur qu'elle lui destinoit; et peu de temps après le pavillon autrichien,

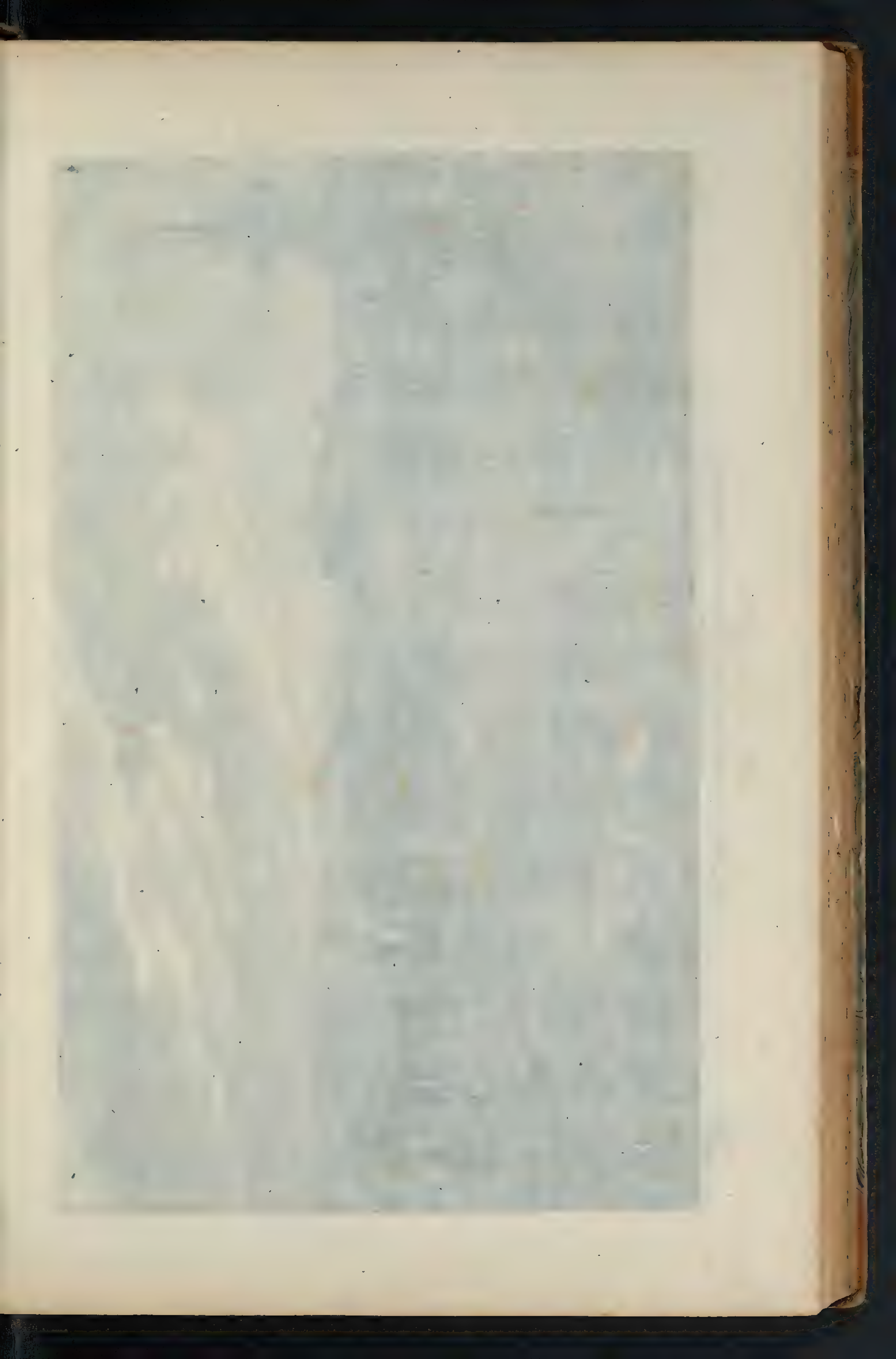
en flottant pour la premiere fois sur les mers, apprit à l'Europe l'existence de Trieste.

Mais l'impératrice n'auroit qu'imparfaitement rempli le but qu'elle se pro=posoit si elle n'eût également dirigé vers cette place les canaux du commerce. Elle eut donc soin de la combler de privileges, et sur-tout elle s'empressa de déclarer ce port franc de tous droits. Pour lui faciliter les relations avec le Levant, dix-neuf ans après elle fit bâtir un vaste et commode lazaret où les équipages des vaisseaux pussent être en quarantaine. Insensiblement elle y appela et encouragea tous les genres d'industrie dont les rapports se trouvent par leur nature plus intimement liés avec l'art de la navigation. Il se forma dans Trieste des manufactures de cables, de toiles à voiles, d'armes de toute espece, des fonderies de canons, de boulets, d'ancres, etc. Des fabriques d'objets purement commerciaux s'y établirent, tels que velours, cierges, savons : les liqueurs entre autres devinrent une branche importante de son commerce, et l'on évalue à six cent mille le nombre de bouteilles de liqueurs que l'on en exporte annuellement. En 1767 il s'y forma une compagnie d'as=surance dont on estime les capitaux à trois cent mille florins; et en 1770 on y comptoit déja plus de trente maisons capitales de commerce en gros.

Quant à ses productions territoriales, Trieste ne peut guere s'enorgueillir que de ses vins blancs, dont la qualité est estimée et le débit facile : mais cet article, ainsi que celui des fruits, tels que les noix, les marrons, les oranges, les limons, les grenades, les figues, que son territoire produit en abondance, n'en=trent que pour une foible part dans son négoce, qui repose plus essentiellement sur son industrie ou sur les marchandises étrangeres dont elle est l'entrepôt.

Ce fut ainsi que Trieste sortit de l'obscurité où elle avoit été plongée, sur-tout pendant le temps où elle avoit spécialement appartenu à ses évêques, dont la liste remonte au sixieme siecle. Ils étoient suffragants d'Aquilée lorsque l'Istrie appartenoit en entier au patriarche de cette métropole. Cependant Lothaire, roi d'Italie, démembra Trieste du patriarchat, et la donna avec son territoire en toute souveraineté à son évêque particulier, avec le droit de battre monnoie. Dans la suite les évêques vendirent aux habitants la jurisdiction moyennant cinq cents marcs d'argent. Après avoir fait pendant quelque temps partie de la Carniole, elle en fut détachée; et maintenant ses évêques, qui prennent le titre de comtes, sont suffragants de l'archevêque de Goertz.

Les habitants du territoire de Trieste n'ont pas en général le même pen=chant à la paresse que ceux de la partie de l'Istrie vénitienne. Moins Italiens, ils tiennent plus des mœurs et de la constitution physique des peuples de la Carniole, parmi lesquels même plusieurs géographes les placent, en consi=dérant l'Istrie autrichienne comme la cinquieme division du duché de Car=niole. Ils ont la robusticité et les habitudes des peuples montagnards; et en effet toute cette partie est couverte de montagnes énormes dont les sommets sont couronnés de neiges pendant toute l'année. Ces hommes, forts et vigou=reux, formés à une nourriture grossiere et frugale, habitués à coucher sur





VUE DE LA VILLE ET DU PORT DE TRIESTE, 9

prise du Môle neuf.





Gravé à l'Eau-Forte par Desmaisons. Terminé par Née

Vue de L'ENTRÉE DU GRAND CANAL *de Trieste.*

N.° 8




Terminé par Née
VUE DU FOND DU GRAND CANAL DE TRIESTE.


Terminé par Née
VUE DU FOND DU GOLFE DE TRIESTE,
Prise du Chemin de Vienne.

la terre, passent sans aucun inconvénient du froid excessif qui regne sur le haut des montagnes à la chaleur étouffante qui circule dans les vallées. La poitrine découverte, les pieds nus, ils bravent les glaces et les aspérités des rochers. Les montagnes sont ou couvertes de bois magnifiques, ou entièrement pelées, selon les diverses expositions: mais les vallées sont constamment d'une fertilité telle qu'elles accordent deux moissons dans l'année; en sorte qu'après la récolte du froment, du seigle et de l'orge, on seme le sarrasin, qui mûrit avant l'hiver, aussi bien que le millet, que l'on cultive communément sur les terres où l'on a recueilli le lin et le chanvre. Outre cette culture, qui fournit abondamment à la consommation de Trieste, elle tire encore un grand nombre de bestiaux des excellents pâturages de ses vallées; et son territoire procure de plus à sa marine des aciers, du fer, du mercure, du plomb, du cuivre; à la pharmacie, du miel, des viperes, des scorpions; et aux cargaisons, des huiles, des résines, des fromages, etc.

Ce pays, hérissé de montagnes escarpées et coupé de vallées profondes et délicieuses, cette union de la nature sauvage brillante de toute son horreur, et de la nature civilisée resplendissante d'agriculture, présenterent à chaque pas à notre voyageur des sites infiniment pittoresques. Sans les vues dont il a enrichi ce volume, il seroit difficile de s'en former une idée; car, pour concevoir la majesté de ces spectacles divers, pour éprouver le sentiment involontaire d'étonnement, de terreur, d'admiration et de plaisir dont on est saisi quand on les aborde, il faut avoir mesuré de l'œil l'immensité de ces monts sourcilleux, contemplé leurs coupes hardies, leurs masses gigantesques, leurs énormes saillies, dont les pointes recourbées et suspendues dans les airsm enacent à chaque instant de s'écrouler dans les abymes, et cependant bravent les siecles dans l'immobilité de leur épouvantable équilibre; il faut avoir pénétré dans ces grottes profondes, dans ces cavernes inconnues aux rayons du soleil, et promené la clarté des flambeaux sur les limpides brillants des innombrables stalactites dont leurs parois et leurs voûtes sont tapissées; il faut avoir entendu le formidable fracas de ces torrents, de ces rivieres, de ces fleuves, qui s'élancent du haut des monts, et, roulant comme la foudre sur les flancs déchirés des rochers inégaux, tombent, se relevent, jaillissent, se détournent, s'amoncelent, s'échappent, se pressent, se précipitent, s'abyment enfin dans les gouffres qui les dévorent; il faut avoir vu ce précipice où la Ruecca ensevelit son onde écumante, et permis à sa pensée de naviger sur ce canal perpendiculaire de six cents pieds, qu'elle parcourt en descendant dans les cavités du globe.

Que l'on ajoute à ces tableaux, qui, tantôt plus riants, permettent à la vue de filtrer pour ainsi dire à travers les grands déchirements des rochers pour s'enfoncer dans le lointain vaporeux des vallons de la Goricie ou sous l'horizon d'azur des flots adriatiques, tantôt plus graves, la retiennent captive devant ces vastes et sombres rideaux de pins et de chênes toujours verds que la main des âges étendit sur les croupes des montagnes; que l'on ajoute, dis-je, à la richesse de ces aspects le contraste bizarre des tours décrépites de

quelques châteaux teutoniques dont la cime féodale se prolonge dans les nues, avec les bastides du commerçant paisible dont l'élégante architecture semble au fond des vallées ne dominer que sur les fleurs; que l'on y joigne l'étonnante alliance d'un printemps éternel dont le souffle caresse les côteaux émaillés, avec les âpres hivers dont le sceptre de glace pese sur la tête des monts; que l'on y suppose les accords inouis du rossignol que l'oranger attire avec l'accent aigu de l'aigle qui fend avec orgueil les campagnes de l'air; que l'on s'y figure la monotone complaisance des échos qui se renvoient les bêlements de la chevre appendue aux rochers, et les mugissements sourds des taureaux que l'amour égare sur le bord des ruisseaux argentés : et, pour peu que l'on ait une ame sensible aux beautés de la nature, pour peu que des mœurs pures permettent encore au cœur d'aborder sans indifférence la majesté du Dieu qui se révele dans ces grands accidents, on sentira l'infortune de l'homme assez aveugle pour confiner ses jouissances dans le cercle étroit et puéril de ses palais, tandis que la terre le convoque à des plaisirs dignes de la grandeur de son être sur les théâtres pompeux de ses désordres sublimes.

En général l'activité des habitants de Trieste n'est point partagée par les habitants de la campagne de l'Istrie vénitienne : ceux-ci sont d'une paresse excessive. Le sol ne demande qu'à produire; et l'on ne peut s'empêcher de gémir sur l'insouciance des habitants quand on les voit se refuser aux touchantes invitations de la nature. La mer, dont la fécondité ne sembleroit devoir être réservée qu'aux peuples maltraités par une terre marâtre, trompe ici le vœu de l'agriculture par une abondance désastreuse, en fournissant à la nonchalance une nourriture aisée, et qu'elle obtient sans fatigue puisque les pêcheurs n'ont presque pas besoin de s'éloigner du rivage. L'huile et le vin sont donc les seules denrées que l'homme demande au sol dans ces cantons, et il les lui accorde avec prodigalité. L'un et l'autre sont estimés: les vins sont sur-tout d'une excellente qualité, d'un goût agréable et d'une force peu commune: la modicité de leur prix permet à toutes les classes de la société d'en user, et le peuple profite souvent de cette facilité avec excès. L'abus de ces vins capiteux joint à la répugnance des Istriens italiens pour toute espece d'exercice les rendent goutteux de bonne heure; et si l'on remarque parmi eux beaucoup de boiteux, la cause en est simplement dans l'usage immodéré des liqueurs spiritueuses, et non, comme quelques personnes l'ont pensé, dans un vice de conformation qui soit propre à ce peuple.

L'un des plus grands avantages de l'Istrie est la beauté de ses forêts. C'est de là que la république de Venise tiroit la majeure partie des bois de construction qu'elle employoit à sa marine; mais cette ceinture de forêts contribue peut-être à entretenir l'insalubrité générale de toute cette contrée, sur-tout de la partie vénitienne. Il est possible que cette espece de mur arrête les courants d'air de l'est-nord-est, et du nord-nord-est, et les empêche de disperser et de dissiper les exhalaisons mal-saines qui s'élevent des terrains marécageux semés le long des rivages de la mer et encore assez avant dans les terres. Ces exhalaisons ou vapeurs dont la chaleur du climat développent





VUE D'UN MONUMENT

découvert dans les environs de Trieste, et de quelques fragmens trouvés à Parenzo, [illegible]

les miasmes et la malignité, en supposant même que les vents de sud et de sud-ouest les agitent, et les refoulent vers l'intérieur du continent, ne s'élevant pas infiniment au-dessus du sol ne peuvent franchir les barrieres que leur opposent les forêts, et deviennent stagnantes sur les vallées, où elles répandent, il est vrai, la fertilité, mais où elles portent en même temps les maladies. Pour assainir ce pays intéressant sous tant de rapports, il suffiroit peut-être de diriger l'exploitation des forêts avec des principes raisonnés d'humanité et de philosophie; au lieu d'y couper les arbres au hasard comme on l'a fait jusqu'à ce jour, l'on pourroit y faire des percées, et donner par-là passage aux courants d'air qui chasseroient les exhalaisons marécageuses vers le golfe Adriatique. Il est présumable que ce pays se trouveroit bien de cette prévoyance, que d'habiles physiciens par des observations soignées pourroient améliorer encore. On a remarqué que dans différentes parties de l'Europe où l'on se plaignoit de l'insalubrité du climat, elle diminuoit à mesure que les coupes des bois environnants devenoient plus considérables, ou lorsque des circonstances forçoient à les abattre en entier.

Le climat de l'Istrie n'est cependant pas aussi funeste aux indigenes qu'aux étrangers; on y rencontre fréquemment des vieillards; et si un penchant presque invincible à l'oisiveté n'étoit pas le partage de ce peuple, principalement de celui qui réside dans les villes, si le travail secondoit et développoit la vigueur de corps assez bien constitués, si l'agriculture plus en honneur leur procuroit une nourriture plus saine, si, à l'instar de tous les peuples paresseux, ils ne s'adonnoient pas à l'usage des liqueurs fortes, si la police enfin, par des réglements conservateurs, écartoit d'eux cette mal-propreté, principe éternel et caché d'une foule d'infirmités, il n'est pas douteux que l'on verroit insensiblement disparoître leurs maladies endémiques, que l'on ne s'est accoutumé à regarder comme incurables que par le peu d'attention que jusqu'à ce jour l'on a donnée aux moyens de les extirper.

Le citoyen Cassas partit donc de Trieste, comme je l'ai dit plus haut, avec le consul de France Bertrand, le fils du prince de Pars, et M. Grappin, homme de lettres. Ce dernier fut le seul dont la constance ne se démentit point, et qui l'accompagna jusqu'en Dalmatie: les deux premiers, que la mer fatiguoit, ayant été obligés de renoncer dans la suite à leur entreprise, se séparerent de lui à Fiume, et reprirent la route de Trieste par terre.

En quittant Trieste notre voyageur prit une seconde fois sa direction vers Pola, que ses nouveaux compagnons desiroient aussi visiter, et longeant la côte de l'Istrie, servi par un vent excellent, il arriva en peu de temps à Citta-Nuova, petite ville de la partie vénitienne, peu considérable, extrêmement mal-saine et peu peuplée: c'est un évêché suffragant d'Aquilée. Il ne s'y arrêta que quelques instants pour voir l'évêque dont il étoit ami, et qui s'empressa de lui donner des recommandations pour quelques savants de Dalmatie, et entre autres pour son oncle qui demeuroit à Zara. Le vent continuant à être favorable, il se rembarqua précipitamment, repassa devant Rovigno, où se trouvoient alors quatre galeres de la sérénissime république;

et enfin à six heures du soir il se retrouva à Pola après avoir parcouru en moins de dix-sept heures les quatre-vingt-dix milles d'Italie que l'on compte entre cette ville et Trieste.

L'avocat Barbota, pour lequel il avoit des lettres de recommandation, le reçut avec un empressement qui fait également honneur à sa politesse et à son amour pour les arts. Le citoyen Cassas profita du reste de la journée pour montrer à ses compagnons les antiquités de Pola; et le lendemain à quatre heures du matin, après avoir pris quelque repos à terre, il se rembarqua. En débouquant de la rade, le pilote lui fit remarquer les débris d'un vaisseau vénitien qui peu de jours avant avoit fait naufrage sur les écueils dont cette côte est hérissée, triste exemple du danger que ces parages présentent aux navigateurs.

Le vent qui jusques-là l'avoit si bien servi cessa de lui être fidele. Il fallut louvoyer long-temps avant de réussir à doubler le promontoire, et ce ne fut qu'avec infiniment de fatigue que nos voyageurs parvinrent à entrer dans le dangereux golfe de Carnero ou de Fiume; quelques géographes l'écrivent Quarnero : c'est celui que Pline nomme *Sinus Flanaticus.* Mais à peine eurent-ils doublé le promontoire qu'ils se virent assaillis par un orage furieux, dont les rafales les surprirent avec tant de rapidité, qu'ils coururent le danger imminent de sombrer sous voiles, n'ayant pas eu le temps d'amener, et qu'il leur fut impossible de gagner les petites anses qu'ils avoient sur leur gauche, et où ils auroient pu se mettre à l'abri. Ils furent donc forcés de s'abandonner à mâts et à cordes à toute la furie de la mer, sous la conduite d'un capitaine dont l'ignorance et les frayeurs rendirent encore leur situation plus critique; et ce ne fut qu'après avoir passé la journée dans de semblables angoisses qu'ils réussirent enfin à se réfugier dans le petit port de Sainte-Marie, où ils se trouverent très heureux de pouvoir passer la nuit dans quelques misérables cabanes de pêcheurs.

Ces sortes d'orages ou tempêtes sont extrêmement fréquents dans ce golfe de Carnero. Les montagnes du Frioul, prenant en écharpe la presqu'isle de l'Istrie, viennent aboutir au promontoire qui se trouve à l'entrée du golfe; elles opposent ainsi une barriere aux vents de nord, qui, venant à les frapper diagonalement, acquierent par la résistance une force de réfraction plus considérable, et glissant de la sorte jusqu'au golfe de Carnero, où ils ne trouvent plus rien qui s'oppose à leur passage, y développent toute leur violence.

La fréquence de ces tourmentes a rendu cette mer si redoutable aux marins de la côte, et les habitants des contrées voisines ont été si souvent témoins de leurs funestes effets, que la crédulité s'est emparée de ces intempéries physiques, et qu'il n'est point de contes absurdes que l'on ne fasse sur leurs causes. A en croire le peuple, ce sont des sorciers qui suscitent ces ouragans, et chacun a sa version à cet égard. La plus généralement répandue, c'est que les sorciers quand ils sont en colere, ce qui leur arrive souvent à ce qu'il paroît, allument de grands feux dans des cavernes qu'eux seuls connoissent dans les montagnes, et que la terre, par le dépit que lui cause la douleur que

lui font ces feux, s'agite, et par le mouvement qu'elle fait occasionne ce grand trouble dans l'air, et fait submerger ceux à qui les sorciers en veulent. Comme il n'y a pas de preuves très certaines que les sorciers en voulussent au citoyen Cassas, je crois que l'on peut se dispenser de croire à cette explication des tempêtes du Carnero, bien qu'Amelot de la Houssaye n'ait pas dédaigné d'en *enrichir* son histoire de Venise.

Le mauvais temps retint nos voyageurs dans le port Sainte-Marie, non seulement toute la nuit, mais encore toute la journée du lendemain. Les gardes d'un petit fort voisin leur firent éprouver beaucoup de difficultés pour leur permettre de descendre à terre, sous prétexte qu'ils n'avoient point de lettres de santé : mais ce n'étoit qu'une ruse dont ils usoient pour obtenir d'eux de l'argent; quelques sequins les eurent bientôt adoucis, et ils s'empresserent encore à aller leur chercher dans les chaumieres des paysans des environs quelques provisions dont ils manquoient, et que, sans le secours de ces hommes, il leur eût été impossible de se procurer dans un pays aride et presque désert.

Le surlendemain, la tempête s'étant un peu calmée, ils se rembarquerent; mais ils furent obligés de louvoyer toute la journée, ayant toujours en vue le monte Mayor ou mont Majeur. Après avoir côtoyé long-temps les côtes des isles d'Ossuero et de Cherso qui leur restoient à stribord, ils entrerent dans un petit golfe qui dépend de cette derniere isle, et mouillerent dans l'anse de Fortina. Ils y passerent à l'ancre une partie du lendemain; et ce ne fut qu'avec infiniment de peine qu'ils obtinrent, à force d'argent, un peu de vin de la charité d'un couvent de franciscains, la seule maison habitable de ces cantons, dont les habitants sont presque sauvages. Le vent s'étant adouci, ils eurent enfin le bonheur de sortir de ce canal où ils avoient tant souffert depuis leur entrée dans le golfe de Carnero, et ils débarquerent à six heures du soir à Fiume.

L'isle de Cherso, où ils firent si peu de séjour, appartient aux Vénitiens: elle donne son nom à sa ville capitale. Elle est remarquable par l'extrême petitesse de ses chevaux; ils n'en sont pas moins vifs ni moins vigoureux, et ils réunissent la grace à la délicatesse des formes. C'est une des plus grandes isles de cet archipel qui couvre les côtes de la Dalmatie jusqu'à Raguse. Elle a cent cinquante milles d'Italie de circuit : son climat est sain. Le sol, quoiqu'extraordinairement pierreux, est très fertile, et au défaut de rivieres est arrosé par de nombreux ruisseaux. Elle ne produit point de froment, mais ses bestiaux, ses vins, son miel et ses huiles sont estimés, et sous ces rapports elle étoit très importante pour la république de Venise. On voit dans cette isle un lac assez considérable; il a environ sept milles de tour, et les habitants assurerent à nos voyageurs qu'il étoit très poissonneux, et qu'il contenoit entre autres certaines familles de poissons qui semblent appartenir plus particulièrement à la mer, ce qui donneroit à croire qu'il peut avoir quelques communications souterraines avec elle.

Fiume, dont le gouverneur accueillit parfaitement le citoyen Cassas, appartient à la maison d'Autriche. Une grande route que l'empereur Charles VI fit faire de Carlstadt à cette ville l'a rendue extrêmement florissante, en lui

assurant l'entrepôt de toutes les denrées de la Hongrie que l'on exporte par mer. Elle faisoit partie du duché de Carniole; mais au milieu du dix-septieme siecle elle en fut démembrée, et elle devint un gouvernement particulier. Elle est située à l'embouchure de la Fiumara, et le vallon assez étroit dont elle occupe l'ouverture est sur-tout fertile en vins et en fruits excellents, parmi lesquels ses figues tiennent le premier rang. Elle est agréablement bâtie; sa population est nombreuse; ses églises sont magnifiques, et son port est très fréquenté. Sa raffinerie de sucre fournit cette denrée à tous les états autrichiens. Sa blancherie de cire est également remarquable, et ces deux établissements importants occupent beaucoup de bras. Elle possede plusieurs maisons considérables de commerce, et elle est si précieuse à la cour de Vienne que celle-ci lui a prodigué les exemptions en tout genre.

Ce fut là que le consul Bertrand et le fils du prince de Pars se séparerent du citoyen Cassas pour retourner par terre à Trieste. L'épreuve du Carnero les avoit dégoûtés des voyages maritimes. Quant à lui, en qui l'amour des arts l'emportoit sur la crainte des dangers, il s'assura d'une barque armée de trois vigoureux nageurs; et avec M. Grappin, qui lui resta fidele, il partit le 11 juillet de Fiume, et en cinq heures ils vinrent dîner à un couvent de l'isle de Veglia ou Veggia. Le citoyen Cassas ne trouva pas que cette isle répondît à l'éloge que différents géographes et notamment l'Encyclopédie en font. Loin d'être aussi riche qu'ils la représentent, le territoire lui en parut sec, rocailleux, mal cultivé, semé de quelques arbustes épars çà et là. Si elle produit des vins et de la soie, ce n'est point en aussi grande quantité qu'on l'assure. La seule ville qu'elle possede porte le même nom que l'isle. Son port est assez commode, et les galeres de Venise y relâchoient volontiers. Ce fut là que le citoyen Cassas entendit pour la premiere fois parler le dialecte illyrien, et il observa que les bréviaires des prêtres sont écrits en cette langue. Kar est le nom que les Esclavons donnent à cette isle, et les auteurs de l'Encyclopédie soupçonnent qu'elle peut être la Curica de Ptolomée et de Pline. Il me semble, sans me permettre cependant de critiquer ces auteurs estimables, que c'est Curicta qu'il faut écrire et non pas Curica. C'est la même isle que Strabon a nommée Cyractica. Cette isle a cela de remarquable qu'elle a formé pendant très long-temps un état à part. Le comte Jean Frangipani la céda dans le quinzieme siecle à la république de Venise.

Nos deux voyageurs repartirent de Veglia après avoir laissé passer la chaleur du jour. Ils avoient à droite les isles d'Urbo, de Selva, de Melado, autrement Zapuntello, et d'Uglian, et à gauche l'isle de Pago, la Punta Dura, etc. Ces isles, selon Constantin Porphiroginete, étoient autrefois inhabitées: aujourd'hui elles sont peuplées; mais, malgré les soins de la culture que l'on y exerce avec intelligence, elles produisent peu. Le terrain est si pierreux, l'eau y est si rare, que le blé ne peut y prospérer, qu'à peine les oliviers peuvent y jeter des racines, et que les grappes sont rares et maigres sur la vigne. On y retrouve en abondance le même marbre que contiennent les hautes montagnes de l'Italie, principalement à Terracina, à Piperna, et dans les environs

de Caserta. Il est dur, blanchâtre, calcaire; il éclate sous le marteau comme les pierres à feu : les acides artificiels ne l'attaquent que foiblement. Quand il a été poli, l'impression de l'air n'agit que très lentement sur sa superficie, et ce n'est qu'après de longs siecles qu'elle devient rude et que l'on distingue les grains dont il est composé. Le savant Fortis croit que les isles Dalmatiques sont les tristes restes d'un pays anciennement tourmenté et déchiré par les grandes commotions du globe; et il croit reconnoître dans des ostracites qu'il a observées, et qui n'appartenant point aux mers actuelles de ces parages n'ont pu être déposées que par le séjour d'un océan étranger, la matiere qui compose ces couches si étendues de pierres calcaires qu'il regarde comme le fondement de toutes les isles de la Dalmatie.

La plus fertile d'entre elles est sans contredit celle d'Uglian ou Isola Grossa. Elle produiroit de tout en abondance, si, comme ses sœurs, elle n'étoit pas privée d'eau. Ses habitants ne s'abreuvent que d'eau de citerne, et les particuliers plus riches ou plus délicats qui ne peuvent pas s'en accommoder sont obligés d'en faire venir de la terre ferme. Les Uglianites se distinguent des autres insulaires par leur douceur, leur amabilité, leur candeur, leur caractere hospitalier. Les mœurs italiennes, à ce qu'il paroît, ont jeté moins de racines dans les isles que sur les côtes du continent. Le costume même a peu de ressemblance avec celui usité dans les autres parties vénitiennes; celui des femmes a quelque chose d'analogue à celui des femmes Morlaques dont j'ai parlé ailleurs.

Malgré la sécheresse du sol les insectes ailés y sont aussi nombreux qu'insupportables, et il est difficile de garantir les fruits et les autres productions de la terre de leurs outrages. C'est ici que l'on trouve en très grande abondance ces escargots illyriques dont Pline fait mention, et que les Romains plaçoient au nombre des mets délicats dont s'honoroit le luxe de leurs tables. On sait qu'un Fulvius Herpinus avoit ménagé dans sa maison de Tarquinie des réservoirs où il nourrissoit de ces especes d'escargots.

En général toutes les approches de ces différentes isles sont semées d'écueils. Ils rendent la navigation aussi difficile que périlleuse : mais ce seroit peu de chose encore si ces écueils mêmes ne servoient pas de refuge et d'embuscade aux bandits dont ces mers fourmillent, et qui, s'y cachant pendant le jour et s'y dérobant à la recherche des galeres vénitiennes, attendent la nuit pour se jeter sur les barques qui se hasardent à naviguer dans le canal sans être armées. Nos voyageurs penserent faire la triste expérience de l'audace de ces brigands. Nous avons vu que pour être moins exposés à la chaleur du jour ils n'avoient quitté Veglia qu'à sept heures du soir. Quiconque n'a point connu la beauté des soirées de l'Italie ne se fait point d'idée du spectacle de la nature dans ces climats lorsque le soleil abandonne l'horizon. La chaleur s'enfuit avec lui; les nuages enflammés s'évaporent dans l'espace; les ondes, les montagnes et l'occident se dépouillent de la pourpre qui les embrase : il ne reste plus que la pureté des cieux, leur vaste et paisible enveloppe d'azur que la main du soir parseme d'innombrables saphirs, le silence majestueux de la nuit qui

lentement s'avance embaumé de l'encens des fleurs qu'humecte la rosée, et le zéphyr dont le char rapide glisse sur la glace des mers. Dans ces délicieux moments tout est fraîcheur, tout est amour, tout est volupté; la force, le plaisir et le bonheur pénetrent dans tous les pores; et l'ame épanouie s'élance et nage dans la magnificence de l'univers. Est-il donc possible que de semblables moments soient le signal du crime, et que les méchants attendent l'heure de la pompe des Dieux pour exercer leurs forfaits? Ainsi le veut la corruption du cœur humain; et cette réflexion douloureuse vint suspendre l'enchantement où un soir semblable plongeoit nos voyageurs. Au sein du spectacle le plus sublime de la toute-puissance du Créateur, ils furent obligés de se rappeler qu'il étoit des hommes, et de songer à leur sûreté. Ils se glisserent dans une petite anse formée par des rochers, mirent pied à terre, arracherent des branches à quelques arbres qui se trouvoient dans les environs, en couvrirent leur barque pour épaissir encore davantage l'ombre des rochers qui se prolongeoit sur elle. Libres de ce soin, ils s'éloignerent eux-mêmes de quelques pas, et se blottirent dans des buissons pour échapper aux regards. Il étoit onze heures, et la clarté de la lune avoit succédé à cette douce obscurité du soir qui si lentement se déroule sur l'occident argenté par le long crépuscule : tout se taisoit dans la nature; tout sembloit écouter la marche de la nuit : l'océan même qui jamais ne repose ne rouloit qu'à de longs intervalles quelques flots nonchalants dans le creux des rochers, et la monotone et sourde harmonie de ses vagues paresseuses alloit se perdre dans le silence de l'immensité. Tout-à-coup un bruit léger se fait entendre au loin. L'inquiétude est vigilante : nos voyageurs écoutent; bientôt ils n'en peuvent douter; c'est la rame qui fend à coups égaux l'onde qui gémit en écumant. Sont-ce des amis? sont-ce des ennemis? Le bruit approche. On distingue les voix; ce sont des bandits. Quelle alarme! Ils passeront peut-être: vain espoir. Ils abordent; leur barque touche presque à celle des voyageurs. Ils ne l'apperçoivent pas : ils descendent; ils furetent; leurs habits, leurs armes froissent le buisson hospitalier. Quel moment! le plus léger mouvement, un soupir, un souffle, peuvent tout perdre; il y va de la vie. Ils entendent les malédictions des brigands déçus. Ce n'est pas ici qu'ils se seront arrêtés; ils auront été plus loin, disent-ils, nous les avons manqués. Ils regrettent leurs dépouilles; ils regrettent leur sang dont ils n'ont pu s'assouvir. Ils s'accusent de lenteur, de négligence; ils se rejettent les uns aux autres la perte d'une si belle occasion: peu s'en faut que la guerre ne s'allume entre eux parcequ'un crime leur échappe: et les infortunés étoient là! ils les touchoient presque. Enfin les brigands se décident; ils s'encouragent à voler après leur proie; ils se flattent de la rejoindre; ils jurent de se venger sur elle de la fatigue qu'ils éprouvent; ils s'éloignent, ils se rembarquent, ils partent; et la rame protectrice entraîne leurs vœux, leurs projets, et les craintes de nos malheureux voyageurs.

Cette épreuve avoit été assez cruelle pour les dégoûter de naviguer la nuit, et de la passer loin des lieux habités. Ils attendirent donc le jour avec

impatience, et, dès qu'il parut, ils s'empresserent de s'éloigner d'un rocher qui avoit pensé leur être si funeste. Rien de plus agreste, de plus abandonné, de plus sauvage que l'aspect des côtes qu'ils longerent toute la journée avant d'arriver à Zara. Des rochers jetés çà et là, des buissons âpres et informes, des sables, point de terre, point de culture; la morne verdure des plantes aromatiques, des lentisques, des caroubiers, du fenouil, de la ciguë, de la rue; un soleil brûlant, une chaleur insupportable, et le souvenir des dangers de la nuit: tels furent les objets et les pensées qui, pendant une traversée de quatorze heures, fatiguerent également leurs yeux, leurs sens, et leur imagination. Ils arriverent enfin à Zara, où les attendoient le docteur Stratico, savant éclairé, et le capitaine Gerousi, homme instruit et aimable, qui s'empresserent à leur faire oublier, par la réception la plus affable, et les tempêtes du Carnero, et les forbans de la Punta Dura.

Zara est la place la plus considérable que les Vénitiens possédoient sur le continent. C'est un boulevard contre lequel les Turcs ont souvent fait de puissants et inutiles efforts. A mesure que l'on approche de cette ville, les isles qui bordent la côte semblent s'en éloigner davantage; le canal s'élargit, et la navigation devient moins périlleuse, sur-tout pour les grands bâtiments. Elle fut connue par les Romains sous le nom de Jadera. C'étoit, selon Pline et Ptolomée, une colonie romaine, et la capitale de la Liburnie, c'est-à-dire de cet espace de pays compris entre les rivieres de Zermagne et de Kerka, nommées par eux le *Tedanius* et le *Titius*. Dans le moyen âge elle porta le nom de Diadora. Elle est la seule ville de la Liburnie qui ait survécu soit aux siecles, soit aux guerres qui désolerent si long-temps ces malheureuses contrées, comme nous l'avons fait voir. Le citoyen Cassas ne partage point l'opinion de Fortis, qui avance que dans le cours des siecles elle a fait plus de chemin en prospérité qu'en décadence. Tout annonce au contraire qu'elle fut beaucoup plus considérable qu'elle ne l'est aujourd'hui, puisque des débris de certains monuments publics, qui par leur nature devoient être dans son intérieur, se trouvent portés à d'assez grandes distances hors de ses murailles, qui actuellement n'ont pas plus de deux milles de circonférence, et qui contiennent à peine quatre à cinq mille habitants.

Quoi qu'il en soit, Zara par sa situation est une ville d'une importance majeure. Elle est bâtie sur une langue de terre ou péninsule qui n'étoit attachée au continent que par un isthme de trente pas à-peu-près de largeur, aujourd'hui coupé par des fossés, en sorte que Zara ne communique plus avec la terre-ferme que par des ponts-levis, et que l'eau de la mer l'entoure dans son entier. A la tête de ces ponts se trouve un fort qui en rend l'approche difficile. Sa citadelle, dont les fossés sont taillés dans le roc, est excellente. L'on y a ajouté trois bastions contre-minés, revêtus de pierres de taille, couverts de contrescarpes. Les courtines sont défendues par d'excellents ravelins ou demi-lunes, et le tout entouré de chemins couverts et de glacis. C'étoit le séjour du provéditeur général de la Dalmatie.

Les Vénitiens acquirent cette ville au commencement du quinzieme siecle,

lors du marché frauduleux que fit avec eux ce Ladislas, roi de Naples, qui se prétendoit roi de Hongrie, comme je l'ai remarqué ailleurs. En 1498, Bajazet, empereur des Turcs, l'attaqua avec succès; mais les Vénitiens la recouvrerent, et depuis elle ne fut plus séparée de leur puissance.

Dès 1154 son évêché fut érigé en archevêché. Ses suffragants sont les évêques d'Arbe, de Vegia et d'Osuero. L'on est sans doute étonné de trouver des évêques dans ces isles que nous venons de parcourir tout-à-l'heure à la suite du citoyen Cassas; mais personne n'ignore combien les dignités de ce genre étoient prodiguées en Italie.

En général tous les bâtiments publics sont magnifiques à Zara. Tels sont les arsenaux de terre et de mer, les magasins du port, les hôpitaux civils et militaires, les casernes, les palais du provéditeur, car il en avoit deux, un dans la ville, et l'autre dans la citadelle; c'étoit ordinairement ce dernier qu'il habitoit. Le port est assez vaste, commode pour les vaisseaux, et défendu par de fortes batteries.

Parmi un assez grand nombre d'églises que renferme Zara, le dôme ou cathédrale est la seule à-peu-près qui mérite quelque attention, mais il en est peu d'entre elles que les plus célebres peintres de l'école vénitienne ne se soient empressés de décorer de leurs chefs-d'œuvre. La cathédrale possede deux tableaux, l'un du Tintoret, et l'autre du Vieux Palme. L'on en voit un encore du même maître à S. Dominique. Les orgues de cette église ont été peintes par le Schiavone. L'église de Sainte-Marie est plus riche encore. Outre un tableau de ce même Vieux Palme, elle a une Vierge, du Diamantini; un S. François, du Tintoret; et un S. Antoine, du Padouan. Mais c'est sur-tout à Sainte-Catherine que l'on admire un magnifique tableau du Titien, le peintre par excellence.

Il est aussi pour les dévots un grand objet d'admiration dans cette ville. C'est le corps entier d'un saint juif, et non pas d'un saint catholique, car enfin c'est le corps du vieillard Siméon, qui chanta si bien le *Nunc dimittis* en latin dans le temple de Jérusalem où l'on ne chanta jamais qu'en hébreu. On ne dit point qui l'apporta de la Judée à Zara; mais c'est une chose sûre qu'il en vient, car les prêtres et le peuple le disent. Pourquoi pas? Si un connoisseur en reliques de saint a bien pu reconnoître le corps du vieillard Siméon sous les décombres d'une ville que Vespasien et Titus ruinerent de fond en comble, je ne vois pas pourquoi il ne lui auroit pas fait faire un voyage en Dalmatie; l'un n'est pas plus difficile à croire que l'autre. Au reste, ce squelette, quel qu'il soit, est renfermé dans une belle chasse dont les panneaux sont de crystal pour ceux qui ne connoissent pas le crystal, et de glace de Venise pour ceux qui ont de bons yeux. Ces panneaux sont encadrés dans des bordures de vermeil. On expose ce corps à la dévotion de la multitude certains jours de l'année; le reste du temps on le tient soigneusement renfermé. On ne le découvroit que pour les magistrats suprêmes de Venise ou pour les princes souverains qui passoient à Zara. Étoit-ce pour faire



Gravé à l'Eau forte par Lepagelet — Terminé par Frussotte

VUE DE LA PORTE dite St. GRINJONA ou St. CHRYSOGONE,
à Zara.



Dessiné par Cassas — Terminé par Frussotte

ENTABLEMENT de cette PORTE.



valoir les princes, ou pour faire valoir le saint? l'un et l'autre peut-être; mais à coup sûr cela mettoit en valeur l'emploi du sacristain et les prébendes des chanoines.

Les environs de Zara sont passablement cultivés. Autrefois on ne permettoit point de planter des arbres à une lieue de rayon au moins; mais, depuis que les excursions des Turcs sont devenues plus rares, et que les alarmes de la république de Venise se sont calmées à cet égard, cette défense est tombée en désuétude, et plusieurs habitants ont des maisons de campagne et des jardins très agréables. La société s'y regle sur le ton des sociétés de Venise; ce sont les mêmes mœurs, la même étiquette, le même luxe. Les lettres ne sont point étrangeres à cette ville; elle possede une académie, et compte plusieurs hommes qui se sont distingués dans les sciences. On doit rendre cette justice à ces savants que la plupart d'entre eux ont eu le bon esprit de s'attacher sur-tout à connoître leur pays, tandis que presque par-tout ailleurs les savants connoissent tout, excepté leur patrie. MM. Stratico et Balio honoroient, il y a peu d'années encore, cette ville par leur savoir.

Les antiquités romaines n'ont pas été aussi respectées à Zara qu'à Pola; et quoiqu'elle fût, comme tout l'annonce, aussi riche en monuments que cette derniere ville, il en reste beaucoup moins de vestiges. On n'apperçoit plus aucunes traces de son amphithéâtre; on a totalement achevé de le détruire, lorsque l'on a élevé les fortifications. La place en est aujourd'hui occupée par une demi-lune. Le monument antique, le plus passablement conservé est l'arc de triomphe, qui forme maintenant la porte dite Saint-Chrysogone. Ainsi que la Porta Aurea de Pola, il fut un hommage rendu par une femme à la mémoire de son époux; l'inscription apprend que cette femme se nommoit *Melia Anniana*, et son époux *Læpicius Bassus*: le mot *emporium*, qui se trouve dans cette inscription, sembleroit annoncer que cet arc décoroit une place publique ou marché. On voit encore près de l'église de Sainte-Hélie deux magnifiques colonnes cannelées, d'ordre corinthien, dont l'architrave, les chapiteaux, la plinthe et la base sont du meilleur style: une inscription trouvée non loin de là, et que l'on a transportée dans l'église de Saint-Donat, fait soupçonner que ces colonnes sont un reste d'un temple de Junon; cette inscription est une dédicace faite à l'auguste Junon, *Junoni augustæ*, par une femme nommée *Apuleia Quinta*, fille de Marcus, en son nom et en celui de son fils *Lucius Turpilius Brocchus Licinius*.

Ce ne sont pas les seules inscriptions que les savants de Zara, qui accueillirent si bien le citoyen Cassas, lui aient fait remarquer: on lui en fit voir une qui sembleroit indiquer que le culte d'Isis et de Sérapis étoit en honneur à Jadera ou Zara; ce qui seroit conforme à l'histoire, qui veut que lorsque les Romains pénétrerent pour la premiere fois en Illyrie, ils y trouverent le culte d'Isis établi. Dans une autre inscription César Auguste est désigné comme le pere de la colonie de Jadera, et

comme ayant fait construire les murailles, dont par la suite un certain *Viberius Julius Optatus* fit relever à ses frais quelques tours. On en voit aussi dans une maison particuliere une également consacrée à l'empereur Tibere par la onzieme légion, et par les soins de *Publius Cornelius Dolabella.*

Il est douloureux que les divers monuments auxquels ces inscriptions étoient annexées aient disparu ; ils pouvoient jeter quelques lumieres sur certaines obscurités de l'histoire. Si, par exemple, l'on voyoit encore celui dont dépendoit l'inscription relative à Isis et Sérapis, soit temple, autels, ou statues, il est présumable que, grace aux progrès que l'on a faits dans la science des antiquités, on auroit pu peut-être en tirer quelques clartés sur l'origine des Dalmates. Il en est de même de celles qui concernent Auguste et Tibere, qui ne peuvent être que postérieures à la fameuse guerre de DALMATIE ; si ces monuments étoient debout encore, il pourroit en résulter quelques inductions sur ce grand évènement, dont l'histoire paroît avoir négligé beaucoup de détails importants.

Il est douteux que par les fouilles on pût parvenir à réparer cette perte ; car il seroit possible qu'une partie au moins des monuments détruits fût en avant de Zara, et que la mer, qui gagne infiniment sur cette côte, les eût couverts. Fortis a vérifié que les anciens pavés de la place sont maintenant beaucoup au-dessous du niveau actuel de l'eau ; et il y a peu de temps qu'en nettoyant une partie du port, on découvrit des ruines d'édifices considérables. Si cette observation est vraie, il y auroit alors d'autant moins d'espoir de rien recouvrer des monuments de Zara, que l'on sait que les Romains, à l'imitation des Grecs, aimoient en général à construire dans leurs villes maritimes les plus beaux édifices sur le rivage de la mer, et que s'il est prouvé que chaque jour la mer envahisse la plage où cette ville exista, en conséquence ceux de Zara sont pour jamais ensevelis sous les eaux, et ravis à la curiosité comme à l'étude des savants.

L'une des plus grandes privations que l'on éprouve à Zara c'est celle de l'eau. Elle y est d'une rareté extrême. Quelques vestiges d'un aqueduc, que le citoyen Cassas fut visiter dans les environs, prouvent que dans l'antiquité même l'on fut dans la nécessité pour lui en procurer de recourir à des moyens extraordinaires. On attribue cet aqueduc à Trajan ; cependant il est douteux qu'il n'ait pas existé avant lui, et quelques personnes pensent qu'on ne lui en dut que la restauration: on s'accorde beaucoup moins encore sur l'étendue de cet aqueduc et sur le véritable lieu d'où il recevoit les eaux pour les transmettre à Zara. Plusieurs écrivains ont pensé que c'étoient celles de la riviere Kerka, entre autres Simon Glinbavaz, et Giovanni Lucio, cités par l'abbé Fortis ; mais ce savant démontre clairement qu'ils sont dans l'erreur. Quoi qu'il en soit, les restes de cet aqueduc se remarquent encore non loin de Zara, et, par la direction des arches, il paroît qu'il

longeoit pendant quelques temps le rivage de la mer ; on le retrouve ensuite dans les bois de Tustiza, et on le suit jusqu'à Torcetta ; là, il sert aujourd'hui de sentier aux gens de pied et aux bêtes de somme. On en revoit encore des fragments près de San-Filippo et Giacomo, et à Zara-Vecchia, et au-delà les traces s'en perdent entièrement. Aujourd'hui, et depuis nombre de siecles sans doute, les habitants de Zara, privés de cet aqueduc, sont réduits à ne boire que de l'eau de citerne, et l'usage que l'on est obligé d'en faire ajoute son insalubrité à celle de l'air, dont on se plaint assez généralement dans tout le comté de Zara, sur-tout en été. Il est présumable que ces deux circonstances ont concouru, avec l'extinction de l'empire romain, les ravages des Barbares, les guerres contre les Turcs, et la diminution du commerce que l'accroissement de Venise a englouti, aussi bien que celui des autres villes de l'Adriatique ses voisines, à dépeupler Zara, où l'on ne compte plus aujourd'hui que cinq mille habitants ; nombre qui n'approche pas de celui qu'elle renfermoit jadis dans ses murs.

Parmi les hommes distingués par leurs connoissances et leur urbanité qui s'empresserent d'accueillir le citoyen Cassas dans cette ville, il n'a point oublié le docteur Antonio Danieli, professeur en médecine et antiquaire estimé, l'un des hommes de ces contrées qui possede le cabinet le plus curieux, et que son honnêteté l'engagea à montrer dans le plus grand détail à notre voyageur. Les ornements de sa maison suffisent pour attester son goût pour les arts : entouré, pour ainsi dire, des débris de la grandeur romaine, il les a mis à contribution avec autant de zele que de goût, pour en offrir les richesses à l'admiration comme à l'étude des curieux. C'est surtout dans les ruines de Nona, peu distante de Zara, qu'il a fait une abondante récolte. Cette ville entièrement détruite, qui dans l'antiquité s'appeloit *AEnona* ou *AEnonum*, n'est plus aujourd'hui qu'un misérable village, à peine habité par cinq ou six cents personnes, où la terre retient ensevelis tous les vestiges de son ancienne splendeur. Elle est située sur une petite isle, au milieu d'un port, fréquenté jadis par de nombreuses flottes ; mais les atterrissements formés par la vase qu'à la longue a roulée dans cette partie un ruisseau qui vient s'y perdre en ont totalement bouché l'entrée, en sorte que ce port n'est plus maintenant qu'un marais infect. C'est là cependant qu'habiterent non seulement ces Romains si fiers des dépouilles du monde, mais encore, après eux, ces rois des Esclavons, si superbes dans leur faste sauvage. Que reste-t-il de tant de grandeur? des pierres, des reptiles, et de la fange.

Cette ville ruinée a répondu aux dépenses considérables que les fouilles ont occasionnées au docteur Danieli en lui procurant plusieurs morceaux très rares : de ce nombre sont quatre statues antiques, de grandeur colossale, de marbre salin, qui font partie des ornements de la maison habitée par ce savant. Il possede une très belle collection de

médailles romaines, trois tables grecques, qu'il a tirées de l'isle de Lissa, que Fortis a également vues, et qu'il considere comme ayant fait partie de quelque décret et être les fragments des signatures des sénateurs. On voit encore chez lui une belle suite de pierres qui ont appartenu à divers monuments antiques, et qui lui ont été apportées de différentes parties de la Dalmatie, et entre autres une inscription, que Spon avoit vue chez M. Tommasoni, et dont sans doute M. Danieli a depuis acquis la propriété : c'est celle qui fut consacrée à Tibere par la onzieme légion, et par les soins de Publius Cornelius Dolabella, lieutenant du préteur.

Le citoyen Cassas vit encore à Zara un cinéraire, également trouvé dans les ruines de Nona, et qu'il a dessiné. Il paroît de même qu'une des plus belles portes de Zara, que l'on appelle porte de San-Gringona ou Saint-Chrysogone, et qui conduit au port, a été construite des débris d'un arc de triomphe de cette même ville de Nona : la corniche de cette porte n'est point supportée par deux colonnes, comme Spon l'a représentée, mais par deux pilastres d'ordre corinthien ; la partie inférieure de ces deux pilastres manque absolument, et ils se trouvent tronqués à-peu-près à l'origine de l'arc de la porte, en sorte que non seulement il en manque environ les deux tiers, mais encore les soubassements en totalité, et qu'il ne reste plus que les chapiteaux assez intacts, et une partie du fût.

Quoique le pays où Zara se trouve située ne soit connu des Vénitiens et en général des Italiens que sous le nom de comté de Zara, les indigenes lui ont conservé son ancien nom de Kotar. Cependant le comté de Zara proprement dit est plus resserré que ne l'étoit l'ancien Kotar, qui s'étendoit jusques aux bords du fleuve Cettina, ainsi que le montre une strophe d'une ancienne chanson illyrique, rapportée par Fortis. Ce fragment de chanson prouve que ces anciens peuples ont eu leurs poëtes ou leurs bardes ; et il seroit à souhaiter qu'on en recueillît quelques unes, et que l'on parvînt à les traduire ; on auroit alors une idée du génie poétique de ces peuples. Peut-être y trouveroit-on quelque analogie avec ces poésies d'Ossian, dont nos poëtes actuels sont encore si occupés, et arriveroit-on par là, sinon à quelques découvertes, du moins à quelques conjectures sur les origines des peuples. Il paroît que la chanson illyrique, dont Fortis a traduit un fragment, avoit rapport aux infortunes de quelque roi. Voici ce fragment tel qu'il l'écrit :

Ustanise, Kragliu Radoslave,
Zloga legga, i Zoriczu Zaspà;
Odbixete Lüka, i Karbava
Rauni Kotar do voda Cettina.

Il le traduit ainsi, « Reveille-toi, ô roi Radoslas : le sort te poursuivoit « lorsque tu te couchois pour dormir jusqu'au retour de l'aurore; *Korbavia* « et *Licka* se sont révoltés contre toi, et les plaines du *Kotar* jusqu'aux

« eaux de *Cettina*». Quoique ces deux phrases présentent peu d'idées sans doute, on ne peut s'empêcher cependant de remarquer une sorte de mélancolie, caractere particulier à ces mêmes chants d'Ossian dont je parlois tout à l'heure : mais ce n'est pas sur quelques mots que l'on peut établir le moindre parallele.

Ce pays de Kotar ou comté de Zara est assez bien cultivé, mais il est extrêmement mal-sain, sur-tout pendant l'été : cette saison s'y fait sentir par de vives chaleurs, alors les exhalaisons de la vase et des marais y répandent une odeur insupportable, et occasionnent des fievres chaudes, qui terminent en peu de jours la vie du malade, ou dégénerent en fievres intermittentes et toujours opiniâtres.

On s'étonne quelquefois, en parcourant la Dalmatie, et principalement ce comté de Zara, de voir non seulement cette quantité de villes, jadis célebres et maintenant ruinées, mais de reconnoître qu'il n'en est aucune, pour ainsi dire, où la population ait survécu à la destruction des monuments. C'est une espece de phénomene que les ravages du temps et la fureur de la guerre n'expliquent point parfaitement ici. Telle est cependant Nona, dont nous parlions tout à l'heure; telles sont encore Biograd, ou Alba Maritima, Urana, Asseria, et quelques autres. Une circonstance particuliere, non pas précisément à cette contrée, mais aux puissances dont elle fut la conquête, peut avoir donné lieu à cette dépopulation : elle paroîtroit extraordinaire, si l'on considéroit que l'intérêt des conquérants est de renverser les murailles, d'abattre les autorités, de lacérer les lois, mais de conserver les peuples, dont l'esclavage et l'industrie leur sont utiles ; mais elle cessera de surprendre quand on examinera quelles furent les puissances qui se disputerent la possession de ces lieux, et, laissant de côté les barbares, dont les incursions ne contribuerent certainement pas à la conservation des hommes, il suffit simplement de voir les Vénitiens et les Turcs s'en disputer la jouissance. Quand la victoire assuroit cette contrée aux Turcs, placée trop loin du centre de leur empire pour leur offrir l'espoir de la conserver long-temps, leur unique soin étoit de la dépouiller de toutes ses richesses ; les trésors étoient envahis, les troupeaux enlevés, la majeure partie des hommes traînés en esclavage; alors, au milieu de champs, dépourvus de charrues, de secours et de bras, sur des rivages désertés par les vaisseaux et le commerce, la misere ouvroit bientôt la tombe au foible reste que la guerre ou la chiourme avoit épargné : si le succès, au contraire, couronnoit les Vénitiens, cette puissance nouvelle, alors bornée, pour ainsi dire, aux seuls murs d'une capitale déja florissante, mais encore sans états, éprouvoit la manie de tous les peuples commerçants, c'est-à-dire de juger d'abord de leur prospérité plus par la vue que par l'emploi de leurs richesses. Le peuple de Venise, au commencement de sa grandeur, peut se comparer au marchand, qui s'occupe d'abord à remplir ses magasins et à contempler les ballots qu'il y rassemble, avant de songer réellement que la puissance de son commerce est bien moins dans les marchandises qui l'entourent que dans les

relations lointaines que leur circulation future lui procurera. Ainsi le peuple vénitien, dans sa jeunesse, n'accordoit d'importance à ses conquêtes que par le plus ou le moins de dépouilles qu'il voyoit refluer dans ses murs. De la sorte la DALMATIE, soit qu'elle passât au pouvoir des Turcs, ou soit qu'elle tombât aux mains des Vénitiens, étoit également dévastée, dépouillée, dépeuplée, parceque l'empire des uns étoit trop étendu pour se flatter de conserver, et celui des autres trop resserré pour se hasarder à protéger. Dans l'une ou dans l'autre hypothese, les infortunés débris de la population, que l'absence de la guerre laissoit dans la DALMATIE, s'ils demeuroient sans oppresseurs, demeuroient aussi sans ressources; et quelques bandits, tantôt reste impur des armées, tantôt écume de l'espece humaine vomie par les forêts, mais toujours étrangers, soit aux Turcs, soit aux Vénitiens, soit aux autres nations voisines, venoient fondre sur les villes et les villages déserts, massacroient le peu d'habitants qui y restoient, ou les forçoient à s'unir avec eux, et appeloient par leurs attentats, ou la vengeance des Ottomans, ou celle de Saint-Marc; alors, la flamme, le fer, les supplices en faisoient raison à la nature outragée, et la dépopulation se consommoit, parcequ'il falloit traiter en brigands ceux que l'on n'avoit pas eu la politique de traiter, sinon en sujets, du moins en esclaves.

Le citoyen Cassas, dans l'impossibilité de prolonger son voyage au-delà du terme qu'il s'étoit prescrit lui-même, ne donna qu'un coup-d'œil à Nona, aussi-bien qu'à Zara Vecchia. Cette ville, entièrement ruinée, fut jadis une cité considérable, nommée Blandona, que l'itinéraire d'Antonin place entre Jadera et Arauna, autre ville que, du temps des Romains, on trouvoit aussi sur le bord de la mer avant d'arriver à Salone. Dans la suite des temps Blandona devint le séjour de quelques rois croates, et cette circonstance lui valut le nom de Biograd ou Belgrad; dénomination spéciale que tous les peuples esclavons donnoient aux villes habitées par les rois. Elle fut, à ce que l'on prétend, ruinée, comme plusieurs autres villes de cette côte, par Attila; mais, ce qui est plus certain, c'est qu'elle le fut de fond en comble par le doge Ordelafo Faliero, lors de la fameuse guerre des Vénitiens contre les Hongrois; et, comme nous l'observions tout à l'heure, en cherchant les motifs de la dépopulation de ces contrées, quelques brigands vinrent se confondre avec le très petit nombre d'habitants qui avoient survécu à la guerre: bientôt ils leur inculquerent leur esprit et leur mœurs; et, pour réprimer leurs excès, la république fit massacrer et les brigands et les anciens habitants qui se trouvoient confondus avec eux. Si quelquefois Biograd est appelée Alba Maritima, c'est qu'effectivement ces deux mots sont la traduction latine du mot esclavon Biograd, qui veut dire ville blanche, auquel on ajouta l'épithete de maritime, pour la distinguer des autres Belgrad. Si les Italiens lui ont encore donné le nom de Zara Vecchia, cela doit être venu de la fausse opinion que quelques savants ont eue que c'étoit l'ancienne Jadera; mais aujourd'hui il n'est plus douteux que Jadera existoit où

est maintenant Zara, dont nous avons donné la description. C'est à quelques incriptions trouvées dans cet endroit que l'on doit de connoître que Zara Vecchia fut l'ancienne Blandona.

Vrana ou Urana, qui n'est pas très éloignée de Zara Vecchia, est de même une ville entièrement ruinée, un vaste amas de murs et d'édifices renversés; et c'est encore un monument des ravages de la guerre et de la fureur des Vénitiens que l'on peut ajouter à ceux déja cités. Mais ici il n'est point question d'une ville de l'antiquité, et rien n'indique qu'elle ait existé du temps des Romains; ce fut une possession assez considérable des infortunés Templiers, et la résidence d'un grand-prieur de cet ordre. Il paroît que les Turcs l'ont aussi possédée assez long-temps pour s'y plaire, et pour qu'elle parût digne à des hommes puissants de cette nation d'y fixer leur séjour. On y voit encore les vestiges des jardins d'un Turc, que ses richesses rendirent apparemment assez célebre pour que les historiens aient décrit ces mêmes jardins: il se nommoit Hali-Begh, ou Ali-bey; et la chaumiere où loge aujourd'hui le curé de quelques malheureux, qui végetent plutôt qu'ils n'habitent parmi ces ruines, est bâtie sur le terrain qui porte encore dans le pays le nom de Jardins d'Ali-bey. Mais c'est en vain que les historiens célebrent l'étendue de ces jardins, la magnificence de leurs cascades, de leurs jets d'eaux, de leurs bassins, la fraîcheur de leurs bosquets, et la beauté de ces cyprès dont la sombre verdure a tant de charmes pour les Orientaux; il est impossible maintenant de se faire une seule idée de tant de splendeur; tout est confondu, bouleversé, détruit; les ronces ont tout couvert; les eaux, sorties des canaux brisés, se sont épanchées sur les terres et croupissent dans les bas-fonds; les pavillons et les arbres ont disparu, et la tristesse et la misere regnent où jadis habiterent les voluptés et la richesse.

Le caravanserail, quoique déserté depuis longues années, est cependant mieux conservé; on en reconnoît du moins la forme et la grandeur, et il seroit encore entier si l'on n'avoit pas souffert que les Morlaques voisins en démolissent quelques parties pour en employer les matériaux à bâtir leurs informes maisons. Peu de personnes ignorent à quel usage servent ces sortes de bâtiments qui déposent en orient et de la magnificence des princes, et de l'hospitalité, qui, parmi les Turcs, est non seulement une vertu de l'ame, mais encore un précepte religieux rigoureusement observé autant envers les hommes qu'envers les animaux. On confond assez communément les caravanserails avec les hans ou khans, quoique le nom de caravanserail semble indiquer plus directement la destination des premiers; et en effet les caravanserails ont été, sur-tout dans l'origine, bâtis dans des lieux dont l'aridité, ou l'éloignement des grandes villes présentoit des incommodités, et des privations d'abri aux voyageurs et aux caravannes, tandis que les khans, plus fréquemment construits dans les villes, servent aux marchands étrangers que leur commerce y attire, et sont assez vastes pour leur offrir, non seulement

un logement pour eux, mais encore des magasins pour leurs marchandises : c'est ainsi, par exemple, que, par une convention particuliere avec la Porte ottomane, les Français avoient des khans particuliers, que seuls ils avoient le droit d'occuper à Alep, à Seyde, et à Smirne. D'après ce que l'on vient de dire et la situation des bâtiments dont il est question ici, il est permis de croire que c'étoit plutôt un khan qu'un caravanserail, puisqu'il étoit dans une ville voisine de la mer, et non pas sur une route fréquentée par les caravannes. Au reste il se pourroit encore que caravanserail fût le nom spécialement affecté dans l'Asie à ces sortes d'édifices, puisqu'on le trouve non seulement en Turquie, mais encore en Perse et dans le Mogol, tandis que le nom de khan pourroit être plus particulièrement usité en Turquie. Dans ce dernier empire il n'étoit pas permis à tout le monde de bâtir un caravanserail, et pouvoir le faire étoit une marque de distinction ; cet honneur n'appartenoit qu'aux meres et aux sœurs des sultans, aux visirs et aux bachas qui avoient gagné trois batailles, encore falloit-il que ce fût sur des chrétiens.

Quoi qu'il en soit des éloges que l'on a pu donner à l'hospitalité des Turcs, elle se borne, du moins quant aux caravanserails, à mettre le voyageur à l'abri des injures du temps, car on n'y trouve ni lits, ni cuisine, ni provisions pour la table, et il faut tout apporter avec soi, ou se le procurer au-dehors. La forme, l'architecture et la distribution des caravanserails et des hans ou khans sont à-peu-près les mêmes. Les uns comme les autres sont communément de grands bâtiments carrés, d'un ou de deux étages, non compris le rez-de-chaussée : les façades intérieures qui renferment la cour ressemblent assez aux cloîtres des couvents ; c'est au rez-de-chaussée que sont placés les magasins : les chambres où logent les voyageurs sont au-dessus ; au milieu de la cour est une fontaine où les chameaux et autres bêtes de somme s'abreuvent. Les khans de Constantinople sont renommés : celui dont on remarque les ruines, auprès de Vrana, devoit être considérable ; sa façade a cent-cinquante pieds de longueur ; il étoit entièrement construit d'un fort beau marbre d'un grain extrêmement serré et susceptible d'un poli précieux. L'abbé Fortis soupçonne que ces blocs de marbre ont été démembrés de quelque ancien édifice des Romains.

Mais si, parmi ces villes ruinées que je viens de citer et que l'on trouve dans le comté de Zara, il en est une qui inspire tout à la fois des regrets et une forte curiosité, c'est sans contredit Asseria, aujourd'hui Podgrage. Ici la ceinture de cette ville, citée par Pline et par Ptolomée, est encore entiere et en partie debout. Fortis, que je citois tout à l'heure, observe que l'itinéraire de Peutinger place ici Asseria, qui est la même que l'Assessia de Ptolomée, et l'Assessia ou Aseria de Pline. Je remarquerai en passant que la géographie ancienne, consignée dans l'encyclopédie par ordre de matieres, ne fait nulle mention d'Assessia, mais parle des Assesiates, qu'elle croit les mêmes que les Asseriates, peuples d'Italie, que, selon

elle, Pline place dans les Alpes : mais l'on sait que les Alpes se terminent au Carnero, à moins que l'on ne suppose que les montagnes de la Morlaquie en soient un prolongement; et alors il seroit étonnant que Pline eût confondu l'Illyrie avec l'Italie. Quoi qu'il en soit, à en juger par la magnificence de ses murailles, ce doit être ici un riche dépôt d'antiquités en tous genres, et peut-être ne faudroit-il que fouiller à peu de profondeur pour offrir une vaste moisson aux archéologues : on estime que le circuit de ses murs, qui présentent une sorte de parallélogramme irrégulier, a trois mille six cents pieds romains; ils ont presque par-tout huit pieds d'épaisseur, si ce n'est à la face la plus étroite, où ils en ont jusqu'à onze; ils sont revêtus en-dedans et en-dehors de grandes pieces, ou tables de marbre dalmatique, artistement taillées, et, comme disent les Italiens, *Lavorati a bugno* travaillées en ruche : toutes ces tables ou pieces sont d'une grandeur considérable, et plusieurs ont jusqu'à dix pieds de proportion. Il reste encore de ces pans de murs debout qui ont huit pieds d'élévation, mais il est présumable qu'ils sont enterrés en grande partie, puisque l'on n'apperçoit plus que l'arc de la seule porte que l'on puisse reconnoître. Il n'est pas douteux que ces murs n'aient été des fortifications; mais ce qui a droit d'étonner, c'est de reconnoître, à l'un des angles nord, la forme d'un bastion, avec ses faces et ses flancs, tels que les construisent aujourd'hui les ingénieurs modernes. Mille indices prouvent que, si l'on faisoit des recherches, on trouveroit une foule d'objets précieux dans cet endroit. Les environs sont parsemés de maçonneries, couvertes de ronces, de pieces de marbre soigneusement taillées, de débris qui paroissent avoir appartenu à de grands édifices. Une église solitaire est au milieu de toutes ces ruines; elle-même a été bâtie de fragments d'architecture antique : on y remarque des morceaux de corniche d'un excellent style, et des débris d'inscriptions, ou trop effacées pour pouvoir les lire, ou tellement brisées que l'on ne peut plus en réunir les mots.

Quand on parcourt ces ruines, c'est peut-être alors qu'il est permis de souhaiter les richesses pour être de quelque utilité aux arts. Il est indubitable qu'au moyen de fouilles, peu dispendieuses peut-être, on trouveroit, ainsi qu'on l'a précédemment remarqué, beaucoup d'objets importants, non seulement pour l'étude des artistes, mais encore sans doute pour la connoissance de l'histoire de ce même pays, enveloppée de ténebres jusqu'à ce jour. Le faste que l'on remarque encore sur les murailles d'Asseria est un indice du luxe et de la puissance de ses anciens habitants, et l'on sait que dans l'antiquité ce luxe s'appliquoit sur-tout aux édifices publics, et que c'est spécialement ceux-ci dont la découverte importe pour obtenir des notions sur les peuples. On sait quel rang tenoient dans l'estime du peuple romain ceux auxquels il permettoit de jouir sous sa protection des immunités, ou, si l'on veut, des droits de cité : la république n'accordoit cette faveur qu'aux

24

services rendus, ou à la fidélité constante, ou à la sagesse de la conduite. Le nombre de ces peuples privilégiés n'étoit pas considérable; et les Asseriates faisoient partie de ces peuples. Ils nommoient leurs magistrats, se gouvernoient par leurs propres lois, et exerçoient enfin toutes les prérogatives des peuples libres. Tout démontre donc l'importance dont il seroit de ne pas négliger les lumieres que l'on pourroit recueillir ici de quelques recherches dirigées par des hommes instruits. Adoptons l'espoir que nous donne Fortis dans ses remarques sur le comté de Zara de son retour dans cette ville d'Asseria, et du succès de ses soins pour vaincre la répugnance manifestée par les Morlaques d'aider aux recherches que l'on pourroit faire. Elle a pour cause l'indiscrétion et la coupable avarice de quelques hommes qui dans l'origine les forcerent à traîner jusqu'au rivage de la mer quelques fragments d'antiquité, sans leur donner le plus léger salaire. Il est arrivé ici que ces Morlaques, dans la crainte que ces corvées infructueuses pour eux ne se renouvellassent encore, toutes les fois qu'ils ont en remuant la terre découvert quelques colonnes, quelques inscriptions, ou quelques autres objets de ce genre, se sont empressés, ou de les briser à coup de hache, ou de les enfouir plus profondément; tandis que, pour l'intérêt des arts, il falloit au contraire les stimuler à faire ces recherches par des récompenses proportionnées à leurs travaux, et les déterminer à les respecter et à en ménager la conservation, dans l'espoir d'en tirer un meilleur parti.

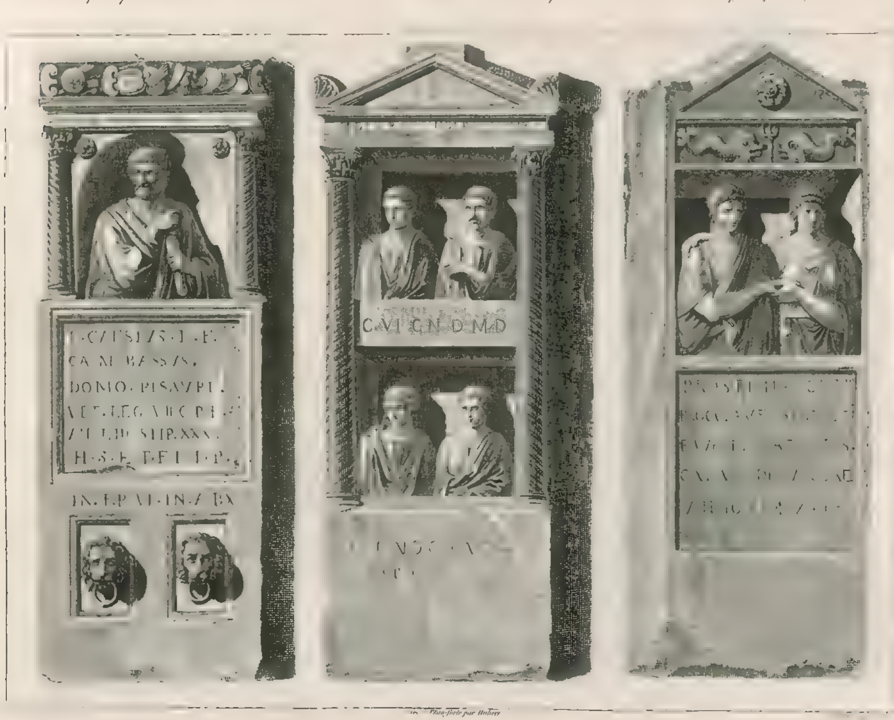
Ce fut après avoir jeté ce coup-d'œil rapide sur les environs et le pays de Zara que le citoyen Cassas et son compagnon de voyage se rembarquerent pour continuer leur route vers Spalatro. Ils furent bien servis par un vent du nord qui leur fit faire en quatre heures la traversée jusqu'à Sebenico. On suit constamment dans ce passage un canal assez étroit, appelé canal de Zara : l'on a à gauche la terre ferme et la haute montagne de Morlaquie, et à droite une isle longue et très étroite, appelée l'isle de Pasman. Quoique ce soit une traversée maritime, la multitude d'isles dont la côte est couverte empêche de voir la pleine mer, et ce n'est qu'à l'ouvert entre la pointe Est de l'isle de Pasman et un grand rocher, appelé Morter, que l'on apperçoit dans le sud sud-ouest l'isle de Coronata, et dans le sud la mer à travers les écueils de Pougliana; et en général ce fut toujours, comme nous l'avons déja remarqué, à travers les isles dont toute cette côte est couverte depuis Fiume jusqu'au golfe de Narenta, et même au-delà jusqu'à Raguse, que navigua le citoyen Cassas. A son retour de Spalatro à Trieste il n'en fut pas ainsi; et alors, n'ayant plus aucun objet qui intéressât sa curiosité sur la côte, il prit en dehors de toutes les isles, et se débarassa alors de cette foule d'écueils qui rendent ce voyage si dangereux. A cela près cette espece de navigation, qu'à la rigueur on pourroit appeler intérieure, est pleine de charmes par la variété des aspects, et souvent la singularité des paysages : d'un côté cette multitude bizarre de rochers de toutes les formes, dont les pointes menaçantes, tantôt s'élevent à quarante,





VUE DES COTES DE LA DALMATIE,

de quelques écueils semés dans le Canal de Zaara à Spalatro, ou croisent quelques Galères.



PIERRES SEPULCHRALES,

Trouvées à Spalâtro.

cinquante, et jusqu'à cent pieds au-dessus de l'eau, tantôt se montrent à peine à sa surface : cette foule d'isles, les unes incultes, stériles, sablonneuses, calcinées par un soleil brûlant, et parfaite image des déserts de l'Afrique; les autres parées de la plus brillante végétation, ombragées d'arbres magnifiques, émaillées de fleurs et de verdure, arrosées de sources argentées, romanesque asyle des Naïades et des Sylvains, dont le site rappelle à l'imagination toutes les fables des bosquets de Tempé: de l'autre les vastes montagnes du continent prolongeant leurs énormes bases jusqu'au rivage de la mer, ou quelquefois repoussées dans le lointain par des plaines fécondes, et dessinant sur l'horizon les bleuâtres sommets de leurs têtes aiguës; là, parmi des huttes sauvages, quelques colonnes, orgueilleuses et solitaires orphelines de la majestueuse antiquité; ici, de larges étangs, immobiles au milieu de leurs touffes de glaïeuls, répétant sur la sombre glace de leurs eaux croupissantes les masses obscures des profondes forêts : la mer, la terre, les cieux peuplés d'oiseaux de toutes les especes, les uns naviguant sur les ondes, les autres sillonnant la surface des lacs; ceux-ci, dans leur vol incertain, rasant les sommités des algues; ceux-là, balancés par les vents dans les plaines de l'air : de loin en loin quelques troupeaux, peu de laboureurs, des moines, des sbirres, rarement des hommes, et cependant un si beau ciel! Tel est le fidele tableau du paysage constamment mobile et toujours piquant que donnent à l'œil du voyageur ces côtes de la Dalmatie, et cet archipel immense que nous avons vu le citoyen Cassas parcourir depuis Pola jusqu'à Zara, et dont il eut encore à suivre les détours depuis Zara jusqu'à Spalatro.

Le premier endroit où nos voyageurs relâcherent fut Sebenico. Pour arriver à cette forteresse on cesse de côtoyer le rivage, et l'on entre dans un canal fort étroit, que l'on suit pendant quelque temps, entre une montagne assez élevée que l'on a sur la gauche, et qui forme une espece de promontoire à l'entrée du canal, et une basse terre qui se trouve à droite et s'étend jusqu'à Vergolia. A l'extrémité intérieure de ce canal, et dans le fond d'un petit golfe qui s'enfonce à droite dans les terres, et qui à gauche reçoit les eaux de la Kerka, se trouve Sebenico.

Cette ville est la plus forte place de la Dalmatie : elle a quatre citadelles, et toutes excellentes; l'une porte le nom de Saint-Nicolas, et est située sur une isle qui en a pris le nom de San-Nicolo di Sebenico. Cette isle est la plus considérable du comté de ce nom; on l'a jointe à la terre ferme par le moyen d'une chaussée ou jetée. Spon, en parlant de Sebenico, entend également par citadelle les ouvrages qui forment la ceinture de la ville proprement dite, et c'est ce que nous appellerions aujourd'hui le corps de la place; enfin les deux dernieres sont placées sur des éminences voisines, et commandent la ville et le port : ces deux-là se nomment Saint-André et le Baron. D'après les calculs de Spon, la population de Sebenico ne s'éleve guere qu'à sept ou huit mille ames; mais il avance qu'avant qu'elle eût été désolée par la peste, le nombre de

ses habitants étoit d'environ vingt mille : autant que le citoyen Cassas en put juger, pendant le très-court séjour qu'il fit dans cette ville, sa population ne s'est pas augmentée depuis l'époque où Spon en a fait mention.

On varie extrêmement sur l'origine de Sebenico. Ceux qui, par enthousiasme pour les Romains, sont toujours disposés à les supposer les fondateurs des villes de l'antiquité, et dont l'erreur dans le fait peut paroître excusable à l'aspect de cette grande quantité de villes que dans cette partie de l'Europe ils habiterent ou embellirent, prétendent encore leur faire honneur de la fondation de celle-ci, et veulent qu'elle ait dû sa naissance à une colonie de vétérans que l'empereur Claude y envoya : ils s'appuient sur un passage de Pline l'ancien : *Tragurium, civium Romanorum marmore notum; Sicum, in quem locum divus Claudius Veteranos misit.* Ce rapprochement entre *Tragurium* et *Sicum* les a séduits; et comme il est indubitable que ce *Trigurium*, renommé par son marbre chez les Romains, est Trau, dont nous parlerons ailleurs, ils en ont conclu que *Sicum* devoit en être voisin, et n'ont vu que Sebenico à qui ils pussent appliquer cet ancien nom et ce que dit Pline des vétérans envoyés par Claude. Cependant il est certain, comme le remarque très bien Fortis, que la table de Peutinger relativement à la DALMATIE ne cite aucun endroit dont le nom ressemble à *Sicum*, si ce n'est *Siclis*, qu'elle place entre Trau, dont nous parlions tout à l'heure, et Salone, où dans la suite nous conduira le citoyen Cassas, et qui se trouve au-delà de Spalatro. (1)

Des écrivains plus modernes veulent que Sebenico ait été bâtie par les Croates lors de la décadence de l'empire romain ; mais le sentiment le plus raisonnable est celui que Fortis donne à J. B. Giustiniano, qui écrivoit cent ans avant ceux-là, et qui, par cette raison même, se rappro-

---

(1) Tous les savants connoissent la table de Peutinger; mais comme j'ai déja eu occasion de le citer, il est bon peut-être d'en dire un mot pour les lecteurs moins versés dans les connoissances géographiques. Conrad Peutinger fut un savant du quinzieme siecle ; il naquit à Ausbourg en 1465, et fut non moins célebre par ses vertus domestiques que par ses talents : il étudia dans les plus célebres universités d'Italie, fut ensuite secrétaire du sénat d'Ausbourg, et parvint à obtenir la confiance intime de l'empereur Maximilien. Cette table dont il est question ici ne porte son nom que parcequ'il l'a publia : c'est une espece d'itinéraire des armées romaines, ou, pour mieux dire, une sorte de carte des routes militaires de l'empire, dressée sous l'empereur Théodose le Grand. Un certain Conrad Celtès la déterra dans les archives d'un monastere en Allemagne, et la donna à Peutinger qui la mit au jour. L'œil le moins exercé reconnoît au premier abord que ce n'est point l'ouvrage d'un géographe : la bizarre configuration des terres et des rivages a quelquefois amusé la superstition et fait croire à quelques personnes que ces irrégularités cachoient quelque mystere ; la vérité est que ce fut l'ouvrage de quelque officier peu instruit, ou peut-être même de quelque soldat, qui s'amusa à marquer avec exactitude quelques noms, mais sans précision quant aux positions, des différents lieux où il passa, séjourna, ou campa dans l'empire. Sous le premier rapport c'est un ouvrage utile en ce qu'il sert à éclaircir des doutes que font naître quelques contradictions entre les auteurs anciens ; mais sous le second c'est un ouvrage informe. On en a fait une magnifique édition à Vienne, en 1753, par les soins de François-Christophe de Scheib, enrichie de notes et de dissertations très savantes.

cheroit davantage de la vérité, parcequ'il eût vécu plus près du temps où parurent les hommes qu'il considere comme les véritables fondateurs de Sebenico. On se rappelle ce que j'ai dit des Uscoques dans la premiere partie de ce voyage; c'est à ceux-ci que Giustiniano attribue la fondation de cette ville; et voici le passage de cet auteur que je trouve transcrit par Fortis :

« Cette ville, dit-il, fut bâtie par des brigands, nommés *Uscoques* en « esclavon, qui, avant de bâtir, demeuroient sur le rocher où est actuelle« ment la citadelle : quand de cette élévation ils appercevoient des vais« seaux, ils descendoient de leur repaire, et alloient dans des barques, « cachées auparavant au pied du rocher à la faveur des bois, attaquer et « piller ces vaisseaux. Avec le temps ils commencerent à ériger quelques « cabanes, entourées de perches appelées *Sibice*, mot d'où la ville tira son « nom de Sebenico. Par la réunion de ces corsaires la ville augmenta « peu à peu. On croit encore qu'après la destruction de Scardona « beaucoup de ses habitants se retirerent à Sebenico, qui, ayant acquis le « titre de ville, se forma en république, sans reconnoître un autre sou« verain. Sa liberté cependant ne fut pas de longue durée : le roi de « Hongrie, maître alors de la DALMATIE, s'en empara, et la gouverna d'une « maniere tyrannique. Les citoyens de Sebenico, ne pouvant plus supporter « l'insolence des Hongrois, prirent la résolution de s'en délivrer, et de se « soumettre à cet effet à la république de Venise : ils exécuterent cette « résolution le 12 juillet 1412, sous le dogat de Michel Steno. »

Quand bien même l'absence totale des vestiges quelconques de l'antiquité ne seroit pas déja une preuve assez forte que Sebenico est une ville moderne, il faudroit convenir au moins que de toutes les opinions sur ses fondateurs celle de Giustiniano est celle qui répugne le moins à la raison: le choix du lieu est convenable aux mœurs des peuples qu'il y place ; sa situation est analogue à leurs besoins et à leurs manieres de les satisfaire ; son accroissement est conforme aux évènements de l'histoire. Le nom de la ville se rattache à un mot familier de leur langue ; et l'on peut dire que, pour se ranger à son sentiment, l'esprit n'éprouve aucune des fatigues qu'exigent trop souvent de lui la science des origines et les conjectures des étymologies.

Au reste Sebenico, telle qu'on la voit aujourd'hui, est bâtie en amphithéâtre sur le penchant d'une colline, derriere laquelle s'éleve une chaîne de montagnes appelées les Tartari. Les marbres, en général très communs dans toute cette partie de la DALMATIE, entrent encore dans la composition de ces montagnes; mais ceux-ci sont peu précieux, c'est une breche dont les couleurs sont fausses et ternes, extrêmement graveleuse, et parconséquent indocile au ciseau, et comme étrangere au poli. Sebenico est après Zara la ville la plus agréable de la DALMATIE : elle est habitée par un assez grand nombre de familles nobles dont les palais sont riches et élégants. Un architecte ou ingénieur, nommé Sammicheli, célebre en Italie par plu-

sieurs beaux ouvrages, a dirigé la construction de la citadelle ou forteresse qui défend l'entrée du port; et l'on y remarque, entre autres choses, une porte construite sur le plan de celle du même auteur, que l'on admire à Vérone. Le dôme ou cathédrale, est un monument curieux pour sa hardiesse et sa gothicité; c'est moins sa richesse intérieure dont la profusion étalée sans ordre et sans goût la rend recommandable, que ce ne sont quelques parties de l'architecture; le toit est d'un travail vraiment extraordinaire; il est formé de grandes tables de marbre, jointes ensemble avec tant d'art et de précision, qu'à peine apperçoit-on les lignes de séparation.

Quelques hommes, dans le seizieme siecle, ont honoré Sebenico par leurs talents dans les sciences et dans les arts. Antoine Veranzio, archevêque de Gran, puis cardinal, et Michel son frere, méritent d'être cités. Le premier se distingua dans la politique, et fut successivement ambassadeur en Pologne, en France, en Angleterre, et auprès de quelques papes. Ces fonctions, pour l'ordinaire si opposées aux lettres et à l'amour des sciences, ne le détournerent point du goût qu'il avoit pour les unes et les autres; on lui doit la découverte de quelques inscriptions précieuses, et la connoissance de plusieurs monuments ignorés jusqu'à lui; il a écrit la vie de quelques hommes illustres de son temps; une histoire des faits et gestes de Jean, roi de Hongrie; des détails géographiques sur la Moldavie; des lettres sur la mort de ce même roi Jean; quelques poésies sous le titre *Loisirs*, et quelques autres ouvrages latins.

Michel son frere fut moins fécond et sur-tout moins heureux, si toutefois il est vrai que les hauts emplois donnent le bonheur. On croit qu'il composa un ouvrage sur les évènements historiques de la cour de Hongrie; mais cet ouvrage est perdu au moins en grande partie, puisque Fortis ne parle que d'un fragment. Un des fils de ce Michel obtint aussi une sorte de célébrité dans les lettres.

Quelques autres hommes ont encore illustré Sebenico par leurs poésies illyriennes et latines: les plus recommandables sont Guarin Tranquillus, Jacques Armolusich, Pierre Difnico, Jean Nardino, George Sirgorco, et quelques autres. Les arts ont aussi quelque obligation à cette ville; ils lui doivent deux peintres d'une haute réputation, Martin Rota, et André Schiavone.

Martin Rota, quoique le moins recommandable des deux, fut pourtant un habile homme. Il ne faut pas le confondre avec un Bernadino Rota, poëte napolitain, à-peu-près son contemporain, dont les vers, presque oubliés aujourd'hui, causerent tant d'enthousiasme pendant sa vie, que sa mort, arrivée en 1575, fut regardée comme une calamité publique. Le Martin Rota de Sebenico fut tout à la fois peintre et graveur. Il reste peu de ses tableaux, et il paroît que ce fut à la gravure qu'il s'adonna davantage: en Italie, et sur-tout en DALMATIE on possede encore beaucoup d'estampes de lui: les descendants de ce cardinal Veranzio, dont on a

fait mention plus haut, conservent trois portraits de ce savant gravés par Rota. Comme alors on n'avoit point encore établi des genres distincts dans le même art, cet artiste ne dédaigna point de graver aussi des cartes géographiques ; il en est plusieurs de sa main : elles passent pour être peu exactes, mais ce n'est pas sur lui que doit tomber le reproche, c'est sur le géographe qui l'aura dirigé.

Sebenico fut encore la patrie d'un homme qui tient un des premiers rangs dans la peinture. André Schiavone, plus communément dit le Schiavone, y naquit en 1582, et fut l'un des plus habiles maîtres de l'école vénitienne. Né de parents pauvres, la nécessité lui fit dans sa jeunesse négliger quelques parties du bel art auquel il se livra, et le bessoin de composer vîte pour se procurer le moyen d'exister ne lui permit pas d'atteindre à la perfection du dessin ; mais il compensa ce défaut par tant d'autres belles qualités, que c'est encore un des grands peintres dans ce siecle, si fécond en hommes célebres dans cet art : le Titien, le Giorgion, et sur-tout le Parmesan, furent les maîtres qu'il étudia le plus : il réussissoit parfaitement à peindre les femmes ; on cite aussi ses têtes de vieillards. Sa touche est facile, spirituelle et gracieuse ; toutes ses attitudes bien choisies et bien contrastées, ses draperies bien jetées et d'un excellent effet. À tant de belles parties il joignoit un don, que la nature n'accorde pas à tous les peintres, et qu'elle refuse, quelquefois même aux plus grands maîtres, don que l'on n'acquiert jamais par l'étude, et auquel rien ne peut suppléer ; le Schiavone étoit excellent coloriste : on assure que le Tintoret en faisoit tant de cas qu'il ne travailloit jamais sans avoir sous les yeux un tableau du Schiavone. Spirituel, instruit, et d'un commerce agréable, il compta parmi ses amis le fameux Arétin, et il dut à cette liaison une infinité d'idées ingénieuses qu'il a mises dans ses compositions.

Si l'on aime à retrouver une sorte d'analogie entre les vertus des hommes ou des nations séparées par de grandes distances, il n'est pas moins curieux pour l'observateur de surprendre quelquefois une espece de ressemblance entre leurs folies. Ceux qui connoissent l'histoire des cathédrales gallicanes, et quelquefois ont souri aux détails de ces fêtes ridicules que l'ignorance et la licence des siecles de barbarie mêlerent à la gravité des cérémonies religieuses, ceux enfin qui savent que long-temps en France on célébra dans diverses églises la fête et l'élection, tantôt du roi et de l'évêque des fous, tantôt de l'abbé du clergé, et dans quelques endroits même la fête de l'âne, saisiront avec une sorte de curiosité dans Sebenico un des anneaux de cette chaîne de grossieres folies forgée par nos crédules ancêtres, et le seul peut-être qui jusqu'à ce jour ait échappé aux regards de la sagesse. C'étoit ordinairement depuis Noël jusqu'à l'Épiphanie qu'on se livroit en France à ces indécentes bacchanales ; les cathédrales de Dijon, d'Autun, de Viviers, et de vingt autres lieux en étoient les théâtres. Eh bien, c'est encore à Noël que l'on élit tous les ans le *roi* de Sebenico, dont le regne dure quinze jours. Long-temps ce roi de théâtre fut choisi parmi les

nobles; mais aujourd'hui ils regardent au-dessous d'eux de se porter à cette bouffonnerie, et cette couronne chimérique est dévolue, à leur défaut, à ce que l'on appelle en Italie un homme de la lie du peuple. Le citoyen Cassas, qui ne s'est trouvé à Sebenico que pendant l'été, n'a pu par conséquent être témoin de cette cérémonie. Mais Fortis rapporte que ce *roi*, dont l'autorité dure quinze jours, jouit en effet de plusieurs prérogatives de la souveraineté, telles, par exemple, que celle de garder chez lui les clefs de la ville, d'avoir une place distinguée dans la cathédrale, de juger toutes les difficultés qui s'élevent entre ceux qui composent sa cour. La ville est obligée de lui fournir un hôtel convenable à la dignité de son rôle pendant le temps qu'il en est chargé. Quand il sort de sa maison il est constamment obligé de porter une couronne d'épis; il ne peut paroître en public que couvert de la pourpre ou d'une étoffe en écarlate, et sans être entouré d'un grand nombre d'officiers. Le gouverneur, l'évêque et les différents notables sont obligés de lui donner un repas, et quiconque le rencontre est tenu de le saluer avec respect. Quand les quinze jours sont finis le roi sort de son palais, dépouillé de sa couronne et de sa pourpre, délaissé de sa cour, et s'en retourne à sa chaumiere. A l'envisager sous un certain point de vue, cette folie auroit un but assez philosophique; elle seroit chaque année le simulacre de l'instabilité des grandeurs humaines; mais il est douteux que ceux qui l'ont instituée aient eu une semblable idée.

Une chose assez bizarre, et qui prouve que l'orgueil se glisse jusque dans les folies, c'est que deux fauxbourgs de Sebenico, l'un appelé *di Terra ferma*, et l'autre *di Marina*, ont aussi dans le même temps chacun leur *roi* particulier; mais, comme *rois* de fauxbourgs, ils sont apparemment rois du second ordre, et n'osent entrer dans la ville sans la permission du roi citadin.

Les poëtes ont chanté cet usage et quelques autres encore non moins bizarres, mais aujourd'hui tombés en désuétude. Fortis rapporte à ce sujet des vers latins d'un certain Jean Nardino, évêque de Zagrat : ils font mention non seulement de l'élection annuelle de ce roi éphémere, mais encore d'une autre coutume pratiquée sans doute de son temps : monument de la grossièreté des peuples de ces contrées, et qui ne mérite aucune réflexion écrite. Voici ces vers.

Sic, trino dicata Deo dum festa refulgent,
Civis in hac sceptrum nobilis urbe tenet.
Hic prius ostenso celebrat, nova nupta, Priapo
Connubium, et socias porrigit inde manus.

L'espece de golfe, ou, pour mieux dire, le lac sur lequel se trouve Sebenico, est, si j'ose m'exprimer ainsi, l'entrepôt des eaux qui forment le lac de Scardona, avant qu'elles se rendent à la mer : trois rivieres versent leurs ondes dans ce lac de Scardona; la Kerka, la Goduchia, et la Jujora. Ce lac se dégorge dans celui de Sebenico par un canal de trois lieues de

cours à-peu-près, et ensuite celui de Sebenico communique à la mer par un second canal que l'on appelle le canal de Saint-Antonio : c'est celui-là que le citoyen Cassas remonta pour se rendre à Sebenico, avant de gagner Scardona, pour visiter la cascade de la Kerka. Ces lacs et en général ces trois rivieres abondent en poissons, principalement en anguilles et en truites singulièrement estimées. On y pêche aussi une grande espece d'écrevisse dont les naturels du pays font infiniment de cas, et dont la chair est en effet extrêmement délicate. Les individus de cette espece sont longs d'une palme, et les Dalmatiens les appellent *schilloni*. Les thons s'y rendent aussi chaque année à une certaine époque. Cependant les habitants de la côte sont si peu industrieux ou tellement paresseux qu'ils ne tirent aucun parti de ces richesses que leur prodigue la nature, et tout le produit de la pêche se borne à entretenir la table de quelques nobles.

L'agriculture est également négligée, quoique les deux lacs soient entourés de collines qui n'attendent que la charrue. Cette paresse vraiment déplorable laisse de même sans les exploiter les nombreuses carrieres de marbre qu'on rencontre à chaque pas, et dont tireroient un parti avantageux des peuples plus intelligents. Mais nous ne pousserons pas plus loin nos observations à cet égard, l'histoire naturelle n'entrant nullement dans l'objet de cet ouvrage ; on peut sur ce sujet consulter avec fruit l'intéressant ouvrage de Fortis : et je me contenterai seulement de dire que l'une des grandes richesses de ce pays, si les habitants savoient l'apprécier, sont deux especes de mannes; l'une que l'on tire du frêne au moyen des incisions, ainsi que cela se pratique en Toscane, en Calabre, et dans la Pouille ; l'autre, qui n'est autre chose qu'une sorte de graine farineuse, que l'on cueille sur une espece de gramen qui croît également dans les environs de Cracovie, dans la Pologne.

Avant d'arriver à Scardona on trouve sur le rivage, entre les deux rivieres de Goducchia et de Jujossa, des vestiges de quelques monuments romains : on y remarque encore quelques restes d'un pavé en mosaïque, et les ruines d'un ancien temple. On appercevroit sans doute de plus grands fragments d'antiquités s'ils ne s'étoient pas à la longue ensevelis sous les eaux qui se sont indubitablement élevées dans cette partie; ce qui le prouve, c'est que la digue qui joignoit jadis la langue de terre qui sépare l'embouchure des deux rivieres à un rocher, que l'on nomme Sustipanaz, et sur lequel étoit le temple dont nous parlions tout à l'heure, c'est que, dis-je, cette digue, entièrement couverte par les eaux, ne s'apperçoit plus maintenant, quoique la sonde apprenne qu'elle existe encore dans son entier.

Le citoyen Cassas s'arrêta peu de temps à Sebenico : ayant résolu de voir et de dessiner la fameuse cascade de la Kerka, il falloit qu'il pénétrât plus avant dans l'intérieur du pays. Il se rembarqua donc, remonta le canal qui sépare le lac de Sebenico du lac de Scardona, et arriva en peu de temps à cette derniere ville.

Scardona, appelée par les Turcs Skardin, étoit comptée dans la Turquie d'Europe, et se trouve à-peu-près à l'embouchure de la Kerka, non pas précisément dans le golfe Adriatique, mais dans le lac qui prend le nom de cette ville; célebre autrefois, peu considérable aujourd'hui, elle est cependant ceinte de murailles, et défendue par deux forts de peu d'importance. En 1120 on y transféra l'évêché de Jadera, et depuis elle à toujours joui des honneurs de l'épiscopat; il est suffragant de Spalatro. Les Turcs et les Vénitiens se sont constamment disputés la possession de cette place : les derniers la prirent en 1352, et la garderent pendant cent soixante-dix ans. En 1522 les Turcs la leur enleverent à leur tour; mais quelque temps après les Vénitiens les en chasserent, et ainsi réciproquement. Elle doit à ces différents évènements militaires autant qu'à la barbarie, et l'ignorance dans laquelle ses habitants ont été plongés pendant nombre de siecles, l'espece d'abjection dans laquelle elle est tombée : sa population est extrêmement médiocre. Les beaux monuments que l'antiquité lui avoit confiés sont entièrement détruits, et l'on ne soupçonneroit pas aujourd'hui que ce fût jadis la plus belle ville de la Liburnie, et celle où s'assembloient les états de cette province; il ne faudroit cependant qu'un gouvernement éclairé pour y ramener en peu de temps la prospérité : son territoire est excellent : il est renommé pour la bonté de ses figues, la délicatesse de ses vins, et l'abondance de ses pâturages.

Cette riviere, dont le citoyen Cassas vouloit examiner la magnifique cascade qui se trouve non loin de Scardona, est celle nommée le *Titius* par les anciens, et qui séparoit jadis la Liburnie de la Dalmatie : les habitants du pays la nomment maintenant Kerka ou Karka. Le savant Fortis, que nulles fatigues n'arrêtoient dans ses recherches, est remonté jusqu'aux sources de ce fleuve, et a observé que non seulement elles ne sont pas si reculées dans les terres que le supposent toutes les descriptions, mais encore que les meilleurs géographes ont presque toujours confondu ce fleuve avec un torrent qui descend des montagnes Hersowaz, et n'est alimenté que par les eaux des orages : et voici ce qui a donné lieu à l'erreur des géographes; le lit supérieur du torrent est à plus de cent pieds au-dessus de la grotte où la Kerka prend sa source; alors, quand il est gonflé par les eaux des orages ou les fontes des neiges, il se précipite avec violence de cette haute élévation, et tombe pour ainsi dire à la place même où la Kerka prend sa source : il sembleroit que le lit de cette riviere n'est que la continuation du lit du torrent, ou, pour mieux me faire entendre, que le torrent n'est que l'origine de la Kerka elle même; mais cela n'est pas, et il est facile de s'en convaincre, lorsque l'été desseche le torrent et laisse à découvert son lit, qui a trente pieds de largeur, car alors il n'y a plus de cascade en cet endroit, et l'on apperçoit la Kerka sortir belle et majestueuse de sa grotte.

Cependant, il n'est pas certain que l'on puisse donner le nom de

sources aux eaux qui sortent de cette grotte ; et peut-être seroit-il plus vrai de dire que c'est là où le fleuve souterrain commence à voir la lumiere ; du moins est-il assuré que le cours en est déja large et profond, puisque Fortis a tenté de le remonter pendant un assez long espace à la faveur des flambeaux : s'il eût été dans une barque moins frêle, et s'il eût pris les précautions convenables pour garantir les lumieres des gouttes d'eau qui filtrent en abondance à travers le rocher, il croit qu'il eût poussé cette navigation beaucoup plus loin, malgré la résistance que lui opposoit la rapidité du courant, et l'embarras qu'occasionnoient souvent à sa marche les stalactiques ou morceaux d'une espece de tuf, extrêmement communs dans ces cantons. Quoiqu'on l'appelle communément tuf de la Kerka, ce ne sont cependant pas ses eaux qui contribuent à ces sortes de lapidifications, mais les eaux supérieures, entre autres celles du torrent dont je parlois plus haut. On se sert avec succès dans ce pays de ce tuf pour la construction des bâtiments ; les pierres de ce genre sont faciles à tailler, extrêmement légeres, et par conséquent très précieuses pour les voûtes.

Le temps ne permit pas au citoyen Cassas de remonter jusqu'aux sources de la Kerka ; mais, avant de parler de la belle cascade de Scardona, nous avons cru nécessaire de donner une idée de la riviere qui la forme, et de consulter à cet égard les voyageurs les plus modernes qui en aient parlé.

La cascade de Scardona, la seule que Cassas ait vue, et par conséquent dessinée, est la cinquieme et la derniere que forme cette riviere dans son cours ; c'est aussi la plus considérable et la plus majestueuse : cependant, celle de Rochislap, qui la précede de quelques milles, mérite aussi d'être remarquée, et il est à regretter que le temps n'ait pas permis à notre voyageur de remonter jusques-là ; non seulement nous devrions à ses crayons une connoissance exacte de cette chûte de Rochislap, mais encore quelques notions sur les ruines de l'ancienne Burnum ou Liburna des Romains, car les écrivains varient sur le nom de cette ville. Ces ruines consistent en pierres éparses le long du chemin qui côtoie la Kerka ; on les trouve fréquemment pendant l'espace d'un mille : plusieurs portent encore des inscriptions, mais extrêmement dégradées. Il n'est plus sur une aussi grande surface de terrain qu'un seul débris d'édifice qui soit resté debout : il est composé de trois arches ; l'une d'entre elles est beaucoup plus élevée et plus large que les deux autres, et sa voûte a vingt-un pieds de diametre ; toutes trois sont à plein ceintre. Comme la plus élevée de ces arches ne sépare point les plus petites, il est facile de voir que de l'autre côté il devoit y en avoir de semblables aux deux plus petites qui existent encore ; et ce qui le prouve, c'est que l'on apperçoit l'origine de l'arc à la façade extérieure de l'un des massifs de la grande arche : mais, ce qu'il n'est pas aussi facile de déterminer, c'est si ces arcades dépassoient le nombre de cinq, et si elles se

prolongeoient plus loin des deux côtés de la plus grande; de là l'incertitude où l'on est sur la véritable destination de l'édifice. Son épaisseur ne permet pas de le considérer comme un pont ; sa forme ne convient point à un aqueduc , car il faudroit supposer que des massifs considérables eussent été exhaussés au-dessus des petites arches pour conserver le niveau avec la plus grande. Étoit-ce donc l'entrée de quelque temple ? le portique de quelque place ? c'est ce qu'il est assez difficile de conjecturer ; et si quelques inscriptions , que l'on pourroit trouver dans les fouilles, n'éclaircissent ces obscurités, il est présumable qu'on ne le saura jamais.

C'est à quelques milles au-dessous de ces ruines , entre le couvent de Saint-Archangelo et Rochislap , que l'on voit la cascade qui porte ce dernier nom. Si sa chûte est moins considérable que celle de Scardona , son spectacle , quoique d'un caractere différent , n'en est pas moins piquant. Ici la riviere est d'une largeur considérable. Un pont de soixante arches , ancien ouvrage des Turcs , des moulins , quelques chaumieres, sont les fabriques pittoresques dont l'art semble s'être plu à enrichir le paysage. Un assez grand nombre de petites isles divise en plusieurs canaux le lit de la riviere ; elles sont ombragées d'arbres élevés et de la plus vigoureuse végétation. La cascade n'a point la monotonie des grandes cataractes ; ce n'est point une énorme masse d'eaux qui se précipite tout entiere dans l'abyme ; ce sont vingt ruisseaux , variés dans leurs formes , dans leur largeur , dans la rapidité de leur chûte : les uns s'élancent avec fierté au-dessus de la cime des rocs et les dérobent à la vue sous la parabole que leur onde décrit ; les autres glissent avec légèreté sur les parois de la roche , que le frottement de leurs eaux a polis en s'écoulant avec les siecles : ceux-ci heurtent avec fracas les aspérités , les blanchissent d'écume, les abandonnent en grondant, bondissent d'écueils en écueils , se précipitent , se relevent , retombent , jaillissent encore , et s'engloutissent enfin dans la cuve commune ; ceux-là , plus modestes dans leur marche , plus obscurs dans leur course fugitive , se sont frayé un passage dans les vastes entrailles de la montagne , arrivent lentement dans le lit inférieur du fleuve, et mêlent la molle langueur de leurs flots à l'impétuosité des cascades supérieures. Mais si cette cataracte , par l'agréable variété de ses nombreux accidents , frappe vivement les voyageurs , il faut convenir que le charme de ce spectacle s'efface à l'imposant et majestueux aspect de celle de Scardona, et qu'il n'est peut-être sur le globe que le saut du Niagara qui le lui dispute en magnificence.

Cet inimitable tableau fit une impression si profonde sur notre voyageur et le pénétra d'une telle admiration , qu'il ne balança point à le dessiner sous deux aspects différents. Nous allons tenter de décrire , s'il se peut , cette scene magnifique ; et si , dans la suite , lorsque nous l'accompagnerons au-delà de Trieste , au pied de la chûte formidable de la Rueca , le lecteur conserve quelque souvenir de la description que

nous allons essayer de faire, il ne verra pas sans étonnement sans doute combien la nature est différente d'elle-même alors qu'elle semble pour ainsi dire se répéter.

Le citoyen Cassas, voulant faire passer dans l'ame de ceux qui ver= roient ses dessins sans pouvoir les confronter avec la nature toutes les sensations qu'il avoit éprouvées lui-même, après avoir admiré de près le sublime déchirement de ce fleuve sauvage, se recule, si j'ose m'ex= primer ainsi, pour mieux saisir l'ensemble de cette scene, et connoître si les beautés de la masse répondent à la beauté des détails. Reculons avec lui; descendons le fleuve; mettons entre la cascade et nous cinq ou six cents toises : plaçons en idée, s'il nous est possible, le lecteur en face de cette superbe cataracte, et considérons avec le citoyen Cassas l'un des plus beaux spectacles du monde.

A la place où je suppose notre nacelle arrêtée la Kerka est large ; son onde calme et limpide glisse plutôt qu'elle ne roule sur un fond de vase, et réfléchit dans sa glace à peine vacillante les glaïeuls dont se tapissent ses rives. L'encaissement presque insensible du fleuve permet à l'œil de s'é= tendre au loin sur les prairies, et d'errer sur leur tapis jaspé de fleurs et de verdure, dont le brillant éclat rend plus agreste et plus sauvage encore l'aspect grisâtre des rochers et des monts nus et décharnés dont les flancs inégaux forment l'escarpement de la vallée. La voile triangulaire, resplendissante de blancheur sous les feux du soleil, à peine enflée par le souffle du zéphyr, promene nonchalamment sur le crystal des eaux la barque frêle, alongée, aux bords applatis, à la pouppe arrondie, à la proue relevée, où le Dalmate s'étend sans énergie, et, silencieux, navige, énervé par la chaleur : l'onde paresseuse rarement gémit sous la rame auxiliaire. Là regne la douce, la touchante mélancolie. L'ac= cent du pâtre, qui dans le creux des rocs soupire l'illyrique chanson dont sa mémoire hérita de la mémoire de ses peres, se prolonge plain= tif dans les gorges des montagnes. Le bruit imposant de la cataracte, toujours le même, toujours monotone, affoibli par la distance, mais constamment égal, constamment sans nuances, ne semble point trou= bler le calme de cette solitude: c'est encore le silence qu'un bruit qui ne finit jamais.

Comme l'étroite vallée dans laquelle coule la Kerka s'enfonce dia= gonalement à droite, les montagnes qui bordent les deux rives pa= roissent se rejoindre derriere la cascade, et s'arrondir en demi-cercle pour servir de fonds au vaste théâtre de cette scene hydraulique. Les ar= bres touffus, les saules, les peupliers, qui garnissent le devant de la scene, et s'élevent sur des digues ou terrasses paralleles aux degrés que descendent les eaux de la cascade ne permettent pas à l'œil d'appercevoir le cours du fleuve avant qu'il arrive à sa chûte, mais il le devine aisément à une nuance blanchâtre, ou plutôt à une espece de vapeur lumineuse

que la limpidité de l'eau, frappée par l'azur céleste, réflete horizontalement sur la racine des montagnes. Au-dessus de l'éclatante verdure de ces arbres, grouppés avec élégance, semés avec profusion sur le large et raboteux glacis qui traverse la vallée dans toute sa largeur, s'amoncelent d'énormes monts, dont l'aprêté, la sécheresse, la bleuâtre nudité, contrastent avec la vigoureuse et brillante verdure dont l'avant-scene est parée. A l'extrémité gauche de ce glacis, dans sa partie la plus élevée, la dévotion ingénue a placé le toit solitaire d'un petit et modeste oratoire. Je l'avouerai, l'aspect de cette petite chapelle fait naître un sentiment doux dans le cœur du sage. Oui, sans doute, c'est bien là la place où l'homme doit adorer l'Éternel : les grands accidents de la nature sont les premiers apôtres de la divinité. Non, ce ne fut point la main des hommes qui força ce fleuve à surmonter les rocs conjurés contre son cours : l'art sans doute peut assembler dans un jardin les flots captifs de quelques naïades timides, et confier au marbre obéissant le soin de les épancher dans des cuves d'albâtre ; mais un dieu seul apprit à ce fleuve à s'élancer à travers les masses vertes et touffues de ces arbres, dont le front majestueux ombrage et cache aux yeux cette longue chaîne de rochers qui lui disputent le passage. Quelle inconcevable magie! il semble que c'est en effet du sommet de ces bocages que jaillit cette immensité de ruisseaux ; ils paroissent rouler leur légere écume sur le dôme de cette forêt, et déroulant leurs flots embrasés de lumiere sur le rideau foncé des bois mystérieux, tout-à-coup se perdre, oubliés dans les sombres profondeurs de cette Dodone agreste. Mais que dis-je? jetez les yeux sur la gauche de cette scene sublime, c'est là que le fleuve tout entier, pour ainsi dire, dédaignant de rallier autour de lui ces milliers de ruisseaux déserteurs qui, dans l'immense largeur de la vallée, semblent sillonner l'oblique tapis de verdure qui le traverse, c'est là, dis-je, que le fleuve, réunissant sa force et sa majesté, descend dans tout l'appareil de sa gloire les larges et vastes degrés de son sauvage capitole : de ce perron rustiquement auguste la premiere marche est franchie, puis la seconde, puis la troisieme. La mobile surface des flots, qui reçoit de la vélocité même de sa chûte un poli, rival du crystal le plus pur, s'arrondit sur les angles des longs degrés taillés par la nature : l'on croiroit de loin que ce sont d'énormes cylindres qui tour à tour se prêtent et se rendent la gaze d'argent dont leurs flancs sont couverts. Au pied de ces trois premiers degrés les cimes réunies de quelques arbres, dont les tiges sont cachées par des masses d'objets plus rapprochés de l'avant-scene, coupent d'une ligne de verdure la cascade dans toute sa largeur. Mais déja le fleuve s'approche ; la nappe des eaux s'élargit davantage : une terrasse en fer-à-cheval arrondie, prolonge sa colossale saillie sur l'abyme qu'elle domine : alors plus de frein à la fierté du fleuve, plus de digue à sa course impétueuse. Du volume immense de son onde déchaînée il embrasse le noble contour de la longue et massive terrasse:



VUE GÉNÉRALE DE LA CASCADE DE LA KERKA.

Prise en face sur la Rivière.

N° 20



la terre tressaille au loin sous le poids de sa chûte ; l'air siffle et gémit déplacé par les eaux : formidable déplacement ! écroulement auguste ! fracas épouvantable ! l'oreille ne suffit pas pour l'entendre, l'œil pour le voir, le cœur pour le craindre, l'ame pour l'admirer.

Mais si l'on se rapproche de la cascade, si l'homme, toujours avide de dangers, de spectacles, et je dirois presque de craintes, veut contempler de plus près ce grand travail de la nature ; alors tous ces accidents, à qui la distance donnoit une sorte d'harmonie, et prêtoit cet espece d'ordre, d'arrangement, et d'accord, qui naît de l'absence des détails, que l'éloignement efface ; alors, dis-je, tout change. Qu'elle confusion ! quel chaos ! quel horrible déchirement ! ce ne sont plus cette uniformité de masses, cette grace dans les grouppes, cette majesté dans l'union ; ce sont des milliers de rochers rompus, brisés, écroulés, dispersés ; ce sont d'affreuses aiguilles qui s'élevent menaçantes à travers les eaux, les arbres et les airs : ce n'est plus un fleuve, c'est un océan qui gronde, qui mugit, qui heurte en fureur ces informes géants dont les blocs impassibles le combattent à son passage : toujours attaqués, toujours opiniâtres ; toujours sapés, toujours debout ; toujours combattus, et toujours invincibles ; leur lutte naquit avec le monde ; leurs jours de bataille sont les siecles ; et leur vainqueur, toujours terrible, toujours fugitif, les frappe, les domte, les fuit, s'enfonce dans les mers, va de ses vapeurs épaissir les nuages, forme les orages qui le rendent à la terre, s'élabore de nouveau dans les entrailles du globe, reparoît enfin, et les retrouve après mille ans encore infatigués.

Quelle que soit la magnificence d'un semblable spectacle, il est cependant des circonstances et des temps où sa pompe varie : et, par exemple, c'est lorsque le retour du printemps venant à dissoudre les neiges, elles gonflent les eaux du fleuve, ou lorsque, dans le cours de l'été, elles sont accrues par quelque orage accidentel. Alors la cascade change entièrement de caractere ; elle ne présente plus ce nombre incalculable de variétés dont les divers aspects lui procuroient tant de graces et de charmes ; mais elle devient plus grave, si j'ose le dire, sur-tout plus immense, et par cela même peut-être plus noble, mais moins attrayante ; alors, sous l'énorme épaisseur des eaux amoncelées, les rochers dont se compose la bare, les arbres mêmes, qui semblent se jouer à travers leurs masses aiguës, disparoissent en partie, et quelquefois même en entier. Le fleuve occupe toute la largeur de la vallée ; il ne souffre plus que ses ondes se divisent ; il se roule sur les rocs, et les ensevelit dans ses entrailles ; le poids est centuplé, la chûte terrible, le tonnerre des eaux infatigable ; les flots entraînent avec eux des arbres déracinés, des débris de chaumieres, des dépouilles d'animaux que surprit leur fureur imprévue ; le plaisir du spectateur est moins vif et la terreur plus grande ; la tristesse s'accroît de la monotonie du tableau, et l'idée de la destruction

acheve d'empoisonner le sentiment que réclame encore ce grand mouvement de la nature.

Le citoyen Cassas, après avoir, autant que le temps pouvoit le lui permettre, satisfait sa curiosité, redescendit la Kerka pour rejoindre sa barque, qu'il avoit laissée mouillée à Sebenico, et dans laquelle il devoit continuer sa route jusqu'à Spalatro : avant de se rembarquer, cependant, il donna un coup-d'œil sur la vallée et le bourg de Slosella, que l'on apperçoit sur la droite lorsque l'on est près de rentrer dans le canal et la baie de Sebenico. La vallée de Slosella est une presqu'isle ou longue langue de terre qui s'avance entre le canal de Zara et le lac de Vrana, et vient s'attacher par un isthme extrêmement étroit à la haute montagne qui domine à droite de la baie de Sebenico. Le paysage de cette vallée est affreux par l'aridité des montagnes, leurs profondes gersures, et l'infertilité du peu de terre, ou, pour mieux dire, de la poussiere qui se réfugie dans leurs crevasses. Dans ce petit coin du monde végete la peuplade la plus sauvage, ou plutôt la plus abrutie et la plus imbécille de toute la Dalmatie, et peut-être même de tout le continent : cette race, vraiment dégradée, n'a d'autre instinct que celui de la destruction. On ne voit dans ces cantons ni grains, ni plantes utiles, ni arbres, ni fruits ; ces hommes arrachent sans raison comme sans prévoyance, tout ce que la terre essaie d'enfanter pour venir à leur secours ; et, pour peindre d'un trait leur inconcevable imbécillité, tandis qu'ils arrachent les arbres, les grains, l'herbe même, ils respectent les ronces, les genêts, les épines: devenus pour ainsi dire indignes, par cette démence, de trouver de quoi soutenir leur déplorable existence, ils ne se nourrissent que d'insectes, de poissons ou de coquilles, que la mer dépose sur ses bords, ou de ce que la pitié de quelques pêcheurs des contrées voisines accorde à leur degoûtante indigence : sans travaux, sans soins, sans énergie, sans idées même peut-être, ils restent assis tout le jour à la porte de leurs misérables hutes ou sur les rochers qui les entourent : leur face est have, basanée par le soleil, noircie par la misere: leur regard est effaré ; leurs cheveux sont noirs et négligés ; l'habitude de leur corps est maigre; leurs membres sont grêles ; leur taille est mal proportionnée : ils sont plus timides que méchants, plus brutes que féroces : les idées les plus simples n'arrivent point jusqu'à leur esprit ; ils sont également inhabiles à comprendre, inhabiles à retenir, inhabiles à imiter, et ils n'ont pas l'air d'imaginer que rien dans le monde puisse être ou utile, ou commode, ou même agréable. Ce seroit outrager l'espece humaine que de les prendre pour des sauvages; ils n'en ont ni la candeur, ni la simplicité touchante, ni l'indépendance, ni la fierté : les sauvages sont le premier chaînon de l'espece ; ceux-ci semblent en être le dernier. Leur origine est perdue; on prétend que jadis ils furent redoutables aux Turcs. Peut-être, s'il étoit permis de s'arrêter à quelques conjectures, que cette circonstance qui





Gravé à l'Eau forte par la C.ne Chenu

VÜE PARTICULIERE DE LA CASCADE DE LA KERKA, 9

au dessus de SCARDONA en DALMATIE.



tire sans doute son origine de quelques traditions obscures et incertaines pourroit faire naître, pourroit-on présumer que ce seroit quelque malheureux débris de ces Uscoques, dont j'ai parlé ailleurs, qui, par-tout détestés, par-tout poursuivis par les armes ou par les malheurs, auront perdu pour jamais, sous le fouet de la terreur, et le sentiment de leurs maux, et de leur misere, auront, dis-je, perdu, non seulement la dignité de l'homme, mais l'esprit, mais l'intelligence, mais la raison même : tant la grandeur des châtiments, comme le poids des remords, et des terreurs physiques ont de puissance pour degrader l'homme même dans ses formes.

Au reste ces observations de notre voyageur s'accordent avec celles de Fortis. Ce savant, en parlant de l'histoire naturelle de cette partie du comté de Sebenico, et entre autres du grand nombre de poissons que les différentes saisons de l'année amenent sur la plage de Slosella, s'exprime de la sorte : « Malgré l'abondance et la variété de ces poissons, « les paresseux habitants de Slosella négligent tous les moyens d'en « profiter ; ils se contentent de vivre au jour la journée, et ils dévorent « sans pain, et souvent sans apprêt, tout le poisson qu'ils ont pris. Au « printemps, ces lâches paysans se nourrissent presque entièrement de « *Seches* : ils les prennent en mettant sous l'eau des branches d'arbres, « où ce poisson s'attache pour pondre ses œufs ; si, pour avoir cette « nourriture, un moyen plus compliqué étoit nécessaire, ils aimeroient « mieux jeûner, je crois, que de l'employer. Ils sont également ennemis de « leur propre bien-être, et de celui des autres, de sorte que pour tra« verser l'introduction des grands filets, essayée par leur seigneur (l'abbé « Jérome Draganich Varenzio, dont Fortis parle ailleurs), ils ont jeté « de grosses pierres dans tous les bas-fonds de la plage, quoiqu'ils eus« sent procuré de grands avantages à ces villageois. »

Il est impossible de ne pas éprouver un sentiment involontaire de tristesse quand on voit des peuplades aussi abruties succéder sur cette terre à ce peuple qui étonna le monde par ses victoires, ses arts, et sa puissance : c'est bien alors que l'on porte un œil de compassion sur les nations superbes qui du Sommet de leur gloire prophétisent leur immortalité, et que le sage supplie les dieux de leur accorder tout, excepté l'orgueil. Hélas ! l'orgueil ! c'est sur lui que les nations calculent la grandeur de leurs descendants : elles ne savent pas qu'elles fécondent leurs calamités. Elles sont bien à plaindre ces petites hordes qui végetent au milieu de ces magnifiques débris. Quand le besoin d'humilier un grand peuple se fait sentir à tous les peuples, c'est un bien grand malheur; quel germe de bassesse pour sa postérité ! ce n'est jamais le peuple que l'on punit qui expie.

C'est non loin de cette vallée de Slosella que l'on place le *Colentum* dont parle Pline. On nomme aujourd'hui isle de *Morter* l'isle sur laquelle on suppose que cette ville étoit bâtie ; les vestiges qui en restent présentent si peu d'importance que le citoyen Cassas ne jugea pas

convenable de les dessiner : quelques fragments de murs, de corniches d'un bon style, de vases antiques, de pierres sculptées par la main des hommes, mais aujourd'hui extrêmement *frustes*, voilà seulement ce que l'on y rencontre : quelques médailles, quelques inscriptions y ont été trouvées; mais les curieux s'en sont emparés ; elles ont disparu, et sans doute sont reléguées dans quelques cabinets particuliers. Il n'est pas douteux que la terre de cette isle ne cache beaucoup de richesses en ce genre, qu'il seroit important pour la géographie et l'histoire de découvrir, mais que la soupçonneuse défiance de ses habitants ne permet pas de chercher. Ils partagent avec d'autres cantons la mauvaise humeur que leur a fait éprouver l'ingratitude dont on a payé jadis les travaux que quelques recherches de ce genre leur ont coûté, ainsi que je l'ai observé ailleurs : mais aussi les Turcs ayant plus d'une fois séjourné dans ces parages, ils ne sont étrangers ni à leur ignorance ni à leurs préjugés, et sont, aussi-bien qu'eux, toujours portés à croire que ces fouilles, indiquées par la science, n'ont d'autre but que la recherche de quelques trésors; et, d'après cette opinion, leur avarice leur suggere de conserver ce que pourtant ils ne se donnent jamais la peine de chercher eux-mêmes.

L'isle de Morter, dont les bords sont peu escarpés, s'éleve vers son centre : on assure que c'est au sommet de cette colline que l'on voyoit jadis les restes les plus considérables de l'ancienne ville ; mais la barbarie les a moins encore respectés que le temps ; elle les a détruits pour en construire les murs d'une église consacrée à *la Madonna di Gradina :* et je dis barbarie, non que cela porte sur l'intention qui présida à l'érection de ce temple catholique, mais parceque ce reproche est applicable aux hommes qui, pour le bâtir, détruisirent les monuments des arts au milieu d'une isle qui, comme tout le reste de cette côte, n'est qu'une carriere non interrompue d'un marbre communément beau et toujours excellent.

Au reste, si le voyageur voit ici sa curiosité peu satisfaite pour l'étude de l'antiquité, il en est dédommagé par la richesse et la magie du paysage. Du haut de la colline la vue s'étend sur un bras de mer qui, presque toujours abrité par les côtes et les nombreuses isles dont il est semé, voit rarement les vents rider sa surface, et répete sur sa glace immobile l'or du soleil et l'azur des cieux. A l'horizon nord se dessinent dans un lointain immense les dernieres cimes de ces Alpes fameuses, qui semblent par échelons descendre, s'enfoncer et mourir dans les mers. A l'est se prolongent en rideau les monts escarpés de la Morlachie ; au sud et dans l'ouest, la vue se perd dans la vaste profondeur du golfe de Venise, et plane au-dessus de l'archipel dalmatique, qui sépare Morter des flots de l'Adriatique, tandis que, plus raprochés, les caps, qui déchirent le rivage du comté de Zara, étalent leur riante blancheur : mais ce qui sur-tout ajoute un charme au tableau, c'est cette multitude de petits écueils,

de petits islots, qui, presque tous couverts de bois, parés de la plus brillante verdure, semblent, par leur ombre mystérieuse, par la fraîcheur de leurs aimables retraites, par leur paisible solitude, si chere aux habitants de l'air, réaliser les rêves enchanteurs de l'imagination des poëtes ou de l'Albane, et ces temps fabuleux de l'antique Grece où chaque bocage étoit peuplé de dieux, d'amours, de nymphes, et de plaisirs.

Eh bien! ce touchant aspect des graces de la nature, ce voluptueux sourire dont elle appelle toutes les jouissances de l'ame; cette hospitalité, si j'ose le dire, qu'elle offre aux sentiments aimables, aux passions douces, à la tendre rêverie, sont ici sans pouvoir sur les grossiers habitants : ils n'en sont pas meilleurs pour habiter cet Élysée. Malheur à l'homme qui possede des biens dans ces parages! ses fermiers sont ses tyrans; ses revenus sont une aumône; s'il se plaint, ils menacent, et, pour sauver sa vie, il lui faut baiser la main qui le dépouille. La fréquentation des pirates, la malheureuse facilité d'échapper aux lois par la fuite, et la commodité de ce dédale d'asyles ignorés et inaccessibles, l'habitude de cette indépendance, qui naît de l'avarice, et ne doit rien aux vertus de la liberté; voilà ce qui nourrit dans ces hommes ce sentiment d'injustice envers ceux qui confient leurs terres à leurs labeurs : triste et inévitable résultat des longues discordes, des guerres qu'elles font naître, des vices qu'elles traînent à leur suite, et de ces chocs impolitiques de gouvernements rivaux, qui ne se heurtent que pour dominer, et demeurent indifférents sur le sort des peuples, dont ils n'ambitionnent que l'esclavage, sans s'inquiéter de leur vertu. Ainsi donc les insulaires de Morter ne cultivent point la terre; ils la pillent, voilà tout : c'est le caprice, c'est la cupidité, qui guident la charrue: ils ne pensent point à ce qui est meilleur; ils ne songent qu'à ce qui est rapide : ils s'embarrassent peu s'ils fatiguent, s'ils épuisent le sol; ils veulent avoir, et pour avoir ils déchirent : ils ressemblent à l'enfant au berceau dont la levre, étrangere à l'amour filial, couvre de blessures le sein qui le nourrit, et lui demande encore du lait au milieu du sang qu'il fait couler, et des larmes que la douleur arrache à sa souffrante mere.

Cependant si ces insulaires semblent dédaigner ou ignorer les principes les plus généralement avoués de l'art de l'agriculture, s'ils préferent les gains honteux et criminels de la piraterie aux ressources légitimes du commerce que leur offre leur situation avantageuse, s'ils négligent particulièrement la pêche, et sur-tout celle du thon, qui seroit pour eux d'un grand rapport, par la prodigieuse quantité de ces poissons, qui, voyageurs par-tout ailleurs, séjournent presque toute l'année dans ces parages, où ils se trouvent à l'abri des tourmentes maritimes, il est néanmoins quelques branches d'industrie qu'ils cultivent, entre autres celle d'extraire du genêt des fils qu'ils emploient à la confection d'une espece de toile. Ils vont chercher cette plante assez loin de chez eux; ils parcourent pour se la procurer

toutes les isles depuis Capo d'Istria jusqu'à l'extrémité de la DALMATIE; on assure même qu'ils vont la chercher jusque sur les côtes de l'ISTRIE. Ils usent pour s'en servir à-peu-près des mêmes procédés que l'on emploie ailleurs pour dépouiller le lin et le chanvre de leur écorce; cependant ce n'est point dans les ruisseaux ni les étangs qu'ils la plongent pour l'amollir; ils la font rouir dans les bas-fonds que couvrent l'eau de la mer; ils la font sécher ensuite; quand elle est ainsi disposée, ils la brisent avec des especes de fléaux pour en séparer la filasse. C'est cette matiere, jusqu'à présent très grossiere, parceque l'on n'a pas encore assez étudié la maniere de la perfectionner, qu'ils filent, et dont ils composent des toiles; mais elles sont de nature à ne pouvoir servir qu'à faire des sacs, ou pour l'emballage des marchandises, et c'est tout ce que la paysanne la plus intrépide peut oser que de l'employer pour ses vêtements.

C'est non loin de Morter, mais sur le continent, et dans les environs d'un bourg nommé Vodizze, que l'on recueille les cerises, dites marasques, dont on se sert à Zara et à Sebenico pour faire la liqueur si recherchée en Europe, et connue sous le nom de *marasquin*. Le savant Fortis estime que ce bourg de Vodizze, dont le nom dérive de Voda, qui signifie *eau* dans tous les dialectes de la langue esclavonne, est construit au-dessus d'une riviere souterraine, qu'il compare à celle qui alimente tous les puits à Modene, mais qu'il suppose moins profonde et plus petite, et couler entre des couches de marbre: il est de fait qu'en quelque endroit de ce territoire que l'on creuse, on retrouve cette eau à une égale profondeur, et dont le cours a toujours la même direction; ce qui vient à l'appui de l'opinion de ce savant.

Le citoyen Cassas, s'étant rembarqué à Sebenico pour chercher Spalatro, laissa sur la droite, en sortant du canal, plusieurs petites isles, cultivées avec beaucoup plus d'intelligence que celle de Morter, et dont la plus considérable est l'isle de Zuri. La pêche est en honneur dans ces différentes isles: les habitants y salent le poisson, dont le commerce leur procure une grande aisance: la vigne et l'olivier y croissent également bien, et l'huile et le vin que l'on en retire sont d'une excellente qualité. Il n'est pas douteux que les Romains n'aient eu des établissements considérables sur toutes ces isles: tout l'atteste, les ruines que l'on y apperçoit encore, les médailles que l'on y trouve, les inscriptions que l'on y découvre. Il en fut une de celles-ci (et en cela je suis encore le texte de Fortis) qui, découverte dans le seizieme siecle dans l'isle de Zlarin, occupa beaucoup les savants; c'étoit l'épitaphe d'une reine nommée *Pansiana*. Leur embarras venoit du silence de l'histoire qui se tait en effet sur cette prétendue reine dont le nom ne se trouve nulle part. Après de longues et inutiles recherches, il fallut s'en tenir aux conjectures; et la plus probable qui se présenta à leur esprit fut qu'il s'agissoit dans cette épitaphe de quelque reine, captive des Romains, que l'on auroit reléguée dans cette isle après avoir paru à la suite du triomphe de

quelque consul; mais ces savants ont-ils eux-mêmes vu cette inscription? l'ont-ils consultée? sait-on ce qu'elle est devenue? n'ont-ils pas pu être trompés par des copies infideles? est-ce bien *Pansiana* qu'on y lisoit, et des lettres effacées ou mal formées, comme cela se rencontre quelquefois dans les inscriptions antérieures au regne d'Auguste, n'auroient-elles pas empêché d'y reconnoître *Pausaniæ* au lieu de *Pansianæ*, ce qui lieroit cette inscription aux *Pausanies*, fêtes instituées en mémoire des victoires de Pausanias? et quant au titre de reine, qui se trouvoit, dit-on, dans cette inscription, n'auroit-il pas rapport à Junon, à qui les anciens le donnoient par excellence, et qui présidoit aux fêtes, spécialement chez les Grecs? Alors ce seroit une inscription votive, et non pas une épitaphe; mais, en somme, ces questions, que je viens de me permettre, ne roulent elles-mêmes que sur des suppositions, et assurément on ne réfute pas des conjectures par des conjectures. Au reste, de toutes ces isles, celle de Zuri, comme elle en est une des plus grandes, est aussi la plus riche en antiquités romaines. Il seroit à desirer qu'elles attirassent l'attention de quelques savants; il faut espérer que le siecle que nous commençons se distinguera par ce genre de recherches et d'études; que la paix, établie entre les nations sur des bases moins fragiles, permettra aux gouvernements de protéger les savants qui voudront s'en occuper; qu'ils les entoureront des forces nécessaires pour n'être point troublés dans leurs méditations; qu'ils réprimeront les préjugés que l'ignorance, ou l'avarice, ou la timidité de ces petites peuplades opposent aux fouilles, dont l'importance est bien sentie, et qu'enfin cette science, que l'on peut dire n'avoir été jusqu'à ce jour que superficielle par les entraves que lui opposerent et l'indifférence des gouvernements et le ridicule des petits intérêts individuels et locaux, cessera d'être conjecturale. Et sur quoi cet espoir est-il fondé? c'est sur la direction que les évènements de la fin du dix-huitieme siecle ont donnée aux esprits relativement à la gloire et aux arts. Les exploits qui constituent le caractere de l'une se sont rapprochés par leurs motifs et par leur éclat de ceux des siecles héroïques. C'est précisément parceque les vertus magnanimes ont pris de nos jours, dans une grande partie de l'Europe, le style antique, que les arts ont éprouvé le besoin d'en resaisir aussi pour eux la simplicité, la pureté, et la majesté. On croit toujours que le goût dans les arts repose simplement sur les connoissances acquises par les comparaisons : cela n'est pas exactement vrai. Le goût dans tous les arts résulte du plus ou moins d'élévation dans les ames. Chaque siecle a ses héros; mais l'utilité vertueuse, ou l'ambitieuse et barbare frivolité de l'héroïsme chez les hommes, voilà, si j'ose le dire, ce qui donne le ton au goût dans les arts, à l'insu même des artistes. On dit souvent la renaissance des lettres et des arts; c'est prendre la conséquence pour la cause: il seroit mieux de dire la renaissance des vertus, car ce sont celles-ci qui commandent la résurrection du véritable goût dans les autres. Consultez les monuments, et n'allez pas plus loin pour connoître les hommes qui

dominerent les opinions de chaque siecle. Ainsi, par exemple, vous con=noîtrez que la Grece fut plus généreuse, et Rome plus superbe; ainsi vous distinguerez sur les vastes monuments de l'Égypte l'impérieuse vo=lonté d'un chef unique, et dans ceux de la maîtresse du monde la puis=sance despotique d'un peuple entier; ainsi, dans les temps inférieurs, la sombre majesté des temples gothiques vous enseignera la jalousie de la théogonie régnante; vous y chercherez en vain la beauté des statues, des tableaux, des effigies : il n'en sera point, parceque tous les hommes au=ront disparu devant le dieu dont les passions de quelques uns auront eu besoin pour dominer sur les trônes, les nations, et les individus; ainsi, dans ceux du siecle de Léon X, vous appercevrez l'ambition de tout sa=voir avant de s'être donné le temps d'apprendre; et la peinture, la sculp=ture, et même la poésie devancer en perfection les monuments publics, parcequ'il est de la fausse science dans les hommes de leur rendre leur immortalité plus chere que celle de leur patrie, et que, dans la transmis=sion de leurs traits à la posterité, ils trouvent une illustration préférable à celle d'un établissement utile qu'ils lui auroient laissé. Chaque âge croit être appelé à s'enorgueillir du goût qui le domine; mais le goût n'est que relatif; c'est une affaire de sentiment que l'on reçoit des objets environ=nants; et quand il s'épure, ce n'est pas que les hommes soient plus sa=vants, c'est qu'ils sont meilleurs.

Notre voyageur, après avoir laissé sur sa droite l'isle de Zuri, se dirigea à l'est pour chercher le grand canal de Braza, sur lequel est situé Spala=tro. Il passa entre les deux petites isles de San-marco et de Pianca, laissa au sud l'isle de Zivana, et vint longer la pointe occidentale de l'isle de Trau, ayant au sud-est l'isle de Solta. Quoique l'isle de Trau ne soit sépa=rée du continent que par un canal artificiel au jugement des savants, il faut cependant que cet ouvrage, si on le doit à la main des hommes, re=monte à une haute antiquité : car Ptolomée et Strabon ne parlent de Trau que comme d'une isle; et cependant, si l'on consulte Spon, cette opinion que ce canal est un ouvrage de l'art est due à un savant qui vivoit de son temps, avoit pris naissance dans ce pays, et se nommoit Jean Lucius. L'au=torité de ce Lucius doit à cet égard être de quelque poids. Ce fut un homme d'un mérite distingué, qui, né à Trau, mais élevé à Rome, s'at=tira par ses connoissances l'estime des savants qui florissoient en Italie dans le commencement du dix-septieme siecle, et qui, d'après les con=seils du célebre Ugheli, écrivit l'histoire de sa patrie sous le titre de DALMATIA ILLUSTRATA, SEU COMMENTARIA RERUM DALMATIAE ET CROATIAE, qu'il publia en 1666, réimprimée à Vienne en 1758, et fait aussi partie des SCRIPTORES RERUM HUNGARICARUM. Un pont de bois assure la communication entre la terre ferme et l'isle de Trau, qui paroît avoir été également sépa=rée de l'isle de Bua par un canal pratiqué exprès, revêtu d'une muraille solide, et coupé par deux ponts de pierre, sur lesquels on a construit des ponts-levis pour favoriser la libre circulation des barques. De la sorte les

maisons qui bordent le rivage de l'isle de Bua semblent être et sont en effet le fauxbourg de la ville de Trau, qui se trouve bâtie sur l'autre bord du canal. Ce canal a trois cents cinquante pieds de largeur, et sert principalement de refuge aux barques, qui, trop fragiles pour braver les tempêtes de la mer, naviguent terre à terre depuis l'Istrie jusqu'à Raguse. On attribue aux Grecs les premiers établissements fondés sur cette terre. Cette supposition est un hommage de plus rendu à la sagacité de ce peuple, qui ne pouvoit pas en effet, pour fonder une colonie, choisir une situation plus avantageuse, un sol plus fertile que celui de ces deux isles et de la côte voisine, un climat plus rapproché par sa douceur de celui de la Grece, et un paysage plus frais, plus riant, et plus varié. Pline a célébré le marbre de Trau. Quelques naturalistes le considerent comme le marbre connu dans les arts sous le nom de marbre d'Istrie. Fortis ne partage pas totalement cet avis, et il apporte d'excellentes raisons des doutes qu'il conçoit à cet égard, mais qui sont étrangeres à notre sujet.

Il ne reste que bien peu de fragments de l'antiquité à Trau et à Bua. Spon a rapporté fidèlement les inscriptions que l'on y a découvertes, et elles y subsistent encore dans leur entier. Il n'en est point de nationales; elles appartiennent à des monuments de famille consacrés par l'amour conjugal ou la piété fraternelle : mais ce qui, dans les siecles derniers, rendit Trau célebre, ce fut une querelle littéraire qui s'éleva dans l'Europe sur la prétendue découverte d'un fragment d'un manuscrit de Pétrone : il sembloit, dit assez plaisamment Spon, qu'il s'agissoit de reconnoître un prince. L'Europe étoit divisée en trois partis; l'Italie et la Dalmatie le portoient, la France et la Hollande le désavouoient, et l'Allemagne restoit neutre. Spon a vu ce manuscrit, dont il semble reconnoître l'authenticité. Il doit paroître cependant assez singulier que dans la même page il qualifie d'original un manuscrit que, quelques lignes plus bas, il reconnoît pour une copie, puisqu'il avoue qu'à la page 179 on trouve le millésime de l'année où il a été écrit, c'est-à-dire de 1423, 20 novembre; mais ce qui le persuade que cette copie a été faite sur l'original, c'est que dans ce siecle il n'y avoit pas, dit-il, des esprits si bien faits que Pétrone pour pouvoir se déguiser sous son nom. Au reste, lorsque Spon vit cette copie, elle appartenoit à un savant, nommé Slatitius, qui habitoit Trau alors, et elle faisoit partie de sa bibliotheque, et on peut ajouter partie même d'un recueil de pieces que l'on avoit réunies dans un même volume. Ce recueil étoit de format in-folio, assez épais, et contenoit des copies des poésies de Tibulle, Catulle, et Properce ; venoit ensuite Pétrone, tel qu'on le connoissoit avant la découverte du supplément; enfin suivoit ce supplément, objet de tant de querelles, sous le titre de *Fragmentum Petronii Arbitri, ex libro decimo-quinto et sexto-decimo*. C'est dans ce fragment que se trouve le repas de Trimalcion, tel qu'on le lit dans les éditions modernes. Ce manuscrit, ou plutôt cette copie du manuscrit de l'auteur, s'il est vrai qu'en effet ce fragment soit de Pétrone, n'est plus à

Trau, et Fortis ne l'a point vu. Au dire de Spon, l'écriture en étoit belle et très lisible; toutes les pieces que contenoit le recueil étoient de la même main, et les commencements des chapitres et des poëmes étoient écrits avec de l'encre bleue ou rouge. Certes il n'est pas douteux que ce manuscrit ne soit du quinzieme siecle; mais cela prouve-t-il qu'il ait été copié sur un original, ou sur une copie assez antique elle-même pour se rapprocher du temps où vivoit Pétrone, de maniere à ne pas laisser de doute? Quoi qu'il en soit, la découverte de celle-ci est généralement attribuée au docteur Pierre Petit, médecin de Paris, qui cultivoit avec succès la poésie latine, et étoit l'un des sept qui formoient ce que l'on appeloit alors la Pleyade latine de Paris. Il mourut en 1687. Ce fut en 1665 qu'il connut à Trau le fragment dont il est question ici. Il fut imprimé en 1666 à Padoue et à Paris; et ce fut alors que la guerre à ce sujet commença dans la république des lettres. Elle cessa lorsque ce manuscrit eut été déposé à la bibliotheque de Paris, où il doit être encore. Le même succès ne couronna pas depuis d'autres fragments du même poëte que l'on prétendit avoir été découverts à Belgrade.

L'isle de Bua, sous le bas empire, portoit le nom de Boas, et fut illustrée par l'exil de plusieurs personnages célebres, si l'on peut appeler célebres des hommes qui, par des abstractions théologiques, et ces disputes religieuses que l'on a qualifiées d'hérésies, jetoient le trouble dans les consciences, livroient les esprits au doute, toujours plus fatigant que la croyance absolue ou l'incrédulité négative, et semoient pour de vaines subtilités la discorde dans les états, et le fanatisme dans les partis. Au reste, l'agrément et la douceur du climat ne rendoient pas cet exil rigoureux. Il faut qu'il soit bien favorisé par la nature, puisque les fruits de l'Europe et de l'Asie s'y trouvent confondus, et que l'Afrique, bien plus brûlante encore, a permis à ses palmiers de s'y naturaliser; il est vrai que les dattes n'y parviennent pas au degré de maturité nécessaire pour les faire estimer. L'isle de Bua fournit ce baume précieux connu des naturalistes sous le nom d'asphalte, et dont on prétend que les Égyptiens usoient pour embaumer les dépouilles mortelles des rois. Trau, aussi bien que Bua, est cultivé avec soin, principalement le long du rivage, dans la largeur d'un quart de lieue à-peu-près, car les montagnes de l'intérieur offrent plus d'obstacles à la culture. Trau donne son nom à un comté qui ne borne pas simplement son étendue à l'isle de ce nom, mais comprend une assez grande portion du continent en face d'elle. C'est là que notre voyageur vit cette belle plage *de Castelli*, si vantée par tous les auteurs qui ont traité de l'Illyrie, et qui s'étend depuis Trau jusqu'aux ruines de l'ancienne Salonne. On peut dire que dans aucun autre pays on ne pousse plus loin la perfection dans l'art de cultiver la vigne et l'olivier : il sort chaque année de ce petit comté de Trau treize mille barils d'excellente huile, et cinquante mille barils d'un vin très estimé; les figues et les amandes sont encore au nombre de ses richesses : il ne fournit pas de froment à proportion.

Mais à tant d'agréments le ciel a mêlé un fléau malheureusement in=destructible, celui des insectes. La température de l'hiver, communé=ment assez douce, et la rapidité de cette saison, qui dans tous les bas lieux de ces contrées se fait sentir à peine deux mois dans l'année, les soustrait à la mort, dont leur délicatesse seroit bientôt frappée s'ils étoient exposés à quelques jours d'une gelée un peu rigoureuse. Tous les grains y sont en général en proie à la dent meurtriere d'un ver, que dans le pays l'on nomme *magnacoz :* ces petits animaux détrui=sent l'espoir des plus riantes moissons ; et peut-être l'impossibilité de s'opposer à leurs ravages est-elle en partie cause que l'industrie agri=cole semble préférer la culture de la vigne et de l'olivier à celle du froment, qui réussiroit aussi bien sur un sol que tout annonce de=voir être fertile. Mais c'est peu que l'existence de l'homme soit ici at=taquée dans les productions nécessaires à sa nourriture, sa vie même est à chaque instant immédiatement menacée par deux especes de ta=rentule également venimeuses. Elles sont désignées dans la langue illyrique par le mot générique *pauk*, qui s'applique à toutes les arai=gnées; mais l'une est bien la véritable tarentule si connue et si juste=ment redoutée dans la Calabre: l'autre est la tarentule de Corse, con=nue dans cette derniere isle sous le nom de *malmignata*, et qui differe de la premiere en ce que ses pattes sont plus courtes; mais les unes et les autres ont cela de commun entre elles et avec celles du royaume de Naples, qu'elles sont velues et tigrées, et que si l'on y remarque quelques variétés c'est dans les couleurs. Ces odieux insectes, dont le seul aspect est repoussant, ne partagent point la timidité des autres insectes qui fuient à la vue et à l'approche de l'homme: ils sont tout à la fois mal-faisants, audacieux, et féroces ; ils mordent, non pour se dé=fendre, non pour se nourrir, mais par la seule volonté de nuire ; et ce n'est que par une surveillance continuelle que les habitants, que leurs travaux retiennent dans les champs pendant l'été, peuvent se garantir de leurs atteintes; et encore ces précautions sont-elles souvent déçues. Ce qu'ils doivent sur-tout éviter c'est de se livrer au sommeil, soit dans les prés, soit au pied des arbres, soit sur les javelles des grains que l'on moissonne; l'imprudence seroit extrême. Heureusement ces insectes péne=trent rarement dans les habitations, et les champs sont leur théâtre de pré=dilection. Leurs morsures au reste produisent ici des effets aussi désas=treux que dans la Calabre et dans la Corse : leur poison se glisse, se communique avec une rapidité effrayante. Le remede le plus certain seroit de couper à l'instant même le morceau de la chair où leur dent s'est empreinte, ou de cautériser avec un charbon ou un fer rouge la place de la morsure : le moindre délai seroit fatal ; l'engourdissement se fait bientôt sentir dans toute l'habitude du corps; le sang s'arrête, se coagule ; l'assoupissement suit de près ; il est accompagné de convul=sions, et de délires, qui se terminent par la mort. Une agitation violente

est le seul moyen d'arracher le malade au sort inévitable dont il est sans elle menacé; et c'est la nécessité reconnue de cette agitation sur la= quelle s'est appuyée l'opinion où l'on est que la musique guérit le venin de la tarentule. Ce qui est certain c'est que dans le comté de Trau l'on n'a point recours à la musique, mais l'on balance avec vigueur et pen= dant très long-temps le malade dans une espece d'escarpolette: il en ré= sulte une transpiration abondante, et quelquefois des nausées, qui le sauvent, en diminuant la masse du venin, et en rendant au sang sa cir= culation; mais si on le conserve à la vie, il est malheureusement bien rare que les fibres du cerveau ne demeurent affectées et que la raison ne s'en ressente.

Après avoir jeté ce coup-d'œil rapide sur les isles de Trau et de Bua, le citoyen Cassas vint doubler la pointe la plus orientale de cette derniere; et son pilote ayant mis le cap au nord, il fut bientôt en vue de Spalatro, qui se trouve au fond d'une baie à laquelle elle a donné son nom. A gauche et avant d'entrer dans cette baie, c'est-à-dire quand on arrive de la mer, est un golfe profond, fermé au midi par les côtes de l'isle de Bua, au nord par le rivage qui s'étend de la Punta de San-Stephano à S.-Georges, dans l'ouest par la côte du continent; tandis qu'à l'est se trouve l'ouverture par laquelle ce golfe se dégorge dans le canal de Brasa. Si l'on s'enfonce à l'ouest dans ce golfe, on trouve dans l'angle nord le canal de Salona, où vient se décharger la riviere qui porte ce nom; mais pour le découvrir il faut absolument le chercher dans le fond du golfe, parceque, se trouvant dans un angle, comme je viens de le dire, il semble dans la perspective que la côte de Spalatro est adhérente à la côte du continent, qui cependant est au-delà du canal de Salona.

L'ouverture de la baie de Spalatro, en arrivant de la mer, est fermée, d'un côté, par un cap assez élevé, nommé Punta di San-Stephano, et de l'autre, par une espece de promontoire, sur lequel on apperçoit encore les ruines d'une fortification, qui s'appeloit la forteresse *delle Boticelle*. Ce fort dé= fendoit l'isthme par lequel ce promontoire tient au continent: comme la partie fortifiée regarde la terre, il paroît qu'il avoit été construit pour empêcher, en cas de siege, les ennemis d'occuper cette position, d'où ils auroient pu gêner les communications de Spalatro avec la mer. Au reste ces fortifications étoient peu considérables; elles tiroient leur principal avantage de leur situation élevée, d'où elles pouvoient battre la plaine qui sépare le promontoire de la haute montagne, sur laquelle est construit le fort de la Grippe, dont nous parlerons plus bas: elles consistoient en une seule muraille, flanquée de deux bastions irréguliers, et de deux demi-bastions.

A l'entrée de la baie l'on découvre Spalatro; et rien n'est plus imposant que cette vue. D'abord les premieres masses qui frappent les regards sont les hautes et longues murailles, qui ferment le lazaret, viennent d'un bout s'attacher au grand môle qui enveloppe le port, de l'autre vont





VUE GÉNÉRALE DES CÔTES DE LA DALMATIE,

Entre Trau et Spalatro, prise au milieu du Canal.

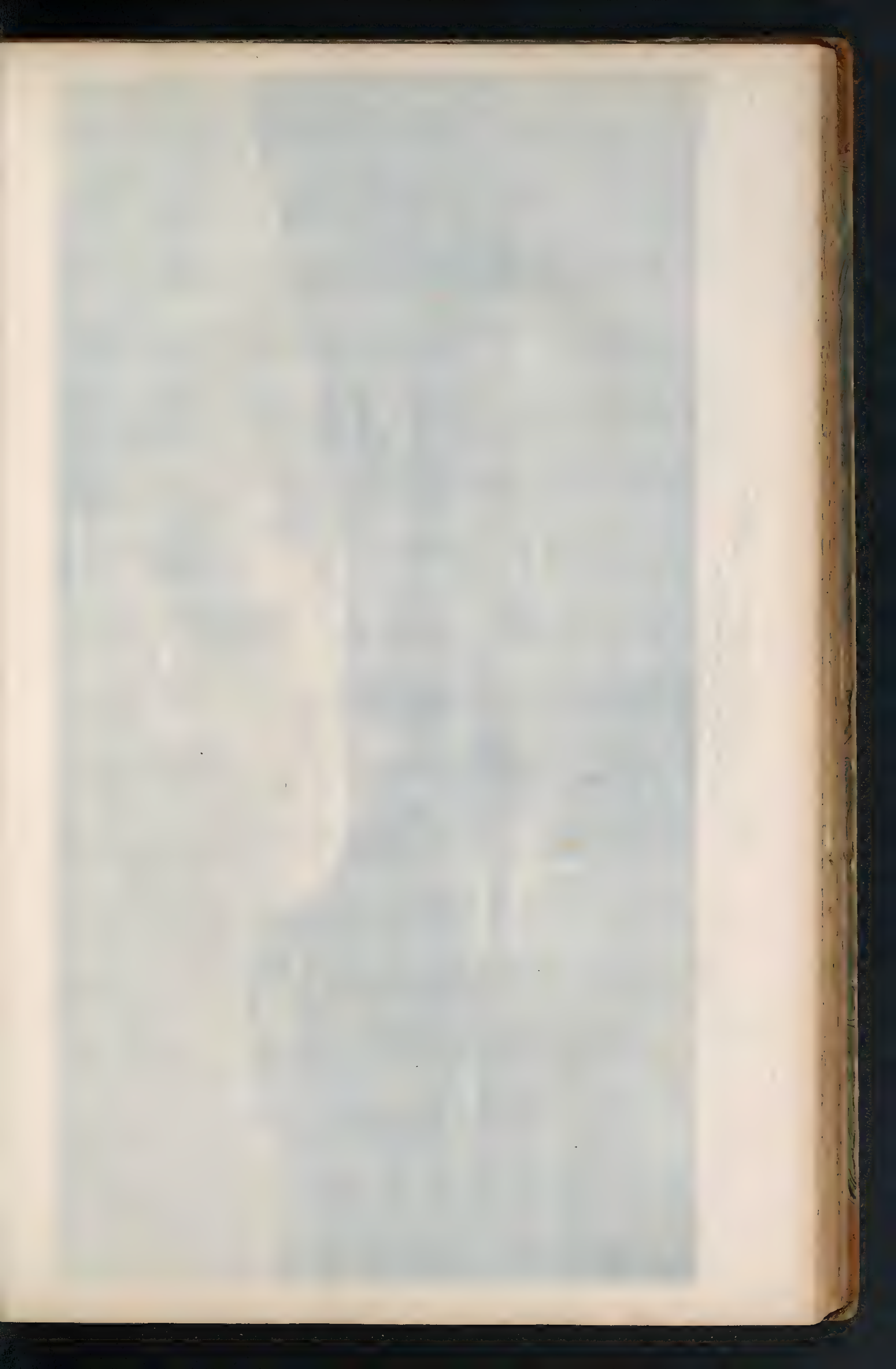
N° 37

s'unir aux fortifications de la ville, et semblent elles-mêmes un immense et formidable rempart, dont on auroit prétendu couvrir Spalatro dans cette partie : en face et sur les bords du quai qui longe le port renfermé entre le grand et le petit môle se développent, avec une majesté que l'on ne peut vraiment décrire, les augustes débris de la longue et vaste colonnade qui décoroit la façade maritime du palais de Dioclétien, et d'avance donne une idée de ce colosse d'architecture, sur-tout à ceux qui savent que cette colonnade occupe une des faces étroites du parallélogramme que forme ce palais. Au-dessus de cette colonnade on apperçoit à peine les toits des bâtiments modernes construits dans l'enceinte de ce palais; mais l'œil se plaît à voir s'élancer du sein de ce prodigieux amas de colonnes une tour carrée et à cinq étages, décorés de différents ordres: c'est celle de la cathédrale ou del Duomo, qui se trouve également renfermée dans les murs de ce palais; tandis que sur l'un des angles de ces mêmes murs dominent les épaisses murailles d'une tour sombre et crenelée, dont l'aspect gothique vient mêler les souvenirs de ces puissances barbares dont le vandalisme effaça de la terre le peuple souverain du monde, à ceux de l'orgueil de ces Césars si superbes, qui pouvoient encore au sein de la disgrace fonder des monuments que des empires éleveroient à peine au milieu de leur splendeur. A gauche, la ville, plus découverte, s'enfonce dans la perspective, et l'aspect des toits plus modestes des simples citoyens vient consoler l'ame, un peu triste déja du spectacle des ruines impériales, du lazaret, et des tours féodales, ces dénonciateurs muets des fléaux les plus funestes à l'homme, et la peste, et la guerre, et l'orgueil. Cependant, tandis que par les arbres dont les remparts sont ombragés on devine les murs qui veillent à la défense de Spalatro, et dont les deux extrémités viennent aboutir au rivage, la vue, qui franchit cette ceinture guerriere, se promene délicieusement à travers les maisons irrégulièrement semées dont se composent, d'un côté le fauxbourg de Lucio, de l'autre Borgo-Grande; c'est là que, dans les arbres qui les couronnent, dans la riante opulence des vergers, dans la verdure des jardins, elle se complaît à rappeler la fraîcheur de la nature sur un tableau d'où les arts de tous les âges sembleroient prétendre à la bannir; mais c'est en vain. Ici comme ailleurs la nature est grande encore à côté de tout ce que les hommes enfanterent de plus grand. Que sont en effet ces ruines gigantesques de Spalatro auprès de ce mont de Marigliano, dont les racines semblent refouler les ondes de la baie, et la cime défier les orages? Que devient Spalatro lui-même au pied de cette énorme montagne au sommet de laquelle la défiance et la fureur de l'homme ont bâti les murailles de la guerre, et déposé l'attirail et la foudre des combats? Que paroît-elle cette pyramide que les forces humaines amoncelerent à grands frais pour décorer le temple des dieux, quand on la voit se dessiner sur ce rideau prodigieux de rochers escarpés, de monts entassés sur des monts, qui borne l'horison, et forme la charpente de cet incommensurable colisée, au centre duquel Spalatro, malgré sa splendeur,

disparoît pour ainsi dire? Ainsi donc, en entrant dans la baie, la haute montagne de Marigliano ou Margliano, d'une part, de l'autre le promontoire et son escarpement; plus loin, le rocher qui supporte le fort de la Grippe; dans le fond, Spalatro, son lazaret, ses ruines, et ses clochers; à l'horizon, un rameau des montagnes de la Morlachie : telles sont les masses qui frappent les premiers regards, et parlent à la fois à l'homme et de sa périssable puissance, et de l'infatigable conjuration du temps, et de l'audace de la nature sauvage.

Spalatro est une des clefs de la Dalmatie vénitienne. Dans les monuments historiques qui peuvent remonter à cinq ou six cents ans de date elle est appelée *Spalatum, Spaletum,* et *Aspalatum.* Je viens de dire que ces monuments remontent à cinq ou six cents ans ; et en cela je paroîtrois en contradiction avec l'Encyclopédie par ordre de matieres, qui ne leur donne que quatre cents ans d'ancienneté : mais j'observerai qu'à cet égard l'Encyclopédie m'a paru avoir copié ce que dit Spon lui-même. Or Spon écrivoit ou voyageoit en 1674; l'Encyclopédie n'a paru que cent ans après lui: par conséquent la date devoit être pour elle de cinq cents ans. Si cette petite inexactitude étoit imitée, et que dans quelques centaines d'années, par exemple, en écrivant sur Spalatro, on copiât ce que disent l'Encyclopédie et Spon sans les citer, il arriveroit que le lecteur, ou inattentif ou moins instruit, attribueroit la date de ces monuments au temps même où écrivoient ceux pour qui ils étoient déja vieux de quatre cents ans; et peut-être, soit dit en passant, l'incertitude qui regne en général dans les dates de l'histoire vient-elle de ces sortes de négligences, et que les historiens, en copiant les chroniques ou les mémoires antérieurs de plusieurs siecles à leur travail, oubliant dans leurs calculs de se placer eux-mêmes à l'époque où ils écrivoient, se sont mis, sans s'en apercevoir, à celle où écrivoient ceux dont ils consultoient les matériaux. Ainsi ce qui aux regards de Spon composoit une période de quatre cents ans, en formoit une de cinq cents pour l'Encyclopédie, et doit en former une de cinq à six cents pour moi : car si je m'arrêtois au texte de l'Encyclopédie, il arriveroit que mes lecteurs ne donneroient que quatre cents ans d'ancienneté à ces monuments, et compteroient précisément comme comptoient les lecteurs de Spon il y a cent vingt-six ans.

D'après ces diverses dénominations Spon préféreroit le nom de Spalato, comme plus conforme à l'origine, à celui de Spalatro, qui cependant a prévalu; il présume que ces noms divers, *Spaletum*, *Spalatum, Aspalatum,* dont l'italien a fait depuis Spalato ou Spalatro, dérivent du latin *palatium*, spécialement donné à ce lieu à cause du palais de Dioclétien, qui, comme l'apprennent les traditions locales, et ce qu'en a écrit Constantin Porphyrogénete, n'étoit éloigné que d'une lieue de Salone, ville natale de cet empereur; opinion qui se justifie par l'exactitude de la distance, qui peut se vérifier encore aujourd'hui : il réfute l'erreur des savants qui ont prétendu que Spalatro étoit l'ancienne *Epetium*, et prouve





VUE GÉNÉRALE DE SPALATRO.

Prise en Mer près la Punta di S.t Stefano

V.° 33.

que les ruines de celle-ci en sont éloignées de sept milles, et se voient à l'embouchure de la petite riviere de Zarnovissa.

Sous le rapport du commerce Spalatro étoit une ville très importante pour la république de Venise; elle étoit l'entrepôt de celui qu'elle faisoit par terre avec les Turcs. C'est là que se rendoient toutes les caravannes qui venoient de la Turquie : elles y déposoient leurs marchandises, d'où elles étoient transportées par mer à Venise, qui, de son côté, les répandoit dans toute l'Europe. Ces caravannes ne lui assuroient pas simplement le commerce et les communications par terre, mais encore la bonté, la sûreté, et la profondeur du port, permettoient aux plus gros vaisseaux marchands de s'y rendre et d'y séjourner, et lui procuroit les débouchés les plus avantageux avec les isles de la Grece, l'Archipel, l'Égypte, et tout le Levant : ainsi ce fut cette fréquentation perpétuelle des orientaux avec Spalatro qui détermina la construction du lazaret, l'un des plus beaux assurément de ceux qui se voient dans les villes maritimes de l'Europe, et dont la grandeur dépose du concours d'étrangers que le négoce attiroit dans cette ville, et de la quantité d'équipages que l'on étoit obligé souvent de soumettre ensemble à la précaution de la quarantaine.

Son commerce de commission ou d'entrepôt roule principalement sur une foule d'objets qu'elle tire de la Turquie, comme je l'ai déja dit, de la Bosnie, de la Croatie, et de l'Herzegovine; ce sont, entre autres, des fers, des ustensiles de cuivre, des couvertures grossièrement manufacturées, des laines écrues, des cuirs, du coton, du froment, de la soie, de l'orpiment, de la cire, des fruits secs, et quelques légumes. Pendant long-temps non seulement Venise, mais encore les autres républiques et états d'Italie, les Barbaresques, et même les Espagnols et les Français vinrent dans ce port former leurs cargaisons de ces diverses denrées, et, jusqu'au milieu du 11e siecle, on y vit aborder en foule les vaisseaux génois, toscans, messinois, tunisiens, candiots, marseillois, etc. ; mais la découverte du nouveau monde, et la navigation de l'Inde ouverte par le cap de Bonne-Espérance ayant insensiblement agrandi les idées commerciales, et donné une direction nouvelle aux voyages d'outre-mer, le commerce de Spalatro s'en ressentit. Mais il diminua sans être entièrement détruit, et elle est, si l'on en excepte Trieste, de toutes les villes maritimes de cette côte celle où l'activité est encore la plus vive.

Les mœurs se ressentent de l'opulence que le négoce y répand. L'urbanité, la politesse et le luxe y regnent. Les hommes sont prévenants, affables, hospitaliers pour les étrangers : ils paroissent attacher beaucoup de prix aux fatigues que les curieux, les voyageurs instruits, et les artistes, veulent bien prendre pour venir admirer les monuments qu'ils possedent; ils aiment à en relever la magnificence, ils cherchent à en faire valoir les moindres détails; ils en parlent en hommes qui en connoissent parfaitement l'histoire. On pourroit dire qu'ils ont un peu de ce bavardage qui distingue les *Cicero* d'Italie; mais la justice veut aussi que l'on affirme

qu'ils n'en ont pas l'ignorance : il est peu de questions auxquelles ils ne satisfassent, de doutes qu'ils n'éclaircissent, d'objections qu'ils ne discutent en érudits. On sent bien que je n'entends parler que de cette classe d'hommes formés par une éducation soignée; car le peuple, plus laborieux ici qu'en aucun lieu de la Dalmatie, se livre entièrement aux métiers, à l'industrie, aux travaux du port, et renferme son intelligence dans ce cercle unique, mais absolument nécessaire à son existence. Au reste cette politesse des habitants de Spalatro est due encore en grande partie à leur fréquentation précoce avec les peuples étrangers. Le plus grand nombre des gens riches envoient leurs enfants étudier à Venise, à Rome, à Padoue, à Vienne, à Gottingen même, et jusqu'en Hollande: ainsi ils reçoivent de bonne heure non seulement les premiers éléments des connoissances humaines sous des professeurs distingués, mais encore des notions sur les mœurs des autres nations; notions qu'il est toujours utile à tous les hommes de recevoir dès leur jeunesse, parcequ'elles brisent en eux les préjugés nationaux, les enrichissent de ce qu'il est bon d'acquérir chez les autres, et leur apprennent par les objets de comparaison à n'estimer que ce qui est bien dans leur patrie.

Il est cependant, si j'ose m'exprimer ainsi, une sorte de vernis vénitien étendu sur ces diverses qualités, qui nuit à leur franchise, et leur prête une espece de clinquant, d'afféterie et d'uniformité qui les déparent, sur-tout aux yeux d'un Français. Le cérémonial est extrême, l'étiquette fatigante, les révérences interminables; et l'on sait assez que le propre des modes des capitales est de dégénérer par l'imitation en ridicules dans les provinces. A l'exception de ce léger inconvénient, notre voyageur retrouva ici toute la sagesse, toute la fermeté qui signaloient l'antique gouvernement de la république de Venise; l'heureuse et continuelle vigilance de sa police, peut-être trop superficiellement jugée par des publicistes de nos jours, qui, n'en étudiant pas assez les motifs ni les résultats, vouloient n'y voir qu'une inquisition d'état, mais police la plus parfaite de l'Europe, la plus rassurante pour l'homme de bien, puisqu'elle n'étoit terrible et redoutable que pour les crimes, et que, pénétrant pour ainsi dire jusque dans les pensées, elle étoit alors la sauve-garde la plus sûre de l'innocence, et le meilleur moyen non seulement de tranquilliser la vertu, mais encore d'arracher au profit de l'état le mérite à son obscurité habituelle; la plus convenable aux principes des républiques, parceque, dans ses recherches, dans ses poursuites, dans ses châtiments, ne faisant acception de personne, elle étoit fondée sur cette base protectrice de l'égalité devant la loi, et que, groupant sans cesse sous son œil toutes les classes de la société depuis le doge jusqu'au dernier des sujets, elle garantissoit le corps social des atteintes de l'ambition, des conjurations si souvent enfantées par les rivalités, des factions communément alimentées par l'amour des nouveautés, du désordre des grands, de la turbulence des petits, de l'abus des richesses dans les uns, et de la tendance à la vénalité dans les autres;

la plus protectrice enfin de la liberté des plaisirs, et la plus favorable même à la tolérance religieuse au centre d'un pays où le culte catholique possede la plus grande latitude dans son empire, et où le pape cependant, en affaires politiques et temporelles, n'avoit pas plus de crédit qu'un prince protestant ou un rabin juif.

Les femmes de Spalatro sont en général jolies : elles paroissent à-peu-près asservies aux mêmes usages qui maîtrisent les femmes de l'Italie, mais avec un peu plus de liberté peut-être, sur-tout comparativement aux femmes siciliennes; elles ont un goût aussi vif pour les plaisirs, pour la danse, pour la musique, et pour la galanterie : leur luxe est porté à un très haut degré; la parure est pour elles la chose premiere, la chose essentielle : mais à ces penchants, qu'elles partagent avec leur sexe en général, elles joignent les vertus qui l'honorent; elles sont bonnes meres, amies constantes, épouses fideles; et Spalatro est rarement le théâtre de ces anecdotes scandaleuses qui naissent du penchant à la dissipation.

Ce fut au commencement du douzieme siecle que Spalatro passa sous la domination de Venise. Déja depuis une longue suite de siecles la religion catholique y étoit établie, et dès l'an 650 l'apôtre qui dirigeoit son église avoit été décoré de l'archiépiscopat. Ses archevêques prennent le titre de primat de la Dalmatie et de la Croatie ; malgré ce titre fastueux ils n'en sont pas moins dans la dépendance du primat de Venise.

Le chapitre de la cathédrale est assez considérable, et composé d'ecclésiastiques qui ne sont point étrangers aux sciences ni à la littérature. Ils conservent dans leur bibliotheque ou archives plusieurs manuscrits précieux pour l'histoire de ces contrées. Le savant *Lucio* ou *Lucius*, dont nous avons déja parlé, et un autre savant, nommé *Beni*, en ont fait des extraits. Ces deux érudits n'étoient point de Spalatro; j'ai dit que *Lucio* étoit de Trau: quant à Paul *Beni*, il étoit de l'isle de Candie. Élevé à Gubio, dans le duché d'Urbin, jésuite d'abord, mais bientôt brouillé avec cet ordre, dont les supérieurs s'opposerent à la publication de son commentaire sur le festin de Platon, professeur de belles-lettres à l'université de Padoue; cet homme, d'un caractere inquiet et fantasque, se distingua par son enthousiasme poussé jusqu'au ridicule pour l'Arioste et le Tasse, qu'il ne balançoit point à mettre au-dessus de Virgile et d'Homere : le meilleur de ses volumineux écrits est un traité en latin sur l'histoire, imprimé à Venise en 1611, et dont l'abbé Langlet fait cas.

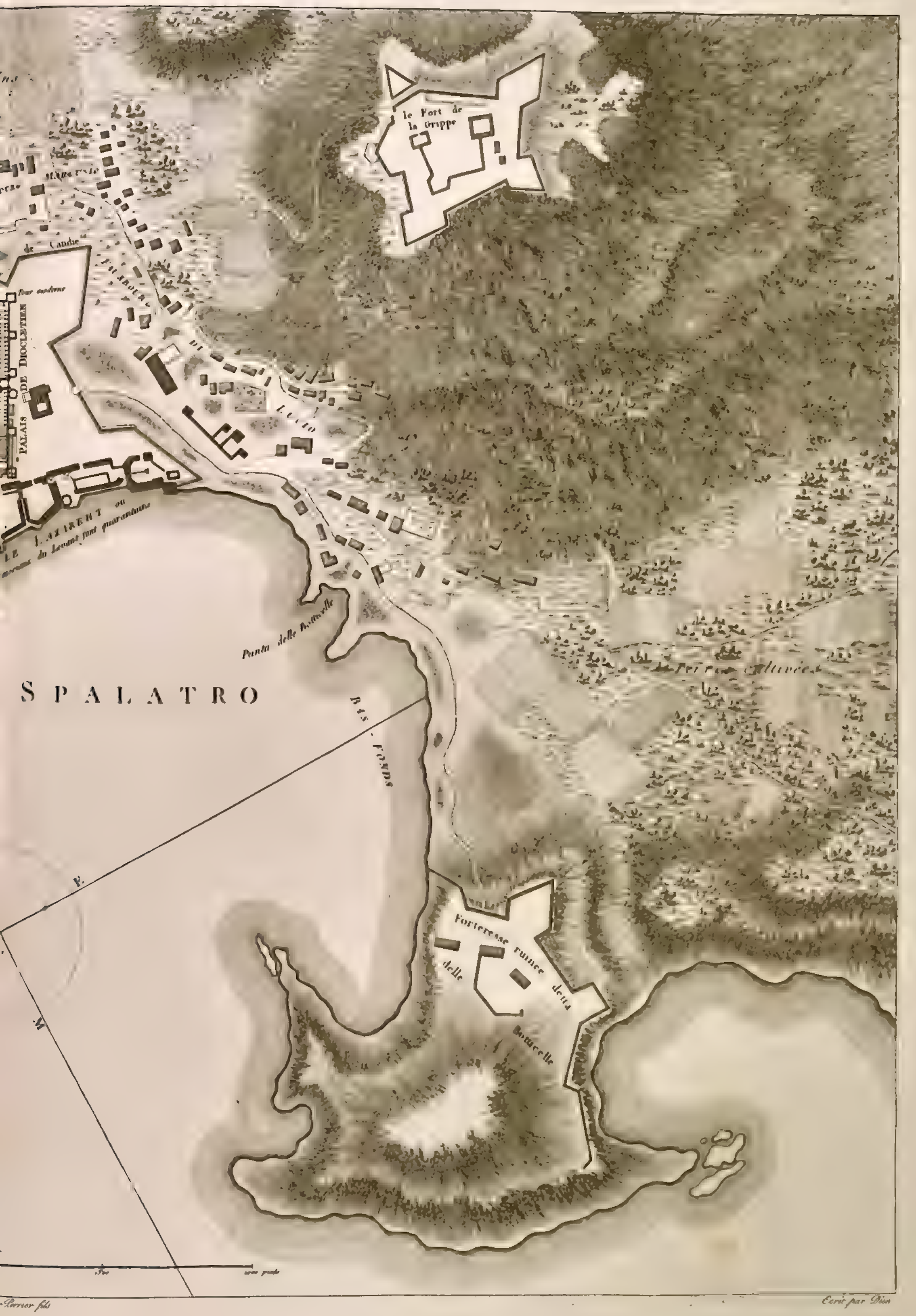
L'archidiacre *Tommaso*, Michel *Spalatinus*, Marc *Marcello*, sont des écrivains qui ont honoré Spalatro, mais dont les écrits ne sont connus que des bibliographes et d'un petit nombre d'érudits. Il n'en est pas ainsi du célebre Marc Antoine de Dominis, qui a illustré la chaire pontificale de cette ville. Né à Arbe, et parent du pape Grégoire X, il resta vingt ans dans l'ordre des jésuites, où son profond savoir le fit passer par toutes les dignités. L'empereur Rodolphe lui fit obtenir l'évêché de *Segni :* la jalousie lui suscita des désagréments; et pour s'en affranchir il sollicita l'ar-

chevêché de Spalatro, et l'obtint : la paix qu'il y trouva ne fut pas de longue durée. On sait les divisions qui éclaterent entre le pape Paul V et la république de Venise. *Dominis* avoit reçu des bienfaits des Vénitiens; la générosité de son ame le porta à embrasser leur défense, et il écrivit en leur faveur. L'inquisition condamna cet écrit. Cette révoltante partialité l'indigna ; il passa en Angleterre : sa célébrité et ses talents l'y suivirent ; l'estime de la nation anglaise, la faveur de Jacques Ier, l'amitié de tous les hommes distingués alors par leur savoir ou les honneurs en furent la récompense, et il devint doyen de Windsor. La défection d'un homme de ce mérite alarma la cour de Rome. Grégoire XV, qu'il avoit eu pour ami, le fit solliciter par l'ambassadeur d'Espagne de revenir à Rome : il céda ; mais nulles des promesses qu'on lui avoit faites ne furent tenues. Grégoire XV mourut; et Urbain VIII, son successeur, fit enfermer le trop crédule *Dominis* au château Saint-Ange, où il mourut empoisonné. Quelques écrivains l'ont taxé d'inconstance et d'avarice, ont avancé que ces défauts lui avoient fait perdre la confiance de Jacques Ier autant que l'imprudence prétendue d'avoir rétracté en pleine chaire à Londres tout ce qu'il avoit écrit contre l'église catholique, et qu'enfin, après son retour à Rome, des lettres interceptées avoient prouvé qu'il se repentoit de sa conversion : mais aucunes de ces assertions ne sont prouvées, et l'on sait assez combien les gens sages doivent être en garde contre les reproches et les jugements que l'esprit de parti, des opinions régnantes et des intérêts de corps ou particuliers suggerent quelquefois aux historiens; et l'on est toujours disposé à croire innocent celui qui meurt d'une mort violente dans la prison où ses antagonistes le retiennent, et dont l'inquisition fit brûler le corps et les ouvrages sur le même bûcher.

Quoi qu'il en soit de mon jugement, qui lui-même peut être contesté, mais qui du moins, s'il repose sur une erreur, ne fera pas de tort à ma mémoire, parcequ'il est puisé dans ce sentiment d'humanité qui parle au cœur de tous les hommes que le fanatisme n'aveugle pas, les ennemis même de *Dominis* n'ont pu lui refuser le titre de savant du premier ordre. Homme d'un génie extraordinaire, son ouvrage *de Radiis visûs et lucis in vitris perspectivis et Iride tractatus*, et un autre sur le flux et le reflux de la mer, lui assureront à jamais un rang distingué parmi les physiciens. Il fut le précurseur de notre grand Descartes; et ce ne fut pas un homme ordinaire que celui à qui Newton, d'après son propre aveu, a dû les premieres idées de sa Théorie de la lumiere.

Spalatro est divisé en deux parties : la premiere est contenue dans l'enceinte des murs du palais de Dioclétien; la seconde est au nord-ouest de ce même palais, et enfermée dans les murailles des anciennes fortifications, qui commencent à la porte San-Rainerio, et viennent aboutir entre le petit môle et la grande tour, en face du bureau de santé. La guerre a voulu que depuis on ajoutât une plus grande enceinte à ces fortifications; mais elle n'est elle-même qu'une simple chemise, composée de trois bas-


PLAN GÉNÉRAL
DE LA VILLE ET DES ENVIRONS
DE
SPALATRO.
AAA. Massif de Maisons dans l'enceinte du Palais de Diocletien. B. Place publique ou Place de l'Archevêché. CC L'Archevêché. DD. Cours de l'Archevêché. E. Le Temple de Jupiter aujourd'hui San-Doymo et la Cathédrale. F. Grand Clocher elevé sur le portique du Temple et construit des débris du Palais et d'autres beaux fragments apportés des ruines de Salone. G. Le Temple d'Esculape, aujourd'hui St. Jean ou le Baptistère. H La Grande Place ou le Marché.
Jardins
Faubourg de Pozzo
Fortifications
Porte St Rainerio
Eglise
Porte Dorée
pendant la Guerre
Borgo Grande
Fontaine
St François
Grande Tour
le Quay
Bureau
Petit Môle
LE PORT
GRANDE BAYE DE
MONT MARIGLIANO
PARTE DELLA PUNTA DI SAN STEFANO
Echelle de 2000 Pieds
Dessiné par Cassas
Gravé par



Perrier fils

Ecrit par Dien



Dessiné par Cassas. Gravé à l'Eau forte par Paris. Terminé par Liénard.

VÜE DE SPALATRO ET DU LAZARETH, . 9

prise du côté DELLE-BOTTICELLE.

N.° 34.



tions, et de deux demi-bastions, sans fossés, sans ouvrages extérieurs, et sans glacis. Au-delà de ces remparts sont les fauxbourgs dans l'ordre suivant; en partant de l'église de Saint-François, qui se trouve sur le rivage de la baie, à l'une des extrémités de la ville, le fauxbourg de Borgo-Grande, celui de Pozzo, celui de Marcusio, et enfin celui de Lucio, que l'on rencontre à l'autre extrémité, et dont les maisons se prolongent jusqu'à *la Punta delle Boticelle*: c'est ce dernier fauxbourg que l'on traverse pour aller à l'ancien fort *delle Boticelle*, dont j'ai déja parlé, et pour monter, par un chemin pratiqué en rampes avec assez d'art, à la citadelle, nommée le fort *la Grippe*. Cette citadelle, ainsi que la ville, n'a point d'ouvrages extérieurs; elle consiste dans une muraille flanquée de cinq bastions irréguliers: dans l'intérieur on trouve une seconde enceinte, ou plutôt une espece de redan, dont la gorge est ouverte; son angle méridional est défendu par un petit bastion, et les branches de ses courtines aboutissent à deux tours carrées, mais inégales: on voit que cette citadelle n'est pas redoutable, et qu'elle n'a pour elle que sa situation; quant à la ville, elle est dominée dans presque tous ses points, et à peine seroit-elle à l'abri d'un coup de main. Ces diverses fortifications modernes sont du chevalier Vernede.

Si en général la plus grande partie des négociants habitent dans la seconde moitié de la ville, les plus beaux édifices sont réunis dans celle bâtie dans l'intérieur du palais de Dioclétien; c'est là que l'on trouve la cathédrale, le palais de l'archevêque, ceux des nobles vénitiens et spalatins, celui du baile, la place de l'archevêché, et plusieurs autres édifices considérables: le marché, l'hôpital, et plusieurs couvents, se voient dans l'autre partie de la ville. Le gouvernement de Venise n'entretenoit ici qu'une foible garnison, tout au plus composée de quelques compagnies de cavalerie et d'infanterie, et seulement pour la police de la place: c'est à la forteresse de Clissa que les Vénitiens tenoient communément les forces qu'ils avoient dans cette partie de la Dalmatie, parcequ'elle défend les gorges, que les Turcs, seuls ennemis qu'ils eurent long-temps à craindre dans cette contrée, seroient obligés de passer pour arriver à Spalatro.

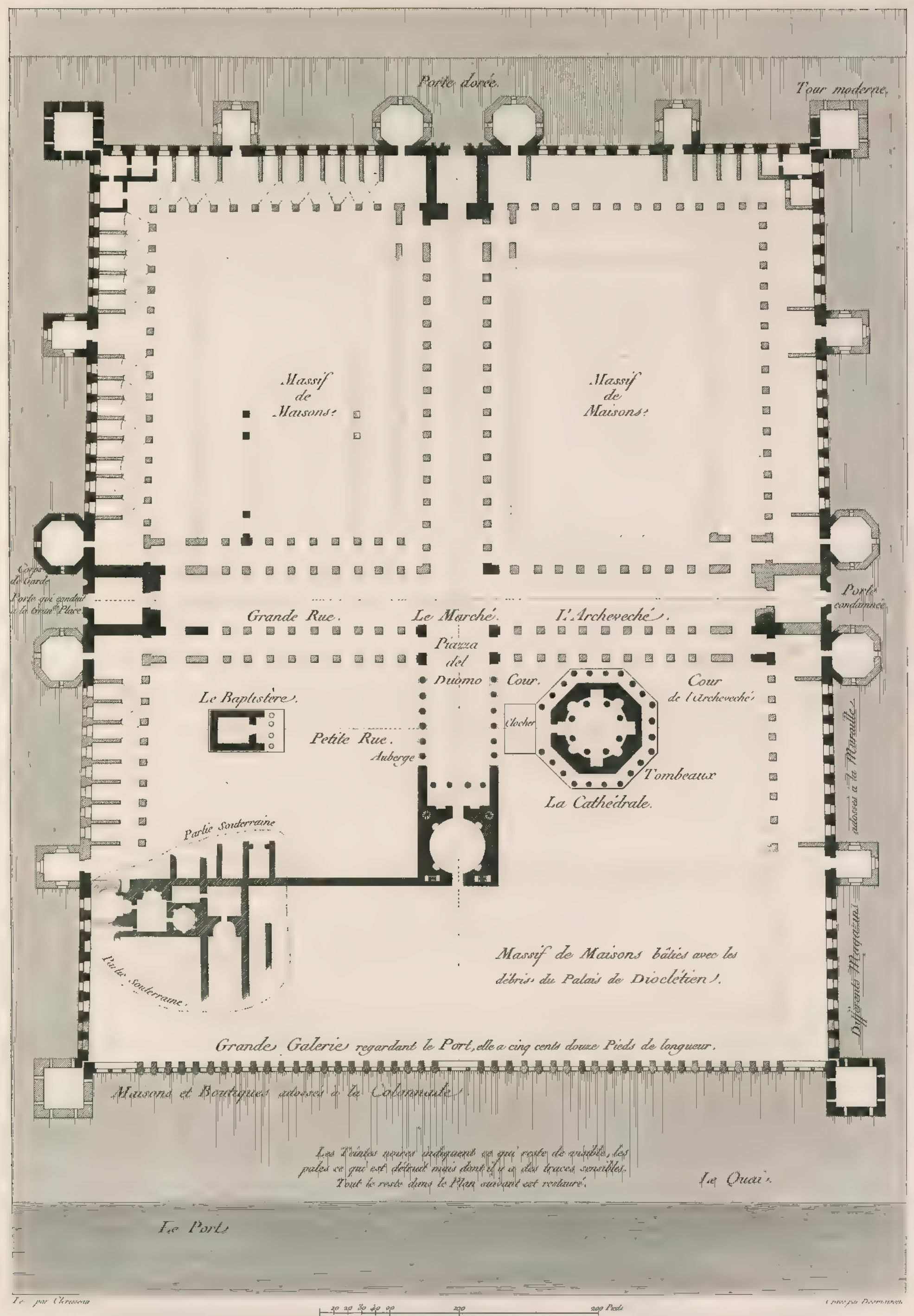
Quoiqu'il subsiste encore dans cette ville une foule prodigieuse de vestiges de ce magnifique palais de Dioclétien, l'un des plus grands fragments de l'antiquité que possede l'Europe, il est impossible de ne pas regretter que l'on se soit permis de construire des bâtiments modernes dans l'intérieur de ce palais: outre que cela nuit infiniment aux recherches qui conduiroient à déterminer d'une maniere exacte son ancienne et premiere distribution, c'est encore que l'on ne peut se dissimuler que de superbes matériaux ont été dénaturés pour servir à ces bâtisses récentes, et qu'il n'est pas douteux alors que l'avarice, l'ignorance, et la commodité, n'aient hâté la ruine de monuments qui pendant plusieurs siecles encore auroient pu captiver l'admiration des voyageurs, et servir à l'étude des historiens et des antiquaires. Mais qui pourroit croire que les habitants de

Spalatro ne se sont pas contentés de dépouiller ce palais de Dioclétien, mais qu'ils ont encore été ravir ce que les ruines de Salone possédoient de plus beau, bien moins pour décorer que pour construire des clochers, des maisons, et de simples murs même de clôture?

Peu d'heures avant d'arriver à Spalatro, le citoyen Cassas avoit rencontré quatre superbes galeres vénitiennes. La république expédioit souvent de ces sortes de bâtiments de guerre vers ces pays, où ils restoient en croisiere pour protéger le commerce contre les pirates, que j'ai dit ailleurs être dans l'usage de fréquenter ces mers, et qui les infesteroient bien plus encore sans cette prévoyance du gouvernement. Ces quatre galeres relâcherent à Spalatro presque au même instant que notre voyageur y arrivoit. En débarquant, son goût autant que l'objet de son voyage guida ses premiers pas vers la partie de la ville enfermée dans les murailles du palais de Dioclétien, et il prit un logement dans une auberge qui se trouve entre les colonnes du grand vestibule. Il consacra cette premiere soirée au repos, que les fatigues qu'il avoit éprouvées pour visiter la cascade de Scardona, et dans la traversée de Sebenico à Spalatro lui rendoient nécessaire. Le lendemain il fut remettre les lettres de recommandation dont il étoit porteur pour différents habitants de Spalatro; et elles lui valurent la connoissance du provéditeur, son excellence le comte Peruta, de l'archevêque Garaguini, du comte Cambi, chancelier, de Fra Borguettichi, savant antiquaire, et de plusieurs personnes recommandables: il ne s'occupa plus ensuite qu'à visiter les ruines. Mais, avant de le suivre dans ses courses diverses, nous allons essayer de donner une idée de ce magnifique palais tel qu'il étoit lorsque Dioclétien l'habitoit.

J'ai déja dit que sa figure offroit un parallélogramme; il avoit six cents trente pieds de longueur sur cinq cents dix de largeur: on peut considérer comme sa façade principale celle qui regardoit la mer; c'est celle-là que décoroit cette superbe colonnade qui est encore presque entièrement conservée: elle étoit composée de cinquante colonnes; il n'en subsiste plus que quarante-deux: cette colonnade formoit une galerie de vingt-cinq pieds de large, qui dans sa longueur occupoit cette façade tout entiere; et c'étoit dans le double de cette galerie que se trouvoient les appartements spécialement habités par l'empereur. On pénétroit et l'on pénetre encore dans ce palais par trois portes principales: la premiere est à la façade nord, et s'appelle *porta aurea*, porte dorée; les deux autres sont aux façades est et ouest; leur dénomination particuliere, si elles ene ont eu, n'est point arrivée jusqu'à nous: chacune de ces portes étoit accompagnée de deux tours octogones dont l'élévation ne dépassoit pas celle de l'édifice en général. Il y avoit à chaque angle du palais une tour carrée; chacune de ces tours étoit de dix-huit pieds plus haute que les murailles; deux de ces tours étoient à quatre étages, tandis que les deux autres n'en avoient que trois: cette différence venoit de ce que la façade de la colonnade ayant soixante-quatorze pieds d'élévation, tandis que les trois autres n'en





Le par Clerisseau — Gravé par Desmaisons

10 20 30 40 50 — 100 — 200 Pieds

PLAN ÉXACT DE CE QUI EXISTE DU PALAIS DE DIOCLETIEN,

à Spalatro.

N.° 54 bis

avoient que cinquante-cinq, les deux tours qui correspondoient aux deux bouts de la colonnade étoient nécessairement plus élevées que celles qui se trouvoient aux angles opposés; enfin, dans l'intervalle entre les tours octogones des portes et les tours des angles, il y avoit encore une tour carrée dont l'élévation ne dépassoit point celle de la muraille : le nombre total de ces diverses tours étoit de seize, parceque la façade de la colonnade n'en avoit point d'autres que celles qui correspondoient à ses deux extrémités.

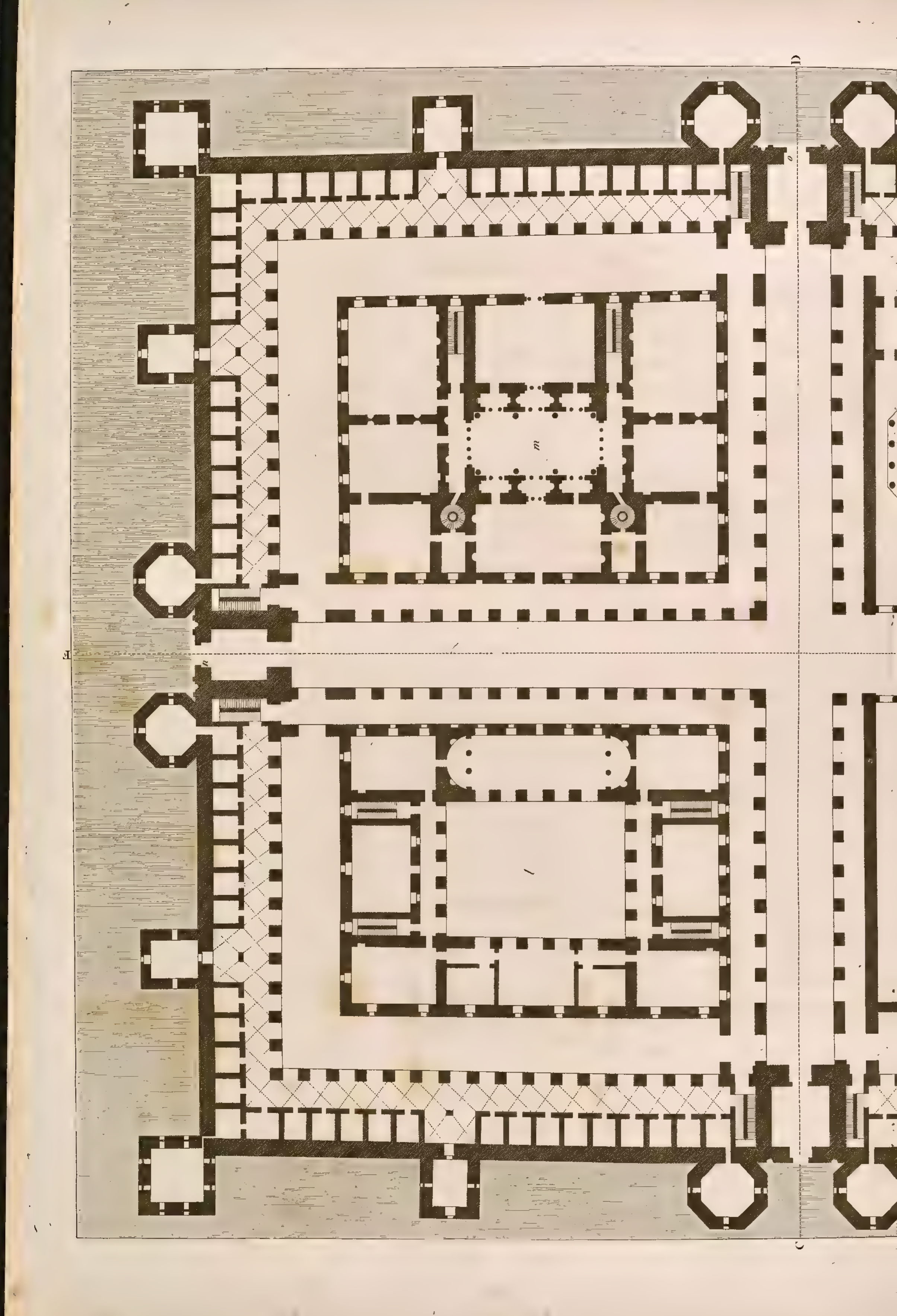
Un large portique régnoit dans l'intérieur le long des murailles des façades est, nord, et ouest, et n'étoit interrompu que par les massifs des trois portes, aux revers desquels étoient adossés des escaliers qui communiquoient aux logements supérieurs. En entrant par la porte dorée, l'on avoit en face une large rue, formée par un vaste portique, et qui alloit aboutir au péristyle du palais proprement dit, ou de la partie du palais habitée par Dioclétien : cette rue étoit coupée en angle droit, et à-peu-près dans le centre de l'édifice entier, par une rue semblable en largeur, et également décorée d'un portique qui répondoit de la porte de l'est à la porte de l'ouest. Ainsi donc en entrant, par exemple, par la porte dorée, l'on avoit à droite et à gauche deux grands corps de bâtiments égaux en proportion, mais non pas en distribution intérieure ; ils étoient entourés sur deux de leurs faces par le portique dont nous parlions tout-à-l'heure, tandis que les deux autres faces, qui regardoient les murs extérieurs de l'édifice, en étoient séparées par de larges cours qui régnoient entre ces bâtiments et le portique général. De ces deux bâtiments, celui qui se présentoit à droite étoit destiné pour les femmes; celui que l'on trouvoit à gauche étoit occupé par les principaux officiers attachés au service de l'empereur.

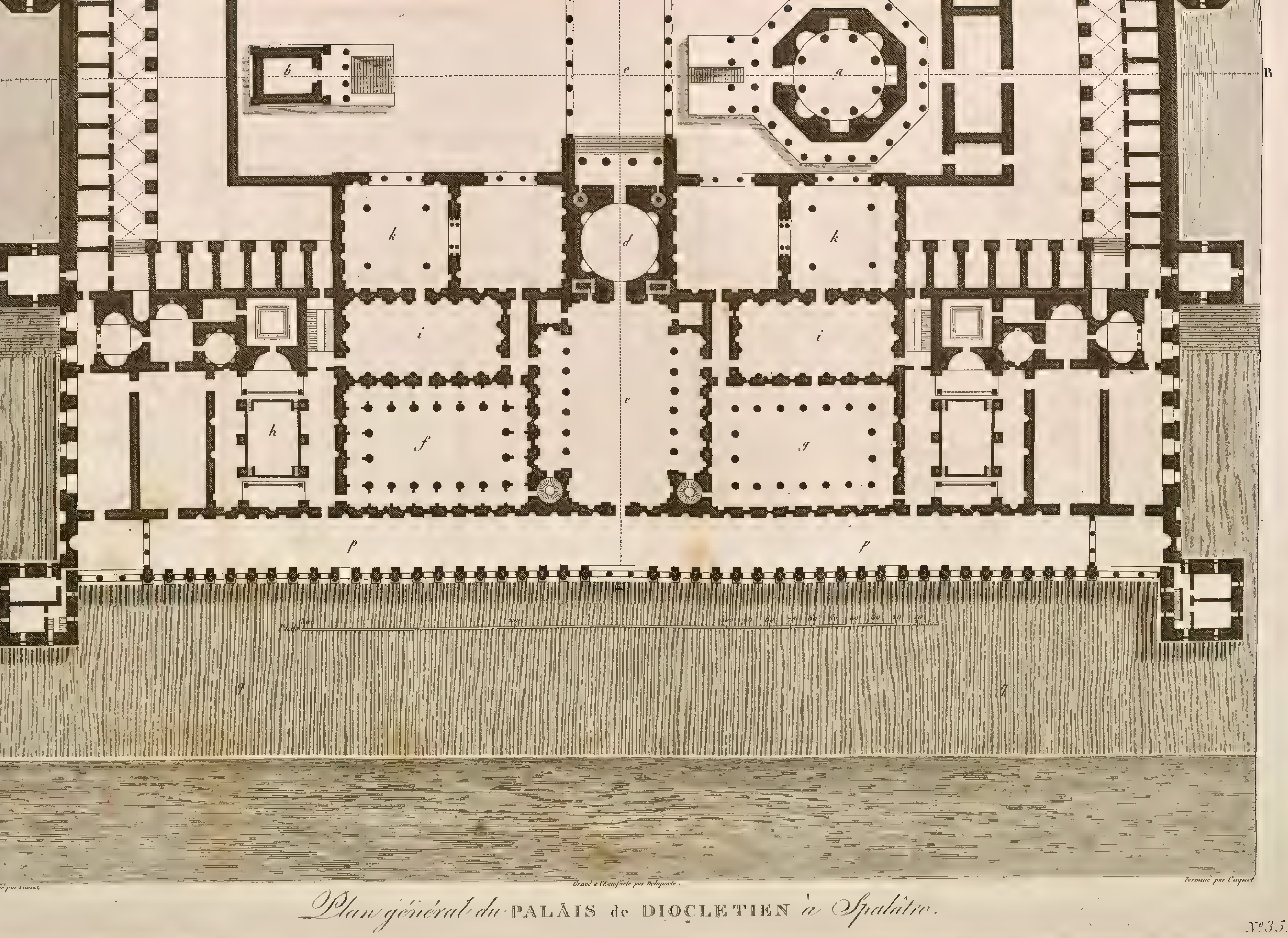
Lorsqu'après ces bâtiments l'on avoit franchi la rue transversale, on se trouvoit dans une superbe colonnade terminée par le perron et la façade du péristyle. A travers les colonnes l'on appercevoit d'un côté le temple d'Esculape, et de l'autre le temple de Jupiter : comme l'un et l'autre sont encore entiers, nous en parlerons plus bas. Pour entrer dans le bâtiment ou la partie du palais habitée par l'empereur, on montoit au péristyle dont je viens de parler par un perron de sept degrés ; quatre colonnes supportoient le fronton de ce péristyle, qui précédoit un magnifique vestibule de forme circulaire, d'une belle proportion, qui tiroit son jour de sa coupole, et étoit décoré de quatre niches où des statues étoient placées. En face de la porte d'entrée de ce vestibule étoit celle par où l'on entroit dans la principale salle du palais : cette salle avoit quatre-vingt-quinze pieds de long sur soixante-quinze de large ; à droite et à gauche six colonnes d'une élévation prodigieuse soutenoient la voûte ou plafond de cette salle, et laissoient entre elles et la muraille deux especes de bas-côtés moins longs que la salle, et au bout desquels on trouvoit deux escaliers en spirales, qui descendoient dans les souterrains et à la fausse porte du palais

qui donnoit sur le bord de la mer. Cette grande salle avoit une porte large et majestueuse par laquelle on entroit dans la grande galerie dont j'ai déja parlé ; cette salle se nommoit *atrium*.

Tous les palais des Romains avoient des salles de ce genre et de ce nom. Les interpretes varient sur la nature de ces salles : ils sont tous d'accord que l'*atrium* se trouvoit à l'entrée des palais et des maisons des Romains ; mais les uns veulent que ce fût une place, ou espece de cour qui précédât le vestibule; d'autres l'entendent du vestibule même, et enfin plusieurs, de la salle qui succédoit au vestibule, comme ici par exemple. Martial, en parlant de l'*atrium* du fameux palais de Néron, sembleroit indiquer qu'il étoit placé comme on l'indique ici pour le palais de Dioclétien. C'étoit dans l'*atrium*, dit-il, que l'on voyoit le colosse de Néron, et les machines qui servoient au théâtre, *pegmata* : il le désigne par *atria regis;* tandis que Suétone semble jeter quelque incertitude sur cette définition en appelant *vestibulum* ce que Martial appelle *atrium*. Il n'est pas douteux cependant qu'ils entendent l'un et l'autre parler du même lieu, puisque Suétone dit, *Vestibulum ejus fuit in quo colossus*, etc.

Il est certain toutefois que l'*atrium* différoit des cours en ce qu'il étoit couvert, et qu'il se trouvoit toujours à l'entrée des maisons. Quand les vertus étoient encore en honneur dans la république, les meres de famille, les dames romaines, se tenoient fréquemment dans cette salle; elles venoient y travailler au milieu de leurs nombreux domestiques, et veilloient de là sur leurs enfants et les soins de leur ménage. Pendant l'hiver on échauffoit l'*atrium* avec des brasiers et des feux placés sur des trépieds. Dans la suite, et lorsque le luxe eut fait ces progrès effrayants qui conduisirent Rome à l'esclavage, et enfin à sa perte, l'*atrium* fut abandonné aux esclaves, et ils s'y tenoient pour attendre les ordres de leurs maîtres. C'étoit là que cette cour de clients, qui dans les rues servoit de cortege aux consuls, aux sénateurs, aux magistrats, aux tribuns, se rassembloit pour attendre leur sortie : les empereurs venoient y donner audience aux ambassadeurs des rois et des princes étrangers; les fiers patriciens le décoroient des images de leurs ancêtres; les généraux, des trophées de leurs victoires; les proconsuls, des dépouilles des provinces et des fruits de leurs rapines. Communément les plafonds en étoient tapissés de pourpre, et les colonnes qui soutenoient les voûtes étoient ou de porphyre, ou de granit, ou d'autres marbres plus précieux encore : enfin la pompe ou la simplicité de l'*atrium* étoit un symptôme assuré des vices ou des vertus du maître du palais, et, en y pénétrant, on pouvoit se faire d'avance une idée assez juste ou de son orgueil ou de sa simplicité. On peut juger, par exemple, par la proportion gigantesque de celui du palais que nous décrivons des souvenirs que Dioclétien conservoit de la puissance colossale dont il avoit joui, et encore de ce goût invincible qu'il avoit eu toute sa vie pour la grandeur et la majesté des monuments, et dont nous admirons ici les derniers prodiges.





Plan général du PALAIS de DIOCLETIEN à Spalatro.

N.º 35.

Les deux parties du palais qui se trouvoient à droite et à gauche de l'*atrium* étoient d'une distribution entièrement pareille; et l'on pourroit penser d'après cela que l'empereur les habitoit tour à tour l'un et l'autre, soit peut-être d'après quelque étiquette relative aux saisons, ou soit par quelque préjugé de l'hygienne de ces temps reculés, ou peut-être enfin d'après quelque pratique religieuse relative au culte des dieux, et dont le cérémonial ne sera point parvenu jusqu'à nous; motif qu'il seroit permis de supposer, puisque l'on voit que chacune de ces deux parties avoit dans son enceinte, l'une le temple d'Esculape, l'autre celui de Jupiter, et que des appartements intérieurs on communiquoit de plain-pied, pour ainsi dire, à chacun de ces temples. Ne pourroit-on pas donner encore pour raison de cette parité extraordinaire dans la distribution de ces deux parties que Dioclétien aura pu présumer que Maximien Hercules, son collegue à l'empire, et dont l'abdication, sollicitée par Galerius, étoit de la même date que la sienne, pourroit venir le visiter dans sa retraite; qu'il n'aura pas voulu que dans le logement qu'il occuperoit dans son palais il pût remarquer la moindre différence avec le sien, et que son intention aura été qu'il régnât encore entre eux dans la vie privée cette amicale égalité que n'avoit jamais altérée le partage du pouvoir souverain?

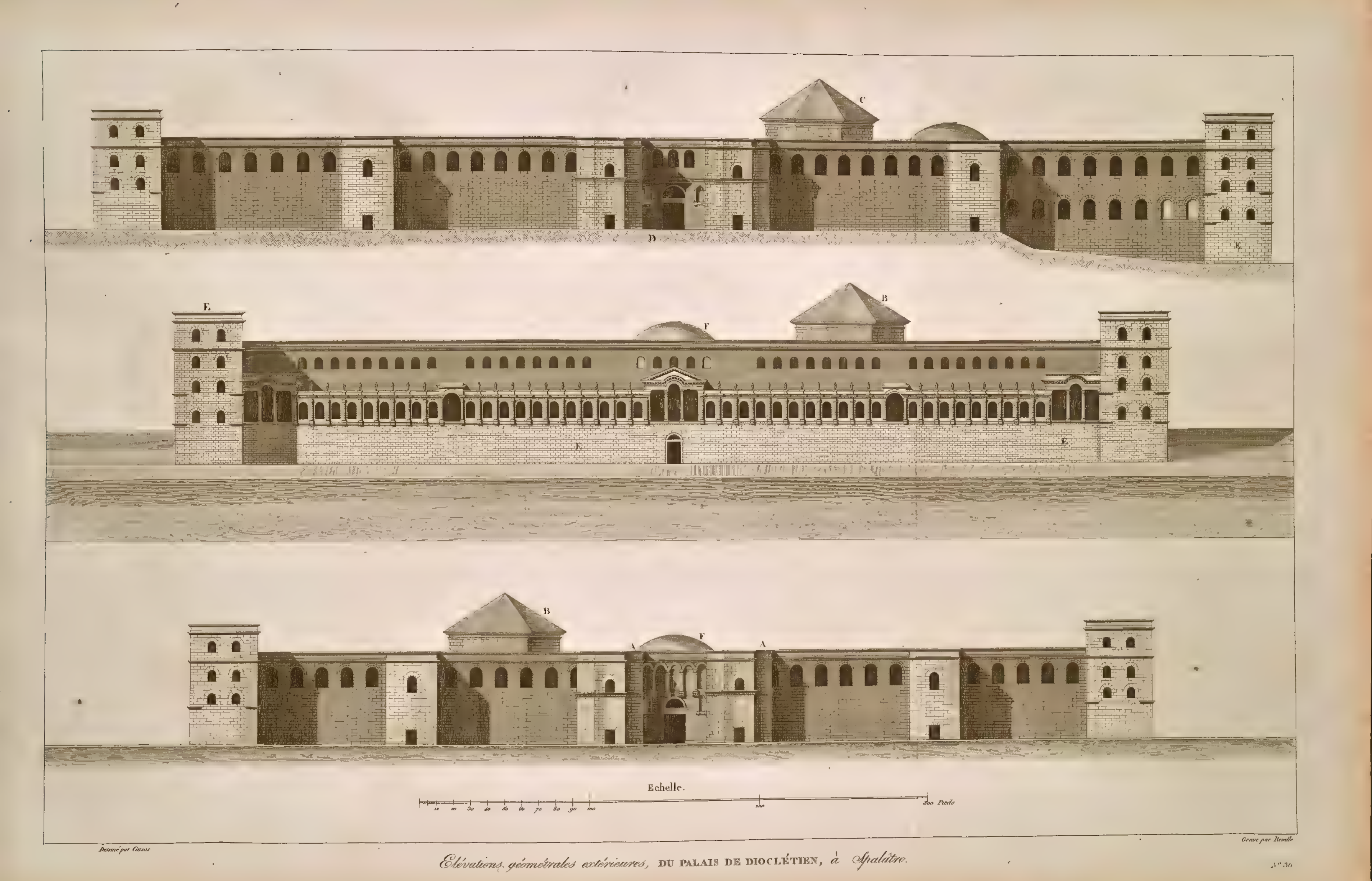
Il suffira donc de donner la description de l'une de ces deux parties, puisque l'autre étoit en tout semblable, et que l'unique différence consistoit dans les noms donnés aux salles, suivant l'usage sans doute auquel elles étoient destinées. Il paroîtroit, par la distribution de ce palais, que les architectes de ces temps reculés n'attachoient point le même mérite que nous à ces communications majestueuses entre les grandes pieces d'un édifice, et que nous désignons aujourd'hui par l'expression vulgaire d'enfilades; il est certain cependant que, si l'on fût entré de l'*atrium* par de belles portes latérales dans les salles qui se trouvoient de chaque côté, le coup-d'œil et la magnificence y eussent gagné : au contraire, pour arriver à ces salles, on passoit de l'*atrium* dans deux corridors très étroits, et encore si bizarrement placés, que, des trois portes par lesquelles ils dégageoient chacun dans trois salles magnifiques, soit à droite de l'*atrium*, soit à gauche, deux de ces portes se trouvoient dans les angles de ces salles.

Des deux pieces qui de chaque côté de l'*atrium* étoient paralleles à la grande galerie, la premiere étoit destinée aux concerts et aux représentations théâtrales; la seconde, aux festins de cérémonie : elles avoient quatre-vingt-cinq pieds de long sur cinquante-huit de large; dix-huit colonnes supportoient leurs plafonds. La distance entre ces colonnes et les murailles étoit de dix pieds dans tout le pourtour; en sorte que l'on pouvoit circuler aisément tout autour de la salle, ou y placer au besoin des gradins pour les spectateurs, en sorte que le milieu restât entièrement libre pour le service. Celle des deux qui étoit destinée aux festins n'étoit cependant pas la seule qui servît à cet usage : dans le double même de ces deux premieres salles il en étoit deux autres moins vastes, quoiqu'elles

fussent encore d'une très grande proportion, qui ne servoient qu'aux repas, et que l'on distinguoit par les épithetes de corinthienne et de cizicéenne, soit qu'elles tirassent ces noms du genre de leurs décorations, ou de la nature des repas mêmes que l'on y faisoit. Mais cela ne suffisoit pas; il étoit encore à côté de celles-ci deux autres salles tétrastyles, où l'on mangeoit également; et comme elles étoient les plus proches des deux temples, elles servoient sans doute aux repas qui succédoient aux sacrifices.

Au-delà des salles dont je viens de parler on trouvoit les bains chauds. Ils étoient larges et commodes: on y descendoit par des gradins ménagés dans les quatre angles. Trois salles accompagnoient ces bains: l'une étoit l'*apodyterion*. L'usage, aussi-bien que le nom, en venoit des Grecs : c'étoit le lieu soit des thermes, soit de la palestre, où ils se déshabilloient ou pour les bains, ou pour les exercices gymnastiques : les Romains l'appeloient fréquemment du mot générique *apoditerium*, quelquefois aussi *spoliarium*, *tepidarium*, *aërium*, etc. Mais ces noms mêmes avoient aussi d'autres acceptions; ainsi, par exemple, quand ils donnoient le nom de *tepidarium* à l'*apoditerium*, c'étoit prendre une partie pour le tout: car *tepidarium* signifioit la qualité tiede du bain, ou généralement bain tiede; de même *spoliarium* étoit le nom générique de tous les lieux où l'on se déshabilloit pour un motif quelconque; ainsi, par exemple, si *spoliarium* s'appliquoit aux bains, on nommoit de même le lieu où les gladiateurs se déshabilloient pour combattre; celui où l'on dépouilloit les citoyens qui, hors de chez eux, avoient été tués par quelque accident; la place malheureuse où l'on avoit été dépouillé par des voleurs, ainsi du reste. Au reste nous dirons en passant que le plus bel *apoditerium* connu dans l'antiquité, les arts le durent à ce même Dioclétien : il appartenoit aux thermes qu'il fit construire à Rome, et qui portent encore son nom. C'étoit un immense salon de forme oblongue, à huit pans; mais chacun de ces pans ou faces étoient eux-mêmes d'une forme demi-circulaire; des colonnes d'une hauteur prodigieuse soutenoient les voûtes de ce salon, dont les murailles étoient revêtues des plus beaux marbres et des plus riches ornements.

Mais celui-ci étoit un monument public; et par conséquent l'*apodyterion* de Spalatro, qui ne servoit qu'à l'empereur ou à la domesticité, n'avoit et ne devoit rien avoir de commun avec cette magnificence : c'étoit une salle toute simple, à côté de laquelle étoit le *sphaeristerium* ou lieu des exercices; selon Pline, le jeu de paume. On ne sera point étonné de trouver cette salle rapprochée des bains; on sait que les Romains se livroient à ces exercices de corps assez communément avant de se baigner. Ces bains ne se prenoient qu'à la fin du jour; et c'est aussi par cette raison que l'on trouve ici à côté des diverses salles dont nous venons de parler celles spécialement destinées aux repas du soir. Ces repas du soir, depuis que les mœurs de la république s'étoient corrompues, n'étoient autre chose que les orgies de la débauche : car ils n'étoient point ce que les Romains appeloient le souper. Leur souper étoit ordinairement à la neuvieme heure



Dessiné par Cassas

Gravé par Reville

Elévations géométrales extérieures, **DU PALAIS DE DIOCLÉTIEN,** *à Spalâtro.*

N° 36

Coupe sur la Ligne E F.



Coupe sur la Ligne A B.



COUPES DU PALAIS DE DIOCLÉTIEN A SPALATRO.

N° 37



VUE GÉNÉRALE DU PALAIS DE DIOCLETIEN,

Prise du coté de la grande Colonade et du Port

N.° [illegible]



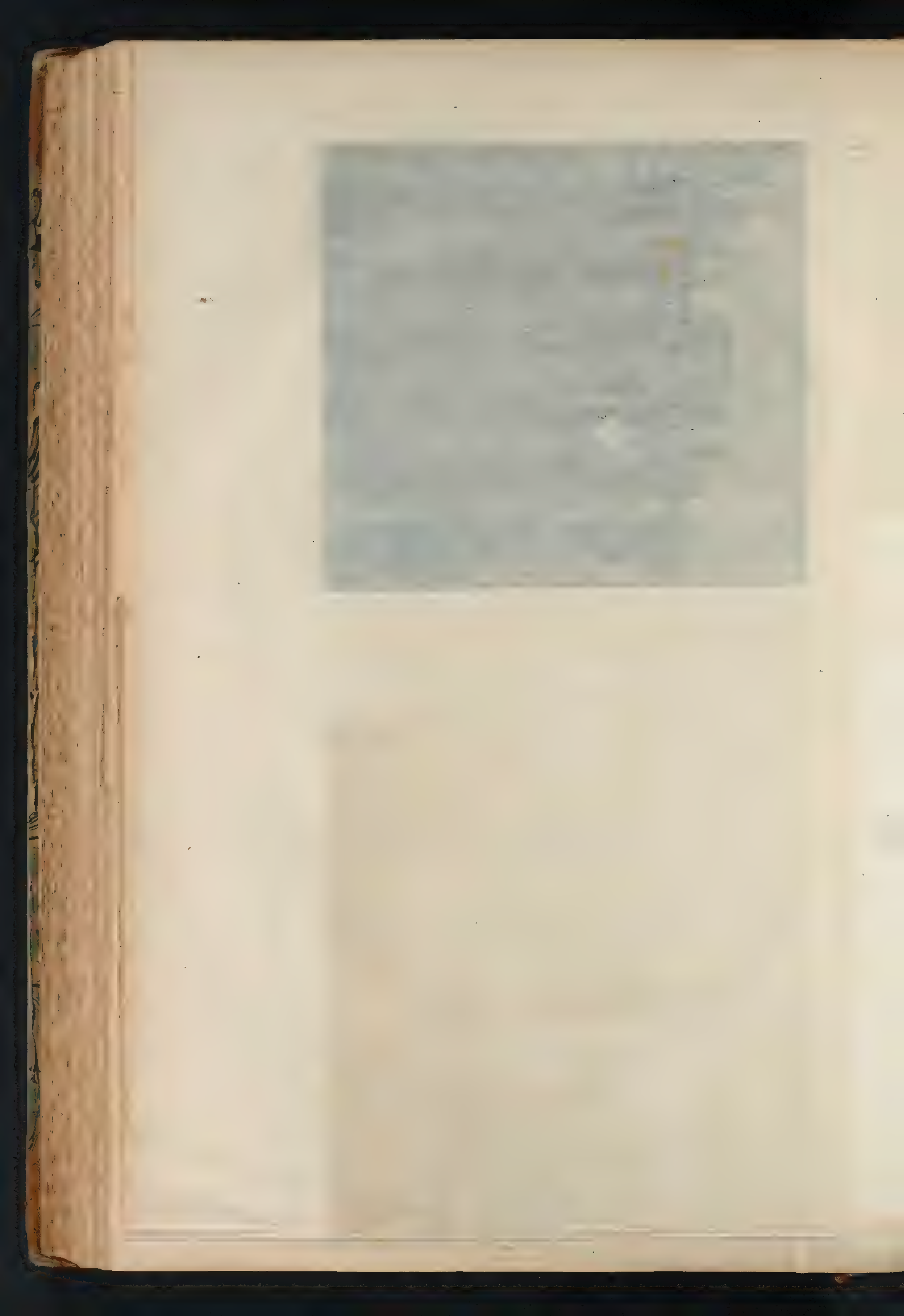




VUE GÉNÉRALE DU PALAIS DE DIOCLETIEN,

Prise du côté de la porte dorée en regardant le Mont Marigliano

N.° 55 B



du jour, qui répond pour nous à trois heures après-midi; tandis que leur dîner étoit à la cinquieme heure, c'est-à-dire à onze heures du matin; mais ce dîner n'étoit à vrai dire qu'un déjeûner léger, et de si peu d'importance que c'eût été blesser la politesse que d'y inviter ses amis. Bien différents de nous qui regardons comme dangereux de fréquenter les bains en sortant de table, les Romains y couroient au contraire lorsqu'ils s'étoient abandonnés à l'intempérance; et c'est un reproche que Juvénal leur fait. Alors, si c'étoit pour eux un moyen de faciliter et de hâter la digestion, il n'est pas étonnant que la nécessité des repas du soir se soit fait sentir à l'issue du bain; et nous ajouterons, à la honte de ce peuple si superbe, qu'il est assez naturel de penser que les desirs éveillés par la confusion des sexes, si long-temps tolérée dans les bains publics, aient en peu de temps fait dégénérer ces repas nocturnes, sollicités d'abord par le besoin, en voluptés et en débauches. Les empereurs Adrien, Marc-Aurele, et Alexandre Severe voulurent que les deux sexes eussent des bains à part: mais l'amour de la licence sut constamment éluder leurs ordonnances, et ce désordre ne disparut entièrement qu'après Constantin, mais peut-être pour faire place à une corruption d'un autre genre, et pour satisfaire aux passions jalouses, mais non moins libertines de quelques novateurs.

Dans l'étage supérieur aux bains chauds du palais de Spalatro et aux salles relatives à leur usage on trouvoit deux autres sortes de bains; les bains froids et les bains de vapeur. Ces derniers servoient à faciliter la transpiration: on en sortoit pour entrer dans une salle où l'on entretenoit la température dans un état de chaleur toujours égale et modérée, pour préparer le corps à passer sans danger dans la température extérieure. Enfin c'étoit à cet étage que l'on voyoit la chambre où couchoit l'empereur, formée de trois parties semi-circulaires, dans l'une desquelles étoit son lit, et où l'on entroit par un portique formé par deux colonnes et trois arcades, que fermoient des portieres ou rideaux de pourpre qui séparoient la chambre de la galerie, où se tenoient les gardes qui veilloient à sa sûreté.

Tel étoit ce magnifique palais de Spalatro, dont nous avons essayé de donner une idée, sans pouvoir éviter l'obscurité inséparable de ces especes de descriptions; mais dont le lecteur saisira mieux l'ensemble et les détails en suivant ce que nous venons de dire sur le plan général de ce palais, planche 35. Ce fut là que pendant neuf ans vécut, oublié pour ainsi dire par les hommes, mais non pas par les infirmités et les souffrances, compagnes ordinaires de la vieillesse, unique prix souvent des travaux et des fatigues attachés à la grandeur, et quelquefois aussi trop juste récompense des plaisirs immodérés, un homme, misérable fils d'un esclave, que sa valeur, son audace, ses talents et son grand génie éleverent à l'empire; qui, fortuné dans les armes, sage dans la politique, habile dans l'administration, fut grand aussi dans les arts, couvrit le monde de monuments dont les ruines orgueilleuses commandent encore au bout de quinze cents

ans l'admiration et le respect; qui prit Auguste pour modele, et ne l'imita que dans ses vertus; dont la mémoire ne jouit pas de l'entiere vénération que la postérité lui devroit, parceque des intérêts nouveaux, pour s'entourer d'une grande protection, eurent besoin de prêter à des princes qui ne le valoient pas une renommée de vertus supposées, mais dont l'éclat effaçât les siennes; qui, pour le ravaler au-dessous de ceux dont l'appui leur étoit nécessaire, l'accuserent d'un esprit de persécution, bien opposé cependant à son caractere magnanime et généreux; un empereur enfin que l'on peut considérer comme l'un des plus grands princes de l'antiquité: mémorable exemple, par son élévation, de ces jeux extraordinaires et rares de la fortune; par son regne, de la puissance que peut avoir le génie d'un seul homme sur son siecle; par sa retraite, de la nullité où la malheureuse condition de la vieillesse peut réduire une ame supérieure; et par sa mort enfin, des alarmes que peut inspirer encore le fantôme d'un grand homme aux tyrans qui lui succedent: mort seule capable de ternir la mémoire de Constantin, si l'assassinat de son fils, de sa femme, et de son beau-frere, ne la rendoit pas exécrable; mort dont par une lettre barbare il hâta le moment en osant, du faîte de la prospérité, faire à un déplorable vieillard privé de sa raison un crime des amitiés qu'il avoit contractées pendant le long cours d'une honorable vie.

La majeure partie des bâtiments intérieurs de ce superbe palais de Spalatro est aujourd'hui effacée et détruite. En entrant par la porte dorée il n'existe plus rien du grand corps de logis que l'on trouvoit à droite, où étoit le gynæcium ou appartement des femmes; il est entièrement remplacé par un massif d'habitations nouvelles: de celui à gauche, qu'habitoient les grands officiers de la domesticité, on ne voit plus que quelques murailles, auxquelles sont appuyées des maisons modernes. Le vestibule du palais, la colonnade qui le précede, et le temple de Jupiter, sont encore debout; mais tout le reste des bâtiments occupés par l'empereur n'existe plus; et des maisons, des rues, des places même, ont remplacé ces vastes salles dont nous avons parlé, si ce n'est à l'une des extrémités, où quelques murs rappellent encore les appartements voisins des bains. Le temple d'Esculape est entier; mais des boutiques, des magasins, des auberges, encombrent maintenant la grande place, qu'il falloit traverser pour arriver à son péristyle. Il n'y a donc vraiment que la cage extérieure de ce grand édifice que la barbarie et l'ignorance ont respectée, et qui n'a reçu d'autres outrages que ceux du temps; et encore les tours latérales, aussi-bien que celles qui accompagnoient les trois portes principales, sont-elles to-totalement détruites, et ne reste-t-il plus que les tours des angles. Il est présumable cependant que la guerre a contribué pour sa part à cette destruction: il est facile de reconnoître que les habitants de Spalatro auront usé dans quelques occasions de ces murs extérieurs du palais comme moyens de défense; le haut de ces murailles, qu'une corniche couronnoit jadis, est maintenant crénelé dans beaucoup de parties; des meurtrieres



VUE GÉNÉRALE DU GRAND VESTIBULE, *APPELLÉ* PIAZZA DEL DUOMO.

N.° 41.



ont été pratiquées au-dessus des fenêtres cintrées qui occupoient les différentes faces; plusieurs de ces fenêtres sont bouchées, et n'ont pu l'être que par des motifs de précaution; enfin les éboulements, qui dans quelques parties ont élevé le sol et enterré l'édifice, ont plus l'air d'appartenir à des attaques préméditées qu'aux effets de la vétusté.

On appelle aujourd'hui *piazza del Duomo*, place du Dôme, la magnifique colonnade qui précede le péristyle du grand vestibule du palais : les colonnes corinthiennes, les arcades à plein cintre qu'elles supportent, l'entablement, l'architrave, les frises, les corniches, le fronton du péristyle, les trois portes du vestibule, la coupole dont il étoit surmonté, tous ces objets sont encore parfaitement entiers; les douze colonnes qui occupent les parties latérales de cette place, ainsi que les quatre colonnes beaucoup plus élevées qui soutiennent la façade du péristyle, sont de granit. Si l'on se rappelle la description générale du palais tel qu'il devoit être, que j'ai précédemment faite, on reconnoîtra aisément que cette place du Dôme, que l'on trouve désignée dans la gravure 41 sous le nom de grand vestibule, n'est que la prolongation de la rue ou colonnade qui conduisoit de la porte dorée au péristyle du palais, et se trouvoit traversée par une colonnade pareille, qui aboutissoit aux deux portes est et ouest; et alors on peut se faire une idée de la majesté qui devoit régner dans de semblables communications. A droite et à gauche du péristyle, mais en dehors des quatre colonnes qui le forment, et dans l'intervalle entre le perron et ces colonnes, étoient placés sur des socles deux sphinx de grandeur colossale : il n'en reste plus qu'un en place; l'autre a été enlevé, mais on le voit encore dans Spalatro. Celui-ci, d'après l'opinion du citoyen Visconti de Rome, l'un des plus célebres antiquaires de l'Europe, aujourd'hui conservateur du musée des antiques de Paris, qui a bien voulu m'honorer de ses conseils et m'aider de ses lumieres dans l'examen de quelques inscriptions, figures, et bas-reliefs de ce palais; celui-ci, dis-je, est d'un travail égyptien assez ancien : sa poitrine et sa plinthe sont couvertes de caracteres hiéroglyphiques; il est mutilé; la tête manque : il est présumable que Dioclétien l'avoit fait transporter, soit de Rome, soit d'Égypte même à Spalatro. L'autre sphinx n'est point égyptien : il est également de granit, mais c'est un travail d'imitation; sa plinthe, au lieu d'hiéroglyphes, n'est décorée que d'une espece de godron: il est cependant curieux, en ce qu'au lieu de pattes de lion il a des bras et des mains d'homme; il a cela de commun avec le sphinx gravé au sommet de l'obélisque placé jadis par Auguste au centre du *Campus Mutius* à Rome, et maintenant érigé sur la place du Monte Citorio.

Jadis à travers les entre-colonnements on voyoit jouer les belles colonnes du portique octogone qui circule autour du temple de Jupiter; mais ce temple ayant été converti en cathédrale, la grande tour ou clocher que l'on a construit en face de ce temple nuit à cette riche perspective. Cependant cette tour, d'une haute élévation, n'est pas elle-même sans dignité. J'ai

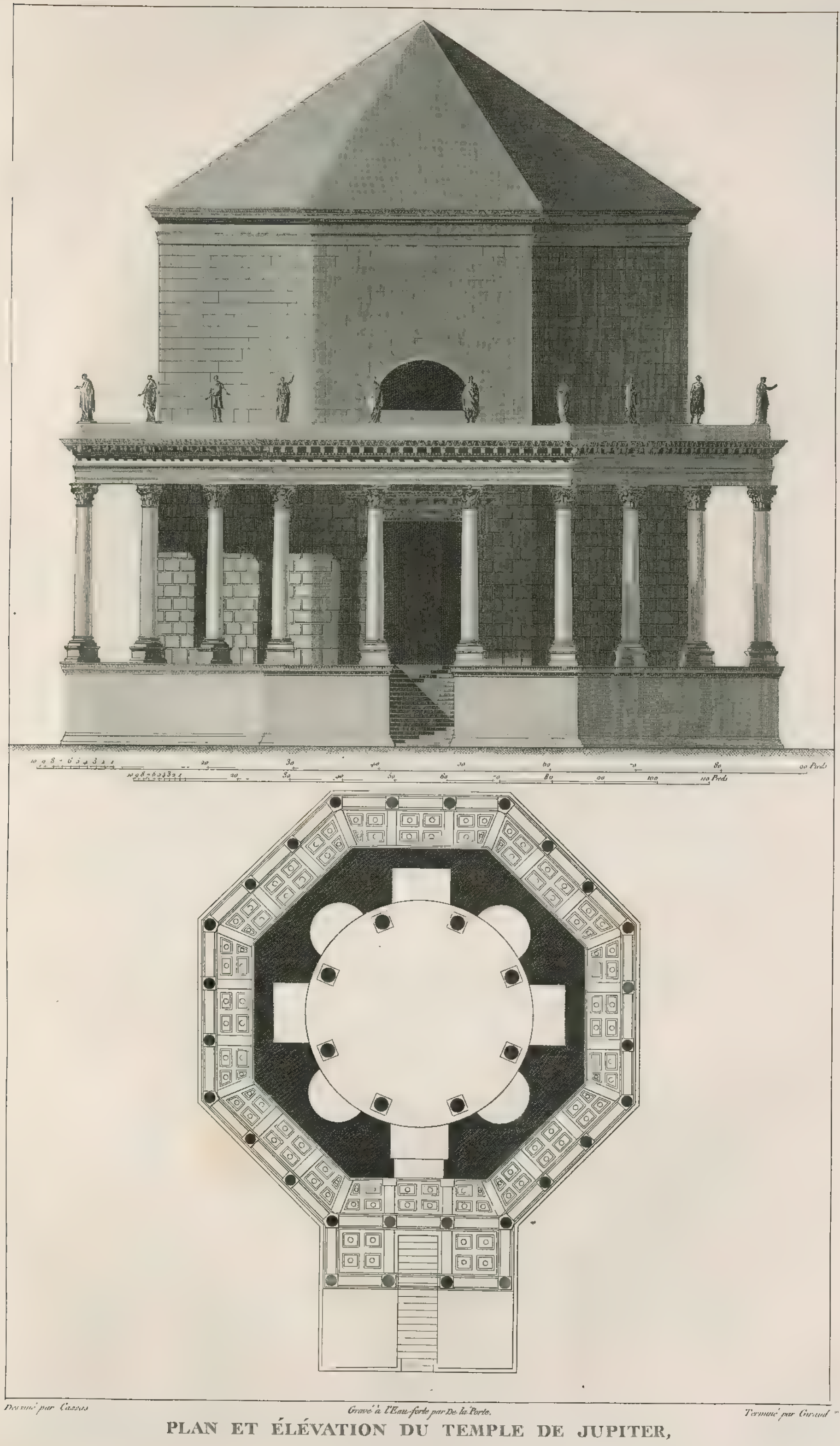
déja dit que les matériaux en avoient été tirés de Salone : elle est composée de quatre ordres d'architecture, non compris son soubassement; elle est carrée et d'une assez belle proportion, et les colonnes et les frises antiques dont on s'est servi ne sont point détériorées, et ont été appropriées à l'édifice avec assez de goût et d'intelligence.

Après cette tour on entre dans ce temple de Jupiter, aujourd'hui *il Duomo.* Le citoyen Visconti s'étonne avec raison que l'on suppose que ce temple périptere ait été dédié à Jupiter; en effet on ne voit pas sur quoi cette opinion est fondée. Le surnom de *Jovius* que prenoit Dioclétien, de même que son collegue Maximien prenoit celui d'*Herculius*, a pu peut-être y donner lieu : cependant les bas-reliefs dont la frise intérieure est ornée, qui représentent des génies chasseurs, ainsi que les bustes en modillons qui paroissent au milieu d'eux, feroient bien plutôt soupçonner que ce temple corinthien étoit dédié à Diane.

Au reste les proportions de ce monument sont grandes; son élévation, extérieure, à partir du pavé de la galerie qui l'entoure jusqu'à l'origine du toit, est de cinquante-trois pieds et demi, et de soixante-trois, en y comprenant le soubassement de la colonnade de cette même galerie; chaque pan de l'octogone est de vingt-cinq pieds et demi pour le corps intérieur de l'édifice, et de trente-cinq pieds et demi pour la galerie extérieure; la hauteur des colonnes, y compris leur base et leur chapiteau, est de dix-neuf pieds sur deux d'épaisseur; leur socle est de deux pieds, et l'entablement de sept pieds: il étoit lui-même couronné de statues plus grandes que nature, mais elles ont disparu. L'élévation du toit octogone qui recouvroit la voûte ou dôme intérieur étoit de vingt-deux pieds; ce qui donnoit à l'édifice total, depuis le sol jusqu'au sommet du comble, une élévation de quatre-vingt-cinq pieds.

La forme intérieure de ce monument est circulaire, et présente une belle rotonde, dont le diametre est de quarante-deux pieds: son élévation, depuis le sol jusqu'à l'origine de la voûte, est de quarante-cinq, non compris l'élévation de la coupole: huit colonnes corinthiennes de vingt-quatre pieds de proportion soutiennent un entablement, dont l'architrave, les frises, les corniches sont extrêmement riches en sculpture, et couronné lui-même d'un second ordre composite en retrait, sur lequel s'appuie le cintre de la voûte. Ces colonnes composites ont vingt-deux pieds de proportion, y compris leur chapiteau. La voûte, toute de briques, est bien conservée, et l'on apperçoit encore à quelques places le mastic ou stuc dont elle étoit recouverte, et sur lequel sans doute devoient être des peintures ou des fresques : huit niches, dont quatre carrées et quatre demi-circulaires, surmontées d'arcades avec des impostes, sont pratiquées dans l'épaisseur des murs autour de cette rotonde. Quoique l'on ne puisse refuser de la dignité à ce monument, et que son intérieur ait quelque chose de *grandiose*, d'imposant, et de magnifique, il faut convenir cependant que le style n'en est pas pur : les ressauts que présentent les corniches des





Dessiné par Cassas — *Gravé à l'Eau-forte par De la Porte.* — *Terminé par Girard*

PLAN ET ÉLÉVATION DU TEMPLE DE JUPITER,

à SPALATRO.

N° 44



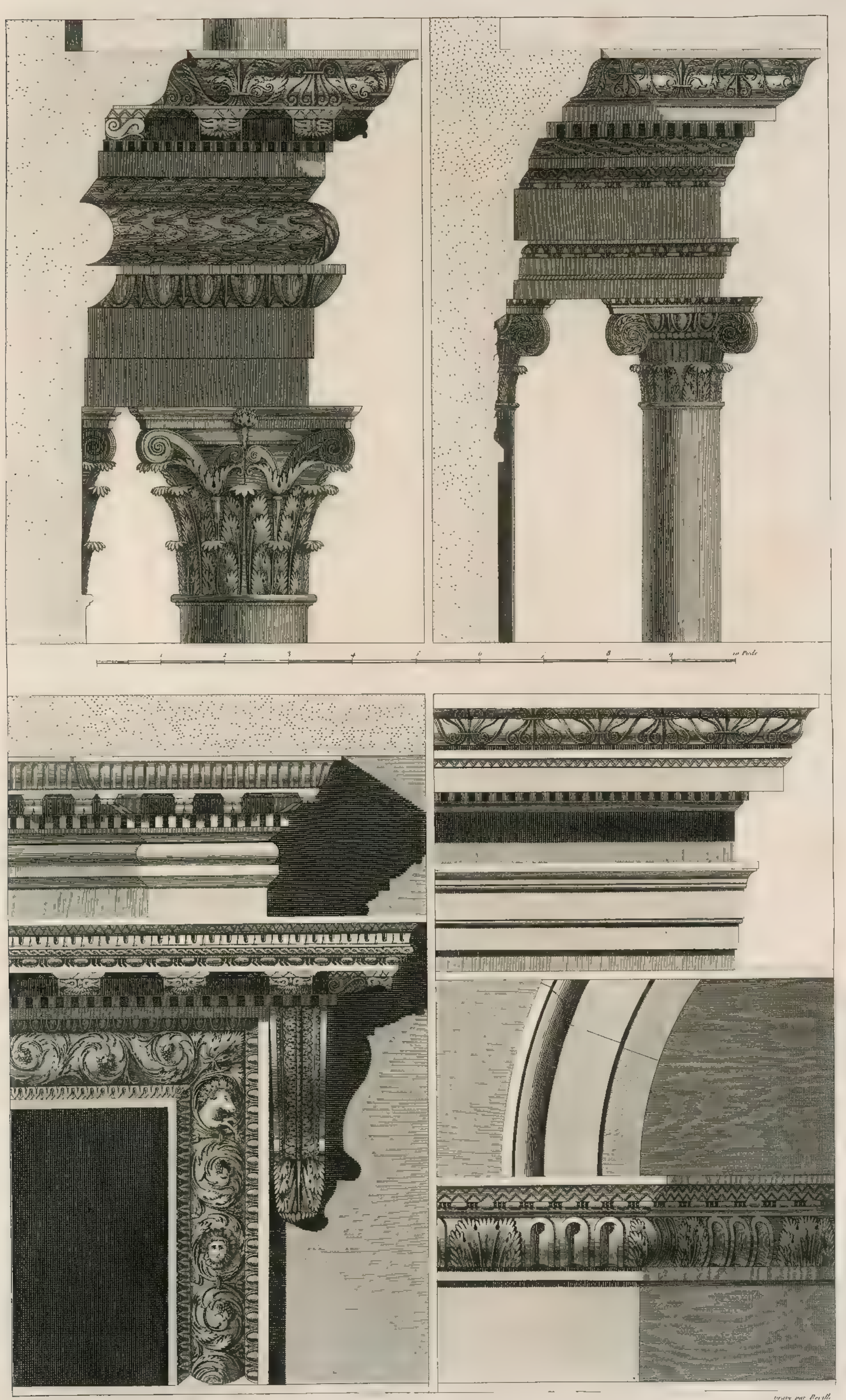


Dessiné par Cassas

COUPE ET BAS RELIEFS DU TEMPLE DE JUPITER.

à Spalâtro.





DÉTAIL DES ORNEMENS DE LA PORTE

Et des Entablements du Temple de Jupiter.

N.° 46





VUE D'UNE PARTIE DE LA GALLERIE DU TEMPLE DE JUPITER,

du Coté de la Porte d'entrée.





VUE DE L'INTÉRIEUR DU TEMPLE DE JUPITER A SPALATRO,

Et Fragment trouvé dans les ruines de Salone







Gravé à l'Eau-Forte par

VUE D'UNE PARTIE DU GRAND VESTIBULE DU TEMPLE DE DIOCLETIEN.

En regardant le Temple de Jupiter.

N.° 39







Vue prise sous les galeries du TEMPLE DE JUPITER *en regardant le grand Vestibule*





VUE DE L'EXTERIEUR DU TEMPLE DE JUPITER A SPALATRO.



COSTUMES DES HABITANS DES ENVIRONS DE SALONES,

Et vue d'une partie de l'Aqueduc.

N.° 10



Vue d'une partie du **VESTIBULE DU PALAIS DE DIOCLÉTIEN**, *en regardant le Temple d'Esculape.*

N.° 2



deux ordres, ces colonnes surmontées d'autres colonnes, l'excessive pesanteur des entablements, et plusieurs autres vices semblables, font un effet désagréable à la vue; et il est facile de reconnoître que, dès cette époque, l'art de l'architecture avoit déja fait un grand pas vers la décadence. On peut l'attribuer au mauvais goût que le faste et la richesse, toujours avides d'ornements, forçoient les architectes à contracter; et il est assez simple de penser que les princes qui, comme Dioclétien par exemple, avoient quitté la toge romaine pour le costume et le luxe des monarques asiatiques, avoient du penchant à trouver beau ce qui n'étoit que riche : car, si l'on considere la pureté de la porte de ce temple et de la galerie extérieure, il est aisé de se convaincre que ces architectes étoient encore sensibles aux beautés de l'antique, et qu'ils savoient les étudier avec fruit. Il reste de très grands fragments de cette galerie; plusieurs caissons des plafonds subsistent encore. Rien de plus noble, de plus simple, de plus auguste tout à la fois; et si les débris en impriment encore tant de respect, si l'involontaire mélancolie que l'ame éprouve à l'aspect de ces colosses, dont l'éloquente destruction rappelle cet arrêt terrible des destins attaché à tous les ouvrages de l'homme, *Tout périt*, ne peut nuire à l'admiration qu'ils inspirent, que devoit-ce être lorsqu'intact et sortant de la main de l'ouvrier, ce superbe portique déployoit aux regards étonnés et son ensemble harmonieux et son admirable splendeur?

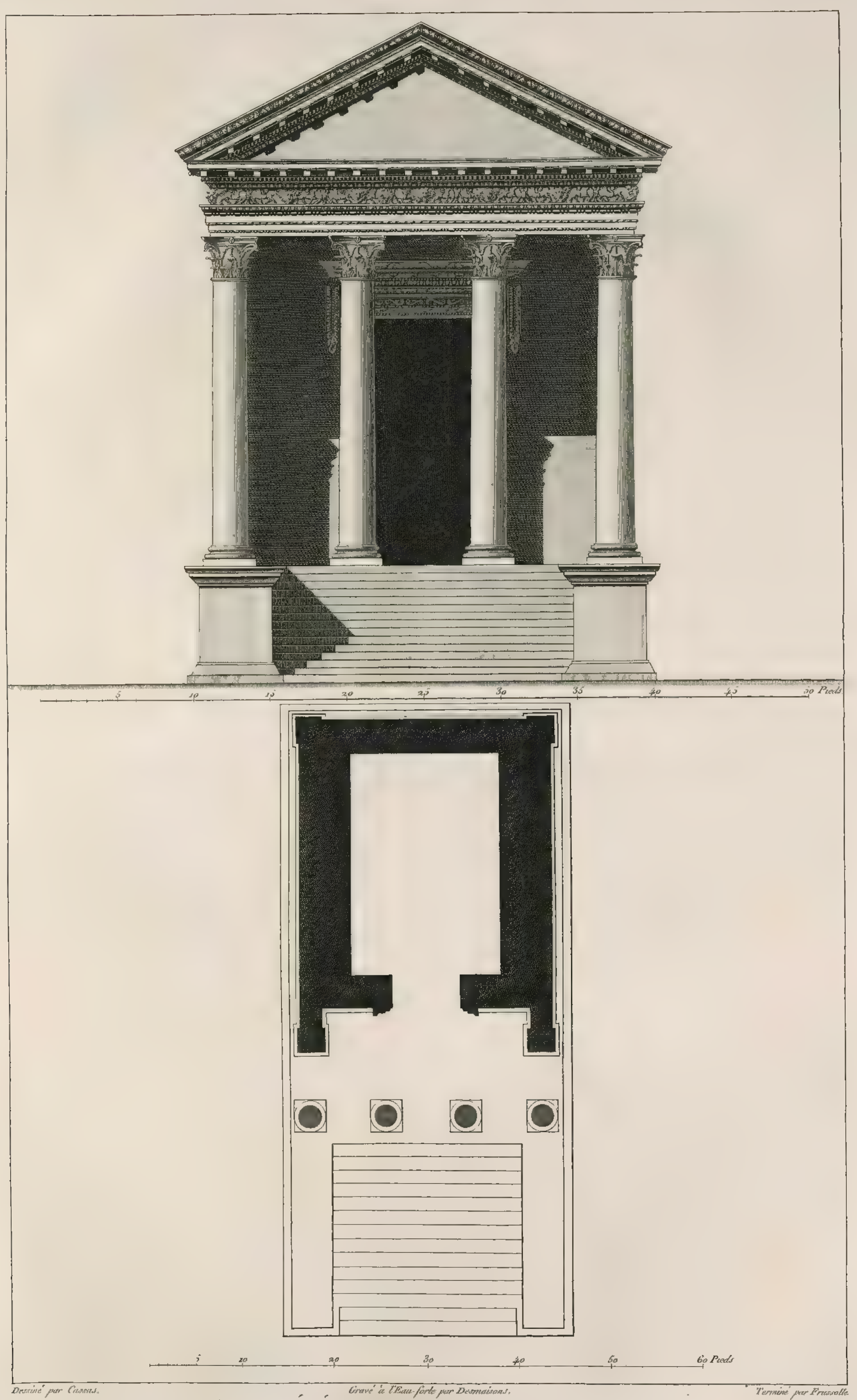
Suivant l'usage des anciens, ce temple n'étoit point éclairé : depuis qu'il a été converti en église on y a pratiqué des jours. Une grande partie de la colonnade ou galerie extérieure subsiste encore: elle ne manque entièrement qu'aux trois faces ou pans de l'édifice qui regardent les points méridionaux; et, par la disposition des bâtiments modernes qui de ce côté viennent toucher le temple, il paroît probable que l'ignorance l'aura détruite volontairement. Sur les cinq autres pans toutes les colonnes sont conservées, mais les communications sont interrompues de place en place par de mauvaises baraques que l'on a laissé s'appuyer contre les murs du temple, et occuper toute la largeur de la galerie. Il n'y a donc de vraiment libres que les façades qui avoisinent la porte d'entrée; et encore a-t-on placé dans les entre-colonnements de grands sarcophages, les uns antiques, les autres des premiers temps de l'église, qui, n'ayant point été faits pour la place, sont d'un effet désagréable, et donnent à cette belle ruine un caractere qui lui est totalement étranger.

Lorsque l'on est placé au centre de la rotonde, et que l'on est tourné vers la porte d'entrée, une ouverture, que le hasard bien plus que le goût a ménagée entre les bâtiments qui encombrent le grand portique qui précede le vestibule du palais, et que l'on appelle, comme je l'ai déja dit, la place du Dôme; cette ouverture, dis-je, laisse appercevoir dans l'éloignement la facade du temple d'Esculape. Cette perspective a vraiment quelque chose de théâtral et d'auguste. La silencieuse profondeur de l'édifice où l'on se trouve; l'élévation majestueuse des colonnes qui lui

servent d'avenue; cette immense quantité d'arcades, de pilastres, à travers lesquels l'œil se promene dans l'intervalle qui vous sépare du temple d'Esculape; ce temple lui-même, dont la façade du plus beau style, mais plus dégradée, semble par son état de vétusté forcer l'imagination à se reculer dans l'antiquité comme sa position le recule dans la perspective; cette réunion, cette harmonie, ce concours d'objets, graves et muets témoins de la longueur des temps, font éprouver une sorte d'admiration, je dirois presque d'épouvante religieuse dont on a peine à se défendre. On diroit que le compas qui décrit autour de nous le cercle de la vie s'est ouvert entre les mains de la nature, et que la pensée n'atteint plus l'extrémité du cercle: on cherche l'homme dans cet espace immense, on y trouve les œuvres de son génie; mais que reste-t-il de son intelligence? rien que la filiation des idées de la divinité: tout est mort, tout, excepté le sentiment de l'immortalité.

Le temple d'Esculape étoit bien moins considérable que le temple de Jupiter ou de Diane que nous venons de décrire: il n'avoit intérieurement que vingt-quatre pieds de long sur seize de large; l'ordre de son architecture étoit corinthien; ses murs latéraux, d'une épaisseur de six pieds, étoient en dedans aussi-bien qu'en dehors sans aucun ornement, mais dans l'intérieur une belle corniche richement sculptée régnoit tout autour, et les caissons de la voûte étoient également d'une belle sculpture, tandis qu'en dehors quatre beaux pilastres supportoient la frise qui couronnoit tout le pourtour. Un beau péristyle de quatre colonnes occupoit la façade par laquelle on entroit dans ce temple: on y montoit par un perron de quinze marches; le fronton de ce péristyle occupoit toute la largeur de cette façade; les colonnes, y compris leur base et leur chapiteau, avoient vingt-deux pieds d'élévation, et l'entablement cinq pieds. Il ne paroît pas qu'aucune inscription ait existé sur l'architrave ou dans le nud du timpan: la porte d'entrée avoit seize pieds de haut; elle étoit carrée et décorée d'un entablement riche, soutenu par des consoles. Aujourd'hui cette belle et simple ordonnance a presque entièrement disparu: les quatre colonnes du péristyle ont été renversées; leur entablement et le fronton n'existent plus; le vaste perron est en partie brisé, et ne laisse plus qu'une rampe étroite et difficile pour y monter: la porte d'entrée et les deux pilastres corinthiens des angles de l'édifice sont à découvert; à gauche, en sortant du temple, une colonne qui soutient encore une portion d'arcade, contre laquelle on a appuyé de méchantes baraques, dont les parois sont de planches ou de merrain, est l'unique vestige, la seule indication du portique qui y conduisoit. On a fait de ce temple un petit oratoire, et le mauvais goût a érigé au-dessus une vilaine tour carrée et barlongue, terminée par un mauvais toit couvert en tuiles; et l'*importante* nécessité d'ajouter des cloches à une église a déterminé à déshonorer l'un des plus beaux morceaux de l'antiquité qui restoient en Europe, et à détruire par cette laide gaîne la belle harmonie qui résultoit des proportions



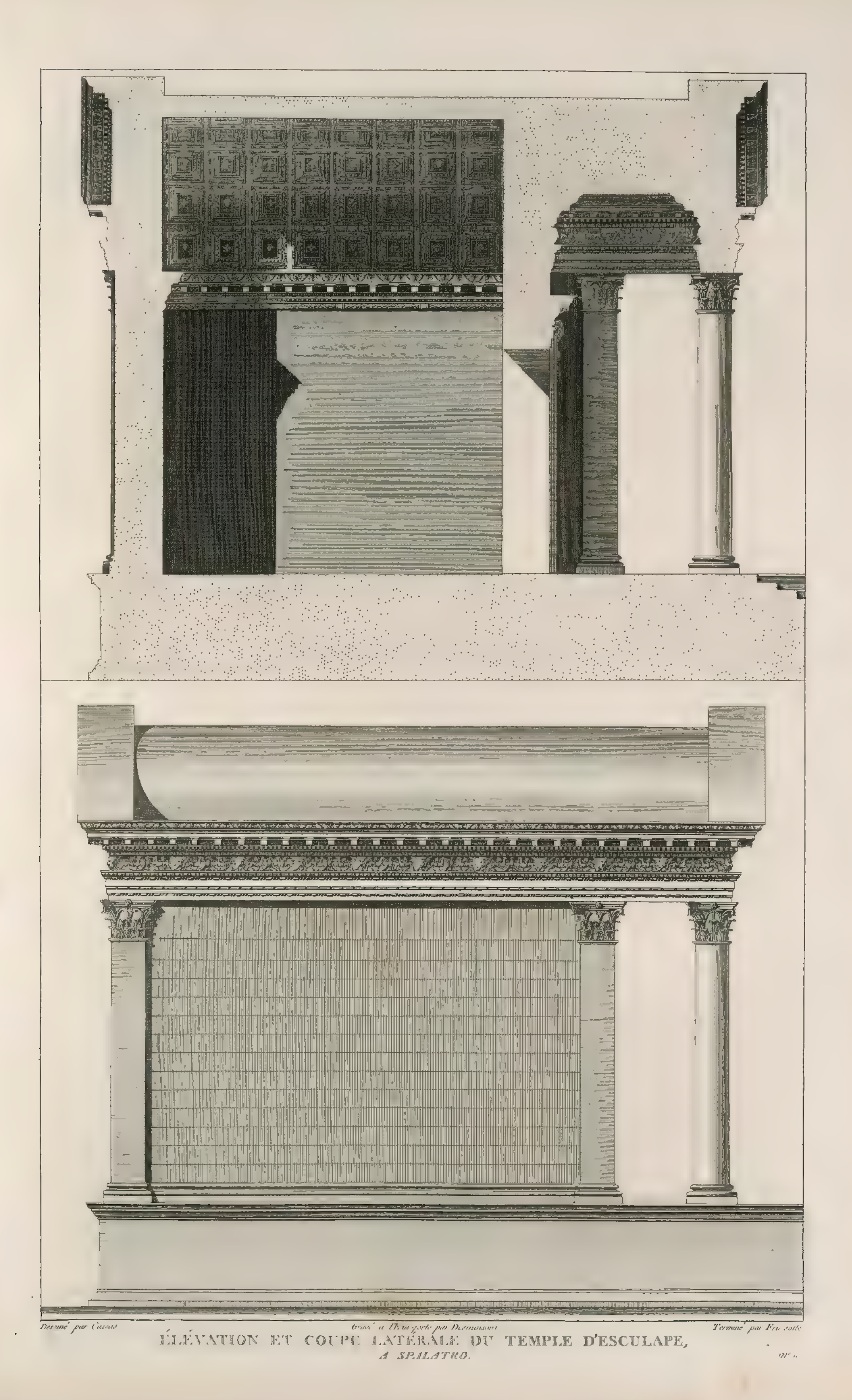


Dessiné par Cassas. *Gravé à l'Eau-forte par Desmaisons.* *Terminé par Frussolle.*

PLAN ET ÉLÉVATION DU TEMPLE D'ESCULAPE,

A SPALATRO.





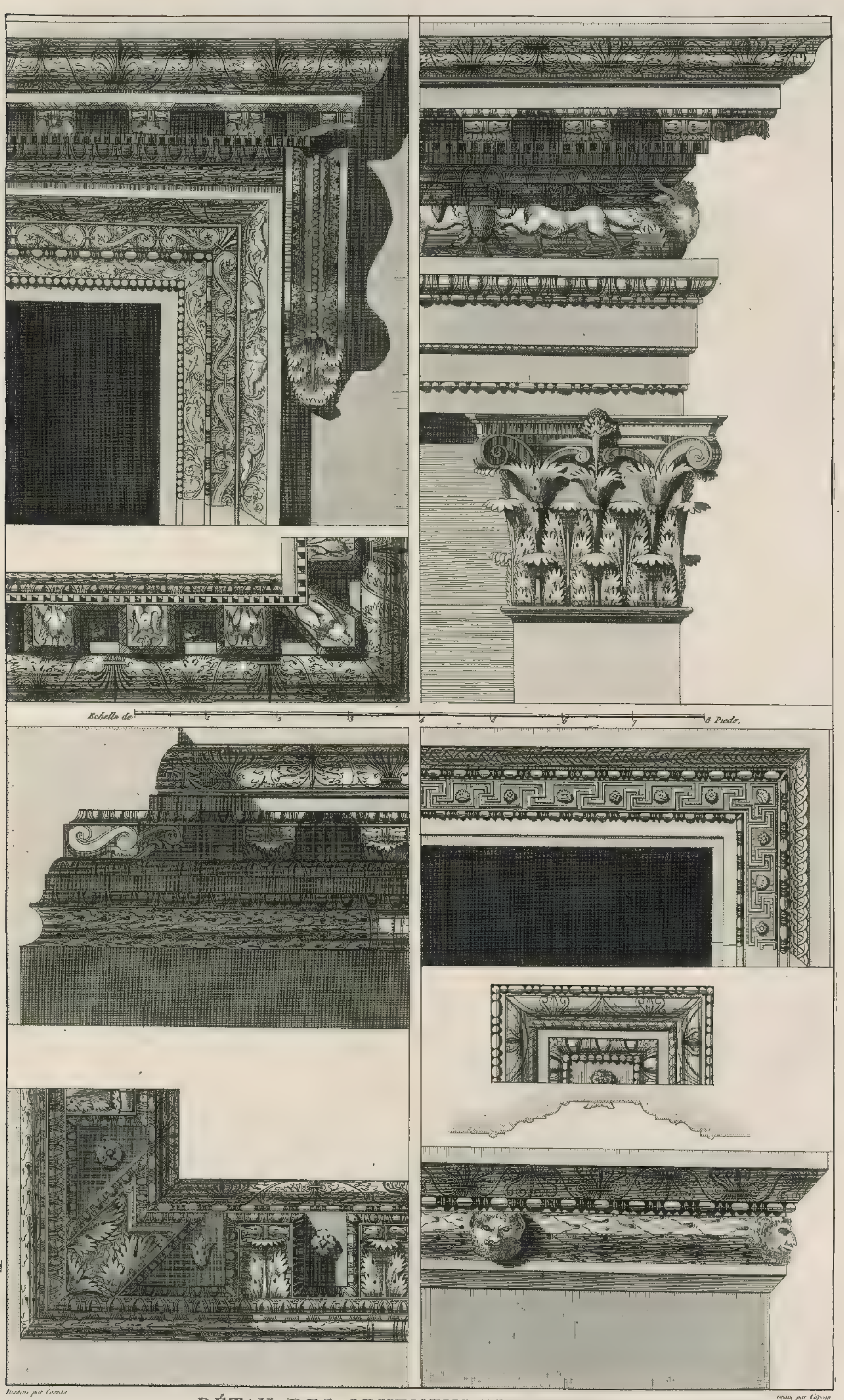
Dessiné par Cassas *Gravé à l'Eau-forte par Desmaisons* *Terminé par Fr. cotte*

ÉLÉVATION ET COUPE LATÉRALE DU TEMPLE D'ESCULAPE,

A SPALATRO.

N.° ..





DÉTAIL DES ORNEMENS DE LA PORTE,

Des Entablemens & de l'intérieur du Temple d'Esculape

Nº 51





VUE DE LA PORTE ET DU VESTIBULE DU TEMPLE D'ESCULAPE,

Ainsi que de quelques Tombeaux, et Bas-reliefs.





par Cassas. Gravé à l'Eau-forte par L...

VUE DU TEMPLE D'ESCULAPE,

Prise en face du milieu de la rue qui conduit au Temple de Jupiter.

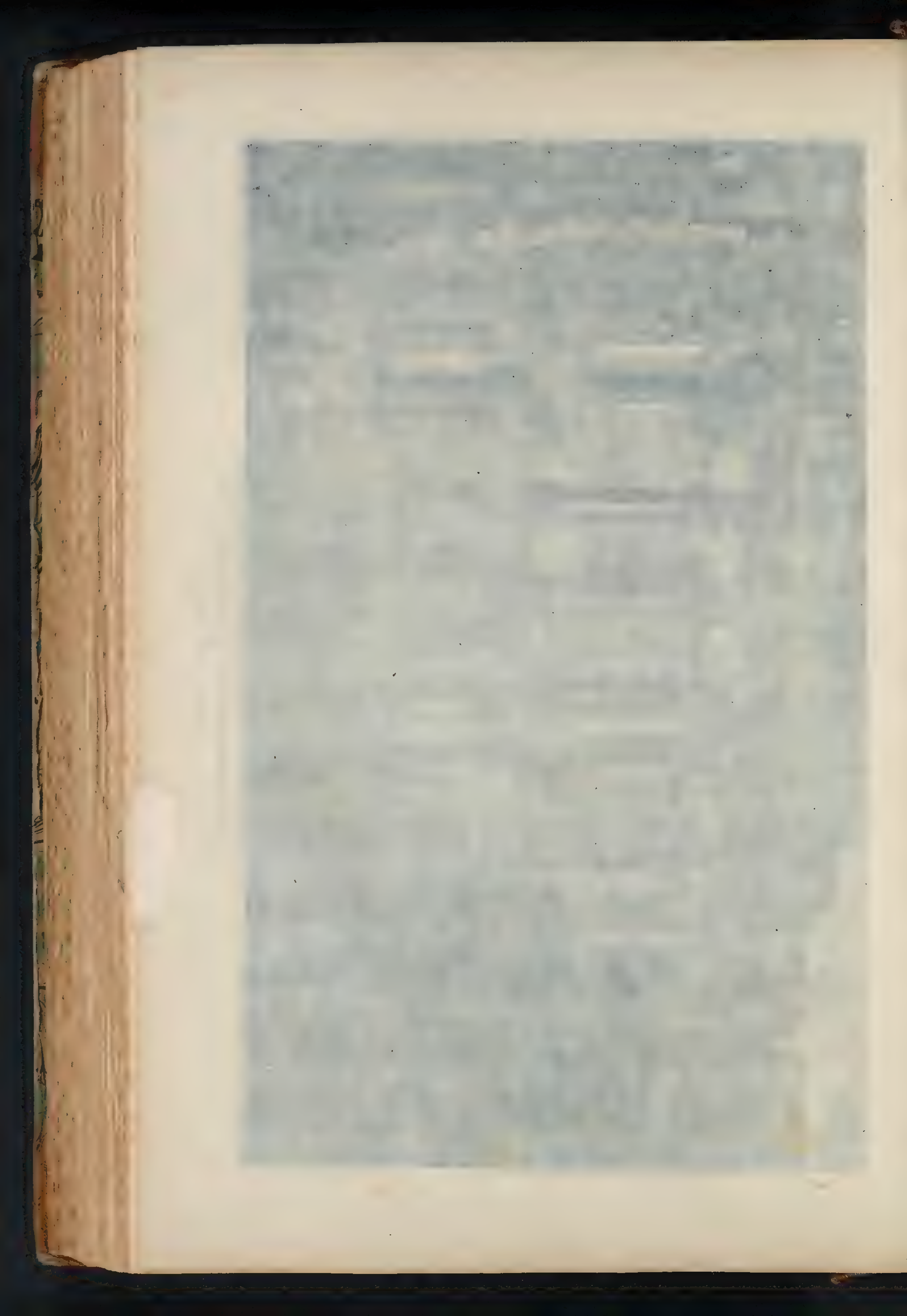


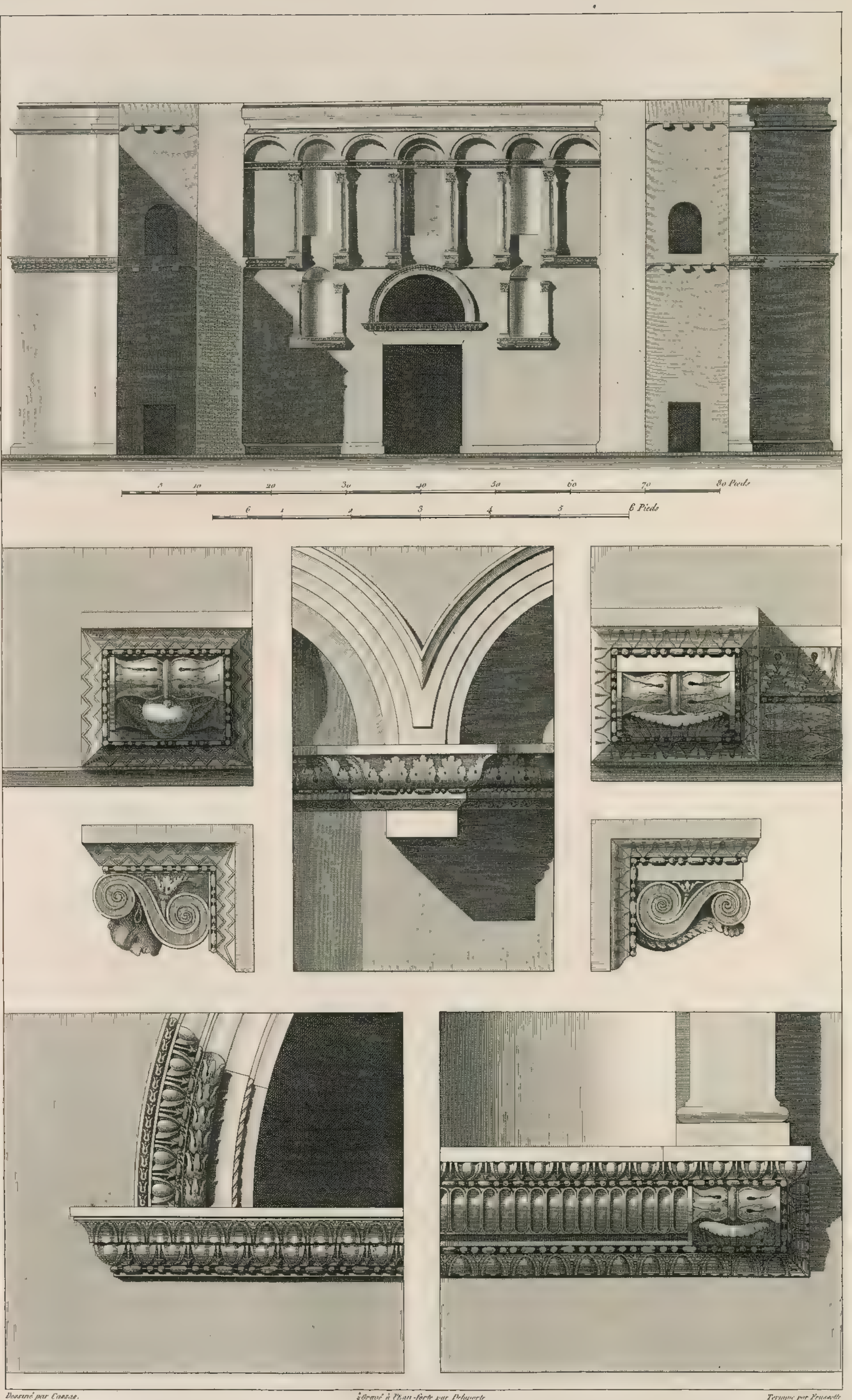


VUE D'UNE PORTE DU PALAIS DE DIOCLETIEN,

Appellé Porta Aurea.

N.° 42





Dessiné par Cassas. *Gravé à l'Eau-forte par Delaporte* *Terminé par Fruasette*

ÉLÉVATION ET DÉTAIL DES ORNEMENS D'ARCHITECTURE

D'une porte du palais de Dioclétien à Spalâtro.

N.° 43.



Dessiné par Cassas   Gravé à l'Eau-forte par Lepaulelet   Terminé par Née

VUE D'UNE PORTE DU PALAIS DE DIOCLÉTIEN,
Prise sur la grande Place.







Dessiné par Cassas   Gravé à l'Eau forte par Zalapeau   Terminé par Née

BAS-RELIEFS
Trouvés parmi les ruines de ce même Palais.

N.° 58



savantes des diverses parties de cet édifice. Les dégradations ont mis à découvert le dessous même du temple, et les fondations décharnées laissent appercevoir les souterrains. Quoi qu'il en soit, ces dégradations mêmes permettent de se former une idée de la solidité que les anciens mettoient dans leurs constructions : les pierres de taille vraiment énormes qui sont employées à ces fondations sont placées *de champ*, circonstance qui se rencontre rarement.

Tels sont à-peu-près les débris encore subsistants de ce beau palais de Dioclétien, qui surpassoit en magnificence tout ce que le faste des cités de l'Europe moderne peut étaler, si l'on en excepte notre colonnade du Louvre qui rivalise avec tout ce que pouvoit offrir de plus beau la splendeur de Palmyre et de Balbeck. Il ne nous reste plus qu'à dire un mot de la principale porte extérieure, appelée *porta aurea*, et de quelques bas-reliefs, inscriptions, et sarcophages, trouvés à Spalatro, et que les voyageurs précédents ou n'ont point expliqués, ou ont mal interprétés.

Cette porte n'a rien qui lui puisse mériter ce nom de *porta aurea*, et elle est loin d'avoir quelque chose de commun pour la beauté de l'architecture avec celle qui porte le même titre à Pola, et dont nos lecteurs se rappelleront sans doute. Une chose assez remarquable ici, c'est que les pierres sous l'arc sont entées les unes dans les autres en mortaise; genre de construction que l'on retrouve quelquefois dans les anciens monuments, et que les architectes employoient comme plus solide, sur-tout pour les voûtes. Soit que l'on considere cette porte de l'intérieur du palais, soit qu'on la voie à l'extérieur, elle n'a rien de bien remarquable que l'épaisseur des murailles. Deux niches d'un assez mauvais goût accompagnent l'arcade, et sans doute étoient destinées à recevoir des statues; au-dessus l'on voit encore, en dedans comme en dehors, quelques unes des fenêtres cintrées, qui supposent, comme déja nous l'avons remarqué ailleurs, qu'un étage supérieur régnoit tout autour des murailles. Du côté de la campagne le terrain s'est élevé, et la porte n'est plus en proportion; en dedans cet atterrissement est moins sensible. A côté de cette porte on a établi un corps-de-garde; il est précédé d'un petit parvis carré, formé par des colonnes qui paroissent avoir été extraites de quelque appartement de l'intérieur du palais, parcequ'elles sont d'une élévation médiocre: en face de ce corps-de-garde est un grand mât, en tout semblable à ceux que l'on voit sur la place Saint-Marc à Venise, et qui est destiné sans doute à recevoir le pavillon vénitien que l'on hisse à son extrémité ; il est enté dans un piédestal rond ; le lion de Venise est représenté grimpant le long de ce piédestal, et embrassant de ses pattes de devant le pied du mât.

Je ne rapporterai point ici les inscriptions que Spon a recueillies; elles sont suffisamment connues. Il en est deux qui se trouvent dans le marbre du clocher, et sont assez bien conservées : elles se rapportent l'une et l'autre à l'empereur Tibere, et sont des gages de reconnoissance publique

pour la réparation de quelques chemins qu'il avoit ordonnée : elles prouvent d'une maniere irréfragable que les matériaux employés à la construction de ce clocher ou tour de la cathédrale n'ont pas été tirés des ruines du palais de Spalatro, dont la construction fut bien postérieure au regne de Tibere, et que ces inscriptions entre autres auront été apportées de Salone, puisqu'elles ont rapport aux chemins qui aboutissoient à cette ville. Au reste, quand bien même la flatterie n'auroit pas introduit l'usage dans l'empire romain de célébrer par des inscriptions fastueuses les actes des empereurs, même ceux d'une importance aussi foible que ceux-ci, puisqu'il s'agit de l'un des actes les plus communs d'une administration ordinaire, il ne faudroit pas s'étonner de les trouver en DALMATIE. L'on n'aura point oublié la grande autorité que Tibere y exerça, qu'elle fut l'un des principaux théâtres de ses exploits militaires, et qu'il y fit un séjour de plusieurs années; et l'on sait assez combien les peuples vaincus, et peut-être plus encore ceux qui subissent le joug après une révolte éclatante, comme fut celle des Dalmates, sont puérils dans leurs hommages, et la minutieuse attention qu'ils apportent à immortaliser les moindres bienfaits du vainqueur et du conquérant pour se le rendre favorable. Il est bien rare que les peuples ne s'abusent sur les moyens d'effacer les souvenirs d'une insurrection malheureuse, et que la bassesse n'obtienne pas la préférence sur tous les autres.

Les autres inscriptions rapportées par Spon appartiennent à des familles particulieres; mais il en est quelques autres, trouvées à Spalatro, que Spon n'a point vues sans doute, puisqu'il n'en parle pas, et que quelques circonstances historiques, ou relatives aux mœurs des Romains, rendent dignes d'attention. Le citoyen Cassas a dessiné avec soin et exactitude les monuments auxquels elles appartiennent; et en rédigeant ce voyage j'ai consulté sur ces inscriptions le savant Visconti, et c'est à son opinion que je vais m'arrêter. Je vais parler d'abord de trois cippes sépulcraux, rapportés à la planche 31.

Le premier appartient à un vétéran : des trophées en ornent la frise; au-dessous les gueules de lion, qui portent des anneaux entre leurs levres, indiquent la porte de la chambre sépulcrale : cet ornement se rencontre fréquemment sur les cippes antiques. Le buste du guerrier est représenté en habit civil, c'est-à-dire qu'il est couvert de la toge; il tient entre ses mains un volume. Voici l'inscription :

L. CAESIVS. L. F.
CAM. BASSVS
DOMO PISAVRI
VET. LEG. VII. C. P. F.
AN. LIII. STIP. XXXII
H. S. E. T. F. I. H. P.
IN. F. P. VI. IN. A. P. X.

Il faut lire ainsi cette intéressante inscription :

Lucius Cæsius Lucii filius
Camilla (tribu) Bassus
Domo Pisauri
Veteranus Legionis VII Claudiæ Piæ fidelis
Annorum LIII Stipendiorum XXXII
heic situs est. Titulum fieri iussit hæres posuit
in fronte pedes VI, in agro pedes X.

Ce monument sert à expliquer un point d'histoire. La tribu Cam. Camilla ou Camillia est rare. Cette inscription prouve qu'elle n'étoit pas au nombre de ces tribus formées par les Italiens lorsqu'ils se souleverent du temps de la guerre sociale, et qui disparurent au rétablissement de la paix ; c'est cependant ce que l'on a cru jusqu'ici de la tribu Camilla. Le marbre dont il est question ici annonce une époque bien postérieure, et par le titre de Claudia donné à la septieme légion, et par la barbe que l'on voit au menton du portrait, et qui indique le deuxieme siecle de l'ere vulgaire, c'est-à-dire des temps qui ne sont pas antérieurs au regne d'Adrien : quant au titre de Claudia appliqué à la lettre C, il est confirmé à la septieme légion par des médailles impériales.

Le second monument représente les images de quatre personnes, dont il contenoit sans doute les dépouilles mortelles ; mais les inscriptions trop effacées sont illisibles.

Le troisieme est curieux ; il appartient à deux femmes. Voici l'inscription:

PROSTINIA. C. F.
PROCVLA. V. F. SIBI. ET.
FAVENTINAE DELI
CATAE DEFVNCTAE
ANNORVM XXI.

Il faut lire ainsi cette inscription :

Prostinia Caii filia
Procula vivens fecit sibi, et
Faventinæ deli
catæ defunctæ
annorum XXI.

On donnoit à Rome ces titres de *delicati* et *delicatæ*, ou *deliciæ* ou *delicia*, à des esclaves ou des affranchis de l'un et de l'autre sexe à qui leur beauté ou leurs talents avoient mérité l'affection de leurs maîtres ; ils étoient leurs favoris, et l'épithete qu'on leur donnoit prouve que ces maîtres en faisoient leurs délices. En général leur éducation étoit plus soignée que celle des autres esclaves, et on leur donnoit tous les talents

agréables qui pouvoient ajouter aux charmes de la société. On n'en trouve point d'exemple dans les beaux jours des vertus républicaines ; la corruption introduisit seule l'usage de cette espece de domestiques, et il faut en rapporter l'institution aux temps du luxe et de la voluptueuse mollesse des mœurs romaines.

Le citoyen Cassas, qui dans tout le cours de son voyage a montré beaucoup de sagacité dans le choix des monuments que son crayon nous a transmis, n'a trouvé dans le grand nombre de cippes, de tombeaux, de pierres sépulcrales, chargés d'inscriptions qui ont passé sous ses yeux à Spalatro, que les trois dont nous venons de parler qui lui parussent dignes d'intéresser les savants, et qui, par conséquent, méritassent de s'y arrêter; il a été moins avare de bas-reliefs, et les sujets remarquables autant que la belle conservation de ceux qu'il a dessinés nous engagent à en faire un examen rapide : le lecteur pourra, s'il le veut, consulter les planches 38 et 60, où ces divers bas-reliefs sont consignés.

J'ai déja dit un mot de ceux que l'on voit à la planche 45, qui appartiennent à la frise du temple de Jupiter, et dont les figures et les attributs déterminent, comme je l'ai observé, le savant Visconti à penser que ce temple étoit dédié à Diane, et non pas au maître des dieux; j'ajouterai que la table de Peutinger semble confirmer cette opinion; et je ne vois pas trop pourquoi l'on veut appliquer l'emplacement qu'elle indique par ces mots *ad Dianam* à une église de Saint-George, qui se trouve à l'extrémité occidentale de Spalatro, vers le port, et où rien ne prouve l'existence d'un temple antique, tandis qu'à quatre pas de là l'on trouve celui dont il est question ici, et dont les figures allégoriques, que l'on y apperçoit encore, ont toutes un rapport direct au culte de cette déesse. N'est-il pas plus raisonnable, et sur-tout plus vraisemblable de dire que c'est du prétendu temple de Jupiter que veut parler la table de Peutinger par ces mots *ad Dianam*, plutôt que de l'église de Saint-George; et l'extrême proximité de l'un à l'autre lieu ne l'indique-t-il pas assez?

Je ne reviendrai donc pas davantage sur ces bas-reliefs du temple de Spalatro, parceque tout se réduit à cette explication qu'ils ne peuvent appartenir à un temple de Jupiter, et que les anciens n'étoient pas sujets à des contre-sens ou anachronismes de cette espece. Je vais simplement occuper un moment le lecteur des autres bas-reliefs que le citoyen Cassas nous fait connoître, en commençant par ceux représentés à la planche 38. Le plus grand des trois est susceptible d'une double interprétation, sous le rapport qu'il ait appartenu à un sarcophage, ou qu'il ait fait partie de la décoration d'un monument d'un autre genre. Si l'on s'arrêtoit au premier sentiment, c'est-à-dire s'il a fait partie d'un sarcophage, sentiment vers lequel le savant Visconti m'a paru incliner, alors on pourroit dire que ce bas-relief seroit consacré à rappeler la mémoire des exploits de quelque gouverneur d'une province frontiere de l'empire romain; il y seroit représenté lui-même sur son char, accompagné de cavaliers armés,



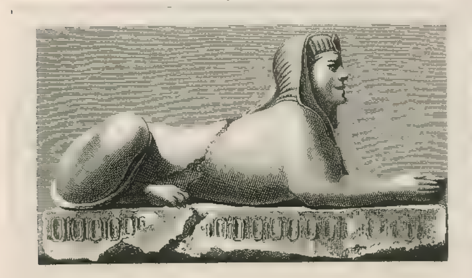


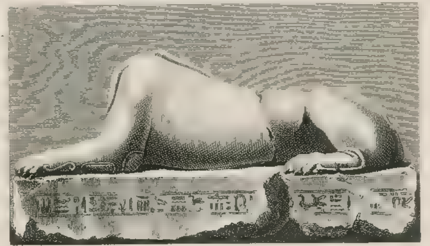
















SARCOPHAGES, SPHINX ET BASRELIEFS.

Trouvés à Spalatro.

et repoussant une incursion de barbares; des citoyens romains en toge, accompagnés de leurs enfants, de jeunes filles qui jouent d'une espece de tambour de basque, et de jeunes hommes qui jouent aussi d'une espece de cor de chasse, sortent de la ville au-devant du vainqueur. Les diverses circonstances réunies dans ce bas-relief ne peuvent avoir trait qu'à quelque expédition militaire. Après l'époque des Antonins, les débordements des Barbares devinrent si fréquents, et les évènements malheureux qui les suivirent se multiplierent à tel point, que les sculpteurs préparoient d'avance des bas-reliefs de ce genre pour les ajuster aux tombeaux, et les tenoient tout prêts pour la mort des gouverneurs des provinces romaines : ils étoient toujours sûrs de s'en défaire, parceque, dans l'état où les choses étoient parvenues, il étoit bien rare que la reconnoissance publique n'eût pas quelque hommage de cette espece à rendre à la mémoire de ces gouverneurs; ou bien, dans le cas contraire, la bassesse étoit si générale, que la flatterie trouvoit toujours des prétextes pour consacrer des monuments à la mémoire des hommes en place qui méritoient le moins cet honneur.

Mais en supposant que le bas-relief dont il est question ici n'ait point fait partie d'un sarcophage, et que, découvert à Spalatro, il ait servi à la décoration du palais de Dioclétien, comme le titre de la planche paroît l'indiquer, alors le personnage principal seroit l'empereur lui-même, reçu triomphalement dans quelque ville de l'empire après quelque expédition heureuse contre les Barbares, qu'il eut souvent occasion de combattre et de vaincre pendant le cours de son regne. L'habit oriental que porte le héros, loin de nuire à cette explication, y ajouteroit au contraire quelque vraisemblance, puisque, comme je l'ai déja remarqué, et comme tous les biographes s'accordent à le dire, Dioclétien avoit abandonné le costume romain pour prendre celui des rois de l'orient: alors aussi les petites figures couchées, que l'on apperçoit au bas du bas-relief à travers les jambes des chevaux attelés au char du héros et de ceux des guerriers qui le suivent, seroient facilement expliquées ; elles représenteroient les nymphes ou génies des fleuves, des forêts, et des montagnes qui auroient été le théâtre des travaux dont l'artiste aura voulu conserver le souvenir à la postérité, et l'on pourroit les entendre, soit de la sanglante expédition de Dioclétien contre Achillée en Égypte, soit de ses victoires en Rhétie et en Pannonie sur les Allemans, les Sarmathes, les Juthonges, les Quades, les Caspiens, et les Goths.

Deux autres bas-reliefs se voient encore dans la même planche. Dans le premier le sculpteur s'est livré à un sujet purement poétique, et qui n'a nul trait à l'histoire de Dioclétien : il représente un combat des Centaures contre les Lapithes, peuple belliqueux de la Thessalie, et célebre dans les fables et les poëmes de l'antiquité, dont les sujets étoient les travaux de Thésée. Selon toute apparence ce bas-relief, purement de décoration, rentroit dans le caractere de quelque salle du palais, dont

chacune, comme nous l'avons vu, avoit une destination particuliere.

Le second paroît représenter quelques divinités, et pourroit bien avoir quelque rapport avec le regne de Dioclétien ; mais, soit que les figures trop *frustes* ne laissent plus appercevoir leurs traits distinctifs, soit que placées à une trop grande distance du dessinateur, il n'ait pu les saisir parfaitement, elles ne sont pas suffisamment déterminées par leurs attitudes ou leurs attributs pour qu'il soit possible de leur donner des dénominations bien fondées ; tout ce qu'il est permis de présumer c'est que les deux figures principales, couronnées par la victoire, sont Hercule et Jupiter, divinités tutélaires de Dioclétien, qui avoit pris le surnom de *Jovius*, et de Maximien, son ami et son collegue, qui se faisoit appeler *Herculius*. Alors ne pourroit-on pas penser que les deux autres figures d'hommes qui se voient dans le bas-relief seroient celles des deux Césars associés à l'empire, et celles des deux femmes l'allégorie des deux parties du monde, l'orient et l'occident, sur lesquelles leur puissance s'étendoit?

Ceux qui nous sont présentés à la planche 60 n'offrent pas moins d'intérêt que ceux dont je viens de parler : il n'est question ici que des bas-reliefs, ayant déja parlé des sphinx, que l'on voit également dans cette planche. Les quatre premiers ont sans contredit appartenu au même monument, et, selon toute apparence, ce monument étoit un sarcophage : le personnage dont il contenoit les restes est représenté en héros chasseur. Cet usage étoit fort ancien, et s'étoit introduit dans la sculpture grecque bien des siecles avant l'époque de Dioclétien : Lysippe avoit représenté les amis d'Alexandre en chasseurs ; Philostrate, dans la vie du célebre sophiste Hérode Atticus, nous apprend que cet homme extraordinaire avoit fait exécuter en sculpture sous ce même costume presque tous ses amis. Cet usage de représenter en chasseurs les personnages les plus distingués entre les Romains s'est propagé jusqu'au temps de la décadence des arts. Non seulement le chasseur du Capitole à Rome, que l'on sait être une statue de portrait romain du troisieme siecle de l'ere vulgaire, nous en fournit un exemple ; mais on en trouve un autre non moins recommandable dans le célebre saphir gravé, du cabinet Rinuccini à Florence, qui représente l'empereur Constance, fils de l'empereur Constantin surnommé le grand, au moment où il affronte un énorme sanglier dans les forêts de la Cappadoce; et il n'est pas permis de révoquer en doute la véritable intention du graveur de ce saphir : l'inscription grecque que l'on lit sur ce précieux bijou la prouve jusqu'à l'évidence.

Le personnage pour qui le sarcophage dont nous parlons ici a été exécuté étoit sans contredit un Romain ; si l'on en doutoit, les figures revêtues de la toge, qui, dans le bas-relief que l'on voit à gauche, accompagnent le héros, serviroient à le prouver : dans celui qui, selon toute apparence, étoit à la façade principale du sarcophage, le sculpteur a représenté la chasse du sanglier ; l'artiste a donné à ses figures le costume héroïque ;

les trois autres bas-reliefs, qui servoient à décorer les autres faces du sarcophage, retracent les préparatifs de la chasse.

Le cinquieme marbre, que l'on voit au bas de la même planche, est un fragment de bas-relief qui décoroit, selon toute apparence, quelque salle du palais destinée aux festins ou aux plaisirs ; il est relatif aux vendanges: des nymphes et des génies de Bacchus chargent un âne des raisins dont ils s'empressent à dépouiller une treille.

Le sixieme et dernier de la même planche est également un bas-relief, mais beaucoup plus rare : les nymphes des eaux y sont représentées au nombre de trois, comme dans presque tous les monuments dédiés aux naïades; chacune de ces divinités porte pour emblême un roseau, plante qui se plaît au voisinage des rivieres et des fontaines ; on voit à leur côté le dieu Pan sous sa figure ordinaire : il porte son bâton de berger, et tient une chevre par les cornes; un chien de chasse est couché à ses pieds. On ne doit point s'étonner de trouver Pan dans ce bas-relief; ce dieu rustique est souvent représenté dans les monuments avec les déesses des bois et des fontaines; et je dois cette remarque au savant Visconti, que j'ai déja cité, et dont les lumieres m'ont guidé dans l'examen de ces divers bas-reliefs. Dans les *Monumenta Peloponnesinea* l'on voit un bas-relief qui a beaucoup de ressemblance avec celui que nous décrivons; mais celui-là est décoré d'une inscription grecque : le nôtre en avoit une latine, dont il ne reste que les lettres CA. L. POS. Cette inscription n'est qu'un fragment : le nom de la femme qui avoit consacré cette sculpture étoit probablement gravé sur la frise supérieure qui n'existe plus ; il n'en reste que la derniere syllabe CA, laquelle avoit débordé sur le fond du bas-relief : les exemples en sont très fréquents; quant aux lettres suivantes L. POS., elles signifient la formule *libere posuit*, en usage dans tous les monuments ou objets consacrés aux dieux.

Le citoyen Cassas, après avoir employé le temps nécessaire à examiner, admirer, et dessiner les magnifiques vestiges du palais de Dioclétien, ne voulut pas dire un éternel adieu à ces contrées lointaines, sans avoir visité les restes de Salone, où cet empereur vit le jour, la forteresse de Clissa, jadis *Andetrium*, si célebre par son fameux siege sous Auguste lors de la révolte de la Dalmatie, et enfin l'admirable chûte du fleuve Cettina, anciennement nommé *Titurus*, l'un des plus superbes spectacles que la nature, presque sauvage encore dans ces climats, présente parmi les nombreux phénomenes qu'elle rassemble dans les montagnes dont ils sont hérissés.

On voit encore entre Spalatro et Salone plusieurs arches de l'aqueduc qui conduisoit l'eau à cette premiere ville : il est présumable que ce fut encore un ouvrage de la magnificence de Dioclétien, puisqu'il n'y avoit point d'habitation connue à Spalatro avant qu'il y eût fait construire un palais. On sait qu'après la cérémonie de son abdication à Nicomédie il se mit en route sur-le-champ pour Salone, sa patrie; il habita cette ville

pendant le temps que l'on employa à construire son palais. Sans doute rien de ce qui pouvoit lui en rendre le séjour agréable ne fut oublié: le besoin d'eau dut être un des premiers dont s'occuperent les architectes, et tout annonce que la construction de l'aqueduc dut marcher de front avec celle du palais. Il ne reste de cet aqueduc que des fragments, mais ils sont assez considérables, et dans plusieurs endroits présentent encore de longues suites d'arcades assez bien conservées. L'irrégularité du terrain en a mis beaucoup dans l'élévation des piles. Toutes les arcades sont à plein cintre; aujourd'hui elles sont entièrement nues et décharnées: non seulement les canaux ou conduits supérieurs ont disparu, mais encore les massifs qui les soutenoient ou supportoient; en sorte que la crête des arcades est entièrement découverte, et que les pierres qui forment les voûtes sont totalement exposées à l'action de l'air et de la température, ce qui ne peut que hâter les progrès de la destruction de ce beau monument. Le chemin de Spalatro à Salone le traverse, et dans cette partie il donne un aspect très imposant au paysage : à gauche il semble sortir d'une montagne fort élevée, tandis qu'à droite, s'enfonçant dans la vallée, il traverse un bois épais que ses arcades élancées bien au-dessus de la cime des arbres dominent avec autant de grace que de majesté.

Salone, ou, pour mieux dire, la place qu'occupa cette ville célebre, n'est qu'à quatre milles de Spalatro. Si l'on s'en rapporte à une inscription recueillie par Gruter, elle fut appelée *Colonia martia, Julia Salona.* Spon a dit avec raison qu'elle occupoit une belle plaine; c'est un bassin formé par les hautes montagnes, dont, quatre milles plus loin, la forteresse de Clissa défend les gorges, et qui s'enfoncent ensuite dans l'Herzegovine et la Bosnie. Salone étoit une ville maritime, située sur le lac ou canal qui porte son nom, et dont l'ouverture ou embouchure, assez difficile à trouver pour les marins, est placée, comme je l'ai remarqué ailleurs, à l'un des angles du golfe de Spalatro, ou, pour parler plus exactement encore, à l'un des angles de l'espece de poche que fait le canal de Braza entre l'isle de Bua, le continent, et la côte de Spalatro, et que l'on ne peut appercevoir en abordant à cette derniere ville; il faut donc le chercher à quelques lieues à l'ouest de Spalatro pour y pénétrer: mais ces indications maritimes ont bien peu d'importance aujourd'hui que la ruine entiere de Salone a pour jamais éloigné le commerce de ces bords jadis si florissants.

Je ne sais si je m'abuse, mais il me semble que de tous les êtres l'homme est le seul qui retienne après la mort quelque chose de la majesté de l'existence. Sur l'animal expiré la mort me paroît tout entiere; sur le front de l'homme, au contraire, la dignité survit aux injures du trépas : la mort est absolue pour le premier; dans le second on diroit qu'elle n'est que conditionnelle. Non, le niveau de l'égalité n'est point entre les animaux qui ne sont plus et l'homme qui cessa d'être. Jetez les yeux sur les champs de bataille: la destruction éternelle est pour le coursier; l'homme éteint menace encore; son sang s'est glacé, et son courage respire sur ses mem-





VUE DE L'AQUEDUC DE SALONES,
Qui conduisoit l'Eau à Spalatro.

N.º 57

bres immobiles. Le dégoût seul nous éloigne de la dépouille des animaux: mais si nous rencontrons celle de l'homme, sa fierté vit; elle nous commande d'arrêter, et la vénération nous retient auprès de son cercueil. Le culte des tombeaux, si général, si invétéré parmi tous les peuples du monde, doit bien moins son origine peut-être à la mémoire des aïeux, à notre condescendance pour nos propres affections, au noble sentiment de gratitude pour nos devanciers, qu'au respect pour les traces ineffaçables de vie qui suivent l'homme dans la tombe. Dans l'animal, la mort dit qu'il est mort; dans l'homme, elle n'a signalé que son départ. Ce sentiment n'entreroit-il pas pour quelque chose dans l'involontaire mélancolie qui nous saisit à l'aspect des vastes débris des œuvres de son génie? A leur vue la premiere pensée n'est point pour les arts, elle est pour les morts. Les âges sont aux monuments ce que les volcans sont à la terre: en voyant les montagnes bouleversées, l'on ne se dit pas, Dieu n'est plus; et quand on s'égare au milieu des villes détruites, l'homme à son tour s'empare, dans l'imagination du voyageur, de la place qu'il donne au créateur, quand il contemple les accidents de la nature. Hélas! entre l'erreur qui cede les ruines aux spectres et aux esprits, et la science qui les anime du souvenir des peuples qui les habiterent, la source est la même; et, tandis que l'ignorance peuple ces ruines de fantômes, si l'homme instruit y ramene en idée les nations effacées par les siecles, c'est que l'une ainsi que l'autre rendent à leur insu témoignage à ce caractere inexplicable de vie que l'homme retient encore après que le trépas l'a terrassé.

Quel spectacle que celui de la place où resplendissoit Salone! Elle donna des maîtres à l'univers, et maintenant à peine a-t-elle de la mousse à donner aux reptiles; une superficie de deux milles d'étendue couverte de colonnes brisées, de chapiteaux, de pierres sépulcrales, jetées, dispersées au hasard: tel est le déplorable vestige de l'une des plus belles villes de l'antiquité. Une petite riviere coule à travers ces ruines, et va se perdre dans le golfe: elle fourmille encore de ces truites excellentes que la délicatesse des Romains recherchoit à grands frais. Quand la calomnie se choisit une victime, elle varie ses idiômes selon les intelligences auxquelles elle s'adresse: ainsi tandis qu'elle empruntoit, par exemple, le langage de l'humanité pour faire croire aux persécutions dont elle accusoit Dioclétien, celui de la pudeur pour lui imputer des débauches révoltantes, et qu'elle usoit enfin de mille autres subterfuges semblables pour déshonorer sa mémoire dans la postérité, elle prenoit encore le ton de la sobriété pour lui reprocher de n'avoir fixé sa retraite à Spalatro, et abdiqué l'empire, que pour se rassasier plus à son aise de ces truites de Salone.

Si l'on compare l'état actuel où sont maintenant les ruines de Salone, et même celui où le voyageur Spon les a vues il y a cent vingt-sept ans, au tableau qu'en fait le sénateur Jean-Baptiste Giustiniani dans un manuscrit précieux, dont Fortis a eu connoissance, écrit vers l'an 1550, il est

incontestable que leur destruction a fait dix fois plus de progrès en deux siecles, qu'elle n'en avoit fait dans l'espace de quatorze cents ans. Voici ce que dit cette relation :

« On reconnoît la grandeur et la magnificence de l'ancienne ville de « Salona par les restes que l'on y voit aujourd'hui; savoir par les voûtes « et les arcades d'un théâtre merveilleux; par de grands blocs du plus « beau marbre qui sont dispersés dans les champs; par une belle co= « lonne, composée de trois morceaux de marbre, qui est encore sur pied « dans un endroit vers la mer, où, à ce qu'on prétend, étoit situé l'ar= « senal; par plusieurs arcs admirables, soutenus par des colonnes de « marbre de la hauteur d'un jet de pierre, sur lesquels passe un aque= « duc destiné à conduire les eaux de Salona à Spalatro: on y voit des « ruines de grands palais, et des épitaphes anciennes sur beaucoup de « belles pierres; mais le terrain, qui s'accroît et s'éleve peu-à-peu, a enterré « les choses les plus anciennes et les plus précieuses. »

Si cette relation est fidele, ce dont il n'est guere permis de douter, puisqu'elle est écrite par un témoin oculaire, et par un homme à qui sa naissance et ses emplois rendoient cette contrée familiere, il faut pré= sumer que l'envahissement du terrain dont il se plaint s'est furieusement accru depuis lors : non seulement les voûtes et les arcades de ce théâtre merveilleux n'existent plus, mais il seroit impossible de déterminer au= jourd'hui l'emplacement qu'il occupoit; quelques uns des grands blocs de marbre dont parle la relation sont encore gisants sur la terre, mais cette belle colonne qui indiquoit l'arsenal a entièrement disparu. J'ai parlé des ruines de l'aqueduc; mais les voûtes en sont totalement découvertes, les pierres de taille qui composent les massifs ou piles sont à nu, et il ne reste pas un seul vestige de ces belles colonnes de marbre qui les dé= coroient: aucunes murailles encore debout ne donnent l'idée de grands palais, de temples, de portiques, et les nombreux matériaux dont le sol est encombré sont confondus pêle-mêle, et quiconque voudroit leur assi= gner le rang qu'ils ont occupé se livreroit à l'explication d'une énigme inextricable. Quant aux inscriptions que Giustiniani y avoit vues, le savant Fortis annonce bien qu'un citoyen laborieux de Spalatro en avoit fait une collection extrêmement curieuse; mais cet érudit, ou jaloux de son travail, ou sujet à quelque bizarrerie dont les savants ne sont pas toujours exempts, se refuse constamment à communiquer ses découvertes, et c'est une richesse absolument perdue pour les connoissances jusqu'à ce que quelque évènement fortuit la leur rende : Fortis lui-même n'a point publié celles qu'il a transcrites sur les lieux, et annonce qu'il les réserve pour un de ses amis, le comte Jérôme Silvestri de Rovigo.

Ce ne seroit donc que par des fouilles que l'on parviendroit à recou= vrer encore quelques beaux fragments de cette ville; et les arts y retrou= veroient sans doute quelques portions importantes d'architecture, quel= ques statues précieuses, des vases, des bas-reliefs; peut-être aussi des





VÜE DE QUELQUES SARCOPHAGES, AUTELS ET INSCRIPTIONS,

sur les bords **DEL-ZADRO** *au pied de la Montagne* **DE CLISSA;**

... les Limites de la **TURQUIE.**

peintures, chose si desirable pour mettre un terme aux incertitudes que nous éprouvons sur le genre de perfection auquel les anciens sont parvenus à cet égard; peut-être aussi des manuscrits d'ouvrages qui ne sont point arrivés jusqu'à nous, ou que nous ne connoissons que par fragments. Mais il faudroit pour cela que les gouvernements s'entendissent pour vaincre la répugnance des naturels à permettre ces recherches aux savants, fondée sur les mêmes motifs dont j'ai déja parlé ailleurs, et pour renverser tous les obstacles que l'ignorance, les préjugés, et surtout la cupidité, opposent à ces découvertes: avec quelques milliers de florins ou de francs que le gouvernement français et celui de Vienne répandroient parmi ces villageois, ils prêteroient eux-mêmes leurs bras à ces fouilles, et il en résulteroit un avantage incalculable peut-être pour l'avancement des connoissances archéologiques. Et que l'on songe qu'il n'y auroit point ici d'intérêts lésés, comme à Spalatro, comme à Pola, comme à Zara par exemple, où, pour procéder à des fouilles semblables, il faudroit sacrifier des habitations de particuliers, et par conséquent les dédommager, puisque le sol de Salone est un terrain vague, inculte, et désert, pour ainsi dire; puisque, dans cette vaste étendue, l'on n'apperçoit que quelques mauvaises chaumieres et une petite église, et qu'à peine peut-on appeler cette réunion un village; et pourvu que l'on respectât trois caveaux que ces villageois regardent comme les tombeaux de saint Domne, de saint Athanase, et de saint Rainier, qu'ils disent avoir été évêques de Salone, et qu'ils ne manquent pas de montrer à la vénération des voyageurs, ils consentiroient volontiers aux recherches, sur-tout si elles leur procuroient quelque argent.

En formant le vœu de voir s'exécuter ces recherches, on s'étonnera peut-être de ce que j'ai cité le gouvernement français et celui de Vienne comme devant en faire la dépense; j'eusse de même indifféremment indiqué tout autre gouvernement de l'Europe. Je ne reconnois point les titres de propriété que tel ou tel peuple s'arroge sur les monuments de l'antiquité. Non, les monuments qu'elle nous a laissés n'appartiennent point à tel peuple de préférence à tel autre : une nation, dont le tour est venu de satisfaire à l'éternelle loi qui veut que tout finisse, à l'heure où elle va se voir effacer de la terre, ne désigne point d'héritiers privilégiés des conceptions de son génie; elle délaisse le sol qu'elle occupoit, soit aux vainqueurs qui s'en emparent, soit à la nature qui le revendique; il se repeuple ou reste désert selon que les intérêts humains en ordonnent: mais, quel que soit le sort réservé à la place qu'elle occupa sur le globe, les monuments qu'elle y fonda sont un héritage qui n'appartient à personne, parcequ'il appartient à tous. Ouvrages du génie, il les jette sur la terre pour l'instruction générale, comme la raison jette les vertus dans la morale pour la regle de tous les hommes. Un peuple n'a pas plus le droit de dire, J'hérite des monuments d'une nation qui n'est plus, qu'il n'auroit le droit de dire,

Je serai le seul qui pourrai jouir de ce que les lois qu'elle suivoit offroient de bon et de sage. Les nations que la victoire ou le hasard assied autour des monuments des nations éteintes n'ont que le droit de conservateurs: quand elles veillent, c'est un devoir; quand elles cachent, c'est un vol; quand elles détruisent, c'est un crime. On met sur le compte de l'amour des arts le sentiment douloureux que l'on éprouve à l'aspect des monuments frappés par la hache des barbares : faites un pas de plus, et vous connoîtrez que l'origine de ce sentiment est dans la blessure faite à la propriété commune. Le Russe comme le Japonnois, s'ils sont instruits, sentiront que les monuments de Rome ou de Persépolis leur appartiennent. Si les temps ou les distances séparent les individus, l'intelligence humaine est indivisible; et qu'importe que telles pierres aient été rassemblées sous Pharaon ou Marcellus? ce n'est que le mécanisme de la force, mais l'intelligence seule en ordonna l'assemblage; et sous ce rapport c'est l'homme d'aujourd'hui qui les a bâtis comme l'homme de trois mille ans. Il arrive enfin un temps où ces grandes masses voient à leur tour la mort s'approcher d'elles; la main des siecles pese sur leur front, la caducité se montre; leurs ossements, si j'ose le dire, se séparent: la terre les reçoit, les engloutit, les recouvre. C'est alors que la succession doit être ouverte; c'est là l'instant du partage. Les nations dépositaires de leurs tombeaux n'ont pas l'autorité de les fermer aux autres: où la destruction est arrivée, le devoir de conservation cesse; et chaque peuple, selon son desir, a le droit de venir prendre sa part de ces grandes reliques: car enfin c'est à la postérité que les nations qui disparoissent de la liste laissent les monuments qui leur survivent; et la postérité pour les nations qui ont cessé d'être n'est pas dans un peuple, elle est dans tous les peuples.

Puisse la lacune que l'absence de cette vérité laisse dans le code général des nations être effacée! Puissent les gouvernements s'entendre sur l'exercice de ces droits, communs à tous les peuples de la terre! Ah! s'ils daignoient considérer combien il leur en coûteroit peu pour rendre aux sciences ce service signalé! Que dis-je aux sciences? à la morale, à la politique peut-être. Eh! qu'importe, dira-t-on, la connoissance perdue de quelques colonnes, de quelques statues, de quelques inscriptions, de quelques médailles? un tel sujet est-il d'une telle importance qu'il vaille même la fatigue des recherches? les modeles manquent, que le génie crée. Indifférence vraiment barbare! Vous ne songez qu'aux arts; pensez donc aux hommes. Pour raisonner de la sorte, le grand procès entre le bien et le mieux est-il jugé? eh! pour éclaircir leurs titres, avez-vous donc tant de témoins qui déposent? Vous dédaignez de fouiller les ruines! et sous vos pieds peut-être est le berceau de quelque grande erreur dont vous êtes idolâtre, et qui n'attend que l'exhumation pour vous faire rougir de sa ridicule origine. Croyez-vous que les générations se transmettent le flambeau de la sagesse sans qu'il en tombe quelques étincelles dans les fonde=

ments des ouvrages qu'elles édifient? Vous éclaire-t-il assez pour ne pas lui rendre les flammeches qu'il a perdues? Là peut-être est enseveli le secret de la splendeur, de la puissance, de la richesse de ce peuple; là peut-être l'épaisseur de la poussiere intercepte pour vous l'importante leçon de la décadence et de la ruine de cet empire; là, les stigmates de l'esclavage ou le sceau de la liberté, l'épée de Caton à côté des médailles du fils d'Aenobarbus, et les tablettes d'Épictete sous le colosse d'Hélio=gabale : vous ramasseriez un futile roman, et vous passez sur le livre des temps! Il est bien de chercher sur les monuments la pensée des arts; mais cherchez-y quelquefois la pensée des peuples, la pensée des princes, la pensée des lois.

Fortis remarque avec sa sagacité ordinaire que le texte de César doit être corrompu, quand il place Salone sur une colline élevée, *Salona in edita colle;* il n'est pas à présumer, dit-il, qu'il ait ignoré la véritable po=sition d'un endroit si connu. Je le crois de même : César aura parlé d'*An=derium*, si voisine de Salone, et des copistes ignorants ou mal-adroits au=ront confondu. Ces erreurs se rencontrent souvent dans la position géo=graphique des anciennes villes, sur-tout dans cette partie de l'Europe. C'est l'Hyader qui coule près de Salone, et prend sa source dans la montagne de Clissa, dont les eaux nourrissent ces truites si recherchées par la déli=catesse des Romains. Fortis rapporte avoir lu un ouvrage dont l'auteur donne pour motif de la retraite de Dioclétien à Spalatro le desir de se rassasier de ce poisson exquis. J'ignore de quel auteur Fortis entend par=ler, mais je plains les hommes qui se mêlent d'écrire l'histoire avec si peu de connoissance des princes dont ils prétendent parler, et je plains davantage leurs lecteurs. Vitellius pouvoit raisonner de la sorte, mais Dioclétien!

Le chemin qui conduisoit de Salone à Clissa portoit le nom de *via gabinia;* une inscription que Spon a connue en fait mention. J'ai déja re=marqué que la distance de Spalatro à Salone est égale à celle de Salone à Clissa. Le citoyen Cassas ne poussa point son voyage jusqu'à cette forte=resse de l'extrême frontiere de l'état vénitien, que Pline appelle *Mande=trium*, Ptolomée *Andecrium*, Strabon *Andetrinum*, et Dion Cassius *An=derium*. La description que ce dernier fait du siege de cette ville par Tibere dans la guerre d'Illyrie prouve qu'alors cette place étoit aussi forte qu'au=jourd'hui : la montagne, dit-il, dont elle occupe la cime est rapide, inac=cessible, et entourée de précipices. Il en coûta beaucoup de temps et de travaux à Tibere pour la réduire. On prétend que dans la suite une reine de Hongrie la fit rebâtir; mais ce dont on ne peut douter c'est qu'elle ap=partint aux Turcs, et qu'un provéditeur de la Dalmatie, nommé Fusculo, la leur ravit. Une de ces superstitions ridicules dont le peuple est toujours si facilement la dupe hâta la capitulation : pendant que les Turcs étoient à la priere, une bombe tomba sur la mosquée, et écrasa l'une des voûtes, dont la chûte ensevelit plusieurs d'entre eux; dès-lors ils s'imaginerent

que le prophete Mahomet refusoit sa protection à cette ville, et ils se hâterent de traiter. Ils en sortirent avec les honneurs de la guerre, mais ils n'en furent pas plus heureux pour être épargnés par les Vénitiens; les Morlaques, leurs plus implacables ennemis, les attendirent dans leur retraite, et les taillerent en pieces. Les Vénitiens, depuis qu'ils en sont maîtres, ont ajouté à sa force, non par des fortifications anciennes, mais au contraire en faisant sauter la majeure partie de celles qui s'y trouvoient, et en donnant ainsi plus d'escarpement au rocher: la sentinelle domine abolument sur le chemin, que l'on ne peut éviter parcequ'il n'y a point d'autre passage, à moins de faire un détour trop considérable. C'est une véritable barriere, et il faut absolument que l'on entre dans le fort si la volonté du commandant l'exige: cependant cette forteresse est elle-même commandée par les deux montagnes qui forment la gorge; mais la difficulté de les gravir les met à l'abri de ce côté-là. Il ne faudroit pas toutefois qu'elle fût attaquée par des Français; ils auroient bientôt porté du canon où les autres ne soupçonneroient pas même que l'on pût placer des hommes.

La république de Venise y entretenoit une garnison assez foible, mais que la position de la place rendoit suffisante; elle ne consistoit qu'en deux compagnies d'infanterie, et un détachement de cavalerie. Un des grands inconvénients de Clissa, et qui en temps de guerre prend le caractere d'un véritable danger, c'est que cette forteresse manque d'eau, et que, bâtie sur un roc vif, il est impossible d'y creuser des puits; ainsi ce roc, qui, disposé en terrasses et coupé en murailles, sert si bien à sa défense, s'oppose d'un autre côté à la prolongation de cette même défense: sa situation élevée y rend les hivers d'une rigueur excessive, et la difficulté de l'approvisionner de bois est un inconvénient non moins grave; et c'est toujours une place dont on a bon marché que celle à qui la nature a refusé l'eau et le bois. C'étoit la résidence d'un provéditeur de la sérénissime république: il ne restoit que deux ans dans cette charge; et c'étoit un acte de vertu que de l'accepter, car la nature n'offre guere de séjour plus sauvage, de climat plus âpre pendant une partie de l'année, ni d'asyle plus dénué de tout ce qui contribue aux agréments de la vie.

Si la curiosité ne dirigea point les pas du citoyen Cassas vers Clissa, il n'en fut pas de même pour la grande cascade de la Cettina, fameuse dans ces contrées, et qui mériteroit de l'être par-tout ailleurs.

La Cettina est le *Titurus* des anciens : ses sources sont voisines d'un village nommé Zarebiza; je dis ses sources, car, bien qu'elles soient à une certaine distance les unes des autres, comme les ruisseaux qu'elles fournissent, après avoir couru seuls quelques centaines de toises, se réunissent dans un même lit, on peut les considérer comme donnant toutes l'origine au même fleuve. Plusieurs géographes et naturalistes, entre autres Busching et Fortis, regardent ces sources comme l'apparition, ou, pour mieux dire, le dégorgement d'un fleuve souterrain ; elles sont au

nombre de quatre: deux entre autres sont plus curieuses et plus considérables que leurs compagnes par leur position singuliere, leur étendue, et leur profondeur. Les habitants du pays s'accordent à prétendre que l'on ne peut trouver le fond ni de l'une ni de l'autre; c'est sans doute une de ces erreurs accréditées par le penchant que par-tout le peuple a pour les choses merveilleuses. L'homme est ainsi fait; ce qui le frappe le moins est la vérité, et plus une chose est impossible, plus il croit avec ferveur à son existence. Ce que l'on peut affirmer c'est qu'elles sont très profondes, et que les pierres que l'on y jette disparoissent avant que l'on puisse présumer qu'elles aient touché le fond. L'une de ces sources, dont la cuve est d'un diametre très considérable, est cachée presque en entier dans des rochers qui la couvrent: son onde est d'une extrême limpidité; elle paroît immobile : cependant il faut que son mouvement, quoiqu'insensible, soit assez fort, puisque le volume du ruisseau qui en découle est très considérable. Ce qui paroît assez extraordinaire c'est que l'on y pêche des truites excellentes, et d'une grosseur considérable; et il n'est guere permis de douter que ces poissons ne viennent eux-mêmes du fleuve souterrain. La seconde des deux grandes sources est moins couverte que la premiere; elle présente l'image d'un grand abreuvoir circulaire que la nature a revêtu de bancs de marbre perpendiculairement taillés.

La Cettina rencontre peu de plaines dans sa course : rien de plus sauvage en général que le territoire qu'elle parcourt; les Alpes même, dans leurs formidables irrégularités, n'offrent point d'aspects plus terribles. Ce fleuve roule quelquefois pendant plusieurs lieues de suite encaissé entre deux montagnes entièrement taillées à pic, et qui forment un précipice d'une profondeur inconcevable dont elle occupe toute la largeur : il sembleroit qu'elle les a, pour ainsi dire, sciées depuis leur superficie jsuqu'aux entrailles de la terre, et qu'elle fut jalouse de dérober par ses deux énormes murailles son lit aux regards des hommes et à la lumiere du soleil.

C'est ainsi qu'elle arrive à la cascade appelée Velika-Gubowiza; et, comme si elle ne se trouvoit pas suffisamment cachée dans le précipice affreux à travers lequel elle coule depuis plusieurs milles, elle semble s'emparer avec ardeur d'un plus horrible et plus obscur encore, qui se présente sous ses pas: à cette place le lit du fleuve est étroit; à peine a-t-il soixante-dix à quatre-vingts pieds de largeur. Il faut sans doute que le rocher qui force la Cettina à se précipiter soit verticalement coupé depuis sa cime jusqu'à sa racine, car l'eau tombe perpendiculairement d'une élévation de cent cinquante pieds. Cette cascade n'a rien de commun avec celle de Scardona, que nous avons précédemment décrite : ici tout est effrayant, tout est horrible, et la sombre tristesse de sa gorge, et la noire profondeur de l'abyme, et l'aride nudité de ces masses énormes de rochers amoncelés les uns sur les autres, et dont l'irrégularité, l'audace, et l'élévation prodigieuse, semblent les débris de ce monument de haine contre les dieux

élevé par la témérité des Titans. Ce n'est plus la nature, c'est le chaos; et c'est sans doute avec cet épouvantable désordre que les éléments étoient confondus avant que la main du créateur leur eût assigné à chacun leur empire. Des vautours au reste semblent être les seuls habitants de ces rivages voisins de l'enfer; leur stature colossale est en proportion avec l'horreur du séjour : ils sont de la plus grande espece, et je dirois presque qu'ils ont toute la férocité du paysage. Et pourquoi ne diroit-on pas qu'un paysage est féroce, lorsqu'il dévore les plus doux sentiments de l'ame, lorsqu'il ne rappelle aucuns souvenirs touchants, et lorsqu'il ne parle à l'homme que d'effroi, de terreur, et de destruction?

Par un jeu bizarre de la nature elle a marqué par deux immenses pilastres l'origine de la lice nouvelle que le fleuve va parcourir après sa chûte : placés à droite et à gauche de ses rives, ils indiquent la largeur de son nouveau lit; l'un et l'autre sont de marbre, isolés, nuds depuis leur racine jusqu'à leur sommet: un seul présente un peu d'herbe et quelques arbustes sur sa cime.

La Cettina coule encore pendant un quart de lieue à-peu-près entre les murailles colossales de ce précipice, et alors elle arrive à la Mala-Gubowisa, ou petite cascade : celle-ci n'a que vingt pieds de chûte. Ici la végétation reparoît, la nature se réveille, les arbres, la verdure, et les fleurs renaissent; la vallée s'ouvre, s'élargit, les montagnes s'abaissent; des coteaux couverts de forêts leur succedent; le cœur se dégage des chaînes dont il étoit oppressé; l'œil resaisit des plaines, et la Cettina, lente et majestueuse, se promene à travers les prairies, et s'enfonce dans un horizon brillant d'azur et de lumiere : semblable à l'homme qui, vainqueur de l'infortune et des revers, marche vers le terme de la vie resplendissant d'innocence et de vertu.

Le mois de juillet s'avançoit, et le citoyen Cassas, qui, depuis plus de deux mois qu'il étoit parti de Rome, n'avoit pas, pour ainsi dire, donné un seul jour au repos, que nous avons vu constamment faire succéder aux fatigues de la mer les fatigues des courses par terre, et qui cependant dans ce laps de temps, bien long sans doute si on le mesure sur les soins que lui fit éprouver un voyage de cette espece, mais bien court si l'on considere ses travaux, trouva encore le moyen de recueillir cette belle moisson de vues pittoresques qu'il en a rapportées, et dont le nombre est non seulement bien fait pour étonner, quand on songe au peu d'instants qu'il eut pour admirer lui-même ce qu'il a si bien dessiné, mais encore est un témoignage de la fertilité et de la facilité de ses crayons, et de ce qu'inspire d'ardeur à un ami des arts le desir de transmettre à sa patrie et à ses contemporains une connoissance rapide, mais précise, des monuments d'une contrée dont ils n'avoient qu'une idée imparfaite; le citoyen Cassas, dis-je, songea à son retour. Ainsi donc, après avoir visité, comme on vient de le voir, les ruines de Salone, la forteresse de Clissa, et la cataracte de la Cettina, il revint à Spalatro; et, après avoir





VUE DE LA GRANDE CASCADE DE LA CETTINA,

appelée Velika Gubowiza

donné deux jours à la reconnoissance qu'il devoit au bon accueil que les principaux de la ville et les savants que j'ai déja cités s'étoient empressés à lui faire, il s'embarqua le 24 juillet pour revenir à Trieste, et de là à Venise. Cette fois la côte qu'il avoit visitée n'offrant à son retour rien qui pût piquer sa curiosité, il ne s'astreignit plus, comme je l'ai deja dit, à naviguer terre à terre; et, pour ne pas faire une seconde fois l'épreuve des dangers toujours renaissants d'une navigation pénible à travers de cette innombrable foule d'écueils et d'isles de toutes les grandeurs dont les rivages de la Dalmatie sont couverts depuis le Quarnero jusqu'à Spalatro, et bien au-delà jusqu'à Raguse, il vint débouquer du canal de Braza entre la petite isle Zivana et l'isle Solta, et s'élevant au large il continua son voyage totalement en dehors de cet archipel; et, après dix-sept jours d'une traversée heureuse, pendant laquelle il relâcha à Pola, où il resta six jours pour achever de dessiner les monuments qu'il avoit admirés à son passage, il arriva à Trieste le 10 d'auguste 1782, où il retrouva une partie des amis dont l'intention avoit été de l'accompagner, et que les inconvénients de la mer en avoient tous détournés, à l'exception de M. Grapin, cet homme de lettres estimable, que le lecteur n'a sûrement point oublié, qui lui fut fidele, et dont la société autant que les connoissances ajouterent au charme de son voyage. Le consul de France, M. Bertrand, et le fils du prince de Pars, que la fatigue avoit obligés de se séparer de lui à Fiume, l'attendoient avec impatience; ils n'avoient point reçu de ses nouvelles, et ils avoient besoin de sa présence pour calmer leurs inquiétudes. Le duc Bonnelli et le marquis Visconti de Milan étoient retournés en Italie; quelques autres avoient pris la route de Vienne; mais, parmi ces aimables compagnons que dans le commencement il avoit cru associer à son voyage, le nom de Beauharnois ne peut s'effacer de sa mémoire; et c'est sur-tout dans ce compatriote, si intéressant sous tant de rapports, qu'il avoit trouvé les qualités du cœur, les charmes de l'esprit, et tout ce que le goût des arts perfectionné par les connoissances acquises pouvoit y ajouter d'agrément.

Dans son premier passage à Trieste il avoit parcouru tous les bâtiments, les uns magnifiques, les autres recommandables par leur utilité, qui décorent l'intérieur de cette ville, devenue si importante dans le dix-huitieme siecle, grace au génie et à la sage politique de Marie Thérese, et que ses successeurs, non moins sages, ont maintenue dans l'état de splendeur auquel elle l'avoit élevée. Il ne restoit donc plus à notre voyageur qu'à en examiner les environs, où quelques sites extraordinaires, tels que ceux du château de Luegg, de la chûte de la Ruecca, du château de Novoscoglio, de San-Canciano, appeloient son attention et ses crayons.

Après avoir donné quelques jours à l'amitié et aux soins de sa santé, un peu compromise par trois mois de fatigues, il se mit en marche pour visiter d'abord le château de Luegg, autrement Predjama; il suivit pendant deux postes la grande route de Trieste à Vienne, et arriva au pied

du Lanos, et peu de temps après à Residerta. Là, on quitte la grande route; on prend sur la gauche, et on marche pendant deux heures à travers un pays délicieux, riche de la plus belle végétation et de la plus brillante culture, par-tout orné de maisons de plaisance, coupé de collines ombragées des plus beaux arbres, de prairies d'une admirable verdure, de mille ruisseaux qui se le disputent par la limpidité et la salubrité de leurs eaux. A mesure que l'on approche de Luegg le site devient un peu plus sauvage; le chemin, qui se trouve alors assez élevé, permet à la vue d'embrasser une assez grande étendue du paysage : l'on a devant soi une vallée profonde, dont le terrain raboteux est entremêlé de précipices, de buttes plus ou moins élevées, couvertes d'arbres de diverses especes, parmi lesquels quelques sapins mêlent leur verdure funebre : là, ce sont des enclos cultivés; ici, quelques maisons rustiques; ailleurs, les replis sinueux d'un ruisseau qui serpente à leurs pieds : en face, et au revers de la vallée, un prodigieux massif de rocher taillé à pic; au milieu de ce rocher, une vaste arcade, formée par la nature, qui paroît servir d'entrée à une grotte immense, et dont la sombre obscurité indique la profondeur; à l'entrée de cette grotte même, et sur le plateau qui lui sert de plancher, la façade antique et irréguliere du château de Luegg, qui semble dominer sur un abyme, tandis que la voûte de la grotte, beaucoup plus élevée que les toits de ce château, l'ombrage de son cintre audacieux, et semble le menacer de l'ensevelir sous la masse du rocher qu'elle supporte; en sorte qu'en voyant cette position singuliere on diroit que ce château auroit été construit exprès pour défendre l'entrée de cette grotte. Grace à l'éminence sur laquelle le voyageur se trouve quand il découvre ce château de Luegg, sa vue peut franchir les sommités du rocher, aux flancs duquel il semble suspendu; et au-delà il apperçoit à l'horizon les montagnes de la Carniole s'élever en amphithéâtre. Ce paysage est tout à la fois séduisant et singulier; on ne peut disconvenir que la bizarre situation du château de Luegg lui donne un caractere que l'on chercheroït vainement ailleurs: il rappelle ces châteaux habités par des enchanteurs, dont les descriptions n'appartiennent qu'à l'imagination des romanciers ou des poëtes; et l'on est tenté de croire que c'est ici l'asyle de quelque nécromancien de l'Arioste ou de Richardet.

Mais, descendu dans la vallée, et arrivé au pied du rocher même, si l'on mesure de l'œil son énorme perpendiculaire, seulement interrompue par la saillie de ce château, qui semble, pour ainsi dire, s'avancer sur votre tête, c'est alors que le spectacle étonne et effraie tout à la fois, et que l'on ne conçoit pas quel caprice put déterminer des hommes à se choisir une retraite si sauvage et si inaccessible. Hélas! on est bien forcé de reconnoître à ce choix extraordinaire les deux passions les plus communes, et cependant les plus funestes à l'espece humaine, les fureurs de la guerre et l'amour de la domination : l'orgueil de la féodalité a seul eu le droit d'inspirer le sombre courage de fonder un semblable palais. Le premier





VUE GÉNÉRALE DU CHÂTEAU DE LUEG ou PREDJAMA

17





VUE PARTICULIÈRE DU CHÂTEAU DE LUEG, ou PREDJAMA.

bâtiment que l'on rencontre, quand on cherche un sentier pour monter au château, est un moulin construit en planches, que fait tourner un ruisseau qui sort de la montagne; c'est derriere ce moulin que l'on trouve le sentier, que l'on ne découvriroit peut-être pas sans le secours des guides: ce sentier, étroit et escarpé, circule péniblement à travers les anfractuosités de la roche, et conduit à un pont de bois, que l'on peut lever ou baisser à volonté, et que la défiance a construit à-peu-près à moitié de la course. Ce pont a son extrémité extérieure appuyée sur un massif de maçonnerie, et l'extrémité intérieure sur le rocher: là, se présentent une vingtaine de degrés taillés dans le roc, qu'il faut gravir pour arriver à une porte défendue par deux tours; cette porte introduit dans une grotte formée par la nature, mais moins large, et sur-tout moins élevée que la grande grotte supérieure à l'entrée de laquelle est le château. Après avoir, à l'aide des flambeaux, parcouru cette grotte inférieure, on retrouve à peu de distance le sentier, qui, tantôt taillé en degrés, tantôt coupé en talus, conduit enfin au pied du château même; assez informe assemblage de différents corps de bâtiments fort élevés, mais accollés ensemble presque sans ordre et toujours sans goût, et qui paroissent n'avoir été ajustés les uns aux autres qu'à mesure que le besoin l'aura indiqué. Il regne cependant dans l'intérieur assez de magnificence et de majesté, mais de cette majesté gothique, qui doit bien plus à la fierté qu'à la grandeur, et parle aux souvenirs bien moins de puissance que de tyrannie. Quelques jardins, que, dans des temps plus rapprochés, des mœurs plus douces cultiverent autour de ces murailles, ne temperent point l'horreur que leur aspect inspire. Cette épouvantable caverne, cette grotte formidable par ses ténebres, sa profondeur, et son silence, accusent la férocité des fondateurs de ce château, image du Cerbere qui veille à la porte du Tartare. On ne s'accoutume point à voir les hommes ériger leur demeure à la gueule des antres destinés aux tigres et aux léopards; quand ils l'osent, c'est qu'ils se ménagent un gouffre pour engloutir et dévorer leurs victimes, et que d'avance ils s'assurent pour retraite les entrailles de la terre, où ils prévoient qu'un jour il leur faudra s'ensevelir eux-mêmes pour se dérober à la vengeance conjurée contre leur despotisme.

Si le citoyen Cassas, comme dessinateur, trouva quelques charmes au château de Luegg, comme homme, comme philanthrope, il s'en éloigna sans regret; il revint à Residerta; et là, au lieu de reprendre le chemin de Trieste, il suivit celui de Senosequia, où il prit des guides pour gagner les bords de la Ruecca. Dans ces cantons la belle culture a disparu, le sol est graveleux, aride, et stérile, et depuis Senosequia jusqu'à la vallée de la Ruecca la tristesse et l'ennui accompagnent le voyageur. Cette riviere coule entre des rochers d'une extrême élévation et d'une roideur insurmontable pour le pâtre même le plus téméraire: au-dessus de ces rochers dominent les tours antiques et démantelées du vieux château de Novoscoglio; par-tout la féodalité sauvage au sein de la sauvage nature. Non

loin de là est le village de S.-Cansiano ou Sanct Kosian, assis de même sur la cime des rochers. C'est au pied de ce village que la Ruecca présente au curieux des phénomenes de la nature un spectacle dont il retrou=veroit bien peu d'images sur le globe; dans cette partie la coupe des rocs est tellement verticale, qu'ils paroissent avoir été véritablement taillés exprès, et cet escarpement est le même par-tout, quelles que soient les lignes diverses qu'ils suivent dans leur superposition; mais ce qui ajoute encore à leur singularité, c'est que leurs sommets, découpés avec une sorte de symmétrie, figurent autant de tours carrées qui dominent et semblent défendre ces gigantesques murailles, ou que, pour mieux dire, on en prendroit pour les crenaux. C'est entre elles, c'est à leur pied, c'est dans l'abyme presque incommensurable que forment ces remparts na=turels, que la Ruecca serpente et coule avec une sorte de majesté lente, et semble dédaigner de se courroucer contre les blocs dont son lit est par-tout hérissé ; lorsque tout-à-coup elle arrive sous une arcade immense, effrayant et sombre péristyle d'une galerie souterraine, dont l'imagination épouvantée n'ose ni prévoir ni sonder la profondeur. Mais que dis-je, ga=lerie? c'est un gouffre, un précipice énorme, inconcevable, que jamais nul mortel ne connoîtra sans doute, où les flots de la Ruecca, devenus alors étrangers à la clarté du jour, s'enfoncent avec un horrible fracas : où tombent-ils? de quelle hauteur? combien de temps? des milliers de géné=rations ont passé sur la terre et ne l'ont pas su, et les siecles s'éteindront peut-être sans que ce mystere soit dévoilé. Mais qui peut se figurer l'épou=vantable mugissement qui sans cesse roule avec les vagues dans les pro=fondes cavités de cette impénétrable caverne? Qui jamais concevroit la terreur dont le spectateur est tout-à-coup pétrifié à l'aspect de ce gouffre, dont l'ouverture attire, engloutit, et dévore un fleuve tout entier, et, seul comptable envers la nature du joug qu'il impose à ce fleuve le re=tranche sous l'épaisseur de ses voûtes contre les regards et la curiosité de l'homme? C'est bien là que, dans son humiliation imprévue, l'esprit hu=main est forcé de reconnoître des limites, et qu'orgueilleux par-tout ailleurs de penser et d'agir en dieu, il apprend pour la premiere fois que l'intelli=gence qui l'anime n'est que celle d'un homme. Mais c'est peu ; l'on n'auroit qu'une idée incomplete des singulieres destinées de la Ruecca, si le voya=geur bornoit là sa course; il faut franchir, s'il est possible, cette montagne, ou plutôt cette muraille gigantesque, dont les flancs entr'ouverts absorbent cette riviere. Le revers offre un spectacle non moins extraordinaire : là, le site peut-être est plus sauvage encore; même âpreté, même nudité dans les rochers, mais plus d'aspérités, plus de désordre, plus de confusion : les masses, également verticales, se heurtent, se contrarient, se croisent dans leurs alignements divers; les sommets se touchent ou s'éloignent sans nécessité comme sans motif: tout est chaos, tout est sombre, tout est affreux. C'est au sein de ces blocs amoncelés sans ordre comme sans har=monie, que d'une gersure étroite et profonde la Ruecca, après avoir erré





[illegible] par Cassas. Gravé à l'Eau-forte par Chenu. Terminé par Maillet

VUE DU CHATEAU DE NOVOSCOLLIO ou NEUKOSSEL,

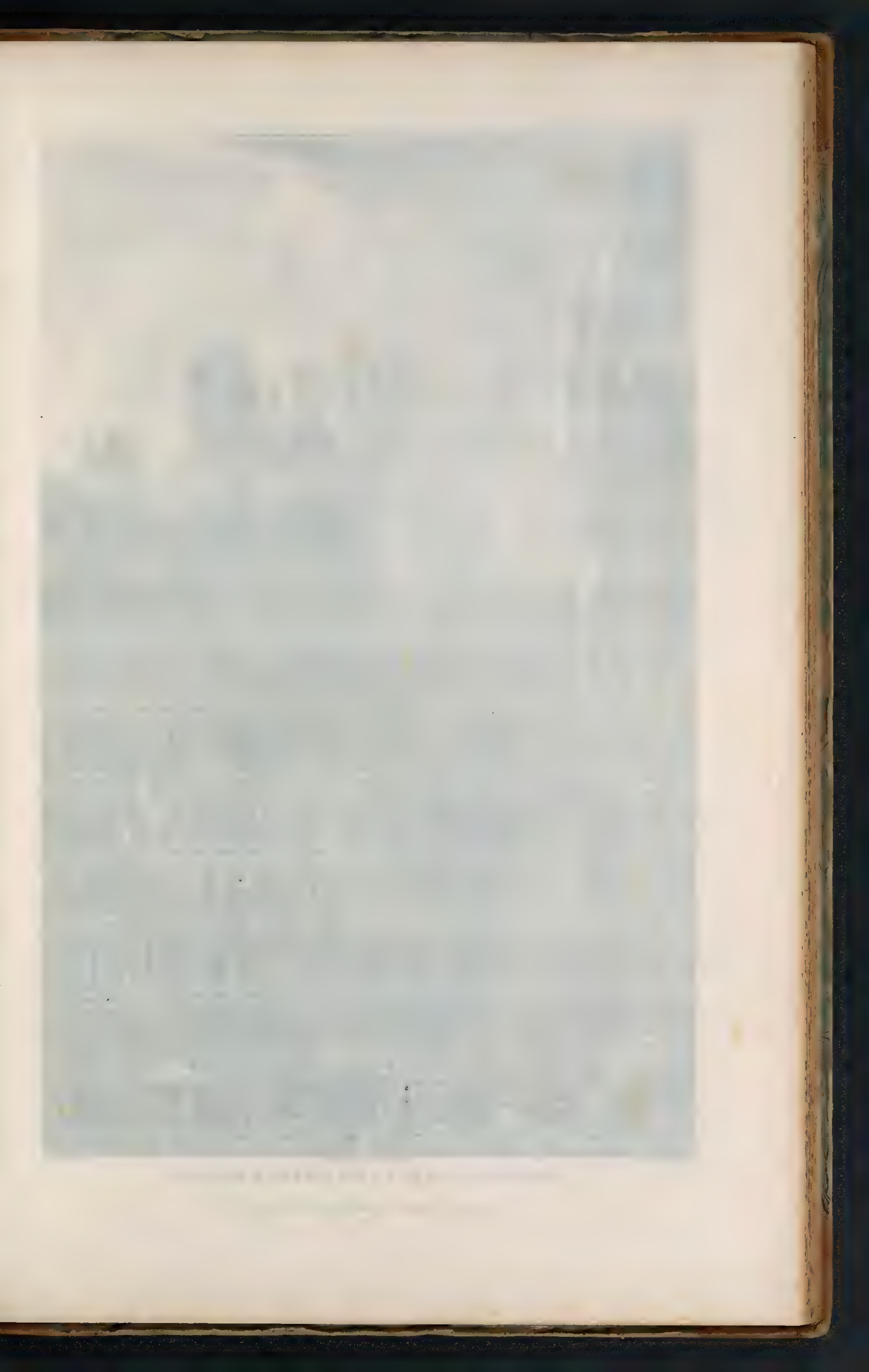
Situé au dessus de la Vallée de la Ruecca, près S.t Canciano, dans les Environs de Trieste :





VUE DE LA GROTTE.

Ou la Ruecca se précipite, au dessous de S.t Canciano ou Sanct Kozian.





VUE DE L'ABYME OU LA RUECCA SE PERD,

à 600 pieds au dessous de St. Canciano.

N° 5

dans les entrailles de la montagne, ressort et jaillit en courroux, et se dégorge dans une large cuve creusée à six cents pieds au-dessous du niveau de San-Cosiano, tellement ombragée par l'élévation des rochers, qu'elle est constamment inaccessible aux rayons du soleil. On prétend que la sonde n'a pu réussir encore à en déterminer l'étonnante profondeur. C'est là, si j'ose le dire, le tombeau de cette riviere si remarquable par ses accidents; les filets d'eau qui débordent de la cuve, après avoir coulé quelque temps à travers les rochers qui se trouvent dispersés au-dessous de cette espece de cratere, foiblissent, diminuent, se perdent insensiblement, et la Ruecca disparoît pour jamais.

Ce fut aussi là le terme du voyage du citoyen Cassas, à qui les arts devront une reconnoissance éternelle, pour avoir, par amour pour eux, triomphé des fatigues et des dangers inséparables d'une course de cinq à six cents lieues. Peu d'hommes en effet eussent été en état de saisir avec un crayon plus habile, et mieux dirigé par le goût, les somptueux débris des monuments dont les Romains avoient enrichi ces contrées; et nul peut-être n'auroit rendu avec plus de grace et de vérité les sites, ou singuliers, ou enchanteurs, ou surprenants, que la nature, toujours plus riche, toujours plus variée dans ses conceptions que l'imagination de l'homme, a prodigués à ces bords si peu décrits, si peu connus jusqu'à ce jour. Il est heureux pour ma patrie que les circonstances aient voulu qu'un voyage, dont l'idée fut due à l'empereur Joseph II, et dont les résultats devoient lui appartenir, ait entièrement tourné au bénéfice de la république française. C'est ainsi que la pensée d'un prince philosophe, quel que soit le cours que prennent les évènements, n'est jamais perdue pour l'humanité. Il eût été à souhaiter peut-être que le citoyen Cassas eût joint aux qualités si recommandables de l'artiste l'esprit d'observation et des connoissances politiques : le lecteur, à la satisfaction d'apprendre en quel état se trouvent en ces lieux les vestiges de l'antiquité, eût ajouté le plaisir de connoître plus à fond les mœurs, les habitudes, les lois, et l'origine des peuples divers qui vivent sous ces climats. Mais ce n'étoit point là le projet ni le but de Cassas : il lui a suffi de remplir celui qu'il s'étoit proposé, et l'on a vu qu'il s'en est acquitté.

Il partit de Trieste à la fin d'août pour revenir à Venise, et de là à Rome, où il séjourna quelque temps pour revoir et mettre en ordre les dessins qu'il avoit rapportés de son voyage, et dont il livre ici la riche collection au public.

FIN.

DESCRIPTION
DES PLANCHES
DU VOYAGE
DE L'ISTRIE ET DE LA DALMATIE.

N° 1.

Cette vue du château de Luegg, ou Predjama, est prise en arrivant par le chemin de Residerta. On apperçoit dans le fond les montagnes de la Carniole; sur un plan plus rapproché, une chaîne de rochers à pic, ombragés d'arbres sauvages : à l'extrémité de cette chaîne, et dans la partie la plus escarpée, l'on découvre, à travers quelques arbres plus élevés, le château de Luegg, ou Predjama, bâti à l'entrée d'une grande et profonde caverne.

N° 2.

Cette planche représente la même chaîne de rochers dont il est question dans la précédente, mais vue de plus près, ainsi que le château; sur le devant un moulin construit en planches, que fait tourner une petite riviere qui sort du pied de la montagne, et va se répandre ensuite dans des vallées délicieuses.

N° 3.

En arrivant par le chemin de Senosequia on apperçoit ici le vieux château de Novoscoglio ou Nevkossell; il étoit construit sur la cime des rochers qui bordent la vallée où coule la Ruecca. Cette vue est prise des bords mêmes de la riviere, à quelque distance des ruines du château : quelques grouppes d'arbres mêlent leur verdure à l'âpreté des rochers, qui presque tous sont taillés verticalement.

N° 4.

Cette vue a été dessinée au pied des grands rochers, au sommet desquels on apperçoit quelques maisons du village de San-Cosiano ou Sanct-Kozian. L'objet principal de ce dessin est l'immense grotte dans laquelle se précipite la Ruecca, que l'on voit sur le devant.

N° 5.

Cette vue représente l'énorme gersure par laquelle la Ruecca ressort de la mon-

tagne; elle se précipite dans un abyme ou vaste cuve, que l'on estime être à plus de six cents pieds au-dessous du niveau de San-Cosiano : on la voit sur le devant s'échapper encore de cette cuve pour couler à travers des rochers, au milieu desquels elle se perd tout-à-fait bientôt après; ces rochers, dominés par d'autres beaucoup plus élevés, et représentés ici avec une extrême exactitude, rendent le site aussi sauvage qu'effrayant.

N° 6.

Vue générale du développement du port et de la ville de Trieste, ainsi que de la citadelle qui les domine: on découvre la ville, le golfe de Capo d'Istria, ainsi que toutes les côtes de l'Istrie jusqu'à Pirano, que l'on apperçoit dans l'éloignement, à l'extrémité du promontoire; cette vue est prise d'un point au-dessus de Trieste, non loin du chemin de Vienne.

N° 7.

Partie du port, et d'un quartier de la ville de Trieste qui s'éleve en amphithéâtre jusqu'au château, considérés de l'extrémité du môle neuf.

N° 8.

Vue prise en mer, précisément en face du grand canal de Trieste; l'église que l'on apperçoit dans le fond détermine la profondeur de ce canal.

N° 9.

Cette planche représente le fond du grand canal et du golfe de Trieste; cette vue a été prise à-peu-près au même point que celle du n° 6, mais en regardant ici le côté d'Aquilée et les montagnes du Frioul.

N 10.

Cette vue a été dessinée en mer, à peu de distance de S.-Salvori; la montagne dont on voit dans le fond du tableau le sommet s'élever au-dessus des autres est la montagne de Lanos.

N° 11.

Aspect général de la ville de Pola, de son amphithéâtre, et de ses deux temples antiques, tels qu'on les apperçoit de l'isle des Oliviers : la seconde partie offre des détails en grand des corniches et de l'arc de triomphe appelé Porta aurea.

A. Entablement de l'arc.
B. Corniche de l'attique.
C. Ornements des pieds droits, ou pilastres de l'arc dans sa largeur.
D. Moitié de l'ornement sous l'archivolte.
E. Milieu de l'ornement sous l'archivolte, et qui se trouve placé immédiatement sous les lignes marquées -+-+- -+-+-.

F. Partie de la frise.
G. Renommée au-dessus de l'archivolte.
H. Chapiteau et ornement du pilastre, ou pied-droit de l'arc.

N° 12.

Ici le spectateur est placé près de l'amphithéâtre : de là il apperçoit une partie de la ville de Pola, et découvre dans le fond du tableau les différentes petites isles qui embarrassent l'entrée du port, et au-delà de ces isles les deux caps qui sont à l'ouverture du golfe.

N° 13.

Amphithéâtre de Pola, et château qui domine la ville, considérés de la mer. L'on n'apperçoit point Pola; cette ville est ici cachée par un promontoire qui s'avance dans la mer, et forme un des côtés de l'entrée du golfe: on apperçoit sur le devant une galere de la république de Venise.

N° 14.

Vue de la tour vulgairement dite de Roland; dans le fond la ville de Pola se développe avec grace, dominée par le château et par l'amphithéâtre : on apperçoit également le temple d'Auguste, et la porte maritime de la ville.

N°. 15.

Cette planche n'a pas besoin d'explication ; il faut simplement observer que les barreaux des arcades des avant-corps, et les ouvertures variées des quatre fenêtres qui sont au-dessus, sont antiques, et de la même pierre d'Istrie dont est construit le reste de l'édifice. Cet amphithéâtre, voisin de la mer, est sur le penchant d'une colline : voilà pourquoi de ce côté, qui regarde la terre, le premier rang d'arcades est supprimé; en sorte qu'il est présumable que, dans cette partie, la pente du terrain a servi à former les gradins sur lesquels se plaçoient les spectateurs.

N° 16.

Cette vue est prise de la mer, dans un jour de calme et à peu de distance de l'amphithéâtre. Ce monument étoit et est encore dans une situation délicieuse; on l'apperçoit en entier de l'entrée du golfe, et il décore le port de Pola d'une maniere admirable. De quelque point qu'on le considere, il produit l'effet le plus pittoresque et le plus magique : tantôt il répete sa superbe masse dans la limpidité des eaux; tantôt, réfléchissant les feux du soleil sur sa pierre argentée, il tranche avec majesté sur la verdure des arbres dont se couronnent les collines charmantes qui l'entourent; par-tout enfin il présente le contraste le plus piquant et le plus auguste avec la nature, qui prodigue ici sa richesse sur la terre et sur la mer.

N° 17.

Vue de l'intérieur de l'amphithéâtre, prise à mi-côte de la colline où étoient

placés les gradins : à travers les arcades on apperçoit la mer et l'entrée du port; sur le devant on distingue une partie de l'enceinte et du canal qui régnoient autour de l'arene.

N° 18.

Le plan et l'élévation de ce théâtre, presque entièrement détruit lorsque l'on a bâti la forteresse, et dont on retrouve les débris dans toutes les murailles, ont été donnés et publiés par Serlio; il étoit, ainsi que l'amphithéâtre, et comme presque tous les édifices de ce genre, construit sur le penchant d'une montagne. Les anciens, dans le choix constant de ces emplacements, étoient déterminés d'abord par la salubrité de l'air, toujours si importante pour les bâtiments destinés à de grandes réunions, et ensuite pour ajouter au plaisir des spectateurs par le rapprochement des grands spectacles de la nature, et de ceux inventés par les arts.

N° 19.

Ici l'arc de triomphe est apperçu du milieu de la rue qui y conduit; il est vu presque de face, accompagné des anciennes murailles dont il faisoit partie.

N°s 20, 21, et 22.

Ces trois planches ne sont pas susceptibles d'explication.

N° 23.

Anciennes murailles de la ville de Pola, et nouvel aspect de l'arc de triomphe, de l'amphithéâtre, et du commencement de la forteresse : cette vue est prise d'un lieu élevé, où l'on présume qu'étoit situé le palais de Julie, fille d'Auguste.

N° 24.

Plans des deux temples de Pola, et leur distance de l'un à l'autre. il paroît que leurs proportions et les détails de l'architecture étoient absolument semblables; au milieu est l'élévation du portique, et au-dessous, d'un côté, est l'angle de l'entablement, et le stylobate vu sur la partie latérale, et coupé presque au droit de la colonne pour en montrer le profil.

N° 25.

Les colonnes de cet édifice sont, autant qu'on peut en juger, d'une espece de brocatelle, approchante de la breche d'Égypte; le reste du temple est de marbre blanc : à la face du temple, de chaque côté de l'inscription, il y a une victoire, ou figure ailée, tenant une couronne. Palladio, le Roy, etc., ont omis cette circonstance.

N° 26.

Cette planche n'a pas besoin d'explication.

N° 27.

Ces deux faces des temples attestent que leur architecture étoit absolument semblable; de l'un des deux il ne reste absolument que la partie de derriere, le reste ayant été détruit pour construire le palais du podestat.

N° 28.

Cette porte est celle par laquelle on arrive à Zara du côté du port : elle a été construite en partie des débris d'un arc de triomphe trouvé à Nona, près de Zara; au-dessous se voient l'entablement, et un cinéraire trouvé dans les ruines de Nona.

N° 29.

Cette cascade est au-dessus de Scardona : dans le temps des pluies, les eaux couvrent entièrement le plateau, et forment alors une cataracte moins pittoresque, mais plus majestueuse. La principale cascade se voit vers le milieu du tableau; à travers des bouquets d'arbres, on apperçoit des filets d'eau et de petites cascades, dont l'effet est enchanteur : on voit dans le bas quelques moulins. Cette vue est prise du milieu de la riviere, mais à une assez grande distance.

N° 30.

Cette planche représente la grande cascade vue de très près et de face sur une petite isle.

N° 31.

Cette planche n'a pas besoin d'explication.

N° 32.

L'explication est inutile.

N° 33.

Cette vue présente le développement de la ville et des environs, avec les grandes montagnes qui séparent la Turquie de la Dalmatie; on voit vers le milieu la forteresse de Clissa.

N° 34,

On voit sur le devant tous les bâtiments du lazaret et le palais de Dioclétien qui se présente dans l'angle. L'on distingue dans le fond les hautes montagnes des Morlaques.

N° 35.

Plan général restauré du palais de Dioclétien.

A. Temple de Jupiter.
B. Temple d'Esculape.

C. Colonnade servant d'avant-cour aux deux temples.
D. Vestibule en rotonde.
E. *Atrium*, ou principale salle du palais.
F. Salle destinée aux concerts et aux représentations dramatiques.
G. Grande salle égyptienne pour les festins.
H. Bains chauds. Au-dessus de cette salle, à gauche, sont quatre pieces, dont l'une, parfaitement carrée, servoit pour les bains froids, et la seconde pour les bains de vapeurs: la suivante étoit tenue à une température moyenne, qui disposoit le corps à recevoir celle de l'extérieur; enfin la derniere, formée de trois parties semi-circulaires, étoit la chambre à coucher de l'empereur.

Des trois pieces immédiatement à côté de celle H, la premiere étoit l'*Apoditerium*, ou salle de vestiaire; la seconde, un *Sphæristerium*, ou lieu destiné aux exercices, particulièrement à celui de la paume; la troisieme, une salle destinée aux repas du soir.

I. I. *Oecos*, ou grandes salles à manger, dont l'une dite Corinthienne, et l'autre Cizicéenne, probablement à cause de leur genre de décoration, ou de la maniere dont le service s'y faisoit.
K. K. Salles à manger tétrastyles, c'est-à-dire ornées de quatre colonnes.
L. *Gynæcium*, ou appartement intérieur pour les femmes.
M. Appartements destinés aux principaux officiers de l'empereur.
N. Porte principale du palais, dite Porte Dorée.
O. Porte de l'est.
P. P. Grande galerie formant la façade du palais du côté de la mer.
Q. Quai en face du palais.

N° 36.

Trois élévations générales: celle d'en haut est prise du côté de l'ouest; celle du milieu, du côté du midi, et celle d'en-bas, du côté du nord.

N° 37.

Coupe générale prise sur la ligne E. F. — en haut.
Coupe générale prise sur la ligne A. B. en bas —.
Vue des côtes de Dalmatie, dans le canal de Zara à Spalatro.

N° 38.

C'est par cette porte que l'on entre dans le palais; elle conduit *al duomo :* à gauche sont un corps-de-garde, et un grand mât semblable à l'un des trois que l'on voit sur la place Saint-Marc, à Venise: en bas sont représentés quelques bas-reliefs, trouvés parmi les ruines du palais.

N° 39.

On voit sur le devant un grand et beau sphinx égyptien de granit oriental, que Dioclétien avoit probablement fait apporter d'Égypte ou de Rome pour la décoration de son palais.

N° 40.

Cette vue n'a pas besoin d'explication.

N° 41.

Les douze colonnes dont est composé ce vestibule sont de granit, ainsi que les quatre plus grandes qui soutiennent le portique qui se présente en face.

N° 42.

Cette porte est celle de la face du palais qui regarde le nord, et qu'on appelle *Porta aurea;* c'étoit la plus magnifique.

N° 43.

Le haut de cette planche représente le géométral de la Porta aurea, et au-dessous le développement des différents ornements dont cette porte est enrichie.

N° 44.

Cette planche n'a pas besoin d'explication.

N° 45.

Il y a au second ordre une frise dont on voit ici une partie des ornements: au-dessus de cet ordre commence la voûte; elle est construite de briques artistement et solidement arrangées: elles étoient autrefois recouvertes d'un mastic sur lequel étoient des peintures.

N° 46.

Au haut de la planche, à gauche, est représenté l'entablement du premier ordre intérieur, et, à droite, celui du second ordre : au-dessous, une partie de la porte extérieure, l'imposte et l'archivolte des niches, et l'entablement extérieur du corps de l'édifice.

N°s 47 et 48.

Ces deux planches n'ont pas besoin d'explication.

N°s 49 et 50.

Elles n'ont pas besoin d'explication.

N° 51.

En haut, sur la gauche, se voit une partie extérieure de la porte, avec le soffite du larmier et les ornements des modillons; à côté, c'est-à-dire à droite, est

l'entablement extérieur du temple; au-dessous, sur la gauche, se voit l'entablement intérieur avec son soffite, différents ornements trouvés dans le palais, et une moitié des caissons qui ornent l'intérieur de la voûte du temple.

N° 52.

Cette planche n'a pas besoin d'explication.

N° 53.

On voit par cette planche que ce temple a été converti en une petite église; on n'a rien touché à l'intérieur, qui est parfaitement bien conservé et bien appareillé.

N° 54.

Cette planche représente l'état actuel de ces monuments avec la plus grande exactitude : on voit entre les colonnes un grand nombre de sarcophages antiques, qu'on a placés autour du temple, et qui ont servi de sépultures aux chrétiens du Bas-Empire.

N° 55.

Cette planche représente une partie des ruines qui couvrent un immense terrain, et qu'on dit être les restes de la ville de Salone: il ne reste aucun édifice debout; la plus grande partie des matériaux ont été enlevés pour bâtir le Spalatro moderne. Voyez Spon et Wheller.

N° 56.

Cette planche ou ces deux planches représentent, l'une, la face du palais du côté de la marine, et l'autre, du côté du nord, etc.

N° 57.

Cette planche n'a pas besoin d'explication.

N° 58.

La Cettina forme en beaucoup d'endroits des cascades très considérables dans des vallées profondes et resserrées; mais celle-ci est la plus belle de toutes.

N° 59.

Cette planche n'a pas besoin d'explication.

N° 60.

En haut se voient les deux côtés d'un beau sarcophage placé devant le temple d'Esculape (voyez les planches 52 et 53), et au-dessous se voient les deux faces principales, assez bien conservées et d'une bonne sculpture; au-dessous, des bas-reliefs et des sphinx, trouvés à Spalatro.

N° 27 *bis*.

Réunion de différents fragments et inscriptions trouvés à Pola, et dans le territoire de Trieste.

La porte est celle de l'église de Pola: le monument élevé où est représenté un guerrier a été trouvé à Capo d'Istria; celui qui est au-dessous a été trouvé à Lissa, et les autres dans différents endroits de l'Istrie.

N° 9 *bis*.

Fragments trouvés à Pirenzo et San-Cansiano; le principal monument qui représente un trophée a été trouvé aux environs de Trieste.

Les fragments représentés dans cette planche et la précédente sont décrits dans l'ouvrage (delle Antichità Italiche) publié par le comte Carli à Milan.

N° 54 *bis*.

Plan exact de ce qui existe du palais de Dioclétien à Spalatro, d'après les mesures prises sur les lieux par Clérisseau, architecte et peintre : les teintes noires indiquent ce qui reste debout, les pâles ce qui est détruit, mais dont il reste des traces : tout le reste a été restauré sur de nouvelles recherches et les autorités des auteurs anciens.

Le frontispice représente sur la gauche une portion de l'amphithéâtre, avec plusieurs sarcophages et autres ornements réunis et placés les uns sur les autres; à droite, le portique du temple d'Auguste, à travers duquel on voit la grande galerie du palais de Dioclétien, et au milieu du tableau est représenté, dans l'éloignement et de face, l'arc de Pola : sur le devant se trouvent épars différents fragments, et au-dessus du titre de l'ouvrage se voit entièrement développée une belle frise, sculptée sur la partie latérale de l'arc qui regarde l'amphithéâtre.

Le petit frontispice représente également des fragments trouvés à Trieste, le temple d'Esculape dans le fond, et plusieurs autres fragments trouvés à Sebenico, et à Trau en Dalmatie.

TABLE GÉNÉRALE DES MATIERES

CONTENUES

DANS LE VOYAGE HISTORIQUE ET PITTORESQUE

DE L'ISTRIE ET DE LA DALMATIE.

Nota. La prodigieuse quantité de faits et d'objets rassemblés dans cet ouvrage, et le grand nombre de personnages et de peuples divers qui figurent dans l'HISTOIRE, jusqu'à ce jour ignorée, DE L'ISTRIE ET DE LA DALMATIE, nous déterminent à classer tout ce que contient ce volume dans l'ordre alphabétique.

Une foule d'époques, de faits et d'évènements, étant communs à plusieurs peuples, ou personnages, que nous avons indiqués séparément, nous avons été forcés, pour éviter les répétitions, de renvoyer dans cette table le lecteur d'une lettre à l'autre.

Enfin nous avons conservé la division de l'ouvrage : elle nous a semblé trop naturelle, trop précieuse, pour bien classer les objets, et trop bien prononcée pour pouvoir être abandonnée, même dans la table des matieres.

PREMIERE PARTIE.

VOYAGE HISTORIQUE.

A.

B.

C.

D.

dans l'histoire que vers l'an du monde 3776, et de la fondation de Rome 521. 5

Guerre des Romains, commandés par Lucius-Cæcilius-Metellus. — Motifs de cette guerre. — Les Romains, reçus en DALMATIE plutôt en amis qu'en ennemis. — Les Dalmates se soumettent sans combattre. — Le prétendu vainqueur reçoit à Rome les honneurs du triomphe, et le surnom de Dalmaticus. 9

La DALMATIE échoit au sénat dans le partage qu'Auguste fait avec lui des provinces de l'empire romain. — Cette distribution, semence de l'un des plus grands évènements dont l'histoire fasse mention relativement à la DALMATIE. 10

Quinze ou seize ans après le partage entre Auguste et le sénat, l'excès des impôts, la barbarie de leur perception, la fierté, l'avarice et l'iniquité des gouverneurs excitent des mouvements en DALMATIE. — Auguste y fait marcher des troupes sous la conduite de Tibere, et prend cette province sous son administration. — Nombreuses levées que Tibere y fait faire pour les conduire contre Maroboduus. 11

Une insurrection générale éclate, presque dans un seul jour, dans la Pannonie et la DALMATIE. — Suites de cette insurrection. — Elle retarde la marche de Tibere, qui se hâte de conclure un traité avec Maroboduus. 12

Cecina-Severus, gouverneur de Mésie, marche le premier contre les révoltés. — Il attaque les Pannoniens, et leur fait lever le siege de Sirmich. — Baton le Dalmate défait Messalinus, commandant de l'avant-garde de l'armée de Tibere. — Inquiétude portée dans Rome à son comble. — Efforts extraordinaires qu'elle suggere. — Messalinus rétablit ses affaires, attire les Dalmates dans une embuscade, et les bat à son tour. — Tibere arrive enfin lui-même et prend le commandement général. — Il traîne en longueur. — Aucune affaire d'importance ne signale la fin de la premiere campagne. — Au commencement de la seconde, Auguste envoie Germanicus à la tête de nouvelles troupes, avec ordre de presser Tibere d'en finir. 13

Germanicus défait en bataille rangée les Mazéens, peuple de la DALMATIE. — Les Dalmates, par la pacification des Pannoniens, se voient en butte à toutes les forces de Rome. — Il faut cependant quatre campagnes pour les réduire. 14

Tibere partage son armée en trois corps, qui pénetrent par trois points différents dans la DALMATIE, et se livrent à toutes sortes d'atrocités. — Les Dalmates, réduits au désespoir, s'enferment dans leurs places les plus fortes, résolus de s'ensevelir sous leurs ruines. — Une de ces villes, *Andetrium*, ville considérable alors près de Salonnes, est emportée d'assaut après une longue et vigoureuse résistance, et la plus grande partie de ses habitants est passée au fil de l'épée. — Le sort d'*Arduba*; l'autre place dans laquelle s'étoient retirés les Dalmates, présente des circonstances différentes. — Les habitants sont partagés d'opinion. — Les uns veulent se rendre, et les autres se défendre jusqu'à la derniere extrémité. — L'on en vient aux mains, et les premiers ouvrent les portes de la ville aux Romains. — Mais les femmes mettent le feu à leurs asyles, se précipitent dans les flammes avec leurs enfants, et s'ensevelissent sous les débris fumants de leurs maisons incendiées. — Un grand nombre d'entre elles se lance avec leur famille dans la riviere qui coule sous les murs de la ville; elles y périssent. — Les Dalmates montrerent plus de grandeur d'ame que les Pannoniens. — Ils furent accablés, tués, détruits, mais non pas vaincus. 15 et 16

La permanence de la tyrannie avoit amené chez les Romains la fréquence des conjurations. — La DALMATIE devient le théâtre d'une de ces conspirations célebres. — Ce fut là que les légions s'essayerent, pour la premiere fois, à briser un empereur pour vendre leur suffrage à son successeur. 17

Dans les premiers jours de la révolte de l'armée romaine en DALMATIE contre Camillus, le soldat s'abandonne au pillage et aux excès. (Voyez CAMILLUS, lettre C.) — Des troupes marchent pour ramener dans le devoir les troupes égarées; et la DALMATIE se voit également victime et de l'indiscipline des révoltés et de la vengeance du parti triomphant. — Depuis lors, l'histoire parcourt une longue suite de Césars, sans que l'ISTRIE et la DALMATIE reparoissent sur le théâtre des évènements politiques. Ce n'est qu'à l'avènement de Dece à la pourpre impériale, que l'Illyrie sort de cette obscurité où l'histoire la laisse plongée pendant tant d'années. 18

Les Goths s'étant tout-à-coup débordés dans l'Illyrie, sous l'empire de Gallien, s'étoient principalement emparé de l'Illyrie et de toute la DALMATIE. — Ingenuus, Regillien et Auréole avoient chacun été proclamés empereurs par leurs armées; et, quoique divisés entre eux, quoiqu'armés contre Gallien, qui se prétendoit seul légitime souverain, ils avoient un intérêt égal à ne point se laisser dépouiller par les Goths. — Ils les chassent de la DALMATIE, et les forcent à repasser le Danube. — Il est difficile de se faire une idée de l'oppression sous laquelle devoient gémir les infortunés habitants de l'ISTRIE et de la DALMATIE, pressés tour-à-tour par des généraux avides qui se disputoient la souveraineté. — Peut-être l'abjection dans laquelle ces peuples semblent se traîner encore aujourd'hui prend-elle son origine dans ces temps désastreux. 19

Dioclétien, natif de Diocléa ou Docléa, ville de la DALMATIE, qui n'existe plus aujourd'hui, mais qui n'étoit pas loin de Narona, maintenant appelée Narenta. 20

Son indifférence pour sa patrie. — Il la traite même en ennemie, en la classant dans le département de Galerius César, le plus méchant des hommes. Il ne se souvient de la Dalmatie que dans sa vieillesse. 22

Il se retire à SALONES. — Il édifie le palais de SPALATRO, le dernier de ses ouvrages, dans lequel il se laisse mourir de faim pour échapper aux poignards de ses successeurs. 23

(Voyez au mot DIOCLÉTIEN.)

Après la mort de Galerius, la DALMATIE tombe au pouvoir de Licinius, et n'en est pas plus heureuse. — Elle devient, ainsi que l'ISTRIE, le théâtre de la guerre, après l'avoir été du plus exécrable esclavage. — Constantin, vainqueur de Licinius, le contraint de se donner la mort, et réunit l'universelle puissance. 24

Ici se termine le peu d'évènements relatifs à la DALMATIE. 25

(Voyez la lettre I au mot ISTRIE.)

Idée de la part que les grandes puissances, dont l'ISTRIE et la DALMATIE se sont constamment trouvé entourées, les ont forcées de prendre aux évènements écoulés depuis Constantin jusqu'aux siecles derniers. Ibid.

On ne reconnoît point dans les Dalmates actuels les descendants et les héritiers de ces Dalmates qui firent trembler ces Romains vainqueurs de Carthage, des Gaulois, de Mithridate, et des Cimbres. — On croit trouver l'origine de cette dégradation dans le commencement du croisement des races. — Caractere national des Dalmates. — L'Illyrie fournit à la pourpre des Césars une foule d'empereurs. — Elle est à cet égard d'une fécondité dont n'approchent point les autres provinces de l'empire romain. — En parlant de l'Illyrie on parle de la DALMATIE, puisque c'étoit le même peuple, les mêmes lois, la même religion, les mêmes opinions. — Dans l'origine, l'Illyrie n'étoit elle-même qu'une petite partie de la DALMATIE. Elle devint néanmoins le nom générique de ces contrées. (Voyez lettre I au mot ILLYRIE.) — Suite des causes de la dégradation des Dalmates. 26

Dioclétien transporte sur leurs terres la nation entiere des Carpiens. — Constantin, à son exemple, y transplante la nation entiere des Sarmates. — On avoit joint, sous Auguste, la Liburnie à la DALMATIE, pour ne former qu'une seule province sous le nom de DALMATIE. 27

L'Illyrie ou DALMATIE, réunie par Dioclétien à un certain nombre de provinces qui n'en avoient jamais fait partie. (Voyez lettre I au mot ILLYRIE.) — La DALMATIE, dans le partage de l'empire de Constantin entre ses trois fils, échoit à Constant. — Il meurt, et sa portion retourne à Constance. — La DALMATIE est rattachée au trône de l'orient. — Depuis Constance jusqu'à Théodose elle fait partie, tantôt de l'empire d'orient, tantôt de celui d'occident. 28

Honorius, fils de Théodose, a l'occident, et avec lui la DALMATIE. — Dans un période de quatre-vingts ans, cet empire croule entièrement. — Le royaume d'Italie commence. — Odoacze en est le premier monarque. — Les empereurs d'orient lui envient la DALMATIE, à cette époque livrée à toutes les horreurs de la guerre civile. — Marcellianus, avoit armé les Dalmates contre les Goths, qui l'avoient enfin emporté. — Après avoir ruiné toutes les campagnes, incendié les villes, massacré la majeure partie des habitants, ils s'étoient emparé de Salones. — A cette époque de l'affoiblissement des deux partis Justinien, empereur d'orient, croit l'instant propice, pour soustraire la DALMATIE à l'empire d'occident; et la DALMATIE, plus infortunée que jamais, se voit inondée du sang des étrangers qui veulent la conserver et de ses prétendus protecteurs qui veulent la conquérir. — Les Grecs l'emportent, les Goths sont chassés et la DALMATIE est réunie au trône d'orient. — Cet état de paix ne dure pas long-temps. — Tous les gouverneurs envoyés en DALMATIE affectent la souveraineté. Il falloit des armées pour les réduire et chaque promotion étoit le signal d'une guerre nouvelle. 29

Acume, Hun de nation, est un de ceux qui se distinguent le plus dans cet esprit d'usurpation. — Après sa mort, la DALMATIE, ouverte de toutes parts, devient la proie des Avares et des Huns, qui portent le dernier coup aux Dalmates, dont les races disparoissent presque en entier. — Honorius, trop foible pour délivrer la DALMATIE, l'abandonne aux Croates et aux Serviens, à condition qu'ils en expulseront les Huns. — Il ne se réserve que quelques places, qui formerent ce qu'on appella le THÈME DE LA DALMATIE. Sa partie que les Croates occuperent s'étendit le long des côtes de l'ISTRIE, de la Liburnie, et de la DALMATIE, jusqu'à la riviere Cetina et eut en profondeur jusqu'à la Save et l'Unn. Ils laisserent aux empereurs grecs Trau, Spalatro, et quelques isles. — Bans de Croatie et DALMATIE, labyrinthe inextricable. — Les Serviens ou Esclavons fondent une monarchie, qui s'étend depuis les côtes de la DALMATIE, jusqu'à la Save et au Danube. — Leurs premiers rois inconnus. Ils portent, selon le caprice des écrivains, tantôt le titre de Servie, tantôt celui de rois de DALMATIE. 30

Basile II, tyran féroce et conquérant barbare, fait la conquête de la Bulgarie, la Bosnie, la Rascie et toute la DALMATIE. — Atrocité de sa part, dont l'histoire n'offre point d'exemples. — Venise s'étoit fondée. — Cette puissance étoit trop voisine de la DALMATIE et de l'ISTRIE, pour ne pas se préparer une place dans leur histoire. — La premiere fois que les Vénitiens figurent dans les annales de la DALMATIE, se rapporte au temps de Crescimir II, surnommé le Grand. — Basile, avant sa cruelle victoire, appela les Vénitiens à son secours. — Ils mirent à prix le service qu'on réclamoit d'eux, en exigeant qu'on leur livrât en ôtage les places mêmes qu'ils se chargeoient de défendre. 31

Efforts des Vénitiens pour s'assurer la souveraineté du golfe Adriatique, par la propriété d'une grande partie des côtes qui le forment et notament de la DALMATIE. 32
(Voyez lettre V. au mot VENISE).

La DALMATIE, prise et reprise, demeure partagée entre les Vénitiens et les rois de Hongrie. — Elle passe de ces derniers, sous la puissance de Hadic ou Stepcon, particulier ambitieux qui souleve le peuple, chasse les Hongrois et seconde une puissance héréditaire, dont ses deux fils conservent la jouissance, enlevée à Mladin son petit fils. 34

Les Vénitiens achetent pour cent mille ducats Zara et son territoire, de Ladislas, se disant roi de Hongrie. 35

Cette acquisition d'un bien qu'ils savoient ne point appartenir à celui qui le leur vendoit est l'époque de leur

L.

M.

N.

O.

U.

répand parmi les commerçants de Venise, de Naples, de la Romagne, et de la Marche d'Ancône. Le sénat de Saint-Marc, la cour de Rome, les cabinets de Sicile et d'Espagne, retentissent de plaintes; ils font armer des vaisseaux de guerre pour escorter les vaisseaux marchands. 42

Les Turcs feignent de croire que Venise protege les Uscoques, et la menacent d'une rupture. — Toutes les cours d'Italie s'entremettent auprès de l'empereur pour le déterminer à retirer sa protection aux Uscoques. Des promesses vagues, des réponses astucieuses, des satisfactions apparentes et sans effet, sont tout ce qu'elles peuvent tirer de Ferdinand. — Les Vénitiens usent d'une excessive barbarie contre les Uscoques qui tombent entre leurs mains, pour imposer silence aux Turcs. — Les Uscoques, indignés de la cruauté vénitienne, et sûrs de l'impunité, d'après le systême de l'empereur, renchérissent sur les atrocités de leurs ennemis, et se livrent envers eux à des excès dont le récit fait horreur. 43

Les Vénitiens les aigrissent: l'église romaine préfere de les persécuter, au devoir de les éclairer; la maison d'Autriche en fait les instruments de sa politique; les grands partagent avec eux; et quand le philosophe examine leur histoire, il ne voit pas que les Uscoques soient les seuls criminels. — Leur portrait. — Les armes dont ils se servoient. — Leur maniere lâche de combattre. — Ils abhorroient les Turcs et les Vénitiens, et jamais ils ne se sont présentés en face pour repousser leurs troupes. 44

Par suite du traité conclu à Madrid en 1618 entre l'empereur Matthias, le roi d'Espagne Philippe III, et la république de Venise, les Uscoques sont contraints d'évacuer Segna; les barques dont ils se servoient pour leurs courses sont brûlées; on assigne différents lieux de résidence à chaque famille en les dispersant: on atténue leurs forces; les brigandages cessent; la tranquillité reparoît. 45

V.

VENISE étoit fondée. — Soixante-douze isles emfermées dans des lagunes dépendantes des Padouans avoient offert une retraite à quelques malheureux échappés aux fureurs d'Attila. — Dabord chaque isle forma une petite tribu particuliere, gouvernée par un tribun, sous la protection des Padouans. — En 709, les tribuns des douze isles principales s'assemblerent, et résolurent de former un tout de soixante-dix parties, et de s'ériger en république sous le gouvernement d'un doge. — La démocratie céda à l'autorité du doge, qui gouverna souverainement jusqu'en 1177, que le gouvernement démocratique reprit l'empire, qu'il garda jusqu'en 1289. — Alors le doge, Pierre Gradenigo, fonda le gouvernement aristocratique, qui a duré jusqu'en 1797. — Cette puissance, sortie, pour ainsi dire, du sein des mers, étoit trop voisine de l'Istrie et de la Dalmatie pour ne pas se préparer une place dans leur histoire. — Les Vénitiens mirent à prix le service qu'Honorius réclama d'eux, en exigeant qu'on leur livrât en otages les places de ces contrées, qu'ils se chargerent de défendre. 31

Ces places, occupées par les Vénitiens, jouirent, pendant un certain nombre d'années, de la paix. — Carloman, neveu de Ladislas, roi de Hongrie, ayant fait valoir des droits qu'il prétendoit avoir par sa mere sur la Croatie et la Dalmatie, y entra à main armée, chassa les Grecs de toutes les garnisons, s'empara des places fortes, se fit couronner roi de ces deux royaumes. — Carloman n'avoit point de marine à opposer aux Normands qui désoloient ses côtes. — Les Vénitiens étoient déja consommés dans la science maritime. — Loin de leur retirer les places qu'ils tenoient en otage des empereurs grecs, Carloman, heureux de s'allier avec eux, les confirma dans leur jouissance précaire, et leur ouvrit les portes de toutes les places maritimes, où ils n'avoient point encore pénétré. — L'esprit de révolte fermenta dans toutes les villes où les Vénitiens purent avoir accès. — Spalatro et Zara donnerent l'exemple, et se jeterent dans leurs bras. — Carloman accourut avec des forces nombreuses, tira des révoltés une vengeance éclatante, recouvra Zara, Spalatro, et les autres villes qui s'étoient données aux Vénitiens, et expulsa ces perfides alliés. — Les Vénitiens commençoient à sentir de quelle importance étoit à leur commerce la souveraineté du golfe Adriatique; et, pour la consolider, de posséder, au moins en grande partie, les deux côtes qui le forment. — N'ayant plus rien à espérer de Carloman, ils firent revivre auprès d'Alexis-Comnene, empereur d'orient, les droits que ses prédécesseurs avoient eus sur la Croatie et la Dalmatie. — Ils réveillerent ses prétentions, et firent briller l'or à ses yeux. — Alexis trouva très commode de vendre cher des possessions qui n'étoient plus en son pouvoir, et qu'il n'avoit ni les moyens ni la volonté peut-être de revendiquer. 32

Le doge Vital-Falieri, qui gouvernoit alors la république de Venise, reçut l'investiture des provinces de Croatie et de Dalmatie des mains d'Alexis-Comnene. Il joignit à ses titres celui de duc de ces deux provinces. — Un doge de la même famille, Ordelafe-Falieri, entama, pour s'en mettre en possession, une des plus longues guerres que les Vénitiens aient eu à soutenir, et celle qui leur coûta le plus de sang et d'argent. Ses premiers exploits furent brillants; mais il fut atteint d'un coup de lance dans un combat qu'il livra près de Zara, et mourut de sa blessure en peu de temps. — Après sa mort, la guerre devint plus opiniâtre, et plus inconstante dans les succès. — Un certain Néeman, roi d'une autre partie de la Dalmatie, prétendit que les Hongrois n'avoient aucun droit sur les parties qu'ils se disputoient. — Il vint combattre l'une et l'autre puissance. — Béla, frere d'Etienne, roi de Hongrie, avoit épousé la fille de l'empereur Manuel, et s'étoit mis en tête d'obtenir la Dalmatie pour apanage. — Manuel, pour soutenir son

FIN DE LA TABLE DE LA PREMIERE PARTIE.

TABLE GÉNÉRALE DES MATIERES.

SECONDE PARTIE.

VOYAGE PITTORESQUE.

Nota. Une société d'amateurs des beaux-arts, des magnifiques tableaux de la nature, et des débris de l'antiquité, conçoit le projet de faire dessiner des sites piquants que présentent les environs de Trieste. Ces dessins devoient même être gravés à Vienne par les ordres de l'empereur Joseph II. Cette société jette, en 1782, pour l'exécution de son projet, les yeux sur le citoyen CASSAS, peintre et architecte, alors à Rome.

V.

Z.

FIN DE LA TABLE DE LA SECONDE PARTIE.

ERRATA.

Page 160 de la Description des Planches, N° II. --Les explications A. B. C. D. E. appartiennent à la Planche numérotée (18 *bis*), intitulée , *Entablement*, *Frise*, *et Ornements de l'Arc de Triomphe à Pola*, qui se trouve à la suite des Planches dudit Arc.

Explication du cu-de-lampe et du frontispice ; -- lisez, *Explication du frontispice et du cu-de-lampe.*

Il faut supprimer (*le Temple d'Esculape dans le fond*), et ajouter des urnes cinéraires dans le fond.

Page 64, 21e ligne , *Barthe;* lisez *Baert.*

Page 72, 40e ligne , *Pilloni;* lisez *Pittoni.*

Au titre gravé (*de l'Istrie et Dalmatie.*) lisez, *de l'Istrie et de la Dalmatie.*

OMISSIONS,

DESCRIPTION DES PLANCHES.

1°. On n'y cite qu'un n° 9; on ne parle pas du n° 9 *bis.*
2°. *Idem* pour le n° 18 *bis.*
3°. *Idem* pour le n°. 54 *bis.*
4°. *Idem* pour le n° 55 *bis.*

Explication des vignettes employées dans le texte et qui ont été omises a la Description des Planches.

La 1ere représente un Sarcophage que l'on voit sous le vestibule du Temple de Jupiter à Spalatro.

La 2eme représente une Frise trouvée à Pola, et de chaque côté deux petits Cipes, que l'on voit près du temple d'Auguste, aussi à Pola.

La 3eme un autre Sarcophage qui se voit avec beaucoup d'autres de différents temps et rangés autour de l'enceinte du Temple de Jupiter à Spalatro.

